

L'ESPRIT
DE LA FRONDE,
TOME SECOND.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'ESPRIT DE LA FRONDE,

OU

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE
DES TROUBLES DE FRANCE

Pendant la Minorité de LOUIS XIV.

Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes taceantur,
utque pravis dictis, factisque ex posteritate & infamiâ,
metus sit. TACIT. Ann. lib. 3. cap. LXV.

TOME SECOND.

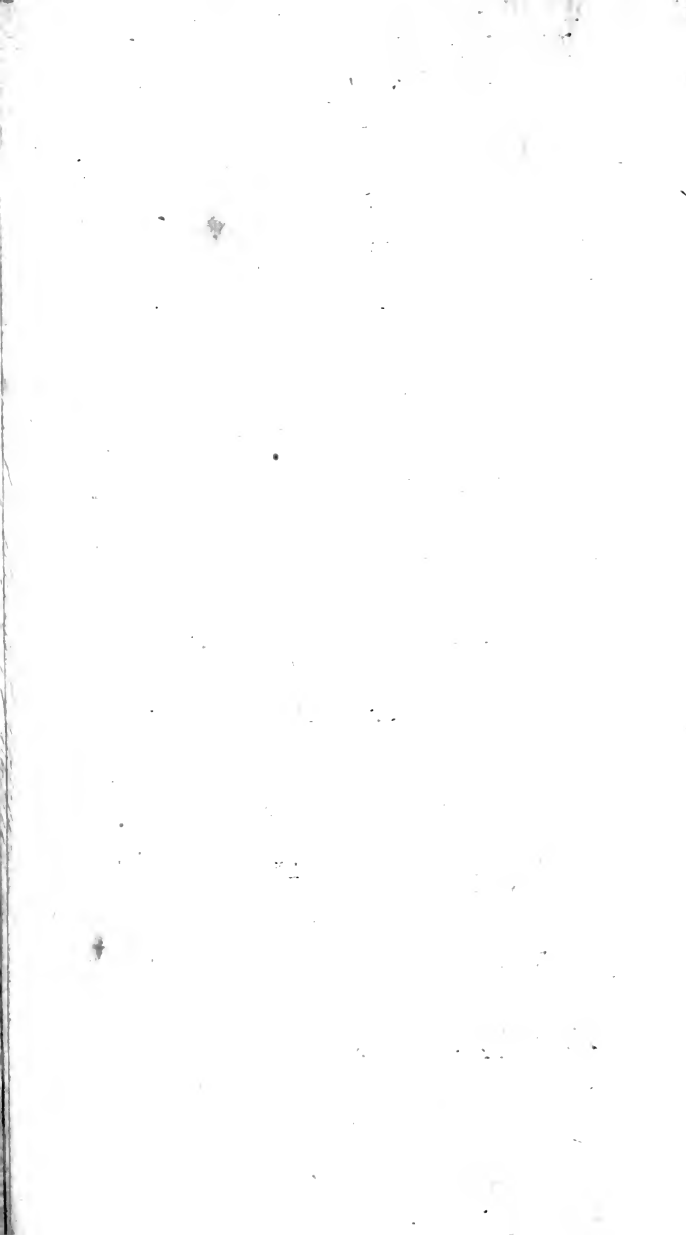


A PARIS,

Chez M O U T A R D, Libraire de Madame
LA DAUPHINE, rue du Hurepoix,
à Saint Ambroise.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





L'ESPRIT DE LA FRONDE.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Troubles à la cour au sujet de l'abbé
de la Riviere.*

LA déclaration que le parlement avoit
arrachée au ministere ; le retour de la
Reine & des courtisans ; la joie du peu-
ple qui se voyoit délivré d'une partie
des impôts ; la secrete satisfaction des
magistrats , qui pouvoient désormais lé-
gitimer toutes leurs prétentions , en

1648.

1648.

exposant une loi écrite & signée de tout ce que la cour avoit de plus respectable ; l'abaissement du ministre ; tout sembloit présager une union & une paix d'autant plus assurée , qu'elle paroissoit nécessitée par les circonstances. Mais c'étoit précisément de ces circonstances que devoient sortir le trouble & le désordre. L'un des partis avoit trop perdu , pour ne pas chercher à regagner ce qu'on lui avoit ravi ; l'autre avoit trop envahi , pour ne pas desirer plus encore : l'ambition & l'orgueil se trouvent toujours resserrés dans des bornes trop étroites à mesure qu'on les recule. D'autres causes se joignirent à celles-ci. Les agitations intestines , qui déchirèrent la cour , aussi-tôt qu'elle fut revenue à Paris , ne lui permirent pas même de goûter cet instant de tranquillité qu'elle avoit acheté si chèrement : les motifs de ces désordres n'étoient que vils & ridicules , mais les suites en étoient effrayantes.

Nous avons vu que l'abbé de la Ri-

viere , sous les faux dehors d'un attachement perfide , étoit devenu pour ainsi dire l'ame qui faisoit mouvoir le duc d'Orléans. L'ambition de l'abbé , autant irrité par les refus que par les graces , élevoit souvent des nuages entre son maître & le ministre. Peu content des nombreux bénéfices dont il dévorait la substance , il osoit aspirer à la pourpre ; & ce qu'il y a de plus étonnant , le duc , qui ne manquoit ni de lumieres ni de grandeur , ne craignoit point de la fouiller , en contribuant à l'en décorer. Rien n'étoit égal à l'audace du valet qui demandoit , que la lâcheté du maître qui soutenoit ses prétentions : la nécessité & les circonstances réduisirent bientôt Mazarin à les seconder.

Après avoir tenté d'éluder les demandes du favori par des promesses , & de l'éblouir par des espérances , le cardinal se vit enfin forcé à donner une parole positive , & à lui accorder , au commencement de cette année la nomination de

1648.

Mém. de
Talon.
La Rochef.

la France pour le premier chapeau. La Riviere, qui connoît les ruses du ministre & les secrets obstacles qu'il ne peut manquer de lui susciter, se hâte de les déconcerter, & prend les mesures les plus efficaces pour accélérer l'effet de ses promesses, il prodigue l'argent à Rome. La *Signora Olimpia*, belle-sœur d'Innocent X. (1), & qui gouvernoit sous son nom l'état ecclésiastique, travaille si puissamment auprès du St. Pere, qu'il fait assurer la Riviere de la nomination la plus prompte. Mazarin confondu al-

Lettre 7.

(1) Gui-Patin, qui faisoit toujours des *factum* contre ceux qu'il haïssoit, n'a point ménagé cette belle-sœur d'Innocent. « La *Signora Olimpia*, dit-il, belle-sœur du pape, & qui lui gouverne le corps & l'ame, gouverne aussi le papat. On dit qu'elle vend tout, prend tout & reçoit tout. Elle est devenue aussi-bien que les avocats, un animal qui prend à droite & à gauche. Ce qui a fait dire un bon mot à Pasquin : *Olimpia, Olim pia, nunc harpia.* »

loit se voir bientôt un rival dangereux , & ne se croyoit plus de ressources , lorsque le prince de Conty vint lui en offrir une.

1648.

Le prince de Conty , avec tous les avantages qu'il tiroit de la plus illustre naissance , avec beaucoup d'esprit , de vivacité & de courage , ne sembloit point fait pour réussir dans le monde. Une santé foible & trop délicate pour soutenir les fatigues de la guerre , un corps disgracié de la nature , avoient décidé son pere à le livrer à l'état ecclésiastique. Le jeune prince , trop foible pour résister à des conseils qui devenoient des ordres , parut d'abord , malgré son penchant , céder avec assez de facilité aux impressions qu'on lui donnoit. On le vit à seize ans offrir à la capitale le spectacle peu commun d'un prince soutenant des theses sur toute la théologie : quand il n'eût pas réussi , il ne pouvoit manquer d'être admiré & regardé comme un prodige. Quoi qu'il

1648.

en soit, lorsque la mort de son père eut laissé un peu plus de liberté à ses inclinations, il cessa de les contraindre & de les dissimuler.

Condé, dont ce changement troubloit les vues, qui se voyoit par là dans la nécessité de faire à son frere un sort auquel il avoit pensé que l'Eglise pourvoiroit, n'épargna rien pour le ramener à l'état qu'on lui avoit destiné. Il lui fit entendre qu'en revenant à leur premier plan, leur maison tireroit une puissance & une force qui se trouveroient tout-à-coup éternuées par le partage de leur bien, & le délabrement pour ainsi dire de leur fortune. Vaincu par ses sollicitations, Conty venoit de se décider à solliciter le chapeau de cardinal. Il le demandoit par une promotion extraordinaire, qu'on ne pouvoit refuser à un prince du sang de France, puisqu'on l'accordoit à de petits princes souverains qui ne le valoient point. Mazarin éperdu saisit ces circonstances favorables, & se promit

d'écraser la Riviere, sans se compromettre, en lui suscitant un rival contre lequel il ne pouvoit lutter sans élever contre lui les cris de l'indignation générale.

1648.

Il n'eut pas de peine à tourner de son côté le prince de Condé, à lui faire goûter ses conseils en les présentant sous le jour le plus favorable. « Le prince » pouvoit-il se flatter que la résolution » momentanée de son frere tint contre » l'aversion, marquée depuis si long- » temps, pour l'état qu'on vouloit lui » faire embrasser? Ne pouvoit-il pas » échapper d'un instant à l'autre? Dans » cet âge où les passions parlent avec le » plus d'empire, iroit-il les enchaîner » sans retour, sans combats, sans regrets? Les difficultés qu'opposeroit » peut-être le pape, s'il lui falloit accorder une nomination extraordinaire, après avoir déjà promis un chapeau; les lenteurs ordinaires de la cour de Rome ne pouvoient-elles

1648.

» pas laisser à Conty mille prétextes pour
» se dérober au joug qu'on vouloit lui
» imposer ? N'étoit-il pas de la prudence
» de prévenir tous ses dégoûts , de le
» fixer , de le captiver malgré lui ? Et
» dans cette supposition , quel moyen
» plus naturel que celui de faire passer
» sur sa tête la promesse faite à la Ri-
» viere ? La Reine oseroit-elle balancer
» un instant entre ces deux concurrens ;
» & Rome ne feroit-elle pas l'occa-
» sion de faire promptement sa cour à
» si peu de frais ? »

Malgré l'honneur attaché à une promotion extraordinaire , Condé se trouva décidé sur le champ : par-là , tous les prétextes étoient levés , son frere se trouvoit fixé ; Mazarin , reconnoissant d'une telle condescendance , devenoit plus souple & plus soumis : peut-être aussi l'envie de contrarier le duc d'Orléans & d'humilier l'orgueil d'un vil favori , entraînerent-elles autant le prince que les autres considérations. Conty le

jour même demanda en plein conseil la nomination de la France au cardinalat.

1648.

Le 25 Oct.

La rage , dont fut dévoré la Riviere , en apprenant cette nouvelle , est inexprimable. Ce furent le maréchal d'Estrées & le marquis de Senneterre , ses deux amis & même ses confidens , qui la lui annoncerent. Il s'emporta devant eux en exclamations & se livra à la fureur la plus ridicule : le palais du Luxembourg retentit de ses cris , de ses plaintes , de ses menaces. « Il n'avoit donc soutenu
» la fortune chancelante du ministre ,
» il n'avoit fait servir son maître d'é-
» gide à tous les traits lancés contre le
» traître par le parlement , il ne l'avoit
» défendu lui-même & par ses discours
» & par ses actions , que pour se voir
» indignement abusé , confondu , trahi ?
» Et dans quel temps encore ! au mo-
» ment que la paix venoit d'être con-
» clue , où la tranquillité rétablie sem-
» bloit ne laisser aucune voie au ressen-
» timent du duc ! Voilà donc à quoi

1648.

» aboutissoient tant de sacrifices faits à
» la fortune, tant de bénéfices offerts
» & refusés, tant de paroles données &
» reçues, tant de perfidies, de bassesses,
» de trahisons! Encore si à l'outrage le
» plus sanglant, à l'ingratitude la plus
» noire, on n'avoit pas joint la plus hor-
» rible dissimulation! Mais concerter
» depuis si long-temps ce coup avec le
» prince de Condé, en renfermer si
» long-temps le secret dans son cœur,
» ne le porter enfin que lorsque toutes
» les ressources paroïssent épuisées,
» toutes les voies fermées, tous les expé-
» diens également dangereux!... Une
» pareille injure demandoit une ven-
» geance aussi éclatante ». D'Estrées &
Senneterre, spectateurs immobiles de
ces fureurs, les laissèrent long-temps ex-
haler en silence : lorsqu'ils crurent que
leur ami avoit assez donné à la douleur,
ils cherchèrent à modérer ses transports
par quelques représentations. « N'étoit-
» ce pas trop présumer de ses forces, que

» d'appeller la vengeance à son secours?
» S'imaginait-il que l'intérêt d'un sim-
» ple particulier dût balancer un instant
» ceux de la maison royale ? Irait-il seul
» & sans pouvoir attaquer un ministre
» puissant , écraser une famille augus-
» te , porter le trouble & l'agitation
» dans une cour encore mal affermie ,
» rallumer des feux mal éteints dans la
» capitale , porter l'incendie jusqu'au
» fond des provinces ? Et quand il en
» auroit le pouvoir , où trouveroit-il des
» prétextes ? Allégueroit-il de vains hon-
» neurs qu'on avoit pu aussi bien lui re-
» fuser que lui promettre ? Auroit il
» assez peu de pudeur pour afficher de
» la rivalité avec un prince du sang de
» ses maîtres , avec le proche parent de
» son Roi , avec le frere de Condé ?
» Osoit-il seulement se flatter que Gas-
» ton daignât partager sa douleur & sa
» vengeance ? ».

La Riviere voulut leur prouver que
le duc étoit en effet capable de la par-

1648.

tager , & il les conduisit sur le champ vers Gaston. Le prince parut bientôt plus furieux que son favori : toutes les passions, qui déchiroient celui-ci, passèrent à l'instant dans son cœur. Il menace, il éclate, il tonne contre le prince de Condé & son frere, qui, au mépris de la bonne intelligence jusqu'alors conservée entre eux, veulent arracher une dignité promise à ses soins, à sa sollicitation. La Riviere, voyant le feu dont son maître s'embrâsoit par degrés, loin de l'éteindre, l'attise par un flegme affecté. Il lui fait entendre, qu'il ne se sent point blessé de l'opprobre dont on tâche de le couvrir; que toute la honte en retombe sur le prince dont il est l'ouvrage; que c'est lui-même qu'on cherche à humilier, en abattant ce qu'il a élevé. Gaston, enflammé par ces malignes considérations, ne se contient plus; dès le jour même, au sortir de la messe, il demande un entretien particulier à la Reine : là il l'accable de plaintes &

de reproches ; peu satisfait de ses réponses , il sort de cet entretien plus aigri ,
plus courroucé : décidé aux plus affreuses extrémités , il ouvre son palais à tous les mécontents , il ne parle plus que de malversations , de réforme , de vengeance.

1648.

La Riviere craignit que les choses ne se portassent à un point qui ne permît plus de remède : sentant d'ailleurs toutes les conséquences des suites pour lui-même , & voulant empêcher une rupture qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'indignation de toute la France , si elle venoit à éclater , il prit le parti de mettre la colere du duc en négociation , en lui suggérant de traiter avec le prince de Condé. Gaston , entrant dans ses vues , envoie en effet au héros le marquis de Vineuil pour lui offrir tout ce qui peut tenter son ambition , & particulièrement la promesse du gouvernement qui lui plaira le plus , s'il veut engager son frere à se désister de sa prétention au chapeau. La proposition étoit adroite , la

Mém. de la
Roche.

1648.

maniere dont on la faisoit ne l'étoit pas , & avoit même quelque chose d'injurieux : aussi le prince répondit-il avec une indignation concertée : « Que sa
» fortune étoit assez brillante pour con-
» tenter ses desirs : en acceptant les pro-
» positions de Monsieur , en accumulant
» trésors sur trésors , honneurs sur hon-
» neurs , il se rendroit justement suspect
» au Roi : ce monarque devenu majeur ,
» ne chercheroit qu'à détruire une puis-
» sance dangereuse dans un sujet : il
» n'avoit plus d'autre ambition que de
» conserver ses biens & ses grandeurs
» par un zele infatigable , par une fidé-
» lité à toute épreuve , par des services
» continuels : loin de porter plus loin ses
» desirs , il ne se proposoit plus désor-
» mais que de les modérer , de les cir-
» conscrire dans les bornes les plus étro-
» tes ».

Le duc d'Orléans , honteux de voir ses avances rebutées , n'en devint que plus furieux & plus attaché à son favori.

Cette ame molle & toujours indécise , 1648.
parut d'une nouvelle trempe dans cette
circonstance : presque sans aucune insti-
gation , elle prit un degré d'énergie &
de force qu'on n'en auroit jamais at-
tendu ; fier du titre de lieutenant-géné-
ral , Gaston parle d'en exercer les droits
avec toute l'autorité qui y est attachée ;
il veut réformer l'état , veiller à la sûreté
du Roi , expulser Mazarin , pacifier l'Eu-
rope , remplir toutes les places de sujets
plus capables & plus habiles que ceux
qui les déshonorent : il ne va presque
plus au conseil , ou s'il s'y rend , c'est
avec un appareil formidable & le cor-
tège effrayant de ses gardes & d'une
foule de princes qui l'y suivent : il est
sans cesse accompagné des maisons de
Vendôme , de Savoye & de Lorraine ,
des ducs d'Epemon , de Candale , de
Brissac , & d'une foule de mécontents.

Toutes ces démarches importantes n'é-
toient point capables d'épouvanter Con-
dé. Il n'auroit pas même été fâché que

1648.

la querelle s'échauffât jusqu'à un certain point , dans l'espérance que le duc , qui n'avoit jamais su soutenir une action de vigueur , déserteroit la cour & le laisseroit maître du cabinet. Cependant le palais royal ne partageoit point son intrépidité : on y étoit dans les plus vives allarmes ; on craignoit à chaque instant d'y voir arriver le duc à la tête des frondeurs , revendiquant la régence , s'emparant de la personne du Roi , & donnant une nouvelle face à tout le royaume. Mazarin , dans les inquiétudes que lui grossissoient ses frayeurs naturelles , ne pouvoit prendre sur lui de les dissimuler : sans cesse il étoit à écarter auprès des amis du duc , les soupçons qu'on pouvoit former de sa fidélité ; sans cesse il protestoit de son innocence en cette occasion , & de son respect pour Gaston : » il auroit voulu que les choses » pussent s'accommoder ; il avoit procuré la nomination de la Riviere , » avec autant de chaleur que s'il eut été

„ son frere ; il étoit au désespoir de la
„ concurrence du prince de Conty , mais
„ il ne tenoit pas le cœur des princes
„ dans sa main , mais l'abbé pouvoit
„ tout demander en dédommagement ,
„ & être sûr de tout obtenir „.

1648.

Le prince de Condé , dédaignant toutes ces viles dissimulations , & indigné , qu'un être aussi petit que la Riviere osât se mesurer si long-tems contre lui , exhaloit ses transports par les menaces les plus outrageantes. Il ne parloit de rien moins que de chasser lui-même le favori de la cour , de se rendre au Luxembourg à la tête des gardes du Roi , de forcer Gaston de venir au palais royal présenter ses respects à la Reine. Pour appuyer ces discours vigoureux , il ne se présentoit dans les rues de Paris qu'avec un extérieur aussi imposant que celui du duc , & le cortége formidable de tous les braves qui lui étoient attachés. Cet appareil de guerre intestine fut précisément ce qui hâta la paix.

ibid.

1648.

D'Éstrées & Senneterre , qui avoient été employés dans les commencemens de cette affaire , furent encore destinés à la terminer. Ils se rendirent chez le duc & lui représenterent si fortement & la honte dont il alloit se couvrir par son opiniâtreté ; & les dangers dont il étoit menacé & ceux que couroient l'état ; & la puissance du prince de Condé & l'éclatante vengeance qu'il pourroit tirer de tous ces chocs humilians pour sa gloire , qu'allarmé , éperdu , se figurant déjà Condé furieux & armé , attaché sur ses pas , Gaston , avec son favori , alla pendant deux jours ensevelir à Limours sa honte & son désespoir. Mazarin de son côté , inquiet d'une retraite qui pouvoit devenir funeste , ne voulut pas laisser plus long-tems le duc dans son inaction apparente. Le Tellier fut dépêché pour négocier avec lui : La Riviere , humilié au dedans de lui-même de l'indécence de ses prétentions , craignant d'ailleurs de devenir la victime

de toutes ces démarches, favorisa de tout son pouvoir une négociation qui lui étoit encore trop honorable : il se jeta lui-même aux pieds du duc pour le conjurer de revenir ; défarmé & par les prières de son favori & par les promesses du député , Gaston retourna à Paris où il vit la Reine. Pendant ce tems les affaires s'arrangerent ; le prince de Condé , par condescendance pour le cardinal , promit de prendre d'autres mesures par la nomination de son frere ; on accorda une place dans le conseil à la Riviere , qui , satisfait d'être nommé ministre d'état , trouva dans ce nouvel honneur un dédommagement bien consolant des longueurs qu'il lui faudroit encore essuyer pour le chapeau (1).

1648.

Motteva

Le 15 Nov

(1) *Dans la lettre d'un secretaire de St. Innocent à Jules Mazarin , entre autres plaisanteries contre le ministre & ses partisans , on trouve sur les prétentions de la Riviere au cardinalat , un rondeau mordicant , qu'on ne*

1648.

La bonne intelligence se rétablit aussitôt dans toute la maison royale : dès que l'orgueilleux valet, dont les prétentions l'avoient troublée, fut satisfait, le maître le fut aussi. Les mécontents, qui avoient formé de grandes espérances sur cette querelle, qui l'avoient fo-

sera peut-être pas fâché de retrouver ici :

A la Riviere, avint cas fort nouveau
 Et très fâcheux, quand on lui dit tout beau,
 Vous n'êtes pas encore du consistoire :
 Car pour sa tête un Capelan doit croire,
 Qu'un chapeau rouge est un trop lourd fardeau.

Un prince veut en affubler sa peau :
 D'y résister vous passeriez pour veau,
 Et comme un âne on vous meneroit boire

A la Riviere.

Quoi ! Vous, rangé dans le sacré troupeau !
 Vous, dont le pere & le gris de bureau,
 Dedans Montfort gauloit & pomme & poire !
 Rentrez chez vous, pédant à robe noire,
 Ou l'on renvoie & l'homme & le chapeau

A la Riviere.

mentée,

mentée, la voyant terminée, sans avoir pu en profiter, se rejettent d'un autre côté & se préparent à soulever de nouveaux orages.

1648.

CHAPITRE II.

Nouveaux troubles dans le parlement.

Portrait du prince de Condé. Le coadjuteur veut le mettre à la tête des factieux.

LES circonstances étoient trop favorables aux chefs de la fronde pour les négliger : le peuple, échauffé par les barricades, paroissoit susceptible de toutes les impressions : le parlement, orgueilleux d'avoir donné la loi au ministre, ne pouvoit manquer de soutenir ses prétentions, ne fut-ce que pour se dérober à la vengeance : la foule des nobles ne demandoit que le trouble & la confusion, pour arracher sous un gouverne-

1648.

Joly.

ment foible des honneurs ou du moins des richesses : les chefs eux-mêmes étoient dans de continuelles allarmes, ne doutant point que la cour ne fît la première occasion favorable pour les anéantir : tout concouroit donc à laisser dans les esprits un levain d'aigreur & de fermentation qu'il n'étoit pas difficile de fomentier. Les brouillons du parlement s'assembloient tous les après-midi chez Longueil, & quelquefois chez le conseiller Coulon, où les Broussel, les Blanc-ménil, les Novion, les Viole, les Croissy, les Fouquet, les Dorat, les Quatre-sous, les Montenelos, les Amelot, les Bachaumont & une foule d'autres mécontents, ne songeoient guere dans leurs conférences, aux seules fonctions pour lesquelles on avoit créé leurs charges, à rendre la justice. Guidés ou par l'intérêt particulier, ou par l'envie de dominer, ou par la crainte d'être punis, ils ne s'entretenoient que de la forme du gouverne-

ment , de l'expulsion des ministres , ou
des différentes propositions qu'on pou-
voit faire les jours suivans dans le par-
lement. Ils s'animoient mutuellement à
la révolte par les diverses considérations
qu'ils se communiquoient. De ce centre
commun de toutes les délibérations ,
sortoient les soupçons , les défiances , la
haine , les frayeurs , qu'ils alloient se-
mant parmi leurs confreres & les autres
citoyens , auxquels ils ne cessoient de
répéter leurs insidieuses maximes.

» Que n'avoit-on point à craindre si
» l'on ne prenoit les mesures les plus
» promptes & les plus efficaces ? La
» Reine pouvoit-elle oublier l'outrage
» fait par les barricades à la majesté
» royale ? Son cœur ulcéré contiendrait-
» il encore long-tems le profond ressen-
» timent dont il étoit pénétré ? Elle étoit
» étrangere , elle étoit femme , elle étoit
» Reine. Cette victoire d'un peuple sur
» son souverain étoit-elle de nature à
» être jamais ni oubliée ni pardonnée ?

1648.

» Mazarin oublieroit-il davantage les
» injures, les menaces, les proscrip-
» tions dont on avoit voulu l'accabler ?
» Tous ces outrages ne se gravoient-ils
» pas en caracteres ineffaçables dans le
» cœur d'un italien ? Et s'il pouvoit
» prendre encore assez sur lui pour les
» dissimuler, ne fairoit-il pas la pre-
» miere occasion favorable d'en prendre
» une vengeance éclatante, soit à la ma-
» jorité du Roi, soit en semant les dis-
» sentions dans le parlement, soit en
» profitant de l'inconstance naturelle du
» peuple ? Quels momens attendoit-on
» pour le prévenir ? Le parlement aigri,
» plein de force & de vigueur, étoit dis-
» posé à tout tenter contre lui : le peu-
» ple animé par le succès, échauffé en-
» core du feu des barricades, dans l'i-
» vresse des secours que la déclaration
» lui fournissoit contre le despotisme
» & la tyrannie, ne demandoit qu'un
» signal pour témoigner sa reconnois-
» sance. Qu'avoit-on à craindre ? qui

» voudroit, qui pourroit rompre les me-
» fures? Seroient-ce les grands? ils ram-
» poient sous un étranger qui, s'empa-
» rant de toutes les graces, leur laissoit
» à peine un regard de la Reine & quel-
» ques honneurs stériles. Seroit-ce la
» Reine? elle n'étoit ni assez puissante,
» ni assez respectée pour soutenir seule
» un ministre abhorré, contre les efforts
» réunis de toute la nation. Qui vou-
» droit avec elle en partager la honte
» ou le danger? On connoissoit assez la
» foiblesse du duc d'Orléans; son ame
» molle iroit-elle changer de nature, &
» prendre une fermeté qui lui répugnoit,
» pour protéger un ministre qu'il détes-
» toit en secret, un perfide dont les vai-
» nes promesses l'avoient si souvent dé-
» çu? Restoit donc le prince de Condé:
» cet appui, il est vrai, paroissoit formi-
» dable; mais sur quel fondement Ma-
» zarin pouvoit-il se flatter de l'attirer
» à lui? Le prince n'étoit-il pas comme
» engagé avec le parlement? N'avoit-il

1648.

» pas donné des paroles à Broussel & à
» Longueil ? Dans l'affaire de la déclara-
» tion ne l'avoit-on pas vu donner plus
» au parlement qu'à l'autorité royale ?
» N'avoit-il pas empêché l'attaque de
» Paris ? ne s'étoit-il pas opposé à tous
» les actes de vigueur ? mais quand même,
» contre toutes les apparences, il
» pourroit se résoudre à changer de parti ;
» quand , pour complaire à la Reine ,
» il se chargeroit du salut du ministre ,
» l'intérêt ne lui diroit-il pas de modérer
» son zèle ? N'auroit-il pas à craindre
» les retours & la duplicité d'un homme
» si perfide ? Où trouveroit-il contre sa
» tyrannie & son insolence un abri plus
» sûr , plus convenable à un prince du
» sang , que la faveur publique ? La défense
» d'un étranger odieux & détesté
» pouvoit-elle un instant entrer en
» concurrence avec les applaudissemens
» d'une nation , qui adore le sang de ses
» maîtres.

Tels étoient les discours qui se te-

noient d'ordinaire chez Longueil & Coulon, & qu'on feroit ensuite avec précaution dans le public. D'un autre côté le coadjuteur ne se tenoit pas dans l'inaction ; tourmenté de sa propre ambition, tourmenté des ressentimens de son amour-propre, tourmenté encore plus de sa jalousie qui ne voyoit dans Mazarin, qu'un rival dangereux & puissant, il ne se bornoit pas à de vaines déclamations, il prenoit des mesures, il concertoit des projets plus sûrs, plus terribles, il formoit un parti.

Il se trouvoit alors dans une position bien critique. Egalemeut dévoré & de l'envie d'être quelque chose à la cour, & de la crainte des justes punitions que lui méritoient les barricades, il avoit cherché à se créer un appui ; il s'étoit figuré quelque temps que le prince de Condé daigneroit lui en servir : la conduite du prince avoit même justifié son espoir, mais il lui échappa au moment qu'il croyoit l'avoir attaché par les liens

1648. les plus forts pour le héros & pour l'homme, la gloire & l'intérêt.

Condé, en arrivant de l'armée, n'avoit point trouvé de plus beau rôle à jouer que celui de restaurateur du bien public : ce rôle étoit digne de sa grande ame & du titre de prince du sang ; Mazarin avoit poussé les choses si loin, l'état étoit dans une crise si violente, que toutes les entreprises paroissent légitimées, du moment qu'elles paroissent formées contre lui. Aussi Condé n'hésita-t-il point à prêter l'oreille aux sollicitations du coadjuteur ; sa fortune & sa gloire y étoient également intéressées ; & il n'est pas étonnant que la dernière déclaration fût presque son ouvrage.

Talon. La bonne intelligence qu'il conserva encore quelque temps avec le parlement ;
Le 12 Nov. les paroles qu'il donna à Broussel & à Longueil ; l'accueil gracieux qu'il fit aux présidens & conseillers de la grand'chambre dans un dîner splen-

dide, auquel il se trouva chez le premier président ; tout cela partoît du même principe , tout cela étoit le résultat de ses résolutions prises avec le coadjuteur. Mais quand il eut réfléchi sur les funestes conséquences que pouvoit entraîner une protection si déclarée ; quand il eut considéré que le parlement prétendoit non seulement borner le crédit d'un ministre odieux , mais circonscrire encore l'autorité royale , peut-être même établir la sienne sur les débris de celle qu'il auroit anéantie ; quand il eut reconnu que dans toutes ses démarches précédentes , il avoit été à peu-près comme l'instrument d'un prélat ambitieux & effrayé ; il sentit dès-lors que le personnage qu'il alloit jouer n'étoit plus celui d'un prince du sang ; que sa puissance & son éclat n'étant qu'un rayon émané de la majesté royale , si le corps qu'il alloit soutenir devenoit tout , il n'étoit plus rien lui-même. Épouvanté du chemin qu'il avoit fait , il s'ar-

1648.

rêra & retournant même sur ses pas , il
 1648. saisit une autre route.

Montglat.

Joly.

Nemours.

La Rocher

& ceux qui
 les ont sui-
 vis.

Il ne faut pas s'imaginer , comme
 l'ont prétendu quelques historiens , qui
 jugent souvent des motifs par ceux qu'ils
 auroient eux-mêmes dans de semblables
 circonstances , il ne faut pas s'imaginer ,
 que le prince par sa liaison avec les mé-
 contents , & les paroles qu'il avoit don-
 nées à Broussel , Longueil , le coadjuteur ,
 ne se fût proposé que d'aigrir davantage
 les choses , & de se rendre par-là plus
 nécessaire à la Reine & à son ministre.
 Ce manège auroit été le fruit d'une po-
 litique aussi détestable que raffinée : son
 ame franche & simple comme toutes
 celles des héros n'en étoit point suscep-
 tible. Et en effet , le plus grand défaut
 de Condé étoit de ne point avoir de
 politique dans un tems , dans une cour
 où elle étoit si nécessaire , où les plus
 grands événemens n'étoient que le fruit
 des intrigues & des négociations. Pour
 montrer l'erreur où sont tombés les

historiens qui ont osé jusqu'à ce point 1643.
calomnier la grande ame de ce prince ,
essayons de donner une idée des vertus
qui la caractérisoient.

Louis de Bourbon , second du nom ,
prince de Condé , étoit un de ces génies
peu communs que la nature enfante
quelquefois pour montrer toute l'éten-
due de sa puissance , étonner les hom-
mes , & les enorgueillir pour ainsi dire ,
en leur donnant une idée de tout ce
qu'ils peuvent être. Si l'on en croit quel-
ques historiens , le sublime de son ame Mém. de
Bully ; de
Mottoville.
se peignoit sur son visage , & l'on voyoit
sur son front & dans ses regards tout
ce qu'il étoit : cela peut être , mais ne
jugeons point Condé par ses traits , ju-
geons-le par ses actions , & nous y re-
connoîtrons le grand homme. Son ame
hardie , fiere & magnanime , avoit été
formée dans le même moule , que celles
des Alexandre & des César ; & dès
qu'elle put se développer , elle parut
tout ce qu'elle devoit être dans la suite.

1648.Mém.
Bussy.

Tout ce que les hommes ordinaires acquierent par l'âge , l'expérience , le silence des passions , Condé l'obtint au sortir du berceau ; à vingt ans , il étoit autant le rival des Turenne & des Montécuculli qu'il le fut à quarante. Il seroit difficile de donner une idée de ses talens militaires , de l'intrépidité de son courage , de son activité , de sa présence d'esprit , de cet heureux regard d'aigle , qui dans un jour de bataille , embrassant dans la plus vaste étendue tous les objets sans les confondre , peignoit tout dans un clin d'œil à son imagination , & lui montrait le moment décisif. L'espece d'inspiration soudaine , qui souvent paroissoit le guider , se communiquoit à la machine dont il faisoit mouvoir les ressorts ; une partie de l'ardeur sublime , dont son ame étoit consumée , sembloit s'échapper pour passer dans toutes les ames ; à sa voix , les soldats ne connoissoient ni crainte ni danger ; son courage eut donné de la

hardiesse au plus timide ; & pour être vaincu avec lui , il falloit être accablé par le nombre. Quand ils marchotent sur ses pas , ils oublioient qu'ils eussent un corps , lui-même oubliant toujours le premier qu'il en eût un : ils plioient sans murmure sous le joug de la discipline qu'il appesantissoit , parce qu'il savoit l'alléger à propos par les récompenses , & sur-tout par les éloges , souvent plus puissans sur le François que les récompenses ; ils l'adoroient enfin , parce que , bien qu'il fût prodigue de leur sang , ils étoient convaincus qu'il eût donné le sien pour eux.

De cette suite continuelle de triomphes qui avoient signalé sa jeunesse ; de la nature même de cette ame altiere , brûlante & sublime , que le malheur n'avoit point humiliée , dont l'éducation n'avoit point réprimé les faillies , devoit naturellement découler une foule de défauts , dont il n'eut cependant que quelques-uns , & c'est presque un éloge.

1648.

Semblable à Achille par son intrépidité, il l'étoit encore par sa hauteur inflexible, par les emportemens d'un cœur prompt à s'enflammer, par une fierté, qui s'indignoit des plus légères contradictions, qui repoussoit souvent les conseils les plus salutaires, dans la crainte d'être maîtrisée. Ses railleries piquantes; sa causticité, qui frappoit ses ennemis, sans épargner ses amis; sa franchise qui tenoit souvent de la grossièreté ou du dédain; sa fermeté, qu'il eût condamnée dans un autre comme opiniâtreté; l'aigreur de ses reproches sur les fautes échappées aux subalternes; ses promptitudes, ses impatiences, ses inégalités; tous ces transports ardens, impétueux, élans ordinaires des âmes vives & brûlantes, éloignoient souvent de lui une foule de courtisans, que la bonté de son cœur, prompt à réparer ses torts, avoit bien de la peine à rappeler. Mais toutes ces taches légères sont plutôt la privation des simples vertus d'un hom-

me ordinaire & sociable , que des vices dangereux. Quand le malheur eut épuré 1648.
Condé , quand il eut éprouvé que , pour être le premier des hommes , il falloit compter les hommes pour quelque chose , son ame , dégagée de tous les nuages qui l'avoient obscurcie , parut alors dans toute sa splendeur : au prince altier succéda le héros modeste ; au sujet ambitieux , le citoyen soumis ; à l'homme inégal , brusque , emporté , le protecteur éclairé des sciences & des arts , l'homme affable , poli , vrai , simple , magnanime : alors la vérité , se plaissant à consacrer sa gloire , & voyant l'étonnant assemblage de qualités sublimes & de qualités aimables qu'il avoit enfin su réunir , lui accorda un titre qu'elle ne prodigue point ; & l'histoire , sévère , mais équitable , fera passer à la postérité la plus reculée , le nom de *grand* , dont elle le décora.

Un prince , tel que nous venons de l'ébaucher , pouvoit s'égarer quelque

1648.

fois , mais il étoit difficile qu'il fermât long-tems les yeux à ses véritables intérêts ; il l'étoit encore plus que son ame hautaine se laissât subjuguier pour jamais ; & le coadjuteur n'avoit pas tellement doré ses fers , que Condé ne pût en appercevoir la laideur. Gondy ne tarda point à découvrir le changement qui s'étoit fait dans les sentimens du prince , & réunit tous ses efforts pour le rappeler à ses premières vues. Il se procura avec lui une nouvelle conférence , où tout ce que l'éloquence a d'artifice , de chaleur , de vivacité , d'énergie , fut employé pour le conserver à son parti.

Le prince lui témoignoit l'indignation dont il étoit pénétré à la vue des nouvelles prétentions du parlement , dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant. Il exhaloit son courroux avec ses transports ordinaires & des juremens qui lui étoient familiers ; « l'insolence de ces bourgeois , qui vouloient

Mém. du
cardinal de
Roz.

» limiter l'autorité royale , n'étoit plus
» supportable : tant qu'il avoit cru qu'ils
» bornoient leur demande à l'expulsion
» de Mazarin , il avoit été leur appui ,
» mais de la maniere dont ils s'y pre-
» noient actuellement , c'étoit pour ren-
» verser & non redresser l'état ; il étoit
» prince du sang & ne vouloit pas ébran-
» ler la couronne : comment se résoudre
» en effet à devenir le général d'une ar-
» mée de foux ? Il n'y avoit pas un hom-
» me sensé qui pût seulement s'engager
» dans une cohue de cette nature ».

Le coadjuteur sentoit toute la justesse de ces plaintes ; cependant il ne désespéra point de faire prendre le change à la passion du prince , en lui présentant le côté le plus flatteur. Mais en vain il déploya son insidieuse politique ; en vain il fit retentir à ses oreilles , les noms des Guise & des Maïenne , qui avec des forces , des talens si inférieurs aux siens , avoient cependant tenté & exécuté de si grandes choses ; en vain

1648.

il lui étala & le délire des peuples , qui regardoient chaque membre du parlement comme un sauveur , comme un pere : & la puissance de ce parlement qui se plaisoit à attiser le feu allumé par ses mains, au risque de s'en laisser embrâser & consumer lui-même : & l'ascendant que Condé pouvoit prendre sur ce grand corps, aussi tôt qu'il daigneroit s'en déclarer ouvertement le chef : & cette balance nouvellement inventée où chacun prenoit la liberté de peser les droits des Rois & des peuples , pour en faire pencher les bassins à sa volonté : & la Reine partageant avec le cardinal la haine & l'indignation publique : & Gaston recueillant sur lui une partie de l'opprobre dont se couvroit la Riviere : & le prince lui-même , prêt à se charger par son changement de tout le ressentiment de la nation : & la gloire dont il pouvoit se couvrir en accomplissant un projet aussi nécessaire , aussi beau , aussi inno-

cent, aussi *saint* que celui qu'ils avoient précédemment médité. Condé put applaudir aux couleurs brillantes que le coadjuteur savoit donner aux plus hideux tableaux; mais le prestige ne le séduisit point. Loin de céder à son éloquence, il voulut l'entraîner lui-même à un parti moins éclatant pour une ame ambitieuse, mais plus solide; il lui proposa de ménager son accommodement avec la cour. Gondy refusa ses offres sous prétexte des engagements qu'il avoit pris ailleurs, & de l'impossibilité où il étoit de reculer, à moins de vouloir ruiner absolument son crédit & ses espérances. Après cette conversation qui fut aussi franche que vive de part & d'autre, ces deux génies extraordinaires se quitterent, l'un emportant sans doute plus de respect pour celui qu'il n'avoit pu subjuguier, l'autre admirant & déplorant à la fois des talens qui alloient être si mal employés.

Ce n'étoit pas simplement contre les

1648.

séductions du coadjuteur qu'avoit à se prémunir le prince de Condé ; il lui falloit sans cesse lutter contre les attaques qu'on lui livroit dans sa propre famille , ou repousser les conseils plus dangereux encore de l'amitié. La duchesse de Longueville , sa sœur , qui dès-lors songeoit à préparer des événemens où elle prit tant de part , ne cessoit de l'exhorter à se réunir avec les frondeurs pour accabler Mazarin : le duc son époux , qui partageoit sa haine contre le ministre , sans trop partager ses autres sentimens , répétoit chaque jour à Condé , qu'en protégeant le cardinal , il perdrait l'état & se perdrait lui-même : mais c'étoit de la part de Châtillon que venoient les plus vifs assauts. Le duc , compagnon de ses victoires , & dépositaire de ses chagrins , aimé du prince , parce que sa

Mém. de
La Rochef.

femme en étoit encore plus aimée , ne perdoit pas une occasion de noircir le ministre dans son esprit & de rendre Condé aux frondeurs. Soit que son in-

térêt particulier le fît parler & qu'il ne
pût oublier ce bâton de maréchal de
France , tant de fois demandé , tant de
fois refusé , soit que , ne consultant que
les véritables intérêts du prince , il crût
lui proposer le meilleur parti , il le har-
celoit continuellement & ne cessoit de
lui représenter « qu'il ne devoit avoir
» aucune confiance aux frivoles promes-
» ses dont le ministre étoit journalle-
» ment si prodigue à son égard. Ne con-
» noissoit-il point son caractère perfide &
» dissimulé ? Iroit-il , comme le plus neuf
» des courtisans , se laisser prendre aux
» vaines marques de respect & de sou-
» mission dont l'italien l'accabloit au-
» jourd'hui ? Il falloit être bien peu
» clairvoyant , pour ne point percevoir à
» travers ce faux dehors , pour n'y point
» reconnoître , l'effroi , les soupçons , la
» jalousie , la haine même. Il devoit se
» souvenir du siège de Lérída : s'il n'y
» avoit point perdu la vie & la réputa-
» tion , étoit-ce aux soins du cardinal

1648.

» qu'il en étoit redevable ? ou plutôt
» le perfide avoit-il rien épargné pour
» qu'il échouât ? D'ailleurs quelles
» étoient ses espérances en protégeant
» le ministre ? Attendoit-il des récom-
» penfes ? Où étoient celles que lui
» avoient méritées tant de victoires ? En
» donneroit-il le nom à ces promesses
» trompeuses , à ces refus réitérés , &
» notamment celui de l'amirauté , à cet
» état d'abaissement où l'on tenoit ses
» amis ? Quelles graces avoit-il obte-
» nues pour eux ? Quels sacrifices avoit
» fait Mazarin , qui parlaient en sa fa-
» veur ? Mais peut-être Condé espéroit-
» il que ce dernier service changeroit
» totalement le ministre, qu'il cesseroit
» d'être ce qu'il avoit été jusqu'alors ;
» comme s'il n'eût pas déjà prouvé mille
» fois que rien ne pouvoit arracher de
» son ame l'avarice , l'ingratitude , la
» dissimulation. C'étoit donc s'exposer
» en pure perte à deux extrémités égale-
» ment dangereuses ; c'étoit courir le ris-

» que , ou de n'être payé que par l'ou-
» bli le plus lâche de ce bienfait , com-
» me des précédens , ou d'être précipité
» dans la chute du ministre & de par-
» tager avec lui , dans une obscure re-
» traite , l'exécration & le mépris de la
» nation ».

Les objets présentés sous cette face paroïssent plus hideux à Condé : l'amitié tenoit le miroir , & après y avoir vu , pour ainsi dire , l'horrible perspective qui lui étoit présagée , il en étoit effrayé & se repentoit quelquefois de n'avoir pas mieux reçu les dernières sollicitations du coadjuteur. Tandis qu'il flottoit ainsi dans les perplexités , qu'en proie aux inquiétudes que lui donnoient également les deux partis , il hésitoit , il balançoit sur la route qu'il devoit tenir , l'amitié d'un autre côté lui tendoit la main , & s'efforçoit de le tirer de l'abyssé où l'amitié alloit le précipiter. C'étoit le maréchal de Grammont , qui ayant moins à se plaindre de la cour

Mém. de
Rochef.

1648. que Châtillon, voyant par conséquent les choses avec plus de sang-froid, ne négligeoit rien pour amener le prince à partager ses sentimens, & pour détruire les impressions fâcheuses laissées par son antagoniste. Il représentoit à Condé la majesté du trône profanée, l'autorité royale devenue précaire, la monarchie ébranlée par les violentes secousses qu'on prétendoit lui donner, le sceptre vacillant dans les mains du souverain, son ministre précipité avec lui, le prince lui-même & tous les grands entraînés dans la chute & réduits à l'obscur condition de simples particuliers : « ne » voyoit-il pas que par degrés le parle- » ment envahissoit toute l'autorité ? non » seulement il prétendoit à la connois- » sance des affaires de la guerre, mais » en déplaçant le ministre, il vouloit » s'arroger le droit d'en établir un nou- » veau : de pareils changemens pou- » voient ils manquer d'être pernicieux à » un état où aucune mutation n'avoit » été

» été presque jamais indifférente ? Mais
» les prétentions de ce corps , jusqu'a- 1648.
» lors inouïes , se borneraient-elles au
» déplacement d'un ministre : bientôt
» enhardis par l'impunité , n'attaquer-
» roient-ils pas les personnes les plus sa-
» crées ? Y auroit-il ni rang , ni gloire ,
» ni fortune qui fussent à l'abri de leurs
» recherches ? La licence ne se croiroit-
» elle pas en droit de tout violer ? Cer- Ibid.
» tes , ce seroit une belle condition que
» celle des conseillers , s'ils avoient le
» droit d'imposer des loix aux monar-
» ques ; & la condition des rois & des
» princes du sang seroit bien déplorable ,
» s'ils étoient obligés de s'y soumet-
» tre. D'ailleurs , toutes ces nouveautés ,
» qu'on s'efforçoit d'introduire , ne cho-
» queroient-elles pas directement l'essence
» de la monarchie , qui est une , indivi-
» sible , absolue , indépendante ? N'é-
» toient-elles pas même entièrement
» contraires à l'institution du parlement ,
» établi comme un simple tribunal de

1648.

» justice, dont l'autorité émanée du Roi,
» cesse aussi-tôt que le monarque juge à
» propos de la retirer à lui? Il est vrai
» que quelquefois il se trouvoit des abus
» à réformer, mais où avoit-on trouvé
» que l'autorité royale pût recevoir des
» bornes d'une troupe de factieux, qui
» n'auroient jamais l'aveu d'un peuple
» soumis & dépendant? Ce n'étoit point
» par la mollesse ni par de lâches conseils
» que se soutenoient les empires; si on
» ne vouloit les voir s'anéantir, il fal-
» loit recourir au courage & à la vi-
» gueur. Le temps étoit venu de mettre
» cette maxime en pratique; l'audace
» étoit portée à un point qui demandoit
» toute la plénitude de la puissance royale
» pour la réprimer. Condé ne prévien-
» droit-il pas la ruine & la destruction
» de la maison regnante? Un prince du
» sang de France laisseroit il envahir pai-
» siblement l'héritage des Bourbons?
» S'exposeroit-il à l'opprobre de voir la
» Reine contrainte avec ses enfans de

» quitter le royaume, d'aller mendier
» des secours étrangers, & avec l'appui
» des couronnes alliées, de revendiquer
» pour son fils le trône où avoient regné
» ses peres ? »

1648.

Ce discours étoit d'un bon citoyen ;
& il frappa Condé ; mais quand il n'au-
roit pas été convaincu par la foule des
vérités qu'il contenoit, quand il n'au-
roit pas été ému par l'image affreuse qui
le terminoit, les circonstances auroient
décidé le prince. Une querelle, qu'il
essuya au parlement, le dispensa bientôt
de soutenir les prétentions de la compa-
gnie, & il se vit comme engagé à ven-
ger la cause du ministre en vengeant la
sienne.



C H A P I T R E I I I .

*Assemblées tumultueuses du parlement.
Le duc d'Orléans & le prince de Condé
vont y prendre leur place. Condé me-
nace le conseiller Quatre-sous.*

1648.

LA Reine n'avoit donné la dernière déclaration que pour se délivrer des importunes assemblées du parlement, & elle étoit très résolue de l'abroger à la première occasion : le parlement de son côté ne l'avoit acceptée que dans l'impuissance où il étoit de donner des loix plus dures. Quand je dis le parlement, je ne parle que des factieux de la compagnie, de ces êtres turbulens, toujours trop communs dans les grands corps, dont l'ambition & l'amour-propre ne peuvent se satisfaire qu'en excitant les troubles & les dissensions. Mazarin vouloit aussi se délivrer de ces entraves. Pres-

que dès le lendemain de l'enregistrement il contrevint aux plus minutieux articles de cette déclaration que , dans la chaleur des partis, on regardoit comme une loi fondamentale.

1648.

Mém. du
cardinal de
Ketz.

Cette conduite étoit le fruit d'une politique assez mal entendue , puisqu'en effet un peu plus de scrupule sur l'observation des articles peu importans lui auroit procuré le moyen de déroger dans la suite avec plus de sûreté à de plus considérables. Le parlement, d'abord après sa rentrée, prit feu sur cette inexécution : les frondeurs ne manqueraient pas de faire sonner bien haut les violations manifestes ou supposées du ministre. Cinquante ou soixante jeunes & impétueux conseillers des enquêtes , sans inclination , comme sans talens pour leur état , dégoûtés des sacs & du fatras de la chicane , brûlant d'en venir aux mains avec le gouvernement & de se faire connoître par leur audace , s'ils ne pouvoient pas l'être par leur ca-

Mém. de
Talon.

164⁸.

Le 9 Déc.

Le 15.

pacité , demanderent à grands cris l'assemblée des chambres. Le premier président en recula le moment de tout son pouvoir ; mais leur bouillante impatience s'indignant de ces retards , ils s'assemblerent enfin d'eux-mêmes dans la grand-chambre , & se virent aussi-tôt imités du reste de leurs confreres.

Les principaux articles dont ils réclamoient l'exécution , étoient le rehaussement qu'on avoit fait de la taille sous prétexte des étapes , ce qui rendoit inutile la remise accordée au peuple ; l'approche des gens de guerre , dont toute la campagne autour de Paris étoit couverte , enfin quelques droits légers , perçus au sceau contre l'esprit de la déclaration.

Une assemblée aussi tumultueuse , aussi illégale , ne devoit nécessairement rien produire. On parla , on cria , on s'agita beaucoup , & le premier président fut obligé d'indiquer pour le lendemain une nouvelle assemblée des

chambres. La Reine , avertie , ne douta point qu'on n'y fit beaucoup de propositions contraires à son autorité ; pour prévenir en quelque sorte les coups , elle résolut d'y envoyer les princes & les ducs & pairs , persuadée qu'en éblouissant ainsi la foule du peuple qui assiégeoit journellement le palais , & en paroissant étayé , non seulement de l'appui de Gaston & de Condé , mais encore de l'affection des grands , elle étonneroit les esprits , effrayeroit les plus emportés , contiendrait dans les bornes du respect & de l'obéissance , & la populace & le parlement. Cette démarche auroit pu réussir , si la plupart de ces grands n'eussent pas eux-mêmes respiré la faction , si le duc d'Orléans eut été plus attaché aux intérêts de la régence , si le prince de Condé eut mis moins de hauteur dans toutes ses actions , si enfin l'esprit de parti & de révolte , n'eut pas été l'esprit presque général.

Gaston & Condé , en entrant au par-

1648.

Le 16.

1648.

Talon.

lement, chercherent d'abord à rassurer la compagnie sur les inexécutions dont elle se plaignoit. » L'intention de la » Reine étoit d'exécuter la déclaration » de bonne foi & sans équivoque : si on » l'avoit violée en quelque point, c'étoit » contre sa volonté : elle seroit charmée » qu'on lui indiquât les contraventions , » pour y apporter le remede nécessaire ; » de leur côté , ils vouloient bien être » garants des paroles de la Reine : mais » si la compagnie , sous prétexte du bien » public , vouloit apporter des obstacles » à la levée juste & nécessaire des impôts , ils seroient les premiers à s'élever contre de pareilles prétentions , à » conseiller à la Reine les voies les plus » sûres , les moyens les plus prompts » pour conserver son autorité & pourvoir aux besoins de l'état. Toutes les » divisions , toutes les barrières qu'on » tentoit d'élever entre le Roi & ses » peuples , ne pouvoient manquer de » jeter le royaume dans les nécessités

» les plus urgentes , de redoubler l'opi-
» niâtreté des Espagnols à soutenir une
» guerre déjà trop longue & trop dis-
» pendieuse , & de retarder cette paix
» générale , après laquelle on soupiroit
» depuis tant d'années ».

1648.

Le président Viole eut à peine en-
tendu ce discours , que se levant avec
chaleur & invoquant le Saint-Esprit ,
pour éclairer les princes sur les vices de
l'administration , il entra dans un détail
qui assigna bien d'autres causes aux
maux dont on se plaignoit. » Il étoit
» étonnant qu'on forgeât des plaies à
» l'état , tandis qu'il y en avoit de si
» réelles ; pour guérir le mal d'un seul
» coup , il falloit l'extirper jusqu'à la
» racine , (c'étoit le ministre qu'il vou-
» loit désigner). La personne du Roi ,
» livrée aux abus d'un mauvais gouver-
» nement , étoit en proie à l'avarice &
» à la rapacité. Ses officiers mal payés
» ne pouvoient pas fournir aux dépenses
» de sa maison ; ses tables étoient ren-

Mém. de la
Rochef.

Motteville.

1648.

» versées la plus grande partie de l'année. Qu'on ne s'imaginât point que
» ce fussent des plaintes vaines & mal
» fondées; on l'avoit bien instruit, rien
» n'étoit plus facile à prouver que ce
» qu'il avançoit, & il étoit prêt à nom-
» mer ceux dont il entendoit parler.
» N'étoit-il pas honteux par exemple,
» que les gens de guerre, privés de leur
» paie, s'en indemnifassent autour de
» Paris par les déprédations les plus af-
» freuses? Pouvoit-on nier les ravages
» qu'ils commettoient depuis quelque
» tems sous la conduite d'un certain co-
» lonel? Instruits par ce maître barbare
» au meurtre & au brigandage, ils ne
» vivoient comme lui que de meurtres
» & de rapines ».

Condé, plus indigné encore qu'étonné de la brusque sortie du président, lui demanda avec hauteur, quel étoit ce colonel dont il se plaignoit. C'est, lui répondit Viole, *le colonel David*. A ce mot de David, le prince avec un souris

plus cruel encore que sa fierté , lui répartit avec toute l'amertume de l'ironie , *qu'il y avoit long-tems qu'il commandoit les armées , mais qu'il n'avoit jamais entendu parler d'un colonel de ce nom.* Puis jettant à pleines mains le sel de la raillerie & sur les terreurs paniques du président & sur son colonel inconnu , il leur donna à tous deux un si grand ridicule , que Viole fut presque regardé comme un visionnaire , & l'approche des troupes comme une chimere , quoique rien cependant ne fut moins chimérique. Condé ne se contenta pas de plaisanter le président , il le réfuta , & ce fut avec toute la hauteur qu'il mettoit dans certaines occasions. » Ce n'é-

» toit ni à lui , ni à aucun de son corps
» à se mêler des affaires de l'état ; il
» n'étoit que membre d'un tribunal de
» judicature , dont l'unique soin devoit
» être de rendre la justice aux particu-
» liers ; il étoit donc encore bien plus
» singulier qu'ils prétendissent s'immis-

1648.

Mottov.

1648.

» cer des affaires du Roi. Si les tables de
» S. M. avoient été renversées , c'étoit
» à lui , comme grand maître de sa mai-
» son , à y remédier ; il sauroit bien pu-
» nir un événement arrivé par la faute
» de quelques officiers , qui ne leur de-
» voient aucun compte à cet égard , &
» dont le châtiment ne dépendoit que
» de lui ».

La fierté qu'il mêla à ces paroles , le ton véhément dont il les prononça , le regard altier & menaçant dont il les accompagna , tout contribua à jeter pour quelques momens la compagnie dans la surprise & dans le silence : mais à cet état d'inertie succéderent bientôt les mouvemens convulsifs & les clameurs des enquêtes. Condé , que les murmures & le chagrin impétueux de ces jeunes conseillers irritoient davantage , ne se posséda plus , & dans son impatience , il fit de la main un geste qu'un de ces emportés , nommé Quatre-sous , prit pour une menace. Il se leve aussi-tôt ,

il s'écrie que le prince l'a menacé , il demande justice à la compagnie : toute l'assemblée s'émeut ; jeunes & vieux , tous prennent part à l'outrage fait à leur confrere. Condé se défend & proteste qu'il n'a pas même eu la pensée de menacer : ses amis assurent que ce qu'on a pris pour un outrage de la part du prince , n'est qu'un de ses gestes ordinaires. Quatre fous , dont les propos étoient souvent aussi ridicules que le nom , replique avec arrogance , que si c'est là un de ses gestes , il doit s'en corriger comme *d'un très-vilain*. La dispute s'échauffe , les discours s'aigrissent de part & d'autre , & pour les terminer , on est obligé de remettre l'assemblée au lendemain , sans avoir rien conclu.

Le 17 , la scène , quoique moins scandaleuse , ne fut pas moins vive. Le président de Novion représenta avec énergie la justice des droits que réclamoit le parlement. « Comment pour-
» voit on les contester , puisque non seu-

1648.

Nemours.
Retz.
La Rochef.

Mottev.

1648.

» lement c'étoit lui qui nommoit les ré-
» gens & les régentes, mais les Rois
» eux-mêmes venant prêter le serment
» entre leurs mains ? Comment après
» cela trouver mauvais qu'ils s'ingéras-
» sent des affaires de l'état ? & qui
» pouvoit d'ailleurs voir de sang-froid
» les dissipations affreuses des deniers ex-
» torqués aux sujets ? Qu'étoient deve-
» nus seize millions qu'on avoit perçus ,
» depuis que la sur-intendance avoit été
» enlevée à d'Emery , sans que ni les
» gens de guerre , ni aucun particulier
» eussent encore été payés » ?

Novion , plus sage que Quatre-sous ,
en exhalant ainsi ses plaintes contre la
mauvaise administration , resta cepen-
dant dans les bornes d'une liberté res-
pectueuse & modérée. Le duc d'Or-
léans lui répondit avec la même modé-
ration ; & avouant avec beaucoup de
franchise , qu'en effet les gens de guerre
restoient encore à payer , il fit entendre
en général à quoi les deniers avoient

été employés; puis passant au sujet de la délibération, on convint que désormais pour éviter toutes les clameurs & les agitations, on s'assembleroit par députés chez le premier président, pour délibérer sur les articles de la déclaration qu'on prétendoit avoir été violés.

1648.

Quoique Condé fût à cette séance, il resta très paisible, ne voulant pas se compromettre comme la veille : il ne s'y étoit même rendu que pour complaire à la Reine. Irrité des désagréments qu'il avoit essuyés, honteux de son propre emportement, il avoit juré, en rentrant près de la princesse, qu'il ne remettrait plus le pied au palais, où on lui avoit manqué de respect, & que de prince du sang il ne vouloit pas devenir bourguemestre. Dès-lors il prêta l'oreille aux sollicitations de la régente, & faisant sa propre querelle de celle du cardinal, il se refusa à toutes les suggestions de Châtillon : animé par Grammont & le Tellier, il sollicita lui-même

Talons

1648. une vengeance qu'il avoit si long-temps retardée. Le parlement alloit être accablé, mais un génie vigilant & actif veilloit à ses intérêts, & tandis que la compagnie cherchoit à se perdre par ses démarches précipitées, imprudentes & hautaines, Gondy travailloit sourdement à dissiper l'orage.

CHAPITRE IV.

Le coadjuteur forme un parti avec la duchesse de Longueville. Portrait de cette princesse.

DANS la dernière conversation que le coadjuteur avoit eue avec Condé, non seulement il avoit vu le prince disposé à rompre entièrement avec le parlement, mais il lui avoit presque surpris le secret de la cour. Dans la chaleur de la dispute, Condé, comme tous les hommes ardens, entraîné à l'indiscrétion

tion par les difficultés que lui opposoit le coadjuteur sur les entreprises que pourroit former la cour, lui avoit fait entendre que Paris ne seroit pas si difficile à punir qu'il l'imaginoit, que sans employer contre la capitale ni les mines ni les canons, pour peu que le pain de Gonesse manquât seulement huit jours, on verroit.... Il n'en falloit pas tant au coadjuteur pour le mettre sur les voies. A l'instant, il vit ce qu'on méditoit & ce qui pouvoit en résulter pour lui & son parti : dès lors il songea à l'étrayer de noms si respectables qu'ils devinssent, pour ainsi dire, sa sauvegarde.

1648.

Mémoire
du card. de
Retz.

Il avoit voulu d'abord recourir à un moyen plus sûr, plus prompt, mais plus violent, plus scandaleux, plus disparate non seulement avec la qualité de citoyen qu'il n'avoit pas encore totalement dépouillée, mais avec le ministère sacré dont il exerçoit les fonctions : il avoit voulu se lier avec les ennemis

1648.

de l'état , & trouver sa sûreté particulière dans le désastre général. Mais effrayé de la tache ineffaçable que cette démarche alloit imprimer à sa réputation ; assez sensible encore au jugement de la postérité pour craindre l'infamie , qui ne pouvoit manquer de s'attacher au nom du perfide citoyen , qui le premier auroit renouvelé les associations scandaleuses de la ligue , & applani aux Espagnols la route de la capitale ; il repoussa les conseils de St. Ibal & de Montrésor , qui avoient voulu l'engager plus qu'il ne l'étoit avec la cour de Madrid , & servi par de nouvelles réflexions , il suspendit tout projet du côté de Bruxelles , pour préparer de nouvelles batteries , sinon moins criminelles , du moins plus honnêtes.

Ne pouvant plus compter sur le prince de Condé , il ne désespéra point de trouver dans sa famille , un appui moins brillant , mais aussi favorable à ses vues. Il étoit presque décidé que le prince de

M'm. du
Cardinal d.
Retz.

Conty n'embrasseroit point l'état ecclésiastique : les deux chapeaux qu'on avoit demandés en même-temps pour lui & pour l'abbé de la Riviere avoient été refusés , le Pape ayant déclaré qu'il ne pouvoit en donner qu'un. Peut être étoit-ce le fruit des menées, sourdes de Mazarin. Quoi qu'il en soit , Condé , qui avoit d'abord pris la chose avec tant de chaleur pour son frere , étant bien aise alors de ménager le duc d'Orléans , se désista d'obtenir le chapeau par cette voie , & laissa la nomination de la France à la Riviere. Piqué peut-être aussi du refus du Pape , il prétendit emporter la pourpre par son crédit & par lui-même , comme il auroit emporté une ville. Il écrivit en conséquence pour l'obtenir à sa seule considération. Cette voie , qui , avec les longueurs ordinaires de la cour de Rome , ne promettoit pas une prompte expédition , laissoit encore indécis pour long-temps , l'état du prince de Conty. C'étoit lui que le coad-

1648.

juteur, pour servir ses projets, vouloit tirer de ses perplexités en lui donnant l'épée & le plumet.

Retz.

Joly.

La Rochef.

Ce prince, né en 1629, étoit encore dans sa première jeunesse, & à peine sorti de l'enfance : mais cet enfant étoit prince du sang ; il étoit irrité contre le cardinal, qui n'avoit pas encore voulu lui accorder une place dans le conseil ; il étoit irrité contre le prince son frère, qui, sentant toute sa supériorité, loin de se la faire pardonner par des manières douces & polies, l'en accabloit par le ton fier & méprisant qu'il se permettoit avec lui. Conty avoit d'ailleurs, pour la duchesse de Longueville sa sœur, une amitié, qui, à bien des regards, prenoit la teinte de l'amour. Il étoit absolument gouverné par cette princesse, & elle-même l'étoit par le prince de Marillac, son amant. Celui-ci, assez ambitieux pour s'élever par quelque voie que ce fût, avoit encore d'autres motifs d'éloignement pour la cour ;

la Reine , après avoir reçu de lui plusieurs services au commencement de la régence , l'avoit depuis beaucoup négligé. 1648.

Le duc de Longueville de son côté , bien que , comme le dit le cardinal de Retz , il ne fut pas l'homme de la cour le mieux avec sa femme , devoit naturellement partager ses sentimens dans cette occasion. On l'avoit nommé plénipotentiaire de la France au congrès de Munster , mais il n'en avoit eu que le nom ; tout le secret & tout l'honneur des négociations étoit resté à Servien : quoique peu susceptible de ressentiment , le duc pouvoit songer à la vengeance , & publier , ce qui étoit assez croyable , que le cardinal avoit empêché la conclusion. Mazarin , pour lui lier la langue , lui fit espérer , par son secretaire Priolo , le gouvernement du Havre-de-grace , la seule place de Normandie qui ne fût pas en son pouvoir , & qui l'eût rendu maître absolu de toute la provin.

2648.

ce. Sur cette assurance le duc resta dans le silence , mais quand le cardinal se vit pressé d'en venir à l'exécution , il prétendit n'avoir point fait donner de paroles. Le duc irrité ne pouvoit donc être difficile à séduire , ayant d'ailleurs d'autres prétentions. Il vouloit être déclaré prince du sang , & après avoir été refusé par la cour , il ne devoit pas être difficile de lui faire espérer un succès plus heureux au parlement. Ce fut sur la connoissance que le coadjuteur avoit de ces divers iutérêts qu'il forma son plan ; mais avant de dire comment il l'exécuta , il est bon de donner une idée de l'héroïne qui y joua le principal rôle.

Anne-Genevieve de Bourbon , duchesse de Longueville , sœur aînée du prince de Condé , auroit été dans le monde tout ce qu'une femme peut y être , si elle avoit su se renfermer dans le cercle étroit où l'éducation , plus encore que la nature , semble avoir cir-

conscriit son sexe. Elle avoit reçu de 1648.
cette dernière tout ce qui peut faire le
charme du sien & le bonheur du nôtre.
Quoique les traces d'une maladie fu-
neste à la beauté eussent effacé la pre-
mière fleur de la sienne, il lui en restoit Motteville;
assez pour captiver tous les hommages; Retz.
& n'eût-elle eu que cette langueur douce
& affectueuse, qu'elle puisoit également
dans son cœur & dans son esprit, qui
se peignoit également dans le regard
touchant de ses yeux, dans la noncha-
lance de ses manières, dans le son ten-
dre & gracieux de sa voix, elle auroit
rempli l'ame la moins sensible de ce
ravissement, de cette ivresse délicieuse
que des traits plus vifs & plus brillans
ne savent point inspirer. Qu'elle parût,
qu'elle parlât, ce n'étoit plus une fem-
me, c'étoit un ange, & on n'avoit
trouvé que ce mot pour rendre l'idée
du sentiment qu'on emportoit d'elle en
la quittant. Ce n'étoit point de ces idd-
les froides & sans vie, qui n'ont pour

1648. elle que le premier coup d'œil : les charmes de son esprit égaloient ceux de sa figure , s'ils ne les surpassoient. C'étoit dans ces assemblées , souvent précieuses , mais toujours spirituelles , de l'hôtel de Rambouillet , qu'au milieu de l'encens que les Sarrafin & les Voiture faisoient fumer autour d'elle , elle avoit acquis cette imagination brillante & fleurie , cette finesse de tact , ce goût sûr & délicat qui , malgré sa profonde ignorance , lui suggeroient les décisions les plus justes sur le mérite des ouvrages. Malgré les préjugés du rang & de la naissance , le véritable talent pouvoit sans crainte s'approcher d'elle ; elle ne réservoir la fierté & les dédains que pour la médiocrité , mais elle l'en accabloit. Tout ce qui tenoit à l'esprit avoit droit de lui plaire , & c'est peut-être à la fatale passion qu'elle eut d'en montrer en tout & de se faire distinguer , qu'on doit , plutôt qu'à toute autre circonstance , attribuer ses vertus comme ses égaremens.

Née

Née tendre & sensible , elle ne respiroit que pour l'amour ; comme tout ce qui l'entouroit le puisoit dans ses yeux , elle s'enflamma de même pour les premiers objets qui la frapperent. Des regards , peut-être trop vifs , trop caressans , firent donner un nom odieux à sa tendresse pour le prince de Condé : celle qu'elle montra ensuite pour le prince de Conty , ne fut pas plus respectée ; & à travers ce tourbillon de sentimens affectueux où elle se laissa emporter , il est bien difficile à un historien de la suivre & de marquer exactement le point où elle s'arrêta. Son amour pour le prince de Marsillac fut moins problématique. Liée , par des nœuds indissolubles , à un homme dont le rang lui faisoit perdre une partie de celui qu'elle tenoit de sa naissance , dont l'âge ne lui promettoit pas les plaisirs du sien , il n'est pas étonnant que son ame brûlante cherchât à s'attacher ailleurs : événement ordinaire dans toutes les alliances où les convé-

nances ne sont comptées pour rien.
1648. Comme elle portoit la franchise de son caractère & la langueur de son esprit dans toutes ses passions, elle cédoit mollement à toutes les impressions que ses amans vouloient lui donner. Bien différente des autres femmes qui n'aiment que pour dominer, elle sembloit n'aimer que pour être gouvernée. L'ardeur qu'elle mettoit à épouser les querelles de ses adorateurs, la chaleur avec laquelle elle s'identifioit dans leurs passions, lui faisoient alors oublier ses prétentions à l'esprit, pour ne se servir que de celui des autres : delà vint qu'après avoir été *l'héroïne* du parti que le mécontentement de Marillac lui avoit fait embrasser, elle en fut dans la suite *l'aventuriere*. Malgré cette chûte, elle n'en a pas moins rempli une partie de ses desirs : si la vie agitée & tumultueuse, où elle fut jettée par la politique subordonnée à l'amour, la tira de cette vie inactive & languissante, à la

quelle son penchant sembloit l'appeller ,
elle parvint du moins à se payer du sacrifice par l'étonnante réputation qu'elle s'est acquise. Peut-être est-ce au même principe qu'il faut recourir pour expliquer l'étrange changement qui se fit en elle ; peut-être en se consacrant à la vie austère des solitaires de Port-royal , à une pénitence aussi longue que sévère , ne voulut-elle qu'étonner par le singulier contraste du printemps & de l'automne de ses jours : peut-être aussi suffisoit-il de la sensibilité de son ame , qui ne trouvant plus d'alimens dans le monde , devoit naturellement chercher à s'épancher ailleurs , pour la rendre à Dieu , & purifier un cœur formé pour tous les prestiges de l'amour.

Non seulement le coadjuteur connoissoit parfaitement le caractère de la princesse , mais il étoit encore instruit de tous les désagrémens qu'elle essuyoit dans sa famille , & de la haine qui avoit succédé dans son cœur à sa ten-

1648.
Mém. de
Nemours.
Joly.

dresse pour le prince de Condé. La duchesse , accoutumée à la confiance & aux caresses de son frere , n'avoit pu souffrir de s'en voir enlever une partie par Mlle. de Vigean , pour laquelle le prince avoit ressenti la plus vive passion. La tendresse avoit même tellement aveuglé ce héros , qu'il n'attendit long-tems que la mort du prince son pere , pour casser le mariage que Richelieu lui avoit fait contracter avec sa niece , & pour courir à une union plus agréable avec Mlle. de Vigean. La duchesse , à qui ces projets n'avoient point échappé , dans la rage d'une rupture en instruisit son pere , & les présenta avec toutes les couleurs que fait broyer la jalousie par les mains d'une femme outragée. Le prince de Condé traita si mal son fils à cette occasion , que celui-ci en conserva un vif ressentiment contre sa sœur : quoique , par une bizarrerie qui ne peut trouver d'explication que dans la nature même des passions , toujours plus ou moins

ardentes , selon le tempérament & l'asfiette du corps , Condé eut tout-à-coup perdu son amour pour Mlle. de Vigean , après une longue maladie qu'il essuya à la suite de la Bataille de Nortlingue , son courroux ne s'éteignit point comme sa tendresse. Il saisit avidement toutes les occasions qui s'offrirent de mortifier sa sœur ; il l'accabla des railleries les plus piquantes sur ses liaisons avec Marsillac ; il ne la ménagea pas même davantage auprès de son mari ; & lui représentant sa conduite sous le jour le plus noir , il lui conseilla de la faire enfermer. L'âme apathique du duc de Longueville étoit trop molle pour goûter des avis si violens , & la duchesse n'eut que les terreurs de l'opprobre ; mais des outrages de cette nature s'effacent difficilement du cœur d'une femme ; & celle-ci , profondément blessée , quelque dissimulation dont elle usât avec son frere , étoit d'ailleurs trop sensible pour ne pas recourir à la vengeance.

1648,

C'est d'après toutes ces connoissances que le coadjuteur se promit de faire devenir la princesse l'ame d'un parti , dont sa paresse naturelle paroïssoit devoir l'éloigner. La duchesse , qui étoit alors enceinte , avoit emprunté Noisy , maison de campagne de l'archevêque de Paris , oncle du coadjuteur. La cour de la duchesse y étoit toujours nombreuse , & Gondy , sous prétexte de faire les honneurs de la maison de son oncle , ne manquoit pas de l'aller grossir chaque jour. Ces visites , où il entroit d'abord de la part du prélat autant d'amour que de politique , se terminèrent enfin à perfectionner entièrement un plan , qu'il n'avoit jusqu'alors laissé qu'assez confus dans sa tête. Il fit briller aux yeux de la princesse l'éclat du rang qu'elle pouvoit tenir dans l'état ; l'inimitié , qu'elle avoit secrètement vouée à Condé , lui fit envisager avec des emportemens de joie , un poste où elle alloit se trouver en concurrence avec lui.

Marillac , qui étoit allé prendre possession de son gouvernement de Poitou , & qui revint bientôt après , acheva de l'enflammer & de détruire tous les obstacles que sa paresse pouvoit lui suggérer. Ce jeune seigneur , aussi ambitieux que sensible , se promettoit par l'ascendant qu'il avoit sur elle & sur le prince de Conty , de devenir bientôt le chef du parti : car son empire n'étoit pas moindre sur le frere que sur la sœur : il avoit eu l'art de lui faire entendre qu'il le servoit dans sa passion pour la duchesse , de sorte que le prince au bout de quatre ans , étoit encore à se douter du manège. Dans ces circonstances , ne doutant point que l'aversion de la duchesse pour toutes les fatigues de l'esprit ne le laissât maître des négociations , il se promettoit d'en tirer parti pour ses intérêts & de la faire servir à l'avancement de sa fortune : bien que ce soit dans ce siècle seulement que le

1648.

Mém. de la
Roche.

1648.

vulgaire a connu l'égoïsme , il l'a été de tout temps dans les cours.

Tant de circonstances favorisant le plan du coadjuteur , les mesures furent bientôt prises. Le prince de Conty , le duc & la duchesse de Longueville , le prince de Marillac , promirent de demeurer à Paris & de le défendre au cas qu'il fût attaqué. Le parlement , sans en rien savoir , entroit aussi pour beaucoup dans tous ces projets ; Violle & Longueil , abouchés avec les factieux , promirent tout au nom de leur compagnie. Ainsi souvent les corps les plus respectables deviennent la proie des menées de quelques esprits ardens , qui les conduisent comme par degrés & insensiblement au mépris de tous les devoirs & aux plus coupables emportemens.



C H A P I T R E V.

Railleries de Marigny contre Mazarin.

Le coadjuteur fait passer ce dernier pour usurier. Bruits semés dans Paris.

GONDY, après avoir pourvu à la défense, ne resta pas oisif & voulut commencer l'attaque. Chez une nation vive, ingénieuse, enjouée, qui s'amuse également de ses revers & de ses triomphes, qui chante avec autant de gaieté des vaudevilles contre ses généraux que contre ses ennemis, qui rit de tous les événemens heureux ou malheureux, il n'est point d'armes plus tranchantes, plus décisives que celles du ridicule : telle étoit alors notre nation, dont la sombre mélancolie de nos voisins n'avoit point encore altéré la gaieté, & qu'on ne s'étoit pas efforcé de rendre

1648.

1648.

triste & chagrine par une philosophie ténébreuse ; telles furent aussi les armes dont se servit le coadjuteur pour attérer Mazarin.

Il avoit assez d'esprit pour aiguïser lui-même tous les traits du sarcasme , mais il aima mieux détacher contre son ennemi un de ces esprits mordans & satyriques , en qui la malignité & l'audace suppléent au génie ; ce fut Carpentier de Marigny , fils du seigneur d'un village de ce nom près de Nevers. Cet homme étoit un de ces esprits facétieux & libertins qui , par le sel âcre de leurs bons mots , amusent la malignité des grands ; qui sacrifient tout au plaisir de débiter leurs faillies , qui pour les répandre perdront vingt amis ; & qui enfin , après avoir vécu dans une espece de célébrité , meurent dans la crapule & dans l'opprobre. Marigny revenoit alors d'un voyage qu'il avoit fait en Suede , & à son retour , trouvant les circonstances propres à déployer ses

dangereux talens , il s'attacha au coadjuteur. Il eut dans la suite la plus grande part à toutes les plaifanteries qu'on lâcha contre les Mazarins : ses chansons fatyriques , qui , à la honte de la littérature des siècles précédens , annonçoient l'aurore du bon goût , le firent extrêmement confidérer (1). 1648.

Il faut avouer auffi que l'ennemi que le coadjuteur lui présenta , prêtoit bien le flanc à tous les sarcasmes qu'il pouvoit lancer contre lui. Il n'est pas rare qu'un ministre fasse des sottises , mais il est plus extraordinaire qu'il en dise : le Rerz.

(1) Selon Gui-Patin , Marigny ne se bornoit pas à des chansons & à des vaudevilles , il se permettoit des œuvres plus ténébreuses & plus criminelles. On avoit imprimé en Hollande un traité politique qui rouloit sur cette dangereuse question , que *tuer un tyran n'est pas un meurtre*. Le livre étoit traduit de l'Anglois , mais à en croire Gui-Patin , Marigny en avoit été le premier auteur , & l'avoit d'abord composé en françois.

1648.

poste , qu'il occupe , le met sur ses gardes , il craint de se compromettre , & il est presque toujours à l'abri du ridicule. Mazarin n'avoit point cet avantage. Il faisoit & il disoit les plus lourdes bévues. Il lui étoit arrivé par exemple , dans le tems de l'union des cours souveraines , de se servir de la plus burlesque comparaison qui pût tomber dans une imagination italienne. Il vouloit prouver à Bouqueval , doyen du grand conseil , que le Roi défendant les assemblées , on devoit sur le champ les cesser , & en effet , disoit-il , « venez ça , monsieur de Bouqueval , vous portez des glands à votre collet : si le Roi vous défendoit d'en porter , vous seroit-il permis d'en avoir après sa défense ? Répondez , cela vous presse Or , je dis de même , puisque le Roi vous défend de vous assembler , pourquoi n'obéissez-vous pas ? »

Comparer ainsi des choses sérieuses avec de ridicules , c'est chercher à re-

Retz.

Voyez aussi la lettre à mr. le card. Burlesque satire du tems.

jetter le ridicule sur les choses sérieuses : ~~_____~~

1648.
aussi cette sottise comparaison fut-elle relevée , & dès le lendemain , les rieurs ne furent point du côté du cardinal. On ne l'épargna ni sur le fond , ni sur la manière ; on l'accabla principalement sur la prononciation italienne qu'il conservoit en France , & qui lui faisoit appeller arrêt *d'ognon* ce que les compagnies appelloient arrêt *d'union*. Ce fut sur ce cadre que Marigny broda , quelques jours après son arrivée ; il paraphrasa les paroles du cardinal en prose & en vers , & on ne sauroit se persuader quel prodigieux cours eurent ses plaisanteries , un mois environ avant la sortie du Roi. On s'arrachoit ses ballades , on les apprenoit par cœur , on les chantoit dans les rues , on les frédonnoit dans les conversations , enfin le cardinal fut couvert de mépris , d'opprobres & de railleries. Le coadjuteur , peu content de ce succès , voulut encore en faire un objet de scandale aux yeux de toute la nation.

1648.

Halon.

La dernière déclaration avoit été enregistrée à la chambre des comptes & à la cour des aides , mais avec des modifications encore plus gênantes pour le ministère que celles du parlement. La cour des aides avoit même rendu un arrêt qui défendoit , sous les peines les plus graves , de mettre les tailles en parti , & de rien avancer au Roi sur cette portion des impôts. Cet arrêt paroïssoit sage , puisque par-là on empêchoit l'oppression des campagnes , & on arrêtoit la dissipation des fonds absorbés par les plus énormes intérêts ; mais d'un autre côté le discrédit , où tomboit la cour , éloignoit toute espece de ressources , faisoit fermer toutes les bourses & la réduisoit à l'indigence : elle fit à ce sujet les plaintes les plus ameres & les plus réitérées : la cour des aides , mandée au palais royal , crut se relâcher beaucoup en suspendant pour six mois l'exécution de son arrêt.

Cette ressource étoit bien légère , en

comparaison des besoins que l'avidité fait toujours multiplier à mesure qu'elle les satisfait. D'Emery n'étoit plus dans le conseil pour suggérer des expédiens , mais il suffisoit d'appercevoir encore un moyen de se procurer de l'argent pour qu'il fut tenté. On porta à la chambre des comptes une nouvelle déclaration qui autorisoit pour toujours les mêmes prêts sur les tailles à dix pour cent d'intérêt. La compagnie , entrant dans les vues de la cour , étoit prête à l'enregistrer , mais le coadjuteur n'en donna pas le tems. Il assembla tout ce que le clergé de Paris avoit de plus fameux parmi les curés , les docteurs & les membres des ordres religieux ; là prétextant sa dignité , qui ne lui permettoit pas de souffrir les prêts illicites anathématisés par l'Eglise sous le nom d'usure , il parvint , sans nommer le cardinal , à le faire passer pour le plus grand juif qui fut dans tout le royaume , & à mettre , comme il dit , l'abomination

1648.

1648.

Mottev.

— dans le ridicule. Le clergé de Paris ; animé & excité par ses hypocrites exhortations, fit entendre qu'aucune compagnie ne pouvoit se prêter aux vues de la cour, en enrégistrant une déclaration proscrire par les loix de l'Eglise ; la Reine, aussi surprise qu'irritée, fut obligée de la retirer quelque tems après.

C'étoit peu pour le coadjuteur de ces noirceurs qui ameutoient contre le ministre la plus grande partie de la capitale, il falloit, pour remplir ses vues, que le peuple partageât aussi sa haine & ses fureurs : Mazarin étoit méprisé & ridicule, il falloit le rendre exécration. Des calomnies, tissées de la main du prélat, ne pouvoient manquer de le servir à son gré & de produire cet effet, sur-tout en leur donnant la teinte de la vérité. Pour régner sur le peuple, il faut y régner par la terreur : aveuglé par ce sentiment, il est capable de tout. Le coadjuteur, soit par ses émissaires, soit par ses libelles, fit courir contre les desseins de la cour,

Ibid.

les bruits les plus absurdes & les plus horribles. « La nuit de Noël devoit être » éclairée par des feux aussi affreux que » ceux de la St. Barthelemi : la Reine » avoit résolu de marquer ce saint tems » par l'exécution la plus injuste & la » plus sanglante ; la ville feroit livrée » au meurtre & au pillage , la vengeance » des barricades & des autres révoltes , » feroit à jamais trembler la postérité ».

1648.

On ne sauroit croire toute l'impres-
sion que faisoient ces bruits sur la cré-
dule populace , & avec quelle avidité
elle les recevoit. La haine contre la
Reine & son ministre fermentoit dans
tous les cœurs : la licence étoit sans bor-
nes , les placards les plus diffamans cou-
vroient toutes les murailles , les maisons
regorgeoient de libelles où l'attachement
de la Reine pour Mazarin étoit présenté
sous les couleurs les plus odieuses : on
n'appelloit publiquement la princesse que
Dame Anne ; heureuse si l'on y joignoit
pas quelques épithetes plus infaman-

1648.

tes , qui faisoient rougir la pudeur. Elle ne pouvoit faire un pas hors de son palais , que les vaudevilles & les chansons satyriques , monumens éternels de l'opprobre dont on vouloit la couvrir , & du doute qu'on affectoit sur sa vertu , ne retentissent à ses oreilles : enfin il n'y avoit pas de jour qu'on ne trouvât affiché , sur un poteau au bout du pont-neuf , une foule de vers malins dont on auroit pu former la chronique scandaleuse de la cour , où ce que la nation avoit de plus sacré & de plus auguste , se voyoit impitoyablement déchiré.

On ne se bernoit point à ces manœuvres clandestines & sourdes de la méchanceté : la presse gémissoit sous les productions de l'audace & de la calomnie : le châtelet même fut obligé d'arrêter le torrent qui se débordoit dans la capitale. On fit courir une *requête adressée aux trois états* , où tout ce que la révolte a de plus hardi , la méchanceté de plus calomnieux , le mépris de

plus infamant étoit mis en œuvre , pour

 décrier & outrager le cardinal. On n'y 1648.
oublioit aucune de ses fautes , on les Voyez Tal-
grossissoit , on lui en supposoit. On y lon & les
avilissoit & sa naissance & ses premiers pieces du
emplois ; on le chargeoit de tous les dé- temps.
fordres , de toutes les malversations ar-
rivées depuis long-tems ; on y disoit que
depuis six ans , il avoit fait plus de mal ,
de dégât , de ravages dans le royaume ,
que le plus cruel ennemi n'en auroit pu
faire , s'il y étoit entré en vainqueur &
à main armée ; on lui reprochoit la mort
du président Barillon , & quoique cette
accusation fût plus que problématique ,
on disoit hautement qu'il l'avoit empoi-
sonné ; on lui reprochoit aussi de n'avoir
autour de lui que des impies , des athées ;
d'avoir corrompu les mœurs de la cour ;
d'y avoir introduit les brelans & les au-
tres jeux de hasard ; d'y autoriser *l'im-*
pudicité & le ravissement , dont on avoit
vu plus d'exemples depuis qu'il étoit à
la tête du ministère , que la capitale

1648. n'en avoit offert pendant cent ans.

Cette requête au nom des trois états de l'Isle de France & des bourgeois de Paris, qui se promettoient le consentement du reste du royaume, finissoit en suppliant le parlement de faire des remontrances à la Reine sur les désordres actuels, & pour l'expulsion du cardinal. Il étoit du devoir du parlement de sévir contre les auteurs & contre les libelles; il ne le fit point, & en laissa tout l'honneur au châtelet, qui condamna la requête au feu, l'imprimeur à une amende-honorable & au bannissement.



C H A P I T R E V I.

La Reine prend la résolution de sortir de Paris & d'en faire le blocus : différens avis ouverts à ce sujet.

IL étoit difficile qu'Anne d'Autriche, fiere & hautaine, dévorât patiemment ces outrages : elle n'avoit jusqu'alors cédé que pour mieux assurer sa vengeance, & si elle en eût été crue, il y avoit long-temps qu'elle auroit été effectuée ; mais le prince de Condé, plus que personne, en avoit suspendu le cours. Quand elle le vit ébranlé par les sollicitations de Le Tellier & de Grammont ; quand elle le fut presque entièrement engagé dans sa querelle, par celle que ses hauteurs lui avoient attirée avec le parlement, alors avec tout son espoir elle reprit tous ses projets. Pour achever de fixer le prince elle employa tous

1648.

1648.
Mém. de la
Roche.

ce que les promesses, les larmes, les caresses même ont de plus séduisant ; elle l'appelloit son seul appui, son troisieme fils. Le Roi lui-même, instruit par sa mere, se jettoit à son cou, le ferroit dans ses bras & lui recomman-
doit en pleurant sa personne & son royaume.

Mazarin joignit son manège à ces scenes pathétiques, & descendant aux plus viles humiliations, il lui promit de le regarder désormais comme l'unique arbitre de ses intérêts & de sa personne, il lui jura la dépendance la plus entiere à toutes ses volontés. Quoique moins initié que le cardinal dans ces horribles misteres qu'on honore du nom de politique, Condé sentoit assez le peu de foi qu'il devoit ajoûter à de pareils sermens : son ame noble s'en indigna sans doute, mais se flattant qu'après l'avoir élevé, il l'abaisseroit aussi facilement quand il le voudroit ; que maître du cabinet & de la fortune du ministre,

il déferoit, quand il le croiroit nécessaire, l'ouvrage de ses mains ; attendu d'ailleurs par les larmes de la Reine, flatté des caresses du Roi, il écarta toute idée importune des grands dangers qui pouvoient suivre de grands services ; tout ce qui l'avoit offusqué jusqu'alors, disparut à ses yeux ; il ne vit plus que l'état, son Roi & la gloire.

1648.

La Reine au comble de ses vœux, ne voulut pas se refuser plus long-temps le plaisir de la vengeance. On délibéra sur le champ des moyens qu'on emploieroit pour l'assurer, & les avis se trouverent partagés. Toujours hardi, toujours entreprenant, Condé peignit son caractère dans le sien, il choisit le plus périlleux, mais le plus expéditif, le plus effrayant. Voici, selon le prince, comment il falloit châtier les Parisiens.

On devoit faire courir le bruit de l'approche des Espagnols sur la frontiere de Picardie ; sur ce prétexte les garni-

Mém. de
Montglat,

1648.

sons auroient ordre de sortir de leurs places & de s'avancer vers Paris avec toute la diligence possible : le Roi , aussitôt qu'elles ne seroient plus qu'à une journée de la capitale , en sortiroit comme pour une partie de chasse , & iroit se mettre à leur tête , puis rentrant dans la ville , au lieu de revenir coucher au palais royal , iroit à l'arsenal , tandis que l'armée , placée au fauxbourg St. Antoine , camperoit sur le bord de la riviere : alors le parlement auroit ordre de se rendre à Montargis , & si les factieux avoient l'audace de refuser l'obéissance , & de s'assembler à l'ordinaire , l'armée introduite par la porte St. Antoine , & par une ouverture pratiquée derriere l'arsenal , viendrait entourer le palais : si le peuple renouvelloit ses fureurs & les barricades , les deux corps , précédés chacun de vingt pieces de canon , foudroieroient sans misericorde & la foule des mutins & leurs retranchemens : en avançant à mesure
que

que les uns reculeroient & que les autres feroient emportés, le Roi ne pou-
voit manquer de se trouver en peu de
tems le maître de toute la ville, & de
donner la loi à son gré : alors il ne feroit
pas difficile de se saisir au parlement des
plus factieux, & de contenir les autres
par l'exemple des châtimens : alors, do-
minant sans obstacle & sans contradic-
tions, le Roi pourroit se croire vérita-
blement souverain, & ses ministres agir
en conséquence.

Cet avis trouva peu d'approbateurs,
à l'exception du maréchal de la Meille-
raie, nourri dans les principes de Ri-
cheliu. Il ajouta à ce qu'avoit dit Con-
dé, qu'il falloit en outre se saisir de
l'isle de St. Louis, qui, devenue com-
me une place d'armes & bordée de ca-
nons, en imposeroit à l'audace de tout
le peuple de la cité.

Cet avis, on l'a déjà dit, s'il eut été
suivi, ne pouvoit manquer d'avoir tout
le succès qu'on desiroit ; mais il est éton-

1648.

nant qu'il ait été proposé dans un conseil françois. Condé ne se souvenoit pas du plus beau titre de nos Rois , celui de pere de leur peuple. Il ne voyoit que l'outrage fait à la majesté royale ; & avec raison il vouloit la venger ; mais il ne réfléchissoit pas que dans cette ville immense , il y avoit presque autant d'innocens que de coupables ; que dans une exécution aussi militaire , on confondroit nécessairement les uns & les autres , que c'étoit exposer à un bouleversement total cette capitale florissante , par le désespoir où seroient réduits les habitans ; brisant alors toutes les barrières , ils pouvoient se livrer aux plus affreuses extrémités & contre eux-mêmes & contre leurs bourreaux.

Condé , dans son avis , venoit de se livrer à l'impétuosité de son caractère , ceux qui le suivirent , donnerent dans un excès contraire ; ils vouloient que le Roi sortît simplement de Paris , dans l'espérance que les marchands voyant

leur commerce tomber par l'absence de la cour , & que le peuple , tirant la plus grande partie de sa subsistance de ce commerce , réduit à l'indigence par sa cessation , s'empreseroit de redemander le retour du Roi : ce prince ne se rendroit à leurs vœux qu'en parlant en maître & en faisant chasser les factieux qui pouvoient troubler l'exercice de son autorité.

1648.

Outre que ce moyen extrêmement lent pouvoit avorter par sa lenteur même , il étoit encore extrêmement dangereux. On avoit à craindre que les chefs des rebelles ne profitassent de cette absence pour fortifier absolument leur parti , & le rendre si formidable qu'il fût ensuite comme indestructible.

Le cardinal ne pouvoit goûter un avis dont le moindre inconvénient à craindre pour lui , étoit de grossir prodigieusement le nombre de ses ennemis. Il n'étoit pas plus favorable à celui du prince de Condé , moins encore par

1648.

humanité que par crainte. Comment en effet se résoudre à rester dans des murs occupés par ses ennemis ? Trouveroit-il jamais assez d'issues pour se dérober à la fureur d'une populace désespérée ? Sa timidité l'emporta , & on s'en tint à un conseil qui concilioit ces deux extrêmes , qui n'étoit ni trop doux , ni trop rigoureux , mais qui avoit cela de plus que les deux autres , qu'il étoit extrêmement avilissant pour la majesté royale : c'étoit ce dont se foucioit le moins le cardinal , pourvu qu'il se vengeât sans courir aucun risque.

Michel le Tellier , secrétaire d'état , qui avoit été procureur du Roi au châtelet , connoissant toutes les ressources qui faisoient vivre Paris , prétendit qu'en le bloquant & en l'affamant seulement pendant huit jours , le peuple pour peu que le pain de Gonesse vint à lui manquer , se mutineroit , se rendroit lui-même aux pieds de la Reine dans l'état le plus humiliant , pour li-

Joly.
Montglat.

vrier les auteurs des troubles & obtenir la paix & du pain. Cet avis parut le plus sage : le prince se chargea de l'exécuter en faisant approcher les troupes pour le blocus , tandis qu'on prépareroit le duc d'Orléans à donner les mains à ce projet.

1648.

Ce n'étoit pas une chose facile d'y faire consentir ce prince. Outre qu'il n'en avoit pas donné l'idée, l'exécution alloit lui faire perdre dans le parlement , un crédit dont il étoit jaloux : ce n'est pas qu'il en fît usage ; il avoit même refusé de se prêter dans cette occasion aux manœuvres secrètes de quelques-uns des chefs , qui sur le bruit sourd de ce blocus , étoient venus lui offrir la régence. Une autre raison plus puissante sur son cœur , étoit la crainte d'une révolte générale des provinces. Aussi quand la Reine s'en ouvrit à lui , il le combattit de toutes ses forces. Envain pour le fléchir , elle employa long-tems les larmes & les prières ; envain elle s'offrit

Mottev.

1648.

de se remettre entièrement entre ses mains , & de se laisser conduire elle & son fils à Orléans , s'il le jugeoit à propos. Rebutée de son inflexibilité , fiere de la protection de Condé , elle lui dit enfin , avec une assurance qui le confondit , que puisqu'elle ne pouvoit l'ébranler , puisqu'un lieutenant général de l'état , puisqu'un oncle du Roi l'abandonnoit dans une pareille occasion , elle n'en poursuivroit pas moins son entreprise ; qu'elle alloit entièrement se jeter elle & ses enfans dans les bras du prince de Condé ; que ce héros auroit seul la gloire d'être & le défenseur & le restaurateur de l'état.

Gaston , quoique naturellement bon , n'auroit probablement pas cédé , mais la jalousie fit ce que n'avoit pu faire la facilité naturelle de son caractère. En envisageant les choses sous la face que la Reine venoit de lui présenter , il ne vit plus qu'avec des yeux inquiets, l'honneur que Condé alloit répandre sur sa

personne. La Riviere , craignant de n'être plus rien à la cour , ne contribua pas peu à le décider , en lui représentant que laisser ainsi Condé se rendre maître de toutes les affaires , & demeurer seul auprès du Roi & de la régente , c'étoit lui abandonner tout le pouvoir dont il avoit joui jusqu'alors. Animé par ces considérations , cédant à l'émulation , à la pitié , à la tendresse , le duc donna enfin son consentement , entra dans toutes les mesures , fixa le jour du départ avec les autres opinans , & se prépara à étayer de son nom une entreprise dont Condé devoit avoir tout l'honneur , puisqu'il devoit l'exécuter.

1648.



C H A P I T R E VII.

*La Reine sort la nuit de Paris & s'en-
fuit à St Germain.*

1648.

Joly:

LA Reine brûloit de se trouver hors de Paris & accusoit la lenteur des troupes qui tardoient trop à son gré. Elle étoit d'autant plus déterminée à sa vengeance, que le parlement, loin d'être effrayé par les bruits qui en transpiroient, sembloit en prendre un nouveau degré d'audace pour maintenir l'exécution de la déclaration. C'étoient journellement des plaintes sur la violation des articles où la conduite de la cour n'étoit point ménagée. L'arrêt de la cour des aides qui permettoit les prêts pour six mois, & la déclaration pour les rendre éternels, laquelle n'étoit point encore retirée de la chambre des comptes, furent de nouvelles semences de dis-

corde jettées entre les deux partis. Toutes les chambres s'assemblerent à ce sujet , & les gens du Roi furent mandés pour se procurer une copie de cette déclaration. Ils en obtinrent une , non signée , de l'avocat-général de la chambre des comptes : les députés de cette compagnie se rendirent même au parlement , mais ils ne firent que s'y picoter avec le premier président : ils laisserent assez entrevoir leurs dispositions à enrégistrer cette déclaration sans l'aveu de la compagnie : mais la Reine qui avoit d'autres desseins , prévoyant un tems meilleur , & peut-être aussi décidée par le manège hypocrite du coadjuteur à ce sujet & les clabauderies de ses curés , la retira le lendemain.

Quelles que fussent ses raisons , c'étoit une assez mauvaise politique dans la circonstance présente : en laissant cette pierre d'achoppement elle eût attisé le feu de la discorde entre les deux compagnies , méfintelligence qui ne pouvoit

1648.

Le 30 & 31
Décembre.
Talon.

1649.

que lui être extrêmement favorable.

1649.

Le 6 Janv.

Mottev.

Quoi qu'il en ſoit , le jour du départ avoit été fixé à la nuit qui précéda le jour des Rois ; le ſecret , à l'exception de quelques légers bruits qui s'étoient échappés , ſe garda aſſez ſoigneuſement parmi tant de gens auxquels on l'avoit confié. La Reine , accoutumée à la diſſimulation , la porta au plus haut point dans cette occaſion , & ſes confidentes les plus intimes ne conçurent pas le moindre ſoupçon de ſon projet : elle affecta une tranquillité d'ame , une ſérénité ſur ſon viſage , qui auroit déconcerté le plus habile phyſionomiſte. Elle employa toute la ſoirée à regarder ſon fils qui jouoit , & à l'amuſer avec ſes femmes dans une petite fête , que les débauches auxquelles on ſe livroit dans tout Paris , pendant ce temps , rendoient plus piquante au jeune prince par le conſtraſte de ſes amuſemens. Cependant le miniſtre & les princes ſoupoient chez le maréchal de Grammont , qui

tous les ans à pareil jour leur donnoit
un grand repas. Tandis que sous les ap-
parences de la joie & du plaisir, on
masque ainsi les vues les plus profondes,
la Reine donne secrètement ses ordres,
& elle envoie coucher ses fils, sans
qu'ils aient le plus léger doute sur tout
ce qui se médite. Sur les deux heures
après minuit, les princes & le minis-
tre rentrent, les portes du palais royal
sont fermées, pour prévenir toute in-
discretion. La maison royale est réveil-
lée, la Reine avec ses fils, Villeroi,
Villequier, Guitaut, Cominges & la
premiere de ses femmes, descendent
secrètement par un escalier dérobé dans
le jardin; de-là par la porte de la con-
férence, ils vont attendre au cours les
princes & le cardinal.

1649.

A 3 h. après
minuit.

Dans le même temps les ordres sont
donnés à tout ce qui doit suivre ou ac-
compagner la cour : on envoie des bil-
lets préparés dès la veille, aux minis-
tres, aux grands, aux officiers de la

1649.
Montglat.

couronne , pour se rendre sur le champ à St. Germain. On peut aisément se figurer le tumulte & l'horreur de cette nuit de surprise & d'agitation : rien n'étoit prêt pour un départ si précipité , si peu attendu ; maîtres & valets , grands & petits , tous étoient dans le trouble , dans l'effroi , dans la consternation.

Enfin le cardinal arriva le premier vers la Reine. Il fut bientôt suivi de Gaston & de Condé qui amenoient toute leur famille ; le premier avec ses trois filles du second lit , & leur aînée , Mademoiselle , si fameuse par tant de mariages manqués , malgré son penchant pour l'himen , & ses ridicules amours avec Lausun. La Reine lui avoit envoyé un ordre exprès de la joindre , se doutant qu'elle n'auroit point été fâchée de rester parmi les mécontents , pour une de ces picoteries de femmes dont ses mémoires sont remplis & qui étoient pour elle de si grandes affaires. Condé amenoit avec lui non seulement les

Mém. de
Montpens.

princesses, sa mere & sa femme, ainsi
que le petit duc d'Albret, encore entre
les mains des nourrices, mais aussi le
prince de Conty son frere : dans la dé-
fiance où il étoit de ses sentimens &
dans la crainte qu'il ne s'échappât, il
avoit été lui-même l'arracher de son lit.
Il auroit voulu de même réunir la du-
chesse de Longueville à la famille roya-
le : la princesse douairiere avoit tenté de
la décider à les suivre, mais sans succès :
elle s'étoit excusée sur sa grossesse, sur
la crainte de déplaire à son mari, alors
en Normandie, si elle quittoit Paris sans
ses ordres, & enfin sur le peu de danger
qu'elle couroit en restant au milieu des
Parisiens dont elle étoit aimée. La prin-
cesse, ne pouvant rien gagner sur son
esprit, la quitta sans user de plus grande
violence, & la Reine, trop occupée d'ail-
leurs pour faire une grande attention à
son absence, se contenta de ces grossiers
prétextes.

Elle auroit su tous ses projets qu'elle

1694.

Retz.

Montev.

1649.

n'en auroit point conçu de plus vives allarmes. Fiere d'avoir toute la famille royale autour d'elle, elle savouroit à longs traits le plaisir d'être hors de Paris, & d'une vengeance prochaine. Jamais elle ne parut si bonne & si gaie, tout peignoit en elle l'allégresse la plus vive, & en marchant du côté de St. Germain, elle se félicitoit de ce petit voyage qui ne devoit, disoit-elle, durer que huit jours; tant elle se tenoit sûre du succès; le gain d'une bataille, la prise de Paris, l'humiliation & le sacrifice de tous les factieux n'auroient pu lui inspirer une ivresse plus séduisante.

Sa joie même ne diminua point à la vue de l'horrible état où elle se trouva à Saint Germain. Comme elle n'avoit point réfléchi à l'avilissement dont elle couvroit la majesté royale, en faisant abandonner à son fils sa capitale, comme un fugitif qui cherche son salut dans le silence & dans les ténèbres, elle ne fut pas plus touchée de

l'affreuse nécessité où la réduisit cette dé-
marche inconsidérée. Elle arrivoit sans

1649.

meubles, sans linge, sans officiers &
sans argent. Rien n'avoit été préparé,
on n'avoit pourvu à rien; les apparte-
mens étoient dans le même état qu'on
les avoit laissés à la mort de Louis XIII :
de belles chambres, vastes, superbe-
ment dorées, mais sans croisées, sans
feu, au milieu d'un hyver rigoureux.

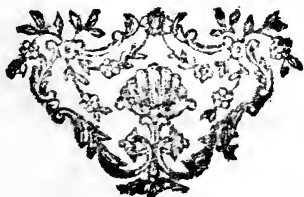
Mademoiselle fut obligée de coucher
dans un de ces galetas, sur un simple
matelas, sans bois de lit, sans rideaux :
sa belle-mère ne fut guère mieux parta-
gée, & les autres dames furent obligées
de se contenter de quelques bottes de
paille.

Mém. de
Mademoiselle.

Ce qu'il y eut de cruel & d'humiliant, fut que cette situation resta longtemps la même, on ne pouvoit rien tirer de Paris, dont toutes les portes étoient impitoyablement fermées à tout ce qui paroissoit destiné pour Saint Germain : on fut obligé, afin de se pro-

1649. curer le plus nécessaire, d'acheter les meubles & les hardes que les soldats déroboient dans les beaux villages autour de Paris : encore ne se trouvoit-on pas souvent assez d'argent pour leur payer ces fruits de leurs rapines, à quelque bon marché qu'ils l'offrissent. La Reine, pour subsister, fut contrainte de mendier les secours de la douairière de Condé, & d'emprunter, de la mar-
Guy-Patin. réchale de Guébriant, quarante mille pistoles qu'elle lui dûr pendant plus de dix ans. Le Roi n'eut plus de tables : les diamans de la couronne furent engagés, les pages de la chambre congédiés ; & dans l'impuissance de servir plus long-temps à leurs dépens, les grands & les petits officiers, tout s'éloigna par degrés, tout disparut. Enfin l'indigence, les allarmes, le chagrin, le désespoir, furent par-tout les mêmes ; tous les cœurs furent déchirés des craintes d'un avenir plus affreux encore. Condé & la Reine restèrent seuls fer-

mes & supérieurs à cette accablante situation ; l'une par son opiniâtreté & 1649.
l'espérance d'un temps meilleur , l'autre
par son intrépidité & la confiance du
succès : telle étoit la face de St. Ger-
main ; celle de Paris ne fut pendant
quelque temps , ni moins déplorable , ni
moins effrayante.





L'ESPRIT DE LA FRONDE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Situation & effroi de Paris ; inquiétudes
du parlement ; mesures qu'il prend.*

1649.
Le 6 Janv.

Montglat.

LA nouvelle de l'évasion du Roi produisit d'abord la surprise & l'abattement : on murmure , on crie , on se lamente , on se plaint , on se demande s'il est bien vrai que le Roi soit parti , quels sont ses projets , où l'on trouvera des forces pour lui résister : les rues

sont pleines d'une populace effrayée & de bourgeois tremblans , qui vont , qui viennent , qui se heurtent , qui se choquent. Bientôt aux terreurs & aux alarmes succèdent des sentimens plus fermes , la confiance en soi-même , l'indignation & les injures contre ceux qui ont conseillé la fuite du jeune monarque , les menaces contre ceux qui l'ont accompagné. De discours en discours , de sentimens en sentimens , on passe aux plus hauts degrés de la fureur ; sans exhortations , sans conseils , sans ordres , les uns prenant les armes courent s'emparer des principales portes de la ville , sur-tout de celles de St. Honoré & de la conférence , les autres ferment les passages à tout ce qui veut gagner St. Germain : ils se jettent avec violence sur les charriots & les voitures , sur les domestiques & les bagages ; les maîtres mêmes ne sont point respectés. Tremblans , incertains & craignant pour leur propre personne , ils vont se ren-

1649.

Ibid.
Retz.
Motteville
Talon.

~~_____~~ 1649. fermer dans le fond de leurs maisons ;
laissant leurs équipages en proie à l'avidité des pillards , & trop heureux d'en être quittes pour des injures & des imprécations. Les violences prirent un cours si rapide , qu'à peine à huit heures du matin , étoit il encore libre de sortir de Paris , tant la populace étoit déjà formidable , & toutes les issues soigneusement gardées.

Le parlement étoit loin de partager ce courage brutal , & d'applaudir à de telles horreurs : son premier sentiment avoit été comme celui du peuple , l'abattement & la douleur , mais il fut de plus longue durée. Plus sage & plus circonspect , les réflexions l'accabloient ; les suites l'effrayoient. Le coadjuteur , au comble de la joie , eut lieu de s'apercevoir de ces terreurs. Blanc-ménil , qui de tout le corps , n'étoit pas sûrement un des plus timides , courut chez lui pâle & effaré , lui annoncer que le Roi marchoit au parlement avec huit

mille chevaux : Gondy eut bien de la peine à lui persuader qu'il venoit de quitter Paris avec deux cents. Le coadjuteur avoit en effet appris cette nouvelle, & la Reine elle-même avoit pris soin de l'en informer, en lui envoyant par son argentier, une lettre où elle lui ordonnoit en termes honnêtes de la suivre à Saint-Germain. Il répondit qu'il obéiroit; on verra comme il tint sa parole.

L'effroi du parlement se manifesta bientôt après plus visiblement. Malgré la solennité de la fête, la compagnie s'assembla le même jour; les premiers mouvemens furent ceux de la douleur; tous ces jeunes conseillers, autrefois si vifs & si emportés, plongés dans une morne consternation, ne se souvenoient plus de leurs anciennes prétentions, de leur audace, que pour en déplorer les excès & frémir du châtiment; on se regardoit avec étonnement, quelques armes couloient au milieu du silence.

1649. profond de l'abattement & du désespoir. Enfin ceux qui avoient le secret du coadjuteur, qui prévoyoit une défense aussi vive que l'attaque, qui vouloient tout légitimer par le nombre, s'efforcèrent de ranimer les courages abattus, de rappeler les espérances perdues ; on entra en délibération.

Bientôt un nouvel incident fixa les résolutions. Le coadjuteur ayant appris que le Roi en partant avoit laissé une lettre au prévôt des marchands pour l'instruire des motifs de sa sortie, en fit donner avis au parlement ; aussi-tôt la compagnie mande les échevins, & on lit la lettre : elle ne faisoit pas l'éloge du parlement. Le Roi y instruisoit le prévôt & les échevins qu'il s'étoit déterminé à quitter Paris, sur la connoissance qu'il avoit des intelligences criminelles de quelques membres de la compagnie avec les ennemis de l'état, & de l'abominable complot qu'ils avoient même formé de se saisir de sa

personne. Il finissoit par exhorter les bourgeois à embrasser sa cause , à l'aider dans sa vengeance contre les rebelles , leur promettant alors toute sa tendresse & toute sa protection. Des lettres de la Reine , des princes & du ministre , jointes à celles-ci , étoient toutes sur le même ton ; les princes même se déclaroient pour avoir suggéré l'idée & les mesures de cette sortie.

1649.

Joly.

Ces pieces ne disoient rien & ne donnoient que des soupçons vagues & mal fondés : il n'y avoit ni intelligence avec les Espagnols , le cardinal de Retz ne s'en feroit point tu , & il dit précisément le contraire ; ni projet formé d'enlever le Roi , c'eût été une trop dangereuse témérité. Aussi comme personne n'étoit désigné , que tout le corps par conséquent étoit enveloppé dans les termes de ces lettres , loin d'y avoir égard , on prit des mesures pour les rendre inutiles : nouvelle faute de la cour : si elle eût accusé , nommé directement quel-

~~1649.~~ 1649. ques membres de la compagnie , tous les autres se fussent trouvés dans de grands embarras & d'étranges perplexités sur la conduite à tenir dans une pareille occasion.

Mém. de Montglat. Après cette lecture , les opinions furent unanimes. On rendit sur le champ deux arrêts , dont l'un ordonnoit au prévôt des marchands , comme chef des armes , de veiller à la sûreté publique & à la garde des portes ; de faire prendre les armes aux bourgeois , avec défense aux sentinelles de laisser sortir aucunes munitions de guerre , & aux gouverneurs des villes voisines de recevoir aucune garnison. L'autre arrêt enjoignoit au lieutenant de police , de pourvoir à l'approvisionnement de Paris & au passage des vivres , avec défenses aux mêmes gouverneurs d'en empêcher l'entrée.

Salon. Les gens du Roi avoient donné leurs conclusions sur un autre article ; ils avoient proposé une députation pour assurer

assurer la Reine de la plus sincère soumission & la supplier de ramener le Roi. Mais la terreur n'étoit pas totalement dissipée ; on n'avoit pas encore fait toutes les réflexions nécessaires dans de si grandes conjectures : l'obéissance & le refus paroissoient également dangereux ; on n'étoit pas décidé, & la délibération sur cet objet fut remise au lendemain.

Ce n'étoit point sans raison que le parlement flotloit dans ces déchirantes perplexités : le parti qu'il alloit tenir pouvoit décider de son honneur, de son autorité, de sa sûreté. Quand je dis le parlement, je ne parle point de ceux que l'intérêt & l'ambition ou la crainte avoit attachés ou éloignés de la cour : leur parti étoit naturel, leur choix étoit fait, aux uns la révolte, aux autres la plus servile obéissance. Mais ceux qui n'avoient d'autres motifs que le bien public, qui dans leur premier cri élevé contre le ministère, n'avoient été gui-

1649.

dés que par un sentiment d'honneur pour eux-mêmes & de commisération pour le peuple , étoient en proie aux plus vives inquiétudes. D'un côté le motif de leur propre sûreté , la crainte d'être enveloppés dans une vengeance générale ; de l'autre , l'horreur de s'armer contre son Roi , le titre de révoltés , l'infamie attachée à des magistrats institués pour étouffer les séditions , & qui les excitent , le glaive de la justice tourné contre le monarque qui l'a forgé , le citoyen égorgeant le citoyen , le sang françois , coulant par des mains françoises dans les rues & aux environs de Paris , toutes ces affreuses images , cette effrayante perspective , ne porteroient dans leurs ames honnêtes que le découragement , le dégoût & le désespoir.

L'horreur de leurs réflexions s'augmentoît encore par l'opprobre dont ils s'alloient couvrir , quelques partis qu'ils prissent ; ils étoient sûrs de s'attirer d'un

ou d'autre côté le mépris , la haine & l'indignation. Car depuis long-temps les 1649. sentimens étoient bien partagés, sur les droits , l'autorité, les services du parlement ; quelques biais que les membres pussent employer , ils couroient risque de se flétrir , du moins pour le moment , des noms avilissans de séditeux ou de lâches.

Les partisans du parlement , & c'étoient alors les trois quarts de Paris , ne cessotent d'étaler le mérite & la nécessité de cette puissance intermédiaire (1).

(1) M. de Voltaire , siècle de Louis XIV. Voyez les libelles du temps, & sur-tout les écrits intitulés : *de la nature & qualités du parlement de Paris. Lettres d'avis à Mrs. du parlement de Paris par un provincial. Réponse à la vérité toute nue. Le coup d'état du parlement de Paris. Le royal Mazarin. Manuel du bon Citoyen. L'Epilogue , ou dernier appareil du bon Citoyen sur les miseres publiques.* Ce dernier

1642.

» Le parlement remplissoit les anciennes
» assemblées de la nation ; il tenoit lieu
» des états généraux si rarement convo-
» qués ; il étoit le rempart du peuple
» contre les attentats du despotisme ,
» en portant aux pieds du trône les cris
» du peuple , si souvent étouffés par les
» ministres & les favoris. Le droit qui
» donne la couronne aux rois , le droit
» de la compagnie à réprimer les abus
» de l'autorité arbitraire , n'étoient ni
» moins anciens , ni moins naturels l'un
» que l'autre , & la voix des peuples
» les avoit également consacrés. S'il étoit
» même une de ces puissances qu'on
» dût rejeter , c'étoit sans doute celle
» du roi ; puissance violente qui do-
» mine contre le gré des sujets & les
» assujettit contre leur volonté ; tout
» pouvoir absolu dégénéroit en tyran-

est le plus affreux de tous les libelles , & c'est
de-là que sont extraites les plus dangereuses
maximes que je cite.

» nie, mais un roi qui en abusoit ces-
» soit d'être roi; & ses sujets, sujets;
» s'il ne commandoit justement, s'il se
» dispensoit d'obéir aux loix, ceux-ci
» étoient dispensés du serment de fidé-
» lité. Et c'étoit en France plus que par-
» tout ailleurs, que ces maximes de-
» voient être en vigueur, parce que la
» monarchie y étoit mêlée d'aristocra-
» tie, parce que les états généraux &
» le peuple en corps, étoient au dessus
» du monarque. Ces états généraux, ce
» peuple n'avoient point abandonnés
» leurs droits, le parlement qui les re-
» présentoit pouvoit les revendiquer. Il
» n'avoit pas été crée pour borner ses
» soins à la simple administration de la
» justice; mais ce corps auguste étoit fait
» pour tenir la balance égale entre le Roi
» & le peuple, pour éclairer l'un & pro-
» téger l'autre. Tuteurs des monarques,
» peres des sujets, les plus belles préro-
» gatives de la royauté étoient commu-
» nes entre eux & le souverain; & si

1649.

1649. » celui-ci étoit assez mal conseillé pour
» enfreindre les loix du contrat tacite
» passé avec ses peuples , c'étoit à ces
» représentans à en réclamer l'exécution ,
» à la solliciter par leurs remontrances ,
» à l'exiger par toutes sortes de voies.
» Choix des ministres , impositions des
» tributs , emploi des deniers , déclara-
» tions de guerre , traités de paix , tout
» étoit de leur ressort , rien n'avoit force
» de loix que lorsqu'ils y avoient donné
» une sanction dont les sages monarques
» n'avoient jamais méconnu les droits :
» tout étoit donc permis pour s'en con-
» server l'usage ».

Voilà ce que les membres les plus sages du parlement entendoient sans cesse retentir à leurs oreilles, voilà l'idée qu'on s'efforçoit de leur donner de leur puissance. bercés de ces douces chimères de domination , comment n'auroient-ils pas été tentés de s'arroger des droits qu'on leur distribuoit si libéralement ? Les laisser prescrire, c'étoit s'ex-

poser à être traités comme les plus vils
& les plus lâches de tous les hommes. 1649.
Mais à St. Germain & à Paris même ,
par les gens sensés , ces droits , cette
puissance étoient regardés d'un œil bien
différent.

Et dans les écrits & dans les conver-
sations , on s'écrioit (1) : « qu'une er-
» reur de nom étoit le seul fondement
» des nombreuses prétentions de cette
» ambitieuse compagnie : elle se préten-
» doit substituée aux anciennes assem-
» blées de la nation, dont elle portoit réel-
» lement le nom , comme si les états gé-
» néraux ne les eussent pas véritablement
» représentées. Comment pouvoient-
» ils se dire les organes & les représen-
» tans du peuple , lorsque le peuple ne

(1) Voyez : *Réponse chrétienne & politique
aux opinions erronées du temps. Réponse à la
lettre d'avis d'un Provincial. Les vrais moyens
de maintenir la paix. Voyez sur-tout la vérité
toute nue.*

1649. » les avoit pas nommés ? Un office ache-
 ré, étoit-il un office donné ? (1). L'ar-

(1) On ne peut nier que cette vénalité des charges ne soit un opprobre à la magistrature, qu'elle n'empêche de prendre aux ministres de la justice la confiance, & d'avoir pour eux le respect que tout bon citoyen doit aux organes des loix : il est trop à craindre que l'argent ne triomphe de la vertu, & que l'incapacité ne supplante les talens. On a beau dire qu'en supprimant cette vénalité, les charges ne seront plus vendues, mais que les ames le seront : c'est justifier un abus par la crainte d'un abus qui n'existera peut-être point, tandis que l'autre est trop réel. On n'a rien écrit de plus fort à ce sujet que ce qu'on trouve dans une piece de la fronde, intitulée *la vérité toute nue*, ouvrage le plus satisfaisant, le plus raisonnable qui soit sorti de la presse dans ces temps d'extravagances. Les deux partis y sont jugés avec un sang-froid, une impartialité qu'on n'auroit pas attendue au milieu de ces dissensions. J'ignore l'auteur de cet écrit, mais quel qu'il soit, ce n'étoit pas un homme ordinaire : il connoissoit parfaitement le cœur humain, & tous les chefs frondeurs ou roya-

„ gent tenoit-il lieu des suffrages ? A ce
„ compte les oppresseurs du peuple , ces

1649.

listes ; il les a peints de main de maître sans
se laisser éblouir par les beaux noms d'intérêt
de l'état , d'honneur de la magistrature , de
soulagement du peuple , &c. dont on rebattoit
sans cesse les oreilles. Voici ce que dit l'ano-
nyme au sujet de la vénalité des charges &
qu'un factieux qui lui répondit , traîna ensuite
d'autant de blasphêmes. Après avoir tracé le
tableau des excès du parlement dans ces trou-
bles , jusqu'en 1652. « Doit-on s'en étonner ,
„ dit-il , puisque cette malheureuse paulette ,
„ qui expose au plus off. ant & dernier en-
„ chérisseur le pouvoir de juger souveraine-
„ ment de nos biens , de notre honneur & de
„ nos vies , fait entrer dans ces charges , qui
„ devroient être la récompense du savoir & de
„ la vertu , ou des personnes , la plupart de pe-
„ tite naissance & de nul mérite , ou des jeunes
„ gens qui surpassent les courtisans en beaux
„ habits , en belles livrées & en toutes sortes
„ de dissolutions ? qui font gloire de parcître
„ avec plus de galons & de points de Gênes ,
„ & plus poudrés , plus frisés que des femmes ,
„ au cours , aux bals , à la comédie , dans le

1649.

» Créſus engraiſſés de la ſubſtance de la
» nation , avoient plus de droit que per-
» ſonne à ſon ſoulagement , à l'expoſi-

» palais des alteſſes & dans ces académies où
» les cartes & les dés , ſont les livres qu'ils
» étudient pour apprendre à bien rendre la juſ-
» tice ; où les impiétés & les blaſphêmes ſont
» les dits & les paroles notables de ces ſages ,
» non de l'ancienne Grece , mais de la nouvelle
» France.

» J'eſpere que ceux qui liront ceci pardon-
» neront bien cette petite digreſſion à la dou-
» leur qui me preſſe , quand je vois ainſi à la
» honte de notre ſiecle , toutes les loix ren-
» verſées par ceux mêmes qui devroient les
» maintenir ; quand je vois de jeunes écoliers ,
» ſi ignorans qu'aucuns particuliers ne vou-
» droient les prendre pour arbitres d'une af-
» faire de vingt écus , au ſortir du college avec
» une peau de parchemin qui leur en coûte
» quarante mille , devenir les arbitres de la
» fortune de tous les citoyens ; s'élever à ce
» point de préſomption , qu'ils ſe croient plus
» capables de décider les affaires les plus im-
» portantes de l'état , que ne l'étoient les Vil-
» leroy , les Sillery , les Jeannins , &c. »

» tion de ses misères ? Et cependant on
» savoit le sort de Rome , lorsque les ju-
» gemens furent transportés aux trai-
» tans. Avec la vertu s'enfuirent la po-
» lice , les loix , la magistrature , les ma-
» gistrats. Mais pouvoit-on s'en imposer
» au point de se bercer de ces chiméri-
» ques prétentions , lorsqu'on suivoit de
» degrés en degrés la naissance & les
» progrès de la compagnie ? Elle avoit
» d'abord été instituée par nos Rois ,
» pour aider les barons & les grands à
» rendre la justice ; ensuite par des usur-
» pations très mal colorées , par l'incapacité de ces mêmes barons , par leur
» orgueil humilié de se trouver con-
» fondu avec des gens de loi , ils étoient
» demeurés seuls en possession d'un droit
» où ils n'avoient d'abord été appelés
» que comme de simples coopérateurs.
» On leur avoit attribué les enrégistremens , mais ce n'étoit pas un droit
» qu'on avoit prétendu leur donner ; on
» vouloit avoir un dépôt sûr & inaltéra-

1649.

1649.

„ ble des loix qu'il plaisoit aux Rois de
 „ promulguer, selon le pouvoir que seuls
 „ ils ont d'en donner, si la monarchie
 „ n'est pas un vain nom : d'ailleurs ce
 „ droit d'enrégistrement, ils ne l'avoient
 „ pas exclusivement aux autres compa-
 „ gnies, & la chambre des comptes en
 „ avoit joui avant eux. Il en étoit de
 „ même des remontrances, le droit
 „ n'en étoit pas plus exclusif, & com-
 „ me c'étoit une pure grace du monar-
 „ que, il pouvoit l'étendre ou la resserrer
 „ à sa volonté. Ils s'intituloient la cour
 „ des pairs, mais s'il plaisoit au Roi
 „ d'habiter ailleurs qu'à Paris, tout au-
 „ tre parlement, jusqu'à ce que cet ar-
 „ ticle fut fixé, pouvoit devenir égale-
 „ ment la cour des pairs, puisque ceux-
 „ ci suivroient le monarque. Il étoit donc
 „ bien étonnant qu'avec de si foibles com-
 „ mencemens, des droits si limités, ils af-
 „ fichaient des prétentions si hautes (1) :

Voyez l'or-
 donnance de
 Philippe le
 long, en
 1320.

(1) Boulainvilliers, auteur d'un système au

» & sur quoi étoient - elles fondées ?

» Quels services parloient donc si fort

1649.

moins aussi absurde que la puissance qu'il reproche aux parlemens d'avoir voulu s'arroger, avoir quelquefois des vues bien sages : il avoit profondément étudié notre histoire, & connoissoit parfaitement les différentes gradations, par lesquelles tout le pouvoir étoit enfin passé entre les mains du Roi pour le bonheur des peuples; il ne manque pas de s'élever avec une force & une énergie peu communes, contre des prétentions qu'il croyoit insoutenables :

» Quand on réfléchit, dit-il, au pouvoir que
» s'est attribué ce même parlement devenu sé-
» dentaire, cour de justice ordinaire & tribu-
» nal commun, pour régler les plus petites dif-
» ficultés survenantes entre les particuliers; il
» me semble qu'il n'y a cœur de gentilhomme
» qui n'en doive frémir. Et en effet, si l'on
» veut bien par considération de la paix & du
» repos, (les plus réels avantages dont nous
» puissions jouir,) reconnoître qu'il faut néces-
» sairement mettre des bornes aux contesta-
» tions des hommes, & établir un tribunal au-
» quel il n'y aura plus d'appel; s'il faut par
» même raison, que ce tribunal ait l'autorité

Let. 6, sur
les anciens
parlem. de
France.

1649.

» en leur faveur ? Etoit-ce l'abus qu'on
 » avoit fait dans tous les tems d'une au-
 » torité usurpée & illégitime ? Pourquoi
 » ces titres de restaurateurs de l'état , de
 » tuteurs des Rois , de peres de la pa-
 » trie , que leur prodiguoient des hom-
 » mes fourbes ou insensés ? Etoit-ce sur
 » cet arrêt , à jamais flétrissant & mémo-
 » rable , qui bannissoit du royaume le
 » malheureux Charles VII , & livroit
 » sa couronne au fils de l'étranger , ar-
 » rêt rendu , lorsqu'à peine le parle-
 » ment venoit d'être rendu continuel ?
 » Etoit-ce pour avoir commencé le pro-
 » cès de Henri III , & servi toutes les

En 1420.

» de punir les malfaiteurs , & de veiller à la
 » sûreté publique , il ne doit pas s'ensuivre
 » qu'abusant du nom de parlement qu'il a re-
 » tenu & auquel , de fait , il a succédé , il s'ar-
 » roge légitimement sur ce simple titre , le
 » gouvernement de l'état , la tutelle des Rois
 » mineurs , & la concurrence avec le Roi ma-
 » jeur & habile pour la validité des ordon-
 » nances ».

» fureurs de la ligue contre son succeſ-
» ſeur ? Pouvoit-on ſe diſſimuler qu'une
» puiffance , dont on faiſoit un ſi mauvais
» uſage , n'étoit que le fruit de l'occa-
» ſion & du tems habilement faiſis ; que
» tant de prérogatives avoient été arra-
» chées à main armée ; que l'intérêt du
» peuple n'avoit jamais été que le pré-
» texte ; & l'intérêt du corps , la raiſon
» véritable ? Sous un roi foible , il avoit
» prétendu à tout ; ſous un roi ferme ,
» ſes brillantes prétentions s'étoient ſou-
» dain évanouies ».

1649.

Ainſi répondoient aux partiſans du parlement les partiſans de l'autorité royale : de ce grand nombre de vérités qui leur échappoient , il ſ'en trouvoit toujours quelques-unes qui frappoient les membres modérés de la compagnie. Enviſagée ſous cette face , la conduite qu'on auroit voulu leur faire tenir leur paroifſoit odieuſe , & ils retomboient dans de nouvelles perplexités ; craignant également le titre de lâches ou de ſé-

ditieux, ils flottoient dans les incertitudes
1649. les plus cruelles pour de bons citoyens.

CHAPITRE II.

*Inquiétudes du coadjuteur : mouvemens
du parlement ; il députe à la Reine.*

GONDY avoit été au comble de la joie en apprenant le départ du Roi : son amour-propre secrètement flatté d'avoir prévu cette vengeance , & de n'être point pris au dépourvu , étoit encore sensiblement touché du rôle brillant qu'il alloit jouer : le titre de chef de parti chatouilloit délicieusement son ambitieuse foiblesse : il alloit enfin , malgré Mazarin , sortir de son obscurité affectée , & paroître en grand sur le théâtre du monde. Quelque flétrissante qu'eût paru à tout autre l'éternelle réputation à laquelle il s'alloit condamner lui-même , il alloit se venger , il alloit peut-

être forcer la cour , sinon à l'estimer , du ~~moins~~ ^{1649.} à le craindre ; il alloit enfin remplir la capitale & les provinces du bruit de son nom , & les contraindre de s'occuper de lui. .

Mais les transports de sa joie ne tarderent pas à être troublés. Dans le plan qu'il avoit formé , la duchesse de Longueville , son mari , Marillac , le prince de Conty , le maréchal de la Mothe & le duc de Bouillon devoient rester à Paris & veiller à sa défense. La princesse & les deux derniers y étoient effectivement demeurés ; mais le duc , qui étoit dans son gouvernement de Normandie , & devoit revenir le jour même de la sortie du Roi , en ayant appris la nouvelle , au lieu de venir à Paris , avoit tourné tout court à St Germain , où il étoit arrivé le même jour. Marillac de son côté étoit parti deux heures après la cour , pour tâcher de tirer le prince de Conty des mains de son frere. Cependant ni la duchesse ,

1649.
Retz.

ni Gondy ne recevoient aucune de leurs nouvelles , & la princesse étoit dans les plus vives allarmes , craignant que son frere & son amant n'eussent été arrêtés. Celles de Gondy étoient encore augmentées par les irrésolutions du maréchal de la Mothe ; invariablement attaché au duc de Longueville qui lui faisoit une pension , il répétoit sans cesse qu'il suivroit l'exemple du duc : Bouillon achevoit de désespérer le coadjuteur , en accusant ou sa bonne foi ou sa prudence , qui l'associoit à des gens si peu capables de tenir leur parole.

Malgré ses inquiétudes , Gondy n'oublioit point les intérêts de sa sûreté. Craignant de donner à la cour des moyens de sévir contre lui ; trop éclairé pour s'ériger le premier en tribun du peuple , & se montrer plus hardi que le parlement , qui n'avoit pas encore osé se déclarer , il feignit , malgré les instances qu'on lui fit pour l'obliger à ne point quitter Paris , de vouloir se

rendre à St Germain , selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Ses adieux étoient faits , sa voiture rouloit ; il alloit bien-tôt se trouver hors des portes , lorsqu'un nommé Dubuiffon , marchand de bois , qui avoit beaucoup de crédit sur les ponts & non moins d'attachement pour le coadjuteur , s'avise tout-à-coup de trouver mauvais que le prélat veuille sortir. L'équipage est arrêté , Gondy en sort pour le voir mettre en pieces à ses yeux & se retrouver un instant après dans son palais , porté sur des étaux par les femmes du marché-neuf , qui pleurent & hurlent en ramenant leur futur archevêque. Gondy ne manqua pas d'envoyer le détail de cette comédie à la cour où personne n'en fut la dupe. La Reine répondit à son courier , avec cette hauteur de mépris qui annonce une femme sûre d'être vengée.

Cependant ni Conty , ni Longueville , ni Marillac ne paroissoient ; aucune nouvelle de leur prochaine arrivée ,

1649. aucun courier de leur part : la duchesse étoit dans les plus vives allar mes , le coadjuteur dans des inquiétudes déchirantes , le maréchal de la Mothe dans des perplexités prêtes à se terminer par sa défection , le duc de Bouillon dans une humeur triste & chagrine , qui lui faisoit également détester le séjour de Paris & celui de St. Germain. Ils ne furent tous quatre un peu rassurés , que par le départ du marquis de Noirmoutiers , qui s'offrit d'aller observer à la cour ce qui se passoit , & savoir enfin ce qu'on devoit attendre des princes : mais le parlement renouvel la le lendemain leurs terreurs.

Le 7.

La compagnie ne fut pas plutôt assemblée que de Lille , lieutenant des gardes du corps , se présenta aux gens du Roi avec des lettres pour eux & pour le premier président , & un paquet pour le parlement , voulant remettre le tout , lui-même selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Après la lecture de leurs let-

trés de cachet , où ils trouverent qu'ils étoient transférés à Montargis avec la compagnie , les gens du Roi annoncèrent l'arrivée de De Lille. On demande ce que contient le paquet , ils répondent qu'ils l'ignorent ; mais que probablement il parle de la translation à Montargis , puisque leurs lettres de cachet l'indiquent. Le vertueux Molé en ouvrant la sienne , malgré son attachement à la cour , & sa haine contre la faction , répond qu'il est premier président du parlement de Paris & non de celui de Montargis.

La compagnie se crut assez instruite sans ouvrir les ordres de la cour , & pour s'en dispenser elle s'avisa d'un subterfuge assez ridicule : elle prétendit que toutes les lettres patentes devoient passer par le parquet avant de lui être présentées , & comme De Lille refusoit de remplir cette formalité , contraire à l'ordre du Roi , qui lui avoit expressément commandé de le remettre lui-même à la

1649.
Talon; Retz.

Joly.

Talon;

1649.

compagnie assemblée , ordre dont il répondoit sur sa tête , elle se crut en droit de le renvoyer sans l'ouvrir. Le coadjuteur prétend qu'il étoit plus respectueux de ne point ouvrir des ordres auxquels on étoit d'avance déterminé à ne point obéir : singulière marque de respect , qu'un procédé qui ne se pardonne point de particulier à particulier , d'égal à égal , que le Roi d'Espagne , comme le dit la Reine , tout ennemi déclaré qu'il étoit de Louis XIV , ne se feroit point permis à son égard. Il est bien surprenant que le parlement , qui n'avoit pas encore hautement arboré l'étendard de la rébellion , ni secoué toute espèce de joug , eût l'insolence de répondre ainsi aux lettres de son maître.

Après un pareil acte d'autorité plutôt que de vigueur , on devoit s'attendre aux délibérations les plus hardies , elles furent cependant modérées. On ordonna que les gens du Roi se transporteroient

à St. Germain , pour assurer la Reine des respects & de l'obéissance du par-
lement , pour la supplier de nommer
ceux de la compagnie qui entretenoient
des correspondances criminelles avec les
ennemis de l'état ; on leur feroit leur
procès avec autant de zele que d'équité
s'ils étoient coupables ; s'ils ne l'étoient
pas , la Reine feroit priée de nommer
les calomniateurs qui avoient pu ainsi
noircir à ses yeux les membres de la
compagnie ; on procéderoit contre eux
selon toute la rigueur des ordonnances.
On eut bien de la peine à arracher ce
dernier article aux plus modérés ; ce fut ,
dit le coadjuteur , tout ce que je pus
obtenir après avoir couru & parlé toute
la nuit. En vain les Viole , les Broussel ,
les Charton & d'autres séditieux déclai-
rés , opinerent-ils à demander en forme
l'éloignement du cardinal Mazarin , ou
ils ne furent pas écoutés , ou on les traita
de fous & d'emportés.

Les gens du Roi partirent le même

Talons

1649.

jour pour se rendre vers la Reine : divers embarras que leur suscitèrent les habitans avant de sortir de Paris , les retarderent , & ils n'arriverent au haut de la montagne du Pecq , que sur les huit heures du soir. La Reine , avertie de leur venue , avoit dépêché Sanguin , maître d'hôtel en quartier , pour leur ordonner de rebrousser chemin s'ils venoient de la part du parlement , mais d'entrer à S. Germain , si , conformément à leurs lettres de cachet , ils se rendoient à Montargis. Ils insistèrent pour être du moins présentés au chancelier & avoir la liberté de coucher à St. Germain ; l'heure indue où ils se trouvoient au milieu d'une grande route , à la merci des soldats ou plutôt des brigands qui rodoient autour de Paris , ne leur permettant pas de se croire fort en sûreté. La Reine , fiere de la députation , & se persuadant qu'elle indiquoit une foiblesse , dont il lui seroit bientôt facile de profiter , eut bien de
la

la peine à consentir à leur demande. 1649.
Enfin après beaucoup de pourparlers ,
d'allées & de venues , il leur fut permis
d'entrer dans la capitainerie & de s'a-
boucher avec le chancelier.

On n'a pas de peine à s'imaginer que
dans cette entrevue le parlement ne fut
pas ménagé , ni ses fautes palliées. Sé-
guier releva avec beaucoup de force le
mépris de l'autorité royale , les atten-
tats divers de la compagnie depuis sa
rentrée , & sur-tout le procédé auda-
cieux de la veille, sur le paquet du Roi
renvoyé sans être ouvert ; il finit en an-
nonçant la vengeance la plus sûre & la
plus prompte , en peignant Paris blo-
qué de toutes parts , les princes maîtres
de tous les postes , les passages des vi-
vres bouchés , & la capitale exposée
bientôt à toutes les horreurs de la fa-
mine. Il leur répéta en même tems l'or-
dre de la Reine de se retirer au plutôt ,
pour remettre eux-mêmes les lettres de
translation. Après ce désagréable entre-

1649. rien , les gens du Roi , tristes , confus , humiliés , sans avoir rien pu obtenir de plus que des menaces , reprirent le chemin de Paris pour arriver aux portes ouvrantes.

Le 3 Janv. Cette rigueur fit un effet tout contraire à celui qu'on en avoit attendu : à peine les gens du Roi eurent terminé leur rapport effrayant , par la peinture accablante & de la roideur de la cour & de la vengeance qu'elle se promet-
toit , & du blocus de Paris , qu'ils croyoient aussi entier que Séguier avoit jugé à propos de le faire entendre , tous les cœurs se trouverent tout-à-coup métamorphosés ; la crainte fit sur les plus sages , les plus modérés , ce que n'avoient pu faire l'ambition & l'amour-propre ; chacun se crut perdu , le plus lâche devint le plus audacieux , l'intérêt de sa propre sûreté étouffa dans chacun les scrupules , tout parut légitime , & il n'y eut qu'un cri contre le cardinal,

Les frondeurs ne s'empresserent pas de rassurer contre les allarmes ; ils n'épargnerent rien au contraire pour les grossir & pour tirer du sentiment même de la terreur , les actes les plus vigoureux du courage : leurs desirs furent remplis aussitôt. On lança contre Mazarin cet arrêt à jamais mémorable par sa singularité & son audace , qui , *en déclarant le cardinal , ennemi du Roi & de l'état , & perturbateur du repos public , lui ordonnoit de se retirer le même jour de la cour & dans huitaine hors du royaume ; passé lequel tems , on enjoignoit à tous les sujets du Roi de lui courre sus , & on faisoit défense à toute personne de le recevoir.*

Cette proscription faite contre toutes les loix , contre toutes les formes , auroit été effrayante , si elle n'eût été ridicule : l'attentat contre Charles I , avoit commencé par le procès de Strafford. La chaleur & l'esprit de parti ne laisserent appercevoir aucune des ab-

1649.

surdités de cet arrêt ; il n'y eut pas une voix d'égarée à l'exception de celle de Bernai , plus cuisinier que conseiller , dit le cardinal de Retz. Il est vrai que Bernai , qui , selon Gui-Patin , avoit quarante mille livres de rentes en bénéfices , parce qu'il étoit conseiller-clerc , avoit toujours une table somptueusement servie , à laquelle il invitoit tous les courtisans , les brelandiers & les joueurs de Paris , de sorte qu'on l'appelloit le cabaretier de la cour. L'épigramme du coadjuteur étoit donc fondée , mais Bernai n'en avoit pas moins raison dans cette occasion.

Ce n'étoit pas tout de rendre un pareil arrêt , il falloit en soutenir la vigueur par des troupes & tout l'appareil de la guerre. C'est à quoi l'on pourvut sur le champ : on ordonna qu'il seroit fait des levées de gens de guerre en nombre suffisant , pour la sûreté de la ville , tant au dedans qu'au dehors , & pour faciliter le passage des vivres. L'a-

près-dînée du même jour , on tint la police générale dans une assemblée , à 1649.
laquelle assisterent les députés de la
chambre des comptes & de la cour des
aides. On y décida que le prévôt des
marchands donneroit des commissions
pour lever quatre mille chevaux &
dix mille hommes de pied. Ces pré-
cautions étoient les suites d'une démar-
che infructueuse que les compagnies
venaient de faire auprès de la cour ;
elle est assez intéressante pour mériter
de nous occuper dans le chapitre sui-
vant.



CHAPITRE III.

Diverses députations au Roi pour le supplier de revenir ; elles sont toutes refusées.

1649.

Malon.

LA chambre des comptes, la cour des aides & le corps de ville, ne pouvoient se dispenser de faire une députation au Roi, pour le supplier de hâter son retour & de ne pas punir plus long-temps la ville par la privation de sa présence. Les députés se rendirent en conséquence le même jour à St. Germain ; ce qu'il y eut de singulier, c'est que les procureurs jugerent à propos de joindre leurs instances à celles des autres corps, & de députer de leur côté ; ils furent encore plus mal reçus que les autres compagnies. Les représentans de celles-ci furent très pathétiques, & principalement Fournier, premier échevin, qui fit

parler le sentiment plus que l'esprit. La
Reine, après les avoir remerciés de leur
bonne volonté, leur répondit « que l'au-
» torité royale avoit souffert des atten-
» tats qui ne pouvoient plus se dissimu-
» ler ; le parlement ne se contentoit pas
» de briguer la puissance du souverain ;
» il empiétoit encore sur les droits des
» autres compagnies ; en soutenant la
» cause du monarque, c'étoit la leur
» propre qu'elles avoient à soutenir ;
» s'ils desiroient si passionnément le re-
» tour du Roi, ils n'avoient pas d'autre
» parti à prendre que de chasser le par-
» lement ; tandis qu'il sortiroit par une
» porte, le Roi son fils rentreroit par
» l'autre ».

La chambre des comptes avoit paru
la première : Amelot, premier président
de la cour des aides ; ayant pris ensuite
la parole, ne s'expliqua point avec moins
de force pour disculper le parlement. Il
fit parler les services que cette compa-
gnie rendoit depuis si long-temps à nos

1649.

Monglat.
Retz.

1649.

Montglat.

Rois ; il rappella sur-tout ce célèbre arrêt, rendu du temps de la ligue , pour écarter les étrangers du trône , & qui avoit conservé la couronne dans la maison de Bourbon. A ces mots Condé , qui sentoît toutes les conséquences d'une pareille assertion , s'indigne des prétentions qu'elle semble cacher , & interrompant le premier président , il lui demande avec cette fierté qu'il avoit au milieu des batailles , *ce qu'il veut dire avec son arrêt du parlement ; que la maison de Bourbon regnoit par droit de succession légitime , selon la loi salique , & non par arrêt du parlement.* La vivacité de Condé passe dans toute la cour , chacun applaudit à cette apostrophe si vraie , si énergique ; en vain le premier président veut reparrir , les murmures qui s'élèvent ne lui permettent pas d'achever , & les députés sont obligés de se retirer sans avoir rien obtenu.

La maniere dont les compagnies étoient congédiées , les dispensoit pres-

que d'entrer dans les vues de la cour : 1649.
aussi malgré les défiances & les jalousies
que la Reine dans sa réponse avoit adroitement tenté de semer entre elles & le parlement , le ressentiment de l'outrage présent effaça la mémoire des outrages passés , & les députés revinrent à Paris presque aussi ulcérés que les gens du Roi l'avoient été la veille. Tous les corps partagerent bientôt les mêmes sentimens. La chambre des comptes & le grand conseil avoient eu ordre de se retirer , la première à Orléans , l'autre à Mante : ceux-ci se préparèrent à obéir , mais leur bonne volonté fut sans effet , n'ayant pu obtenir de passeports pour quitter la ville : ceux-là , loin de se rendre aux ordres de la Reine , entrèrent dans tous les moyens de défense que proposa le parlement. Le corps de ville tint la même conduite , & ayant reçu une nouvelle lettre du Roi qui l'exhortoit à chasser de la ville le parlement , & à l'obliger de se retirer à Montargis ,

Le 9 Janv.

1649.

il n'eut garde d'obéir à de pareils ordres , & d'ailleurs quand il l'auroit voulu , il étoit dans l'impuissance de les exécuter. Aussi sans songer seulement aux moyens de les remplir , les échevins apportèrent la lettre au parlement , en protestant qu'ils étoient disposés à n'obéir qu'à la compagnie.

Talon.

450 liv.

C'étoit peu pour la sûreté commune que cette union générale , il falloit des forces pour la faire respecter & de l'argent pour acquérir ces forces. On résolut de se cotriser & de former un million , qui seroit employé à la levée & à la solde des troupes. Chaque habitant de la ville & des fauxbourgs fut taxé au double de ce qu'on avoit payé en 1636 , lors du siege de Corbie : la grand'chambre , les cinq des enquêtes , celle des requêtes du palais devoient emprunter chacune 50000 liv. Et les maîtres des requêtes 100000. Toutes ces sommes réunies ne formoient pas encore le total nécessaire , mais l'intérêt particulier

de quelques membres vint à l'appui gé-
néral du corps.

1649.

Richelieu , pour se procurer de l'argent, avoit créé vingt nouvelles charges de conseillers , que le parlement, malgré ses remontrances & ses réclamations avoit été obligé de recevoir : mais les anciens se vengerent de cette espece de prostitution de leur autorité par tous les dégoûts dont ils purent accabler leurs nouveaux confreres : à peine leur en donnoient-ils le nom , à peine dans les audiences prenoient-ils leurs avis , & il n'y avoit pas d'exemples qu'on leur eût encore distribué des procès ; aussi ces charges étoient-elles étrangement décriées , & quand les acquéreurs vou-
loient s'en défaire , ils ne trouvoient point d'acheteurs. Boileve , chanoine de N. D. en possédoit une ; l'occasion lui paroissant favorable pour la mettre sur le pied des anciennes , il proposa de donner lui & ses confreres , qui se trou-
veroient dans le même cas , chacun

Joly

1649.

quinze mille livres de plus que les autres , à condition que toute distinction cesseroit & qu'ils seroient traités avec autant d'égards que les plus anciens. Le parti fut accepté & les conventions remplies de part & d'autre : mais en échappant au mépris & au ridicule de la part de leurs confreres , ces membres de nouvelle création n'échapperent point aux plaisanteries d'une nation , toujours vive , toujours gaie , toujours maligne dans les événemens les plus sérieux. Le sarcasme & les railleries les poursuivirent jusque sur les fleurs de lys , qu'ils avoient achetées si chèrement : par allusion à leur nombre & à la somme qu'ils avoient comptée , on les appella les *quinze-vingts* , nom ridicule qui ne leur fut pas ôté de long-temps. Mais ils eurent lieu de se consoler de cette humiliation par tous les traits qui fondirent bientôt après sur le coadjuteur & les généraux du parlement , comme sur Mazarin & les partisans de la cour.

L'exemple du parlement ne fut pas infructueux : la chambre des comptes 1649.

& la cour des aides s'empresserent de l'imiter : les premiers offrirent trois cents , les autres deux cents mille francs pour les besoins communs : le châtelet offrit Hist. du tems de payer le double de ce qu'il avoit donné pendant le siege de Corbie : les avocats & les procureurs se cottiserent pareillement dans cette occasion : l'université donna dix mille liv . . Etranges effets de l'aveuglement & de l'esprit de parti , qui ne leur laissoient point appercevoir que la querelle du parlement n'étoit point la leur ; que les petits ne doivent jamais se mêler des démêlés des grands ; que tout le fruit de leur service n'est souvent que l'ingratitude ; trop heureux si par la suite , ils ne sont pas les seules victimes de dissensions où ils se sont imprudemment jettés.

Quand on eut des fonds pour la levée des gens de guerre , il fallut songer à remplir cette commission. Ce n'étoit

1649.

Ibid.

pas à de paisibles ministres de Thémis ; qui la plupart n'avoient jamais vu de canons que ceux de la bastille , qu'appartenoit un pareil emploi ; c'étoit à un général : mais où le trouver ? Le coadjuteur en avoit un , mais il ne paroissoit pas , & peu de membres du parlement étoient dans son secret. Cependant il étoit d'autant plus nécessaire d'élire un chef , que malgré les magnifiques réglemens de la police générale , les vivres n'entroient que très difficilement à Paris. Le maréchal Duplexis commandoit à St. Denis & à Aubervilliers , des quartiers qui enlevoient tout le pain que Gonesse vouloit fournir à Paris ; le conseil d'état venoit de rendre un arrêt qui défendoit aux marchands de Poissy de vendre leur bétail aux bouchers pour approvisionner Paris , & quand ils auroient voulu enfreindre cet arrêt , le régiment des gardes qui y étoit en quartier l'auroit fait respecter : le chemin étoit également fermé aux bleds de la

Brie & de la Beauce, par les troupes postées soit à Vincennes, soit à Meudon, soit à St. Cloud, sous les ordres du maréchal de Grammont.

1649.

Pour lever tous ces obstacles, pour forcer toutes les barrières, le son des tambours retentissoit dans toutes les rues; on trouvoit assez d'hommes à enrôler, mais on n'en trouvoit point pour les commander. En cette extrémité, on jeta les yeux sur Deslandes-Païen, conseiller de la grand'chambre, qui avoit servi dans sa jeunesse. Le parlement étoit presque décidé à lui donner le bâton de général, persuadé qu'un sénateur françois pouvoit être comme un sénateur romain, aussi terrible dans les camps qu'intrepide dans le barreau; l'exemple de Caton rassuroit. Heureusement pour l'honneur de la compagnie, les mécontents ne lui donnerent pas le temps de se couvrir de ce nouveau ridicule, & elle eut bientôt plus de généraux qu'elle n'en vouloit.

Montglaz

1649.

Joly.
Nemours.

Le premier qui se présenta fut le marquis de la Boulaye : il auroit été étonnant que son amour pour le peuple, son attachement pour le parlement, son aversion pour la mauvaise administration l'eussent décidé à cette démarche : aussi étoit-ce son intérêt seul, comme tous les autres, qui l'y avoit appelé. Il avoit un grand procès au parlement, & il étoit bien aise de prévenir ses juges en leur servant d'appui : d'ailleurs la cour lui avoit refusé la survivance de la charge de colonel des cent suisses, qu'avoit le duc de Bouillon-la-Marck son beau-père ; il n'en falloit pas tant pour justifier à ses yeux le parti qu'il prenoit.

La Boulaye fut reçu comme il l'avoit espéré. On lui donna une commission pour lever la cavalerie. Par un arrêt du parlement, chaque porte-cochere devoit fournir un cavalier monté & équipé, ou payer cent cinquante livres, & chaque petite porte un fantassin armé &

équipé, ou trente livres. Les railleurs ne manquèrent pas de s'égayer sur cette ridicule levée aux dépens de la Boulaye, & on l'appella le *général des portecochores*. Tous ces sobriquets malins prouvent du moins qu'on ne mettoit pas dans cette guerre la fureur qui accompagne d'ordinaire les dissensions civiles, & qu'on pouvoit encore ne pas désespérer totalement de la nation. Mais si de pareils événemens se renouvelloient, ne seroit-il pas à craindre qu'avec les sombres idées qu'on s'efforce journellement de faire germer dans les esprits, avec cette mélancolie dont nous ne sommes déjà que trop infectés, nous ne missions dans les mêmes troubles cet acharnement horrible, cette lugubre atrocité qui fait de tous les sujets autant de bourreaux raisonneurs, qui au lieu d'aiguiser des épigrammes, acèrent la pointe des glaives & des poignards ?

Pendant que la Boulaye se préparoit

1649.

Joly.

1649.

à rendre formidable à Condé la puissance du parlement , le coadjuteur jouissoit en secret d'un spectacle bien doux , en voyant les mesures que prenoit la compagnie pour sa défense. Il est vrai qu'il y avoit contribué de tout son pouvoir ; éloquence , fourdes intrigues , courses nocturnes , largesses populaires ; il n'avoit rien épargné pour aiguillonner les chefs des frondeurs dans le parlement , pour exciter les plus timides par le sentiment de leur propre frayeur , pour rassurer la populace par l'appas du gain & des secours momentanés : mais le succès sembloit passer ses desirs ; à peine auroit-il osé espérer que le parlement s'avancât si loin & si promptement , à peine en croyoit-il ses yeux , en voyant cette fureur guerrière qui avoit tout-à-coup faisi & métamorphosé des gens si peu faits pour ce genre de vie. Les nouvelles agréables , qu'il recevoit de Saint Germain , contribuoient à rendre plus com-

plette la joie dont il étoit pénétré. Noirmoutiers lui avoit écrit que les princes & Marillac étoient toujours dans les mêmes intentions , que s'ils tardoient à les remplir , c'étoit pour mieux tromper la cour , se dérober à tous les soupçons & échapper plus sûrement. Rassuré par ces nouvelles , il formoit les plus douces espérances , hâtant par ses desirs le moment de leur arrivée , lorsqu'un nouvel acteur vint déranger ses machines , & fut presque sur le point de briser tous les ressorts dont il avoit pris tant de peines à assurer le jeu.

1649.



CHAPITRE IV.

Portrait du duc d'Elbeuf ; il vient offrir ses services au parlement ; il est nommé général. Arrivée du prince de Conty à Paris.

1649.

C'ÉTOIT un prince d'une maison fatale à la France, qui venoit rouvrir les plaies que ses ancêtres avoient faites au sein qui les avoit nourris : Charles II de Lorraine, duc d'Elbeuf, s'imaginant jouer sur le théâtre de Paris le rôle que les Guises & les Maïenne y avoient joué si long-temps, accouroit offrir ses services au parlement. Sans fortune & sans moyens pour s'en procurer, quand il n'auroit pas eu le goût de sa famille pour les nouveautés, sa pauvreté seule lui en auroit inspiré l'amour. Il n'avoit rien à perdre & tout à gagner dans le bouleversement, & son indigence étoit

si complète , que malgré le préjugé 1649.
de la naissance , qui répare tout aux
yeux du peuple , il en étoit avili. Avec
du courage , une forte d'esprit qui lui
étoit propre , puisqu'il étoit un effer de
l'art , une éloquence qu'on auroit sou-
vent pris pour du galimatias , il se
promettoit bien d'éclipser le duc de
Maïenne , son cousin , & de faire ou-
blier la ligue en faveur de la fronde : ce
fut du moins dans ces termes qu'il s'en
expliqua avec le duc de Brissac , qu'il
rencontra sur le chemin de S. Germain
à Paris. Il n'avoit point quitté la cour ^{Montglat:}
comme un fugitif , & il falloit toute
l'audace des Guises pour donner à son
évasion la publicité qu'il y mit. Le seul
prétexte qu'il chercha fut que sa mere
étoit malade à Paris , & que n'ayant
point apporté d'argent , il étoit obligé
d'y en aller chercher. Ce grossier sub-
terfuge séduisit si bien , que le duc de
Roannes l'accompagna avec toute la
bonne foi possible , & ne fut détrompé

1649.

qu'au bout de deux jours qu'il prit alors le parti de l'abandonner & de retourner à St. Germain. Soit que la cour fût aussi aveugle que le duc de Roannes , soit que le prince Lorrain ne parût pas dangereux , on ne fit aucun effort pour le retenir.

Le premier soin du duc en arrivant fut de se rendre à l'hôtel de ville , pour se déclarer & offrir ses services. On peut se figurer la surprise & le trouble du coadjuteur en apprenant cette nouvelle qui dérangeoit tous ses projets. Il ne falloit pas compter que si le duc devenoit tout , il fût rien lui-même dans le parti , Elbeuf n'ayant pris aucune mesure avec lui , & ne pouvant manquer d'écarter de tout son pouvoir un compétiteur si dangereux. Le duc n'avoit pas même trop caché ses desseins à cet égard. Il ne se vit pas plutôt à la porte St. Honoré qu'il écrivit ces mots au président le Cogneux , qu'il croyoit son ami :
Il faut aller faire hommage au coad :

« juteur , dans trois jours il me rendra
» ses devoirs ». Il exécuta sur le champ
son projet , & le coadjuteur le vit un
instant après aux portes de son apparte-
ment : ses trois fils étoient à ses côtés ,
& tous quatre promirent les plus belles
choses au prélat en lui demandant ses
conseils. Le duc voulant aller à l'hôtel
de ville , Gondy chercha à l'en dissua-
der , en lui faisant entendre qu'il feroit
mieux d'attendre au lendemain pour te-
nir son pouvoir du parlement ; mais il
ne put le persuader : le duc , trop éclairé
par ses intérêts pour ne point voir com-
bien la lenteur pouvoit lui être préjudi-
ciable , courut à l'hôtel de ville , où il
fut reçu à bras ouverts.

1649.

Tous ces contretens étoient d'autant
plus désespérans pour le coadjuteur ,
qu'il ne pouvoit s'ouvrir à personne de
ses arrangemens avec les princes , dans
la crainte de les faire arrêter. Il les at-
tendoit à chaque instant , mais ils pou-
voient venir trop tard , le duc pouvoit

1649.

tellement se fortifier qu'il fût en état de chasser les autres plutôt que d'être chassé lui-même. Toutes ces réflexions accablantes ne laissoient presqu'aucune issue au coadjuteur ; cependant assuré du peuple , il eut recours à ses intrigues ordinaires , sinon pour arracher le mal , du moins pour en suspendre l'activité. Il n'en trouva pas de plus sûres pour le moment , que de jeter des soupçons sur la conduite du duc. Les curés de Paris furent employés à semer dans le peuple des méfiances sur l'intime union qui regnoit entre d'Elbeuf & la Rivière : le coadjuteur courut lui-même toute la nuit à pied & déguisé chez les membres du parlement , auxquels il ne pouvoit découvrir son intelligence avec les princes : il leur fit entendre qu'il n'y avoit point de confiance à prendre dans un homme qui s'adressoit au corps de ville de préférence au parlement , qui manifestoit clairement par-là son intention

tion de diviser la ville d'avec la compagnie.

1649.

Malgré tant de précautions Gondy espéroit peu encore de ses petites intrigues , parce que la disette de généraux mettoit dans la nécessité de se pourvoir du premier qui se présentoit. Aussi dès qu'il fut rentré chez lui , au lieu de prendre quelque repos , il songea à des mesures plus efficaces : la crainte de perdre le fruit de tant de soins lui suggérant les moyens les plus violens , il rouloit déjà dans son esprit de lever absolument le masque , de se déclarer publiquement , d'accuser le duc d'intelligence avec la cour , de faire prendre les armes au peuple , de les prendre lui-même pour chasser son rival de la ville. Mais un nouvel incident survint heureusement pour Gondy , qui n'auroit peut-être eu de son projet que la honte de l'avoir inutilement tenté : dans un instant toutes ses idées furent fixées à des résolutions plus modérées.

1649. Il étoit en proie dans son lit à ses douloureuses inquiétudes , lorsqu'on vint l'avertir que les princes étoient à la porte St. Honoré , sans pouvoir vaincre l'obstination des bourgeois , qui ne vouloient pas leur ouvrir. Aussitôt Gondy se précipite de son lit , fait allumer des flambeaux , va prendre Broussel & court avec lui introduire des gens que , dans cette occasion , il pouvoit nommer ses libérateurs. Il n'y trouva pas d'abord toute la facilité qu'il s'y étoit promise. Les bourgeois , ne pouvant se persuader que le frere & le beau-frere du prince , qui avoit juré leur ruine , vinssent à leur secours , soupçonnoient dans cette démarche quelque intrigue tramée par la cour , pour mieux assurer leur perte. Il fallut que le coadjuteur les haranguât & leur découvrit une partie de ses liaisons avec les princes. Enfin les portes leur furent ouvertes avec le jour , & leur premier soin fut d'aller se jeter sur des lits à l'hôtel de Longueville. Avant de

Le 10 Janv.

A 4 h. du
matin.

pousser plus loin les événemens de cette journée à Paris , il faut remonter à la veille, & dire comment les princes s'étoient échappés de St. Germain.

1649.

Jamais on ne joua mieux la fidélité que le prince de Conty le fit dans cette occasion : on n'auroit pas attendu une dissimulation aussi profonde d'un jeune homme. Le duc de Longueville ne se trahit pas davantage. Condé les crut tous deux si fort attachés à son parti , ses soupçons s'évanouirent tellement , que témoignant quelque crainte au duc de Longueville de voir sa femme au milieu de Paris sur la fin d'une grossesse , & entre les mains d'un peuple qui pouvoit se venger sur elle des maux qu'il éprouvoit , le duc feignit d'être dans les mêmes inquiétudes. Condé lui fit entendre qu'il falloit donner secrètement à sa femme un rendez-vous aux Carmélites de la rue St. Jacques, & que là il iroit l'enlever lui-même à la tête de deux mille hommes. Le duc promit de man-

1649.

der cet arrangement à la duchesse , mais il est à croire ou qu'il n'en fit rien ou qu'il le fit pour se moquer avec elle de la bonne foi du héros.

Ils attendoient toujours le moment propice avec la même affectation de fidélité : enfin sur les pressantes instances du coadjuteur , ils fixèrent leur départ à la nuit du 9 au 10. Le prince de Conty redoubla de gaieté pendant la soirée , il ne parloit que du châtimēt des Parisiens , & personne ne paroissoit plus ardent pour venger la régence & le trône outragé. Le duc de Longueville voyant le moment approcher ne garda pas la même constance. Le coadjuteur l'a peint de main de maître, quand il a dit que c'étoit de tous les hommes celui qui aimoit le mieux le commencement des affaires : il ne démentit point son caractère en cette occasion. Pendant que son beau frere s'efforçoit de paroître plaisant & courageux , le duc se laissa tomber dans un morne

silence ; l'abattement peint sur son visage déceloit les allarmes dont son ame étoit la proie. Toute la cour , qui s'en apperçut , y donna diverses interprétations , mais aucune ne fut juste.

 1649.
Motteville.

Les irrésolutions du duc se manifestèrent bien mieux , lorsqu'ils se furent dérobés de la cour avec Marillac & Noirmoutiers. S'arrêtant tout-à-coup au milieu du chemin de Paris , *Monsieur* , dit-il au prince , *croyez-moi , retournons auprès du Roi , & par notre évasion ne mettons point le feu aux quatre coins de la France ; c'est tout ce qui peut en résulter.* Conty , qui ne varioit pas si facilement , qui voyoit encore plus de danger au retour qu'au départ , qui alloit se soustraire à la domination importune d'un frere impérieux & jouir de la vue d'une sœur adorée , Conty lui répartit par cette phrase triviale mais énergique : *Monsieur , le vin est tiré , il le faut boire.* Revenons à la sensation que produisit à Paris leur arrivée.

Ibid.

1642.

Le coadjuteur ne les eut pas plutôt en son pouvoir qu'il courut malicieusement en avertir le duc d'Elbeuf, qui fut aussi surpris que chagrin d'une nouvelle à laquelle il s'attendoit si peu. Il vit d'un coup d'œil toutes les fâcheuses conséquences qui pouvoient en résulter pour lui : il ne pouvoit pas lutter contre un prince du sang ; & si Conty devenoit général , toutes les flatteuses espérances , qu'il avoit formées sur ce grade , s'évanouissoient ; il ne devenoit plus qu'un rebelle subalterne dont la cour ne se presseroit point d'acheter la soumission ; motif unique cependant , qui l'avoit décidé à se déclarer pour le parlement. Il se repentit bien cruellement alors de n'avoir pas suivi le conseil du coadjuteur , & de ne s'être pas présenté la veille à la compagnie. Il ne perdit pas néanmoins totalement courage , & se déroba à un nouveau piège que lui tendoit Gondy , qui vouloit l'engager à attendre les princes pour se rendre au

parlement, il courut seul se présenter
à la compagnie. 1649.

Il protesta en entrant qu'il venoit répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la conservation de la ville, le maintien de l'autorité du parlement & le soulagement des peuples. Avec de pareils discours, il ne pouvoit pas être rejeté : aussi malgré ce que purent dire les Broussel, les Blanc-ménil & les Viole, on le nomma sur le champ général. Le premier président donna d'autant plutôt les mains à cette élection, que marchant d'un pas égal entre la faction & la cour, ne voulant ni aller à Montargis, ni fomentér une guerre civile, il crut avec le président de Mesmes faire un grand coup de politique, en nommant le duc, malgré ce qu'ils savoient de l'arrivée des princes. C'étoit selon eux, empêcher que le parti factieux ne prît trop de consistance, par la désunion qui alloit se mettre parmi les chefs, sans empêcher que la com-

Talon;

1649.

pagnie ne pût faire un accommodement honorable avec la cour. On ne peut que louer les innocentes intentions du vertueux Molé, mais il faut convenir avec le coadjuteur, que c'étoit là une de ces visions dont la spéculation est belle & la pratique impossible. En effet dans les circonstances, ces deux partis n'auroient pu être que très favorables à la cour, elle auroit au moins écrasé l'un d'eux, & peut-être le parlement le premier, tout le reste de Paris étant alors au coadjuteur, auquel il seroit resté des forces extrêmement formidables, comme il le prouva dès le lendemain.

Il ne restoit pas oisif, tandis que d'Elbeuf offroit ses services au parlement. Il avoit voulu, pour parer les coups, forcer Conty & Longueville de s'y rendre aussi sur le champ; mais la fatigue dans le premier, & la nonchalance dans le second, firent rebuter pour le moment ses sollicitations, & tandis qu'ils se débattoient avec lui, d'El-

beuf, consommoit ses projets. Il sortoit même pour aller prêter serment à l'hôtel de ville, & délivrer des commissions pour la levée des troupes. Il étoit suivi d'une foule immense de peuple, qui faisoit retentir ses applaudissemens sur l'installation du nouveau général & de la Boulaye dont il étoit accompagné. On n'entendoit de tous côtés que ces cris répétés par mille & mille voix : *vive le Roi, monseigneur le duc d'Elbeuf & monseigneur le marquis de la Boulaye.* 1649.

Ce nouvel incident dérangeoit beaucoup les projets de Gondy ; il n'y voyoit de remède que dans la foiblesse & la mauvaise politique du duc, qui ne sauroit peut-être pas profiter du moment. En effet celui-ci ne prit aucune précaution pour se délivrer des princes & du coadjuteur, attendant peut-être qu'il fût assez bien affermi dans son poste pour tout oser avec assurance. Mais quand on avoit affaire à un homme tel que Gondy, il falloit se hâter, &

d'Elbeuf ne tarda pas à l'éprouver.

1649.

Dès l'après-dînée , le coadjuteur prit le prince dans son carrosse , mais sans aucune suite que sa propre livrée pour ôter toute défiance aux Parisiens , qui ne pouvoient se persuader que le jeune prince ne se fût pas rendu dans leur ville de concert avec Condé. Le duc ne vint point avec eux ; Gondy , craignant quelque émotion , crut que le peuple dans ce cas respecteroit plus la jeunesse & la qualité du prince du sang , que la personne de son beau-frere.

Ce fut en affectant ainsi cette confiance pour le peuple qu'ils se rendirent au parlement ; & le coadjuteur n'eût pas plutôt mis le prince dans la grand'chambre , que , délivré de toutes ses allarmes , il resta dans la grand'salle pour avoir l'œil à tout & agir selon les circonstances.

Le prince de Conty , en prenant sa place dans la compagnie , agit comme avoit agi le duc d'Elbeuf , & colora des

plus beaux prétextes sa désertion & une démarche si singulière pour un prince
du sang. Il fit entendre avec toutes les
graces que lui prêtoient sa jeunesse &
son éloquence naturelle, qu'ayant re-
connu le danger des pernicioeux conseils
qu'on donnoit à la Reine, il avoit cru
de son devoir de quitter St. Germain
pour s'y opposer, & de venir offrir ses
services au parlement, pour retirer la
personne du Roi des mains du cardinal
Mazarin, qui avoit enlevé S. M. de
nuit, par la trahison la plus inouïe &
la plus noire; il ajouta que son intention
étoit de travailler au bonheur commun,
à la liberté du parlement & de la ville
de Paris, à la délivrance de la nation,
que des tyrans, sous le nom de ministres,
vouloient opprimer.

Le duc d'Elbeuf, voyant où ten-
doient toutes ces offres, se leva & ré-
partit avec une modestie orgueilleuse,
qu'il savoit tout le respect dû au prince
de Conty, mais qu'étant le premier qui

1649.

se fût offert, & la compagnie l'ayant honoré du bâton de général, il ne le quitteroit qu'avec la vie. Tout le parlement, à qui le prince de Conty n'étoit pas moins suspect qu'au peuple, applaudit de concert à cette généreuse résolution, & après de grands murmures, fruits de la défiance pour l'un & de la confiance pour l'autre, on se sépara en rendant un arrêt qui ordonnoit à toutes les troupes de n'approcher de Paris de vingt lieues à la ronde.

Le coadjuteur au désespoir fut obligé de ramener le prince à l'hôtel de Longueville, sans avoir rien obtenu de ce qu'il espéroit. C'étoit beaucoup sans doute d'avoir accoutumé le peuple à voir Conty sans émotion; & de le ramener sain & sauf; mais ce n'étoit rien, tant qu'il n'auroit pas le souverain pouvoir. L'intérêt, la gloire de Gondy, vouloient que le prince fût le maître. Aussi ne tarda-t-il pas à se voir au comble de ses vœux, & il fit jouer tant

de nouvelles intrigues , qu'enfin d'Elbeuf fut obligé de céder.

1649.

CHAPITRE V.

Le prince de Conty est nommé généralissime. Le parti factieux se renforce. Portraits & intérêts des principaux officiers de la fronde.

DÈS que le coadjuteur se vit seul , il songea aux moyens de délivrer Conty de son compétiteur. Ne pouvant espérer d'y réussir par la force , il eut recours à d'autres armes. Tout fut mis en œuvre pour décrier le nouveau général , & relever le mérite de son compétiteur. Des curés , qui étoient aux gages de Gondy , en possession de maîtriser les consciences , n'eurent pas de peine à maîtriser les esprits au gré de leur prélat. Ces pasteurs mercenaires firent entendre « que le duc d'Elbeuf n'étoit

1649.

» venu à Paris qu'avec l'agrément de la
» cour, pour mieux trahir la cause cont-
» mune en affectant de la défendre.
» Il étoit bien plus naturel de se con-
» fier à un prince du sang qui, malgré
» les défiances qu'on avoit prises si mal-
» à-propos contre lui, sembloit venir
» lui-même se remettre au jugement du
» peuple, en s'abandonnant sans gar-
» des & sans suite au milieu de Paris,
» & sur la seule assurance de sa bonne
» foi ». Les officiers des différens quar-
tiers ne servirent pas moins fructueu-
sement les intentions du coadjuteur au-
quel ils étoient vendus; & leurs dis-
cours, passant de bouche en bouche,
firent une telle impression qu'à dix heu-
res du soir tous les sentimens étoient
changés : tel, qui le matin étoit prêt à
se soulever contre Conty, auroit voulu
être déjà sous ses ordres aux mains con-
tre son frere.

Mais ce qui contribua le plus à cette
révolution, fut un billet vrai ou sup-

posé du duc d'Elbeuf à l'abbé de la Riviere; le coadjuteur, qui en eut connoissance, en fit un mystere à quatre ou cinq cents personnes. Voici ce que portoit ce billet écrit, disoit-on, de la propre main du duc, une heure après l'arrivée des princes. « Dites à la Reine & » à monsieur le duc d'Orléans, que ce » diable de coadjuteur perd tout ici; » que dans deux jours je n'y aurai aucun » pouvoir, mais que *s'ils veulent me* » *faire un bon parti*, je leur témoigne- » rai que je ne suis pas venu à Paris » avec une si mauvaise intention qu'ils » se le persuadent ».

On peut aisément imaginer l'effet que produisit une pareille piece sur des gens qui n'avoient garde de raisonner de sa vérité ou de sa fausseté. Quand il s'en seroit trouvé quelques-uns à qui elle auroit inspiré des réflexions, elles auroient été bientôt étouffées par le ridicule que jetta dans le même temps Marigny sur le nouveau général & ses

enfans , par un triolet (1) , qui ne faisoit par leur éloge.

(1) Voici deux couplets de ce triolet , qui donna naissance à tous les autres.

Monfieur d'Elbeuf & fes enfans
Ont fait tous quatre des merveilles :
Ils font pompeux & triomphans
Monfieur d'Elbeuf & fes enfans :
On dira jufqu'à deux mille ans ,
Comme une chofe fans pareille ,
Monfieur d'Elbeuf & fes enfans
Ont fait tous quatre des merveilles.

Autre leçon.

Monfieur d'Elbeuf & fes enfans
Font rage à la place royale ;
Ils font tous quatre piaffans ,
Monfieur d'Elbeuf & fes enfans.
Mais fitôt qu'il faut battre aux champs ,
Ils quittent l'humeur martiale ;
Monfieur d'Elbeuf & fes enfans
Font rage à la place royale.

Le pauvre monfieur d'Elbeuf
Qui n'avoit aucune reflource ,

Tout étant ainsi disposé , & le pouvoir du duc ne tenant plus qu'à un fil , 1649.
 le prince de Conty courut le lendemain le lui disputer au parlement. Le coadjuteur & le duc de Longueville l'accompagnoient dans un superbe carrosse avec un magnifique cortège. Le premier objet qu'ils rencontrèrent fut le duc d'Elbeuf qui vint à eux , & apostrophant le coadjuteur , *que diriez-vous* , lui dit-il , monsieur , *qu'il y ait des gens assez méchans pour dire que j'ai fait prendre Charenton ?* Condé s'en étoit en effet emparé la veille , & le coadjuteur n'avoit pas manqué cette occasion pour en faire regarder la surprise , comme une suite des intelligences de Condé avec

Et qui ne mangeoit que du bœuf,
 Le pauvre monseigneur d'Elbeuf,
 A maintenant un habit neuf
 Et quelques justes dans sa bourse ;
 Le pauvre monseigneur d'Elbeuf
 Qui n'avoit aucune ressource.

1649. le général. Sans se déconcerter cependant de ce que ce reproche pouvoit avoir de direct pour lui, Gondy répondit malicieusement : *Et que diriez-vous, monsieur, qu'il y ait des gens assez scélérats pour dire que monsieur le prince de Conty est venu ici de concert avec monsieur le prince ?*

Tandis que le coadjuteur se tenoit dans la grand'salle, son champ de bataille ordinaire, l'assemblée se formoit, & le duc de Longueville offroit au service de la compagnie, Rouen, Caën, Dieppe & toute la Normandie; & pour sûreté de sa parole, il la prioit de trouver bon qu'il fît loger à l'hôtel de ville, sa femme, sa fille & son fils. On étoit encore dans les transports de l'allégresse que produisoit une proposition si agréable & si nouvelle, lorsqu'on vit tout-à-coup s'avancer lentement le duc de Bouillon, appuyé sur deux gentils-hommes à cause de la goutte dont il se disoit tourmenté, & suivi de ses qua-

tre enfans , qu'il faisoit porter à la ~~grand~~
grand'chambre comme des ôtages de sa 1649.
fidélité. Il n'avoit pas jusqu'alors paru
dans le parti , tant qu'il n'y avoit pas
assez vu de sûreté , & sous prétexte de Nemours
sa goutte , qui peut-être ne le tourmen-
toit pas beaucoup , il ne s'étoit pas mon-
tré ; mais les choses prenant alors une
certaine consistance , il ne craignit pas
de se déclarer : pour donner une idée
de la joie que sa présence dût nécessaire-
ment inspirer , il n'est besoin que de
le faire connoître un peu plus particu-
lièrement.

Frédéric-Maurice de la Tour de Bouil-
lon avoit au même degré l'intrépidité
& les connoissances militaires qui font
le grand capitaine , ce sens profond &
cette sagacité artificieuse qui font le po-
litique consommé. Ses vertus ainsi que
ses vices découloient également de ces
deux qualités : froid , réservé , capable
du plus profond secret , il ne connois-
soit point de lien que son intérêt ne

1649.

dût rompre : hardi , entreprenant , il ne respiroit que l'intrigue & la faction : accoutumé à la domination , il dût autant à sa naissance qu'à son caractère ses vues ambitieuses ; il étoit difficile qu'étant né prince souverain , il devint un bon citoyen ; supérieur dans le camp , supérieur dans le cabinet , ses vertus ne pouvoient être celles d'un obscur particulier. Sitôt qu'il étoit entré dans un

Retz. parti , il en devenoit l'ame , mais il eut été dangereux de l'en laisser devenir le chef , parce que sa probité étoit plus problématique que ses talens. Il auroit dû être dégoûté des nouveautés & des intrigues ; elles lui avoient trop mal réussi. Ses liaisons avec le comte de Soissons avoient manqué de lui faire perdre sa principauté de Sedan : il avoit été obligé de la céder pour garantir sa tête du glaive de Richelieu , dans la conjuration de Cinqmars dont il avoit ourdi la trame ; mais c'étoit précisément de ces anciens bouleversemens qu'il avoit

Discours sur
la vie du duc
de Bouillon.

pris du goût pour les nouveaux. La cour
lui avoit promis un dédommagement
qu'elle n'avoit pas été ou dans la volonté
ou dans la puissance de lui donner. Ré-
duit par ce refus & par le désordre de
ses affaires domestiques aux plus fâcheu-
ses extrémités ; animé par le ressentiment
de son orgueil , blessé de n'avoir
point à la cour le rang qu'elle y accorde
aux princes étrangers , tandis que les
petits princes d'Italie , où il avoit fait
un long séjour lui accordoient le titre
d'altesse , il croyoit avoir enfin trouvé
l'occasion de se relever , & il l'avoit
faïste. Ses espérances étoient d'autant
mieux fondées que le vicomte du Tu-
renne , son frere , étoit à la tête de l'ar-
mée d'Allemagne & prêt à tout entre-
prendre pour la gloire de leur maison.
On leur supposoit même à tous deux
un projet bien plus vaste , celui de ré-
duire la France en république , & d'y
devenir ce que les princes de la maison
de Nassau , leurs parens , étoient en Hol-
Nemours.

1649.

lande : mais le vicomte étoit encore trop jeune , & n'avoit pas cette réputation brillante qu'il eut dans la suite , pour nourrir des vues aussi grandes ; & le duc , quoiqu'avec le génie du bouleversement , étoit trop sensé pour se repaître de chimères aussi absurdes.

Les premières paroles , qu'il proféra , furent pour annoncer qu'il feroit charmé que les circonstances présentes lui donnassent lieu de témoigner sa tendresse & son respect pour la compagnie ; que sa satisfaction sur-tout seroit complète , s'il pouvoit lui être utile sous les ordres du prince de Conty. A ces mots , le duc d'Elbeuf s'écrie , comme la veille , qu'il ne quittera qu'avec la vie le bâton de général dont on l'a honoré ; le murmure sourd des chambres s'élève encore , mais ne lui est pas si favorable cette fois que la précédente , & l'arrivée du maréchal de la Mothe , qu'on avoit réservé pour jouer le dernier rôle , achève de déconcerter le duc.

Philippe de la Mothe-Houdancourt

 étoit un de ces hommes ordinaires que le génie sublime de Richelieu avoit vivifiés , & que celui de Mazarin anéantit. Né avec l'intrépidité d'un soldat , il auroit pu devenir un excellent général , & les lauriers de Vals & de Lérida avoient prouvé qu'il ne lui auroit pas été impossible de s'élever au dessus du rang qu'on lui donna parmi les capitaines de la seconde classe , si l'on ne rendoit souvent les talens responsables des fautes de la fortune. Destiné par la nature même de ses qualités à ne prendre jamais un vol trop élevé , il auroit sans doute été toujours bon citoyen , s'il n'eût pas éprouvé des revers. Sous le ministère d'un grand homme , le maréchal n'auroit été qu'un exemple trop peu rare des vicissitudes du sort ; sous celui de Mazarin , il fut coupable. Les intrigues de la cour se mêlèrent , pour le perdre , au peu de génie du ministre. Le maréchal étoit étroitement lié avec Desnoiers , ce secre-

1649.

En 1649.

1649.

taire d'état dont nous avons parlé à la mort de Louis XIII. qui avoit été obligé de se retirer & qui n'avoit pas encore donné sa démission. Le Tellier , qui le remplaçoit , peu content de cet état , pour ainsi dire précaire , que lui laissoit Desnoïers , en gardant l'ombre de sa puissance , en avoit conçu contre lui une haine qui se déployoit sur tous les amis de son rival. Le maréchal devint donc ~~le martyr~~ de l'amitié ; on saisit l'occasion de ses mauvais succès en Catalogne , pour justifier sa disgrâce : il fut enfermé à Pierre Encise , & après une dure & étroite prison de quatre années , après avoir été traîné à différents tribunaux , il avoit enfin échappé aux fers , ainsi qu'à la calomnie ; le parlement de Grenoble auquel , malgré les plus justes réclamations , on avoit attribué la connoissance de son procès , le déchargea de toutes les accusations intentées contre lui. En quittant sa prison , le Maréchal n'en avoit point perdu le souvenir ; l'in-
jure

jure étoit trop récente pour que le ressentiment en fût déjà étouffé, & il n'est pas étonnant que l'amour de la vengeance le fît entrer dans un parti factieux. Il ne pouvoir manquer d'y être reçu avec joie : outre la gloire de ses triomphes, que la honte de ses défaites n'avoit pas totalement effacée, son caractère sans physionomie lui assuroit une place considérable, pour cela même qu'il ne la cherchoit pas ; c'étoit une cire molle, que les chefs pouvoient pétrir à leur volonté ; & comme il ignoroit jusqu'au mot de contradiction, il étoit sûr aussi de n'en essuyer aucune.

Le compliment du maréchal, en entrant au parlement, fut à-peu-près le même que celui du duc de Bouillon ; route la compagnie voyant cette uniformité de sentimens, acheva dès-lors de perdre le reste de ceux que lui avoit inspiré le duc d'Elbeuf. En vain le premier président, pour l'intérêt de la paix, s'efforça-t-il d'entretenir la dissection, &

1649.

conseilla de remettre à l'après-dînée la décision du généralat : il fallut s'expliquer sur le champ. Quatre présidents s'entre-mirent de l'accommodement : on plaça les deux compétiteurs dans différentes chambres ; les négociateurs , passant de l'une à l'autre pour porter les paroles , après beaucoup d'allées & de venues , vinrent enfin à bout de vaincre l'opiniâtreté du duc & d'obtenir son désistement , à quoi ne contribuèrent pas peu les frayeurs qu'il éprouva alors. On convint que le prince de Conty seroit généralissime , mais que , quelques expéditions qu'on fît , il ne sortiroit pas de Paris ; que les ducs d'Elbeuf , de Bouillon & le maréchal de la Mothe auroient le titre & le pouvoir de généraux sous ses ordres. Le duc de Longueville ne fut pas compris dans cet arrangement : trop fier pour entrer en concurrence avec le duc d'Elbeuf , trop foible pour lui disputer la préséance , il aima mieux ne point prendre de rang , sous prétexte de

Histoire du
temps.

se rendre à son gouvernement de Normandie, où il seroit plus utile à la cause commune : il y alla en effet peu de tems après.

1649.

Pendant que les choses se négocioient ainsi, le coadjuteur, toujours dans la grande salle, apprenant qu'elles prenoient une tournure si favorable, court achever son ouvrage, & lever toutes les défiances du peuple. Il prend la duchesse de Longueville & la duchesse de Bouillon, & les conduit lui-même comme en triomphe à l'hôtel-de-ville. On imagine facilement la sensation que fit sur le peuple un spectacle si nouveau & si peu attendu. Toute la greve étoit remplie d'une multitude innombrable qui faisoit éclatter ses transports, soit par ses cris, soit par ses larmes, à la vue de deux belles femmes, sur le perron de l'hôtel-de-ville, tenant chacune un de leurs enfans entre leurs bras, & paroissant demander comme une grace la protection du peuple. Le coadjuteur acheva de rendre la

Ibid.
Retz.

1649.

scène tout à-fait intéressante, par une largesse de 500 pistoles, qu'il fit jeter des fenêtres de l'hôtel de-ville.

L'après-dîné fournit un autre spectacle. La bastille étoit entre les mains du gouverneur du Tremblai : comme cette espèce de forteresse qui domine toute la rue St. Antoine pouvoit incommoder par son artillerie, on résolut de s'en emparer, pour ne rien laisser dans la ville qui ne contribuât au service de la cause commune. Le duc d'Elbeuf fut chargé de cette expédition, comme le premier en tour, pour le consoler apparemment de la perte du bâton de général. Ce n'étoit qu'un nouveau ridicule dont on alloit le couvrir, mais la vanité du commandement ne lui en laissa pas appercevoir la honte. Du Tremblai refusa d'abord de se rendre ; & sur son refus, on dressa une batterie de six canons dans les jardins de l'arsenal. Le gouverneur en reçut la première décharge, mais sa valeur ne put tenir contre une seconde qu'on lui

préparoit. Une centaine d'officiers qui se trouvoient alors à Paris, avoient été offrir leurs services à du Tremblai, qui les avoit refusés, attendu qu'il n'avoit ni armes ni farine. Ceux-ci, ne voulant pas manquer une occasion aussi importante d'être utiles au Roi, trouverent moyen de se procurer 400 sacs de farine & 120 mousquets. Mais quand tout fut préparé, l'attaque du duc d'Elbeuf avoit déjà produit son effet, & du Tremblai craignant sans doute de mourir sur la brèche, de la main de ses compatriotes, s'étoit rendu à la vue d'une foule de femmes qui avoient fait porter leurs chaises dans les jardins de l'arsenal, pour être témoins de ce burlesque siege. Broussel en cette occasion fut récompensé de sa haine contre le ministre, & on lui donna le gouvernement de cette nouvelle conquête : mais, préférant le plaisir de crier dans la grand'chambre contre l'administration, aux honneurs militaires, il les abandonna à son fils le

1649.

Mém. de Navailles.

Montglat.
Retz.

1649.

Louviere , qui commanda dans la bastille , comme son lieutenant.

CHAPITRE VI.

Allarmes que cause à la cour la défection du prince de Conty. Railleries & menaces du prince de Condé à ce sujet. Mesures qu'il prend pour couper les vivres aux assiégés.

LA dissimulation du prince de Conty avoit trompé toute la cour ; Condé avoit bien quelques soupçons de ses liaisons avec les factieux ; mais rien dans la conduite de son frere ne paroissant les justifier , il avoit perdu absolument toutes ses défiances , se persuadant que la honte de flétrir le titre de prince du sang , ou de s'écarter du parti que tenoit le chef de sa famille , avoit opéré le changement. Aussi la nouvelle de l'évasion du prince fut-elle un coup de foudre pour

route la cour , & particulièrement pour la Reine. Ce fut la douairiere de Condé qui vint elle-même l'en avertir le matin du dix , qu'on s'aperçut de son départ. 1649.

Montglar.

Quel fut l'étonnement de la régente , lorsqu'elle vit cette princesse accourir à son lit où elle étoit encore , se jeter à ses pieds en s'écriant éperdue , éplorée :
» Madame , donnez-moi des gardes ,
» je suis la plus malheureuse personne
» du monde ; mon fils , le prince de
» Conty & le duc de Longueville se sont
» jettés cette nuit dans Paris ?

Rien n'est comparable à l'étonnement de la Reine à cette nouvelle , que le désespoir où la princesse paroïsoit plongée. Anne d'Autriche , sortant enfin de son saisissement , tâcha de donner à la princesse des consolations dont elle avoit elle-même plus besoin que personne. Son effroi étoit d'autant plus légitime que non seulement elle sentoit tout l'avantage qu'alloient retirer les frondeurs de l'appui d'un prince du

1649.

sang , mais qu'elle s'imaginoit encore
que le prince de Condé étoit peut-être
déjà lui-même dans Paris ou du moins
ne manqueroit pas de s'y rendre : car
il étoit parti la veille pour établir un
poste à Charenton , & on n'en avoit
point de nouvelles. Elle ne doutoit pres-
que point que l'évasion de Conty n'eût
été concertée avec lui : » quelle appa-
» rence , que ce jeune prince eût osé ,
» sans l'aveu d'un frere qu'il respectoit
» comme son pere , former une résolu-
» tion si hardie ? lui qui avoit à peine
» atteint sa dix-neuvieme année ? qui
» n'avoit aucune connoissance de la
» guerre , qui ne pouvoit par conséquent
» se trouver fort que de l'appui de son
» aîné ».

Ces cruelles considérations la déchiroient : le duc d'Orléans & Mazarin qu'elle fit avertir ne contribuerent pas à en adoucir l'amertume : le premier , naturellement craintif , n'étoit pas propre à relever un courage abattu , dans

une occasion sur-tout qu'il avoit prévue , dans une entreprise à laquelle il s'étoit opposé : l'autre , le plus lâche des hommes , à l'ombre seule du danger , resta dans le morne silence de l'abattement & de la consternation. Effrayé d'avoir à lutter contre un prince d'une si grande réputation , qui ne manqueroit pas de l'accabler , il ne voyoit plus de ressources que dans la fuite la plus prompte & la plus secrète. Il en ordonna sur le champ les apprêts pour l'effectuer la nuit suivante ; tous ses domestiques n'attendoient que le moment de partir avec lui. Le retour du prince de Condé , qui arriva sur le soir de son quartier , étouffa tous ces projets. Toutes les allarmes furent dissipées , la face de la cour fut changée ; & la Reine , de la désolation , de l'abattement passa à la joie , à la confiance.

La conduite , que tint Condé à la nouvelle de la défection de son frere , étoit en effet bien propre à la rassurer. Dans

1649.

Ibid.
La Roche

1649.
Nemours.

Montglat.

son indignation il s'abandonna aux transports les plus violens contre le prince & contre sa sœur , mais la duchesse de Longueville fut la moins épargnée : il prodigua les propos les plus outrageans pour ravaler ses mœurs & son esprit : personne n'osa de long-tems ou l'aborder ou chercher à calmer les éclats de son courroux ; enfin il s'apaisa , mais sans rien perdre de son ressentiment & de l'envie de prendre une vengeance , qui lui paroissoit d'autant plus facile qu'il étoit rempli du plus profond mépris & pour le parti & pour le général. Il témoigna ce dédain dès le jour même à la Reine qu'il alla trouver , aussitôt que sa colere fut un peu apaisée. Comme le prince de Conty étoit fort mal fait , il fit tomber les traits les plus amers de l'ironie sur sa figure. En passant dans la chambre du Roi , ayant apperçu un singe extrêmement laid , attaché à la cheminée , il s'approcha de lui avec respect , & se baissant profon-

dément, il le salua en lui disant, *ser-*
viteur au généralissime des Parisiens. Il 1649.
ne s'en tint point à ces sarcasmes dés-
honorans, il rassura la Reine & le car-
dinal par des discours pleins de con-
fiance & d'intrépidité. Il dit à l'un ou
qu'il périroit avec lui ou qu'il le ramé-
neroit triomphant à Paris ; à l'autre ,
que l'évasion du prince de Conty ne
devoit point l'alarmer ; que les Pari-
siens avec ce secours , ne seroient pas
plus invincibles que s'ils étoient aban-
donnés à eux-mêmes ; qu'il vouloit
vaincre ces derniers comme les plus
lâches des hommes , & leurs généraux ,
comme des guerriers ordinaires , dont
la valeur & l'expérience deviendroient
inutiles par la méfintelligence & la ja-
lousie du commandement.

Rassurés l'un & l'autre par cet air de
confiance qui dans tout autre que Condé
n'eût été qu'une rodomontade , la Reine
& Mazarin perdirent toutes leurs mé-
fiances. Résolus de ne garder plus aucune

espece de ménagement , ils déploierent toute l'étendue de la puissance royale , & s'abandonnerent aux actes les plus vigoureux de l'autorité qu'on vouloit

leur disputer. Le parlement de Paris , fut déclaré criminel de leze-majesté , & l'on supprima les charges de tous les membres qui n'iroient point à Montargis. La déclaration contenoit les choses les plus vraies & les plus fortes sur le pouvoir réel des deux partis , & mon-
troit la conduite de la compagnie sous le jour le plus odieux : cette piece mé-
rite que nous nous y arrêtions ; c'étoit le manifeste de la cour.

» Comment , y disoient les ministres ,
» après avoir fait l'éloge le plus pom-
» peux de Mazarin , comment accorde-
» ront ces factieux , le soulagement du
» peuple qu'ils ont tant à la bouche ,
» avec les surcharges intolérables qu'ils
» lui font eux-mêmes supporter ? Nous
» ôtons des impôts très-considérables ,
» & eux de leur autorité privée , ils en

Talon.
Montglar.

Voyez les
recueils du
temps ou se
trouve cette
déclaration.

» établissent de plus grands pour faire
» la guerre à leur Roi.... Et comment
» s'étonner de cet excès d'audace lors-
» qu'ils manquent en même tems au
» droit des gens & au droit divin ; lors-
» qu'ils empêchent les ambassadeurs des
» têtes couronnées de se rendre près du
» souverain , & les retiennent dans le
» foyer de la sédition ; lorsqu'ils en vien-
» nent à la même violence contre des
» évêques, & contraignent ces respec-
» tables pasteurs, qui brûlent d'aller vi-
» vre parmi leurs troupeaux , sinon à
» servir leurs fureurs , du moins à en
» être spectateurs ? A ces traits pouvoit-
» on méconnoître un plan formé de
» gouvernement ou plutôt de tyrannie ,
» un système réfléchi d'écraser la puis-
» sance légitime pour s'élever sur ses
» débris & s'asseoir sur ce trône où de-
» puis douze cens ans , tant de Rois
» avoient fait le bonheur de la na-
» tion » ?

» Mais les rebelles pouvoient-ils se

1649. » flatter , que l'ordre ecclésiastique qui
» avoit tant contribué de ses richesses ,
» à l'agrandissement & à la conserva-
» tion de l'état , se verroit désormais
» patiemment déchu du rang qu'il te-
» noit avec tant de justice , de premier
» ordre du royaume ? Cette généreuse
» noblesse , digne appui des Rois qu'elle
» a pour chefs , permettroit-elle sans
» s'indigner , qu'on la dégradât de l'hon-
» neur d'être le plus utile de tous les
» ordres , quoiqu'elle n'en fût que le
» second ? laisseroit-elle abattre par quel-
» ques féditieux obscurs , une puissance
» cimentée par le sang le plus pur de
» ses ancêtres ? Et sur quoi se fonderoient
» des prétentions affichées avec tant
» d'arrogance ? n'étoit ce pas un aveu-
» glement inconcevable , que des ma-
» gistrats , institués par le souverain pour
» rendre la justice à ses sujets , qui n'ont
» point d'autorité qui ne soit formée de
» la main des Rois , (c'étoient les ter-
» mes de la déclaration ,) de ces Rois ,

» qui peuvent en conséquence la retirer
» ou la suspendre , lorsqu'on en abuse ,
» entreprissent d'élever cette autorité au-
» dessus de celle des Rois mêmes , de
» s'emparer du gouvernement & de
» l'administration de l'état , par une
» usurpation qui n'avoit point d'exem-
» ple dans les siècles passés ; de fortifier
» leur parti en flattant , en autorisant
» les dégoûts de quelques princes ou
» grands du royaume , que le bien de
» l'état & le service du Roi avoient em-
» pêché de satisfaire dans des préten-
» tions aussi vastes qu'injustes ? &c.

Cette piece, après ce qui concernoit
le parlement , déclaroit de même crimi-
nels de leze-majesté tous les princes &
les gentilshommes qui adhéroient à la
faction , confisquant leurs charges &
leurs biens. Pour rendre cette déclara-
tion plus formidable , & joindre sur le
champ l'exécution à la loi , tous les pré-
sidiaux du ressort furent déclarés juges
souverains , avec défense de recevoir dé-

1649.

formais aucuns ordres du corps séditionx, soi-disant parlement de Paris. Pour montrer enfin qu'on vouloit suivre les principes de la justice, on annonça l'intention de donner aux peuples quelque connoissance de l'administration actuelle, & de prendre ses conseils sur les défastres du royaume : on indiqua en conséquence la convocation & l'ouverture des états généraux à Orléans, au 15 du mois de Mars suivant.

Ce n'étoit point assez de donner cette déclaration, il falloit la rendre respectable : c'est ce que Condé tenta avec des moyens qui auroient paru insuffisans à tout autre qu'à lui. La postérité, si elle ne connoissoit l'audace & les ressources du génie, auroit peine à croire qu'avec huit à neuf mille hommes, il se flattât d'en bloquer & d'en affamer cinq cens mille dans une ville immense, fortifiée encore par la haine & la fureur des habitans. Mais il faut se souvenir que ces huit mille hommes étoient les débris

de sa dernière campagne, de ces braves
soldats accoutumés à vaincre sous ses
ordres, aussi forts, aussi courageux que
leurs ennemis étoient foibles & pusilla-
nimes. Aussi, sans s'embarrasser des vaines
terreurs ou des méprisables plaisan-
teries qu'excitoient ses projets dans l'un
& l'autre parti, sans craindre d'échouer
devant la capitale, & de ternir autour de
ses murs cette réputation qu'il avoit déjà
de premier capitaine de l'europe, il n'en
persista pas moins dans ce dessein témé-
raire & impraticable aux yeux du vul-
gaire.

1649.
Joly.

Pontoise, Saint Cloud, Meudon,
Montlhéry, Corbeil, Lagny, Charen-
ton, Vincennes & St. Denis, occupés
par son infanterie, & coupant aux pari-
siens toute communication avec ces pro-
vinces, qu'on en peut nommer les gre-
niers, telles que la Normandie, la Picar-
die, la Brie, la Champagne, la Beauce
& l'Orléannois, ne laissoient plus aux as-
siégés que la désespérante alternative, ou

#642. de forcer ces postes à main armée , pour
ouvrir un chemin aux vivres , ou de se
résoudre à périr de faim : l'une & l'autre
perspective étoit également effrayante
pour de paisibles citadins , aussi accoutu-
més aux douceurs de l'aisance & de la
moleste , que peu faits aux idées de la
gloire & de la mort.

Tandis qu'il tenoit ainsi les parisiens
dans de continuelles allarmes , le prince ,
à la tête de quelques escadrons qui lui
restoient , courant de postes en postes
avec son activité ordinaire , empêchoit
les surprises , enlevait les convois , ba-
layoit tout ce qui s'offroit sur son passage ,
& sembloit défier avec cette poignée de
chevaux , la multitude innombrable qui
insultait à sa valeur , du haut des murs
de Paris.



CHAPITRE VII.

Forces que mettent sur pied les frondeurs. Noms & intérêts des principaux mécontents qui se joignent à eux. Leurs opérations militaires.

LE prince de Conty , par lui-même , 1649.
n'étoit rien ; à peine sorti de son enfance , & échappé aux dégoûts qui accompagnent nécessairement les études qu'il venoit de quitter , il ne pouvoit avoir acquis aucun des talens nécessaires à un chef de parti : mais le coadjuteur ne demandoit que son nom , certain de voir bientôt à ce seul signal un grand nombre de mécontents se ranger sous ses étendarts , guidés ou par leurs intérêts ou par l'espoir de l'impunité : en effet une foule de seigneurs vint bientôt grossir le parti.

On a déjà vu les noms de Conty ,

1649.

de Longueville , de Marillac , d'Elbeuf , de Bouillon , de la Mothe , de la Boulaye : les motifs qui les guidoient ne font plus un mystere. Le marquis de Noirmoutiers , un des premiers qui se déclara après eux , n'avoit pas de raisons moins puissantes. Il étoit de l'illustre maison de la Trémouille , & en avoit hérité le courage & la sensibilité sur les affronts faits à l'honneur. Long-temps attaché à Condé par ces mêmes sentimens , il étoit devenu le plus cruel ennemi du héros qu'il admiroit , & malheureusement pour la gloire du dernier, le héros avoit tort. Le déplorable penchant de Condé pour la raillerie , lui fit perdre un ami qu'il estimoit. Noirmoutiers , à la bataille de Lens , étoit à la tête de la premiere ligne , sa division plia , & le prince dans ses ameres plaisanteries , sembla vouloir rejeter sur le chef la lâcheté des soldats. Noirmoutiers offensé courut demander vengeance à la cour ; reçu peu favorablement , il crut

Nemours.

ne pouvoir mieux se venger qu'en offrant ses talens & ce courage qu'on méconnoissoit aux ennemis de son destructeur. 1649.

Le marquis de Laigue son ami, jusqu'alors peu connu, & qui ne pouvoit guere l'être que dans un temps de trouble par ses talens & son penchant pour les dissensions, suivit le même parti, entraîné par les mêmes principes. Condé dans une partie de jeu l'avoit déshonoré par des propos qui sembloient suspecter sa bonne foi. Le marquis, irrité, avoit quitté l'armée, impatient de se venger; mais peut-être moins entraîné dans le parti, par le ressentiment de son outrage, que par ses liaisons avec la duchesse de Chevreuse, dont il ne tarda pas d'être l'époux secret, après en avoir été long-temps l'amant. Ibid.

A ces deux hommes, qui n'étoient point à mépriser pour une faction, aussi avide de se fortifier de noms que de talens, se joignirent le duc de Brissac,

le marquis de Vitry & le duc de Luynes.

1649. Le premier n'étoit pas moins attaché au coadjuteur par les liens de l'amitié que par ceux du sang : joignez l'envie de rendre sa fortune meilleure , vous aurez les justes motifs de son amour pour les nouveautés & la somme totale de ses intérêts. Vitry vouloit avoir le brevet de duc , dont avoit joui le maréchal son pere ; il en sollicitoit depuis long-temps la confirmation ; ses instances étoient devenues plus vives depuis la naissance des troubles , mais fatigué des refus de Mazarin , il avoit cru le mettre dans l'impossibilité de les continuer , en quittant St. Germain , & il s'étoit jetté dans Paris. On ne devineroit jamais les motifs du dernier.

Le Jansénisme commençoit déjà à diviser l'église gallicane : des ambitieux d'une part , des gens simples ou trop ardens de l'autre commençoient à donner le spectacle scandaleux de dissensions ridicules. Du Verger de Haurane,

abbé de St. Cyran , étoit le premier descendu dans l'arene ouverte à ces mistiques gladiateurs. Le livre trop célèbre du bon évêque d'Ypres , étoit encore dans l'oubli , où il auroit dû pour jamais rester enseveli , lorsque St. Cyran , ami de Jansénius & partisan de ses sentimens sur la grace , entreprit de faire connoître l'ouvrage du prélat flamand. L'air de mystere qu'il donnoit à ses initiations , les prosélites que ce mystere même lui avoit procurés , parvinrent malgré ses précautions aux oreilles de Richelieu , qui n'aimoit point le ton dogmatique. St. Cyran lui parut dangereux ; il paya son zele indiscret de la prison. Il n'y avoit pas de meilleur moyen pour hâter les progrès du mal qu'il vouloit prévenir. La persécution fit son effet ordinaire , les cerveaux fanatiques s'allumerent , les sentimens profcrits s'étendirent , une foible secte , qui peut-être alloit se perdre dans sa propre obscurité , se changea en un

partir qui eut pour chefs des philosophes.

1649.

La haine contre Richelieu s'étendit contre Mazarin son élève ; c'est le sort des disciples , quelque indignes qu'ils soient de leurs maîtres. Le coadjuteur , qui profitoit de tout , ne manqua pas d'irriter le ressentiment des cœurs outragés ; l'intérêt le porta à partager des sentimens pour lesquels il n'avoit certainement pas trop de respect : telle est la religion de l'ambitieux : il suffisoit pour lui que cette hypocrisie lui conciliât l'affection de gens pieux , d'autant plus puissans dans des troubles , que le fanatisme est moins timide & plus inconsideré. Voilà ce qui lui donnoit tant de pouvoir sur quelques curés de la capitale ; voilà ce qui retenoit sous ses étendards une portion du peuple de cette même capitale , gouvernée par ces curés ; & enfin , voilà ce qui attira le duc de Luynes à Paris. Les sentimens des Arnaulds , des Pascal & des Nicole sur la grace , étoient les siens , & l'œuvre la plus

Abrégé de la
vie de Maza-
rin, par Lon-
guerue.

plus méritoire à ses yeux , étoit de servir le parti contraire au ministre qui pour-
suivoit la condamnation de ses sentimens
auprès d'Innocent X.

1649.

Selon madame de Nemours , Henri-Charles de la Trémoille , prince de Tarente , se déclara aussi pour le parlement. Mais la duchesse se trompe , puisque selon les mémoires de ce prince , dont le savant pere Griffet nous a donné il y a peu de tems l'édition , il est constant qu'il ne prît part à ces divisions qu'après la prison de Condé , & que tandis que Turenne & Bouillon ses parents s'armoient en faveur de la fronde , lui suivoit le parti de la cour , comme nous le verrons dans son lieu. La duchesse de Nemours est plus fidelle , lorsqu'elle compte parmi les frondeurs le comte de Maure. Sa défection surprit , parce qu'il n'avoit jamais fait éclater cette espece d'esprit remuant qui décele le mauvais citoyen. Mais , outre que le comte ne voyoit qu'avec un peu de jalousie le duc

Mém. du
prince de Tar-
rente.

Motteville

2649.

de Mortemart son frere décoré du cordon bleu , que Mazarin refusoit à ses sollicitations , il étoit encore entraîné par l'éloquence artificieuse de sa femme , nièce du maréchal de Marillac , condamné par une commission à perdre la tête , sous le ministere de Richelieu. La comtesse poursuivoit auprès de la Reine la révision du procès de son oncle , & une réhabilitation de sa mémoire , qui lui fut accordée dans la suite ; mais pour le moment , comme on avoit intérêt à soutenir l'équité du gouvernement de Richelieu , les prieres de la comtesse n'étoient point écoutées ; ce qui décida son mari au parti criminel qu'il embrassoit.

entglat.

Le comte de Lillebonne se rendit aussi à Paris ; il étoit encore à St. Germain , lorsque le duc d'Elbeuf son pere , faisoit pendant vingt-quatre heures la figure de général : on auroit cru , en l'entendant se lamenter sur la défection du duc , & blâmer sa conduite avec em-

portement , que ce dernier n'auroit pas 1649.
de plus rude adversaire ; mais le soir
même , après avoir amusé la cour par
ses ridicules déclamations , le comte
alla partager avec son père l'éclair d'au-
torité qui brilla quelques momens sur
lui.

Un guerrier , que le parlement n'at-
tendoit certainement pas , fut Tancrede ,
à qui nous ne pouvons donner d'autre
nom , puisque le parlement n'avoit pas
voulu qu'il portât celui de sa mere. Il Mottev.
se prétendoit fils de Henri II , duc de
Rohan ; peut-être même l'étoit-il en
effet , puisque la duchesse de Rohan ,
qu'il réclamoit pour sa mere , avoit
paru grosse à Venise avant la mort de
son mari ; ses parens étoient assez dis-
posés à le reconnoître , les hugue-
nots n'auroient pas mieux demandé ,
puisque vrai ou supposé , ils eussent pu
trouver en lui un chef ; cette raison dé-
cida peut-être l'arrêt du parlement qui
le déclara illégitime. Tous ses biens pas-

1649.

serent à Philippe Chabot , qui avec la protection du prince de Condé , avoit eu le bonheur d'épouser l'unique héritière de cette riche & puissante maison. Tancrede , qui étoit encore mineur , espéroit qu'à la faveur de sa mere & de la plûpart de ses parens qui l'avouoient , ses services engageroient le parlement à revenir sur son procès & à le traiter plus favorablement : ses espérances auroient peut-être été réalisées , si la mort
Le 31 Janv. n'en eut détruit le cours dans une sortie qu'il fit au bois de Vincennes avec les Parisiens.

Un homme destiné à jouer un plus grand rôle vint grossir la foule des défenseurs du parlement ; c'étoit le duc de Beaufort. Depuis qu'il avoit échappé à ses geoliers avec tant de bonheur & de courage , il avoit erré secrètement de maisons en maisons , en attendant la naissance des troubles. Quand il vit le feu allumé ; il accourut à Paris pour l'attiser , & se lia étroitement avec le cond-

juteur. Celui ci, qui ne tiroit pas de ses liaisons avec Conty & sa sœur tout ce qu'il s'en étoit promis, ne se refusa point aux avances du duc. Il en fit son fantôme pour gouverner le peuple, dans l'espérance qu'en lui laissant l'ombre du pouvoir, il en auroit lui-même toute la réalité, ce qui ne pouvoit arriver ni avec le duc de Bouillon, ni avec le prince de Marillac, trop ambitieux & trop profonds politiques eux-mêmes, pour rester de simples instrumens entre les mains d'un prêtre, quels que fussent ses talens. Le premier soin du duc, fut de présenter sa requête au parlement, pour être déchargé de l'accusation intentée contre lui par le cardinal Mazarin : il auroit été étonnant que l'arrêt, qui intervint, eut laissé quelques doutes sur son innocence. Le premier usage, qu'il en fit, fut d'aller prendre sa place au parlement & d'assister dans la suite à toutes ses délibérations.

Voilà quels furent les plus considé-

1649.

Joly.
Retz
Nemours.

rables guerriers avec lesquels le parlement se préparoit à lutter contre Condé : il leur donna à la plûpart le titre de lieutenans généraux. Un grand nombre d'autres officiers dans des postes moins considérables , tels que Matha , Cognac , Barriere , Sillery , Béthune , Sévigny , Chaumont , Saint Germain , d'Harcourt , d'Apchon , Fiesque , d'Al-luy , Fosseuse & d'autres plus ou moins puissans , plus ou moins braves , dont les noms doivent se perdre dans la foule , vinrent se ranger sous les étendards des frondeurs , avec les mêmes principes ; l'intérêt particulier pour motif ; l'intérêt général pour prétexte.

On ne se contenta pas de décorer ces guerriers d'un vain nom , & les recrues se firent avec une si prodigieuse facilité , qu'au bout de peu de jours , on mit sur pied une armée de douze mille hommes ; mais c'étoit la plus détestable troupe qui eut jamais manœuvré. Assemblage burlesque & précipité de bour-

geois, d'artisans & de laquais, rien ne ~~paroissoit~~ paroissoit plus brillant que cette armée, tout-à-coup sortie de terre, mais rien aussi n'étoit plus lâche & plus pusillanime. Elégance dans la parure, armes éclatantes, bravoure dans les propos, ils avoient tout excepté le courage. On les voyoit dans les rues insulter à Mazarin, à Condé, à la Reine, exalter leurs futurs exploits, braver au milieu de leurs stupides admirateurs, les feux, les fatigues & la mort. La vengeance, le meurtre, le carnage leur suggéroient les idées les plus terribles, les expressions les plus énergiques; ils ne demandoient que la vue de l'ennemi, & la moindre pluie, le plus léger frimat, les renvoyoit au fond de leurs maisons chercher un asyle.

Paris n'étoit plus une ville, c'étoit un camp : on n'y parloit que d'expéditions militaires, de partis à attaquer, de convois à protéger; l'âge, le sexe, nulle considération ne fermoit la bou-

1649.

che ; l'attelier de l'artisan devenoit l'autre de la politique , le sanctuaire où se jugeoient les peuples , les rois & leurs ministres : plus on étoit ignorant , plus on étoit hardi , plus les décisions étoient tranchantes. Dans tous ces entretiens , parmi tant de gens instruits , bien intentionnés , s'occupant de matieres si importantes , si analogues à leurs occupations , à leurs connoissances , il ne s'en trouvoit pas un qui s'imaginât commettre un crime en s'armant contre son Roi ; pas un qui se doutât , qu'au lieu de la place qu'il se flattoit de tenir un jour dans l'histoire , il ne méritoit qu'un gibet , ou un pardon infamant , si la pitié & la miséricorde royale daignoit l'accorder.

Montglar. Les officiers n'étoient pas plus sages que leurs soldats ; chargés de plumes & de rubans , parfumés d'essences , ils paroissoient charmans dans les fréquentes revues qu'en faisoit le prince de Conty à la place royale pour amuser les dames,

Rien n'étoit plus leste , plus brillant ,
plus brave même ; mais rien n'étoit
moins expérimenté , moins propre aux
fatigues de la guerre , que ces jeunes
guerriers à peine , pour la plupart , fortis
de l'académie. Toujours en bottes ou en
cuirasse , on les eut toujours cru par-
tant ou revenant de quelque expédition.

C'étoit particulièrement à l'hôtel-de-
ville , dans l'appartement qu'occupoit
la duchesse de Longueville , que cet ap-
pareil de guerre paroissoit plus brillant
& plus singulier. Sa chambre , où l'on
tenoit aussi souvent des conseils de guerre
& de politique que des conseils de ga-
lanterie , donnoit une image très vive
de la tente d'Angélique ou d'Armide ,
pleine de preux chevaliers prêts à s'é-
gorger pour elles. Le mélange des échar-
pes bleues que portoient les dames , des
cuirasses & des épées qui décoroient les
hommes , le son des violons qui rem-
plissoit les salles de l'hôtel-de-ville , le
bruit aigre des trompettes qui retentis-

1649.

Retz.

1649.

soit dans la place , donnoient à ces spectacles un air romanesque , bien capable d'éblouir l'imagination & de la monter au ton que demandoient les chefs pour l'accomplissement de leurs projets.

Il n'y eut pas jusqu'au coadjuteur , qui ne voulut entrer pour quelque chose dans ces apprêts militaires. Il leva en son nom & à ses dépens un régiment qu'il appella de Corinthe , parce qu'il étoit archevêque titulaire de cette ville. Il étoit bien fâché que sa place ne lui permît pas de se mettre à la tête de ses soldats , & il eût volontiers fait revivre ce pontife guerrier qui , le casque en tête & la cuirasse sur le dos , alloit secouer le flambeau de la discorde sur toute l'Italie , & prenoit des villes , au lieu de gagner des ames à Dieu. Quoique Gondy ne commandât point son régiment , & qu'il l'eût confié au chevalier de Sévigny , il n'échappa point aux plaisanteries. Ses soldats furent ap-

Joly.

pellés les Corinthiens , & ayant été bat-
tus à leur premiere sortie hors de Paris ,
on appella cet échec , *la premiere aux*
Corinthiens.

Cette occasion , toute funeste qu'elle
fût au régiment de Corinthe , fut très-
utile au parti : elle causa l'échange des
prisonniers qu'on se fit durant cette
guerre. Un cornette du coadjuteur , qui
fut pris dans cette sortie , avoit été con-
duit à St. Germain , & la Reine avoit
ordonné qu'on lui tranchât la tête sur
le champ sans autre forme de procès.
L'exécution étoit militaire , mais juste ,
puisque tout homme pris les armes à la
main contre son roi est digne de mort :
aussi auroit-elle eu lieu sans la prudence
du grand prévôt , qui prévoyant les re-
présailles , traîna en longueur , pour
donner le tems au coadjuteur de pren-
dre ses mesures. Gondy écrivit sur le
champ au comte de Palluau , depuis le
maréchal de Clérambaut , qui comman-
doit le quartier de Seve. La lettre , toute

1649.

Retz.

ecclésiastique que l'appelle le coadjut-
1649. teur , étoit effrayante par les consé-
quences qu'il laissoit entrevoir. Il avoit
aussi des prisonniers entre ses mains ;
entre autres le comte d'Olonne , & il
faisoit assez entendre que le comte ne
seroit pas mieux traité que son cornette.
Palluau courut à St. Germain pour faire
changer l'ordre de la Reine. Il fallut
que la princesse cédât dans la crainte
de ne trouver personne qui voulût la
servir au risque d'aller perdre la tête sur
un échaffaud à la greve ; le cornette fut
échangé , & le cartel s'établit insensibi-
blement.

Cependant les frondeurs non seu-
lement assembloient des forces , mais
ils cherchoient encore à leur donner
cette espece de courage qui vient de la
bonté de la cause qu'on défend. Les
Montglar. parlementaires (c'étoit ainsi que la cour
appelloit ces troupes , tandis que de leur
côté ils appelloient leurs adversaires ma-
zarins ou royautins ; car c'est le nom que

leur donne souvent le baron de Blot dans
ses chansons ; les parlementaires vou-
lant mettre l'apparence de la justice de
leur côté , prétendoient ne combattre
que pour le Roi ; Mazarin le leur avoit
enlevé , c'étoit pour le tirer de ses mains
qu'ils prenoient les armes , & ils avoient
exprimé ce desir par la devise de leurs
drapeaux : *regem nostrum quarimus*. Il
falloit étrangement compter sur la stu-
pide crédulité du peuple , pour s'ima-
giner qu'il seroit la dupe d'un prétexte
aussi grossier.

1649.



CHAPITRE VIII.

Le parlement forme diverses chambres pour l'administration publique. Horrible extrémité où sont réduites en France , la fille & la petite-fille de Henri IV. Secours que la compagnie leur envoie.

1649.

LE parlement , voyant que le grand corps à la tête duquel il étoit , prenoit le mouvement d'impulsion qu'il jugeoit à propos de lui donner , crut devoir referrer les liens de son autorité également pour le peuple , pour les soldats & pour les généraux. Il voulut par les loix d'une police ferme & vigoureuse , plus encore assurer son pouvoir , que donner de la consistance & de la durée au parti. Ses prétentions à cet égard étoient d'autant plus justes que ses membres fournissoient les plus grosses contributions : si les géné-

raux sembloient par leur titre & par leur rang devoir prétendre à l'administration, ces mêmes généraux ne levoient des soldats, ne recevoient d'appointemens que par l'argent de la compagnie.

Son premier soin fut donc d'établir sa sûreté & celle de la faction, avec le même despotisme que l'auroit pu faire le sénat romain; c'étoit cependant un assez singulier spectacle que tous ces changemens qu'effectuoit le parlement, lui dont les membres étoient rentrés dans l'état des simples particuliers, & qui par la loi suprême de l'anarchie où ils avoient eux-mêmes plongé la capitale, n'avoient pas plus de pouvoir que le dernier des soldats. Quoiqu'il en soit, sans faire cette réflexion, qui du moins devoit être affoiblie par le sentiment actuel de ses forces & de la foiblesse de ses ennemis, il s'empara de toute l'autorité, sans en laisser aux généraux, même au prince de Conty, que le peu dont il ne pouvoit prendre aucun ombrage.

1649.

Comme ils n'étoient pas dans la disposition de fournir à tous les frais , & que l'amour du bien public ne les devoit pas au point de se ruiner entièrement pour cette patrie , dont ils prenoient la défense avec tant d'emphase , ils voulurent que Mazarin aidât lui-même à leurs efforts contre lui ; & pour commencer autant qu'il étoit en eux à mettre à exécution le sanglant & illégal arrêt rendu d'abord contre lui , ils en portèrent un autre , qui confisquoit tous ses biens pour être vendus à l'encan , & les deniers employés au soutien de la cause commune ; rien n'empêcha que celui ci ne fût mis à exécution. Il n'y a pas de réflexion à faire sur ce nouveau procédé ; aussi injuste que le premier , il en étoit une suite nécessaire.

Le 13 Janv.
Montglat
Hist. du
sems.

Au milieu de sa révolte contre le petit fils de Henri IV , le parlement donnoit à la fille de ce bon roi des preuves de son attachement pour le sang de ses maîtres. La reine d'Angleterre , échappée

pée , ainsi que ses enfans aux bourreaux
de son époux , souffroit alors au milieu
de Paris toutes les horreurs de la misère
avec cette Henriette , qui depuis fut la
femme de Monsieur , frere de Louis
XIV.

1649.

Il est difficile de se trouver dans un
état plus déplorable que celui où ces deux
princesses languissoient alors. « Vous
» voyez , disoit-elle au coadjuteur qui
» étoit venu lui rendre visite quelques
» jours avant le départ du Roi ; vous
» voyez ; je viens tenir compagnie à
» Henriette : la pauvre enfant n'a pu
» se lever aujourd'hui , faire de feu ; »
& en effet depuis six mois le cardinal
n'avoit rien fait toucher de sa pension à
la reine ; les marchands ne vouloient plus
lui rien fournir , & il n'y avoit pas pour
elle un morceau de bois dans le louvre ,
au mois de Janvier , au milieu d'un
hiver rigoureux. Le coadjuteur fut indi-
gné , & les princesses reçurent de sa
part des secours dont il n'a pas jugé à

1649.

propos de nous dire la nature : mais on peut l'en croire sur cet article , sa vanité y étoit aussi intéressée que sa pitié , & il prodiguoit l'argent dans des situations moins pressantes. Il ne borna pas ses secours à ceux qu'il pouvoit fournir par lui-même. Aussi-tôt que le Roi fut parti , l'occasion de déshonorer le cardinal lui parut trop belle pour ne la point saisir. Il ne manqua pas d'exagérer la honte d'un tel abandon , & il n'étoit pas besoin de son éloquence pour y donner des couleurs : la vérité toute nue étoit dans cette occasion assez affreuse d'elle-même. Le parlement envoya donc aux princesses , selon Retz , 40000 liv. 20000 selon Talon. La différence du calcul , entre deux personnes qui devoient être si bien instruites , vient peut-être de ce que le premier a confondu & mis en une seule somme ce que le parlement ordonna en deux fois pour la subsistance de la princesse , comme dit le dernier.

Après cet acte d'humanité , la com-

pagnie songea à s'assurer des ressources plus éloignées, & à légitimer ses armes, en les faisant prendre à tout le reste de la nation. Elle envoya en conséquence une lettre circulaire signée du Greffier, à tous les autres parlemens & à toutes les villes considérables du royaume, pour leur exposer l'état de la capitale, & les exhorter à s'unir avec elle pour la délivrance du Roi & l'expulsion du ministre. Nous verrons bientôt dans un chapitre particulier quels effets produisirent ces lettres. Pour en accélérer les succès & encourager les villes qui, faute de ressources, auroient craint de se déclarer, on y joignit un arrêt qui, je crois, n'avoit jamais eu d'exemple, & probablement n'en aura jamais. Cet arrêt ordonnoit de saisir tous les deniers royaux dans toutes les recettes, soit générales, soit particulières du ressort, pour être employés à la défense commune.

A ces actes d'autorité illégitime on en joignit bientôt d'autres de simple

1649.

Le 16:

Talon.
Montglaz.

Le 19:

Retz.
Histoire du
tems.
Montglaz.

1649. administration, par lesquels le parlement prouvoit qu'il se croyoit devenu absolument le maître de la nation. Les affaires générales du parti se décidoient tous les matins aux chambres assemblées, où se rendoient aussi les princes & les généraux, soit pour donner leurs avis, soit pour convenir des opérations. Toutes les affaires particulières étoient sacrifiées aux affaires publiques; la justice distributive restoit dans une inertie & une langueur qu'on auroit peut-être pardonnées, si des délibérations si solennelles avoient eu réellement quelqu'importance: mais elles rouloient ordinairement sur des matières si légères & si frivoles, qu'on auroit pu les terminer dans un quart-d'heure, au lieu des longues séances qu'elles emportoient. Cet acharnement pour des bagatelles, où l'on n'avoit garde de se départir des formes oubliées dans tant d'occasions plus sérieuses, montrait assez combien seroit lente l'administration d'une telle compagnie, &

que tout ce qui est établi pour le repos, est presque toujours incapable de mou-
vement & d'activité. 1649.

Aux soins de la police générale succé-
doient ceux de la police particulière ;
mais alors le parlement n'ordonnoit pas
seul. Deux ou trois fois la semaine
l'assemblée de la chambre de Saint
Louis pourvoyoit à la distribution du
pain , & à tout ce qui concerne la
nourriture , tandis que des conseillers
dépûtes se rendoient dans les marchés
pour y faire observer l'ordre & la justice.
Pour donner plus de poids à leur ani-
madversion , ils se faisoient accompa-
gner par des troupes de bourgeois ar-
més , disposés à faire respecter leurs
décisions.

Talons
Hist. du tems

La cour avoit un conseil de finances :
la faction s'en forma un de même nature.
Elle établit chez le premier président
une chambre où des membres du par-
lement , de la chambre des comptes , de
la cour des aides & des trésoriers de

Ibid

1649.

Motteville.

France tâchoient de mettre de l'ordre dans la répartition & l'emploi des deniers, & cherchoient à fixer avec équité les taxes sur les particuliers les plus aisés : mais malgré la justice dont ils se piquoient, ils ne furent point à l'abri des plaintes. Il arriva, comme il arrive toujours lorsqu'on se voit forcé de donner de l'argent ; chaque particulier se trouva plus foulé qu'un autre ; les plus zélés crièrent à la rapine, à l'iniquité, & bientôt personne ne voulut plus payer.

Du conseil des finances au conseil des dépêches, il n'y avoit qu'un pas, & ce conseil fut formé. Il se tint chez le président le Coigneux, & étoit composé, selon Talon, des plus intelligens de la faction, qui conduisoient les autres, & dans leurs conférences prenoient ensemble les résolutions qu'ils croyoient les plus intéressantes pour eux-mêmes, & qu'ils vouloient faire passer aux chambres assemblées. Le but principal de l'institution de ce conseil étoit pour dé-

libérer sur les paquets & les lettres interceptées, ainsi que sur les réponses qu'on croyoit devoir aux lettres adressées à la compagnie.

1649.

Les bourgeois, commis à la garde des portes, étoient incorruptibles; quiconque avoit affaire hors de Paris étoit impitoyablement refusé, & on supposoit toujours que c'étoit pour se rendre à St. Germain. Les choses étoient même portées au point qu'au refus on ajoûtoit souvent les violences & le pillage, & que la Reine elle-même ne fut pas à l'abri des violences de cette multitude irritée. Elle avoit renvoyé chercher son linge & ses habits, ainsi que ceux du Roi, mais avant de pouvoir franchir les barrières, tout devint la proie des mutins, qui ne respectèrent pas même la livrée de leur souverain; les valets de-pied du Roi furent hués & maltraités; & lorsque dans la suite on fut obligé de les renvoyer à Paris pour de semblables commissions, il fallut

Mottev.

Mottev.

leur faire quitter la livrée du monarque.

1649. Ces affreux excès donnerent à penser au parlement même , qui en prévint dès-lors de tristes suites pour sa propre sûreté. Le cœur des moins emportés saigna sur toutes ces atrocités : on craignit de tomber sous la dépendance de tant de princes qui , à l'aide d'une populace aussi insolente , pouvoient devenir les maîtres des imprudens qui les payoient. Pour se conserver du moins l'ombre de l'autorité , on forma un conseil composé de 12 conseillers , tant de la grand'chambre que des enquêtes , qui devoient délivrer les passeports comme ils le jugeroient à propos.

Calon.

Ibid.

D'autres excès donnerent naissance à un nouveau conseil. On avoit promis un dixieme sur les meubles & les sommes qu'on découvreroit appartenir soit à Mazarin , soit à ses partisans. La soif du gain fit naître une foule de délateurs , mais la haine en produisit encore un plus grand nombre : tous les jours

Jours c'étoient de nouveaux avis reçus avec transport, & suivis avec la dernière rigueur. Dans les commencemens cette odieuse maniere de se procurer de l'argent réussit assez, & les infâmes espions aux gages du parlement firent trouver en peu de tems plus de six cents mille livres. Mais les véritables sources furent bientôt épuisées : la calomnie & l'inimitié en indiquèrent de nouvelles, & ces horribles moyens ouvrirent la porte à la plus absurde crédulité, aux voies les plus rigoureuses : sur dix avis, souvent il ne s'en trouvoit pas un de vrai : l'avidité les saisissant aveuglément, on faisoit par ordre du parlement les plus rudes perquisitions dans des maisons qui auroient dû toujours demeurer respectables à tous autres qu'à des sujets séditieux. Le droit des gens étoit une chimere qu'on traitoit de ridicule : au nom odieux de Mazarin, tout devenoit permis ; le vol, les vexations les plus inouïes étoient légitimées par le prétexte de l'in-

1649.

Ibid.
Mottev.
Talon.

1649.

térêt commun. Tous les gens de bien tremblans dans leurs maisons, & craignant à chaque instant de voir forcer les asyles les plus inviolables, fouilloient la terre dans des endroits reculés pour y déposer ce qu'ils avoient de plus précieux, ou les transportoient dans des maisons religieuses. Enfin la licence étoit parvenue à un tel point, les soupçons, les frayeurs étoient si généralement répandues, que le parlement ne crut pouvoir remédier à ces abus qu'en établissant une chambre composée d'une vingtaine de ses membres, qui prenant connoissance de ces avis, devoient agir avec plus de prudence & de retenue qu'on ne l'avoit fait dans les premières perquisitions.



CHAPITRE IX.

Remontrances du parlement, qui lui servent de manifeste. Gaïeté folle des deux partis : caractère de cette guerre, & des principaux écrivains qui vomirent des libelles pour la soutenir.

EN rendant l'arrêt contre le cardinal Mazarin, on avoit ordonné des remontrances à la Reine, & le Coigneux, Broussel ainsi que Longueil avoient été chargés de les rédiger. On en fit la lecture aux chambres assemblées, & lorsqu'elles furent approuvées, le procureur général fut chargé de les envoyer par la poste au secrétaire d'état Duplessis Guenegaud. On se doutoit bien qu'indépendamment de ce procédé si peu respectueux, la cour ne les recevroit pas : aussi ne voulut-elle pas les lire : on avoit prévu ce refus, mais on s'en étoit peu

1649.

Le 23 Janv.

Retra.

1649.

inquiété ; ce n'étoit pas au Roi , ce n'étoit pas à la Reine , qu'on vouloit faire ces remontrances , c'étoit au peuple , comme il arrive malheureusement trop souvent dans ces sortes de pieces.

Voyez-les
dans Talon
ou dans les
recueils de la
fronde.

Elles étoient sanglantes contre le ministre , mais on y convenoit d'abord d'un principe , dont la vérité sentie auroit dû faire tomber les armes des mains des rebelles & ouvrir sur le champ toutes les portes de Paris. On y disoit que *la loi fondamentale des états monarchiques est de n'avoir qu'un maître en titre & en fonction*. Les réflexions se présentent d'elles-mêmes relativement aux circonstances présentes. On y rappelloit avec les qualifications les plus odieuses , l'administration de Richelieu , qu'on voyoit revivre dans Mazatin sa créature & son élève. Celui-ci étoit représenté sous les couleurs les plus noires ; » charges , dignités , gouverne-
» mens , armes , finances , éducation
» du Roi , il avoit tout englouti , tout

» envahi , ne laissant à la Reine que
» l'odieux des châtimens. A quoi de- 1649.
» voit-on attribuer les armes françoises
» flétries devant Lérida , Naples perdu
» pour la nation , Crémone assiégée ,
» Courtray surpris, la continuation d'une
» guerre désastreuse depuis long-tems ,
» de l'aveu même du ministre , si facile
» à terminer à notre honneur , sinon à
» l'envie du cardinal de se rendre plus
» nécessaire , de dévorer toute la sub-
» stance des peuples , d'épuiser le royaume
» d'hommes & d'argent par ses
» horribles prévarications , pour le
» partager peut-être un jour avec l'Espa-
» gne , lorsqu'il l'auroit rendu sans for-
» ces , sans vigueur , sans défense ».

Au milieu de ces déclamations , on
trouvoit une de ces réflexions consolantes , toujours si chères aux peuples parce
qu'elle leur rappelle la douceur & la légitimité du pouvoir auquel Dieu les a
soumis ; toujours si précieuses à nos
Rois , parce qu'elles ont été tirées du

1649.

fond de leur cour , & qu'elles les déco-
rent du titre dont ils font le plus jaloux ;
toujours si belles dans la bouche du par-
lement , parce qu'elles plaident en fa-
veur des uns , sans blesser les droits des
autres : » Sire , disoit-on , au jeune Roi ,
» les souverains légitimes regardent leurs
» biens , comme les biens d'autrui , pour
» en user & pour les conserver , & d'un
» autre côté les considèrent comme leurs
» biens propres , de maniere qu'ils n'y
» mettent jamais la main sans nécessité ;
» ni sans murmure : mais les usurpa-
» teurs de l'autorité souveraine regar-
» dent le bien du peuple comme leur
» proie , sont avides de sa substance ;
» & la dernière goutte de son sang est
» la dernière borne de leur cupidité ».

Passant ensuite à des imputations plus
odieuses encore , s'il est possible , on tâ-
choit de justifier la prise des armes par
les abus que le cardinal avoit fait de
l'autorité : on rappelloit & la prison du
duc de Beaufort trouvé ensuite inno-

cent , & celle du maréchal de la Mothe puni des caprices de la fortune , & l'emprisonnement de Barillon de Broussel , &c. & la mort violente du premier , quoique rien ne prouvât cette mort violente ; & les outrages publics faits à toutes les compagnies souveraines , principalement au parlement ; & la nécessité d'interposer l'autorité de ce corps , pour arrêter soit l'épuisement total , soit les murmures du peuple , soit l'impatience de tous les ordres fatigués par tant d'oppressions , tant d'opprobres , reçus coup-sur-coup.

» Ce n'étoit pas contre le Roi qu'on
» prenoit les armes , c'étoit contre le
» ministre. On ne vouloit pas encourir
» les reproches de Dieu & des hommes
» d'avoir laissé périr lâchement son Roi
» par les mains d'un tyran qui n'opprimoit
» alors la compagnie & la capitale ,
» que pour opprimer ensuite plus sûre-
» ment le monarque lui-même. On ne
» commettoit donc pas un crime , un

1649. » acte de rebellion , on ne suivoit quē
» les impressions du plus sacré des de-
» voirs. L'arrêt de proscription contre
» le ministre n'étoit pas moins légitime.
» Sans cet arrêt , *ou le souverain étoit*
» *déshonoré à jamais par la ruine de son*
» *parlement , ou la défense couvroit à*
» *jamais le parlement d'une criminelle*
» *infamie.*

Tous ces prétextes grossiers étoient enveloppés dans les termes ordinaires de fidélité d'obéissance & de respect ; plus les injures étoient outrageantes , plus ces protestations étoient multipliées. On alloit plus loin : *la mort même , avec toutes ses pompes , n'étoit pas capable d'effrayer autant que le plus léger défaut de soumission.* C'étoit beaucoup avancer , mais on peut tout dire , quand on a les armes à la main ; on ne risque que d'en paroître un peu plus ridicule.

Ce terrible manifeste n'étoit pas la seule piece violente contre le ministre : le coadjuteur en avoit fait signer une

aux généraux & aux principaux seigneurs du parti. Gondy , fatigué de jouer le rôle obscur de sentinelle dans les salles du palais , aspirait à un autre moins déshonorant dans la grand-chambre. Jusqu'alors il avoit été l'ame du parti , mais si secrètement que son amour-propre en avoit été pour ainsi dire blessé : le personnage de scélérat subalterne l'avilissoit à ses propres yeux ; il vouloit avoir rang & voix délibérative au parlement , à la place de son oncle , comme si le titre de coadjuteur lui eût laissé quelque pouvoir à exercer , quelque prérogative à prétendre autre part qu'à l'église. Le premier président , qui sentoît combien cette installation pouvoit causer de maux à la cour , & nuire aux ouvertures de la paix , s'y opposa de tout son pouvoir : mais le parti de Gondy se trouva le plus fort : on cita des exemples vrais ou supposés , où les coadjuteurs avoient remplacé l'archevêque , & Gondy fut reçu conseiller.

Motteville.
Kerz.

Le 18.

L'après-dinée du même jour , pour

1649.

lier les généraux & les officiers , Gondy leur fit signer un acte d'union , dont il garda l'original. On le colora des mêmes prétextes dont le parlement s'étoit servi dans son manifeste. » C'étoit pour » conserver l'état & l'autorité royale , » pour la maintenir dans son lustre & » dans son éclat , terni par la mauvaise » administration du cardinal Mazarin , » par ses actions injustes & violentes , » par l'oppression des cours souveraines , » par l'anéantissement des loix fondamentales du royaume , qu'on promettoit , qu'on juroit conjointement » d'employer & ses biens & sa vie : on » vouloit être regardé comme des hommes sans foi & sans honneur , si l'on » étoit assez lâche pour accepter aucune » offre , aucune condition ; à moins » que , selon les termes de l'arrêt du » parlement , le cardinal ne fût chassé » du royaume , comme perturbateur » du repos public. Dans l'exécution d'un » dessein si juste , si légitime , si univer-

» fellement avoué , on n'auroit aucun
» égard à l'intérêt particulier , on ne
» se désuniroit point , on ne traite-
» roit point séparément , pour quelque
» cause , sous quelque prétexte que ce
» pût être : enfin , on s'en rapporte-
» roit entièrement à la décision du
» parlement , pour les prétentions que
» chacun des contractans pourroit for-
» mer.

Ce serment de l'union n'étoit ni aussi affreux ni aussi fanatique que celui de la ligue , quoique ce dernier en eût sans doute suggéré l'idée. Mais aussi il ne s'agissoit pas de religion dans cette guerre , & il y avoit trop peu de temps qu'on étoit sorti de ces sortes de discordes pour les renouveler. Si l'on en eût cru le coadjuteur , on auroit cependant fait prendre le change au peuple ; & il ne tint pas à son artificieuse éloquence , que le feu de ces dissensions infernales ne se rallumât , & que l'intrigant prélat ne mît encore ici l'abomination dans le ridi-

1649.

Le 25.

Talon.

Nemours.

cule : mais en vain il monta dans la chaire de vérité , pour souffler l'esprit de fanatisme & de superstition : en vain peignant les miseres & les tribulations publiques , il voulut en rejeter la cause sur le courroux du ciel , irrité contre l'odieux ministre que l'on proscrivoit ; en vain il s'efforça de faire la cause de Dieu de celle des hommes. Ses artificieuses déclamations indignèrent plus qu'elles ne séduisirent : un murmure désapprobateur s'éleva dans tout son auditoire , & lui apprit qu'on pouvoit quelquefois se laisser entraîner dans la faction , mais qu'on rejettoit avec horreur le prêtre séditieux qui osoit ériger la révolte en principes ; il s'apperçut de l'indignation qui se peignoit sur tous les visages , & rougit d'une démarche que la politique avoit si peu réfléchié ; mais voulant du moins dérober son trouble & sa honte aux regards clairvoyans , il feignit de se trouver mal , & quitta la chaire , sans avoir

terminé son imprudente homélie (1). ~~_____~~

1649.

(1) Le coadjuteur , pour faire intervenir la religion dans son parti , ne se borna point à prêcher : il fit encore imprimer des libelles où il prétendoit prouver que la religion étoit en danger. Il est à croire du moins qu'il est ou l'auteur ou l'instigateur d'une piece intitulée , *maximes morales & chrétiennes pour le repos des consciences dans les affaires présentes*. Cette œuvre de ténèbres ne présente par-tout que le langage de l'anarchie & de la sédition , & sous prétexte de droits de l'Eglise violés , de temples profanés , de vases sacrés enlevés , de ministres outragés , il prêche par-tout les maximes les plus dangereuses , les plus absurdes , les plus révoltantes. La principale & celle sur laquelle roulent toutes les autres est celle-ci : « comme les rois sont les » lieutenans de Dieu pour la conduite temporelle des hommes , c'est de Dieu & non pas » des rois que les hommes doivent prendre des » loix & des ordonnances ; comme l'ame est » plus précieuse que le corps , & l'intérêt du salut plus précieux que celui de la fortune , les » maximes de la religion doivent être les regles » de la politique ; de sorte qu'on ne doit obéir

1649. C'étoit en effet une grande faute dans Gondy, que de n'avoir pas mieux connu le tems & les circonstances. La tête remplie de tous les moyens que de tout tems les chefs de parti avoient mis en usage pour émouvoir les peuples, il n'avoit point pensé que la fronde n'étoit point la ligue, & que ce qui échauffe un parti peut anéantir l'autre. Il lui étoit cependant facile de reconnoître le caractère de celui qu'il avoit créé : jamais il ne se démentit. Sous Henri III & son immortel successeur, la nation avoit été jetée hors de sa sphere; sous Mazarin elle y étoit absolument rentrée; sous les Guises,

» aux rois que lorsqu'il est bien clair que leurs
 » ordres sont d'accord avec la religion & les instructions de ses ministres ». De ce principe passant aux plus absurdes conséquences, l'auteur débite avec assurance tout ce que l'indépendance, la calomnie, l'ambition sous le masque du zèle, ont jamais dicté de plus séditieux & de plus punissable.

le fanatisme venoit mettre son poignard dans les mains des rebelles ; sous Gondy, la folie leur présentoit sa marotte. Jamais la licence de l'anarchie ne s'étoit en effet portée à de pareils excès d'intempérance , de débauches & de satyres. La présence du prince de Conty avoit bien un peu calmé les éclats de cette joie brutale , où s'emporte une bruyante populace délivrée de tout frein & de toute crainte : mais si , aux cris affreux , ou plutôt aux hurlemens , aux imprécations contre Mazarin , aux menaces , aux violences contre ses partisans , aux outrages contre la reine , à l'ivresse , à la fureur , avoient succédé l'ordre & la police , la modération n'y avoit rien gagné : la licence s'épancha d'un autre côté , & se tourna dans la gaieté la plus dissolue. C'étoit sur-tout dans les réduits de la débauche & dans les cabarets qu'elle s'emportoit aux plus audacieux excès ; c'étoit là que se tenoient les conseils , & qu'on délibéroit sur les matieres les

1649.

Nemours.
Joly.

plus importantes ; c'étoit de cette source féconde que s'échappoient chaque jour des torrens de libelles & d'épigrammes , où la calomnie , où la fatyre s'épuisoient en sarcasmes & en plaisanteries , sans respect ni de rang ni de parti , contre la faction & contre la cour , contre les chefs & contre les plus simples particuliers. Ni le coadjuteur , ni le duc de Beaufort , ni Conry , ni Marillac , ni leur commune maîtresse , n'étoient à l'abri des traits qui fondoient de toutes parts sur Paris (1). Ils étoient la plupart

(1) Il seroit trop long de rapporter toutes les turlupinades qu'on faisoit des généraux & des autres factieux. Je ne citerai que quelques strophes des vaudevilles du temps , pour faire connoître l'idée que dans le parti même on avoit de ces messieurs. Voici ce qu'on lit dans divers triolets :

Sur le coadjuteur.

Monseigneur le coadjuteur

Veut avoir part au ministère :

si piquans que le cœur de la duchesse
de Longueville, en resta pour toujours 1649.

On dit qu'il est fourbe & menteur,
Monseigneur le coadjuteur.
Le petit frere, avec la sœur (1),
Seront fourbés, c'est chose claire :
Monseigneur le coadjuteur,
Veut avoir part au ministère.

Sur le prince de Conty & sa sœur.

Le jeune prince de Conty
Fait des merveilles à son âge ;
Il est chef d'un fort grand parti
Le jeune prince de Conty.
Combien de fois est-il sorti
Pour donner aux vivres passage ?
Le jeune prince de Conty
Fait des merveilles à son âge.

Autre leçon.

Le petit prince de Conty
S'est déclaré pour notre ville ;
Il n'eût jamais pris son parti

(1) Le prince de Conty & la duchesse de Longueville.

1649.

ulcéré, & qu'elle commença dès-lors à
nourrir un secret ressentiment pour un

Le petit prince de Conty ,
S'il n'avoit été perverti
Par les conseils de Longueville :
Le petit prince de Conty
S'est déclaré pour notre ville.

Sur le duc de Bouillon.

Admirons monsieur de Bouillon ;
C'est un Mars quand il a la goutte :
Son conseil est toujours fort bon ,
Admirons monsieur de Bouillon.
Il est sage comme un Caton ;
On fait fort bien quand on l'écoute.
Admirons monsieur de Bouillon ,
C'est un Mars quand il a la goutte.

Autre leçon.

Le brave monsieur de Bouillon
Est incommodé de la goutte.
Il est hardi comme un lion
Le brave monsieur de Bouillon :
Mais s'il faut rompre un bataillon
Ou mettre Condé en déroute ,

parti où elle étoit si peu ménagée. Les officiers ne trouvoient pas non plus d'é- 1649.

Le brave monsieur de Bouillon
Est incommodé de la goutte.

Sur les généraux.

Qu'il fait beau voir nos généraux ,
Dans l'enceinte de nos murailles ,
Monter dessus leurs grands chevaux !
Qu'il fait beau voir nos généraux !
Dieu les préserve de tous maux
Et de combats & de batailles !
Qu'il fait beau voir nos généraux
Dans l'enceinte de nos murailles !

Sur le duc de Beaufort.

Le vaillant monsieur de Beaufort (1)
Est pour le moins le roi des halles :
Il est courtois , il est accord
Le vaillant monsieur de Beaufort :

(1) Le duc se fâchoit de trouver son nom dans des vau-
devilles , & disoit souvent , *je ne veux pas qu'on me mette
en rime.* Sur quoi le prince de Guéméné répartit une
fois , *monsieur de Beaufort a tort de se fâcher , car avant ces
chansons , il n'avoit ni rimes ni raison.*

1649. gide pour se garantir, & ils n'étoient
connus la plupart que par la foule de

Mais si Paris est le plus fort
Et que la France se cabale ,
Le vaillant monsieur de Beaufort
Est pour le moins le roi des halles.

Sur le parlement.

Ils ne seront donc pas pendus
Ces coquins de parlementaires ?
Ces gens qui font les entendus ,
Ils ne seront donc pas pendus ?
Mais les princes seront tondus
Dans la suite de ces affaires :
Ils ne seront donc pas pendus ,
Ces coquins de parlementaires ?

Autre d'une chanson.

Que tu nous causes de tourment ;
Fâcheux parlement !
Que tes arrêts
Sont ennemis de tous nos intérêts !
Le carnaval a perdu tous ses charmes ;
Tout est en armes ,
Et les amours
Sont effrayés par le bruit des tambours.

vaudevilles que la presse vomissoit journellement contre eux.

1649

Mézerai , qui alors n'étoit connu que sous le nom d'Eudes , faisoit pour ainsi dire ses premieres armes dans ce genre d'escrime , & il y réussissoit parce que dès-lors il laissoit échapper cet esprit caustique , qui a fait la fortune de ses histoires : réduit par la misere au dan-

On en vint jusqu'à ce point de démence de se louer des horreurs qu'on éprouvoit , & de regretter autant les momens du siege , que St, Evremont regrettoit les beaux jours de la régence. Voici ce qu'on lit dans les mêmes triolets , après un couplet trop ordurier pour trouver ici sa place :

Bon Dieu ! Le bon temps que c'étoit

A Paris durant la famine !

Tout le monde s'entrebaïsoit

A Paris durant la famine :

La plus belle se contentoit

D'un simple boisseau de farine :

Bon Dieu le bon temps que c'étoit

A Paris durant la famine !

1649.

gereux métier de méchant & de calomniateur, il se préparoit à des écrits plus honnêtes par une foule de satyres aussi infâmes que grossières, à la tête desquels il avoit l'audace de mettre son nom, ou du moins un nom qui le désignoit, (*Sandricourt*). Plaignons les caprices de la fortune, qui inspireroit de si viles productions à un homme né pour de plus grandes choses (1).

(1) Mézerai ne se contentoit pas d'écrire contre la Reine, le ministre & le gouvernement, il vouloit que tous ses entours partageassent ses sentimens & sa hardiesse. Il avoit un frere célèbre par sa piété, nommé le pere Eudes; il abusa de sa simplicité pour l'engager à traiter dans un sermon, devant la régente, les matieres de l'administration. Pendant que ce bon prêtre s'échappoit dans la chaire aux libertés les plus dangereuses, son malin instigateur étoit, lui, dans un coin de l'église, riant avec indécence de la stupidité de son frere, qui menaçoit du jugement de Dieu & des peines de l'enfer, *ces sang-sues malheureuses ve-*

Marigny n'avoit garde d'enfouir son talent dans une occasion aussi favorable pour le faire briller. Paris étoit inondé de ses chansons & de ses ballades, & il pouvoit se flatter d'être le premier dans un genre médiocre, il est vrai, mais brillant de la lumière de l'éclair qui ne dure qu'un moment; il n'avoit qu'un rival, c'étoit le baron de Blot, son ami, & gentilhomme du duc d'Orléans. Ses faillies & son esprit lui firent la réputation la plus avantageuse dans le genre des chansons, des vaudevilles & sur-tout des impromptu: mais c'étoit une de ces réputations dont s'effraieroit une ame honnête. Eleve de Théophile, ami de Des-Barreaux, de St. Pavin & de Chapelle, toutes ses productions se res-

1649.

nues d'au-delà des monts, qu'il n'étoit pas besoin de nommer pour les mieux désigner. Ce ne fut pas tout; le caustique historien, au sortir du sermon, alla reprocher au téméraire prédicateur qu'il n'en avoit pas dit assez.

1649.

sentoient de ces liaisons impies. L'épicurisme le plus décidé en faisoit le fonds ; l'obscurité la plus dégoûtante , la satyre la plus amere en faisoient les ornemens.

Tandis que ces deux caustiques esprits se disputoient de méchanceté , un autre venoit leur contester la palme ; c'étoit l'auteur de la mazarinade (1), ce

(1) Cette piece satirico-burlesque , qui fit un bruit étonnant dans le temps de la guerre de Paris , ne mérite pas qu'un honnête-homme daigne y jeter les yeux ; c'est un tissu infâme de calomnies ou d'éloges plats , dans ce style proscrit par Boileau & renvoyé aux plaisans des halles ou aux chansonniers du pont-neuf. Il y a peu de satyres où le cardinal Mazarin ait été aussi défiguré : Scarron lui reproche mille choses , & entre autres :

D'avoir fait prendre un faux bouillon
Au feu président Barillon.

Ce qui ne mérite pas plus de croyance que lorsqu'il lui reproche plus bas :

Trivelin

Trivelin célèbre, aussi connu par la singulière tournure de son esprit que par la vénalité de sa plume, plus fameux encore par l'étonnante fortune de sa veuve, que par le burlesque de son style ; ce Scarron, qui ne devoit les disgrâces de son corps qu'à la débauche, & qu'à la nature les faillies de son esprit. Louangeur à gages de Mazarin, il lui avoit d'abord prodigué les éloges, & dédié des livres ; puis détruisant bientôt l'autel où il avoit sacrifié, il se vendoit au coadjuteur, il lui dédioit la première partie de son roman comique, le seul de ses ouvrages supportable, & composoit la mazarinade, écrit alors aussi couru qu'il est justement méprisé à pré-

D'avoir osé choquer Gaston,
Prince en sagesse un vrai Caton.

On trouve encore dans les recueils de la fronde, des vers intitulés *voyage du sieur Scarron en Amérique*, pièce aussi mauvaise que la mazarinade.

1649.

sent , comme toutes les productions qui ne sont que le fruit de la méchanceté , du libertinage & d'une platitude plaisante. Ses grossières & basses turlupinades étoient alors dévorées , parce que tout ce qui est de faction est toujours ravissant ; l'esprit de parti s'est dissipé , & les mazarinades n'excitent plus que deux sentimens , le dégoût & l'ennui.

Mais parmi ces écrivains mordans , qui épanchoient leur bile ou sur Mazarin ou sur ses adversaires , n'oublions pas l'implacable ennemi de l'antimoine des jésuites & des apothicaires , cet enjoué & caustique médecin , dont la plume n'avoit garde de respecter les hommes , puisqu'à peine elle respectoit Dieu même : on voit bien que je veux parler de Gui-Patin. Si on ne peut le placer dans le rang de ces écrivains mercénaires , en qui l'audace ou la faim suppléoit au génie , il n'en étoit pas moins ardent persécuteur de Mazarin. Sous le nom de lettres , il envoyoit des *factum* con-

tre le cardinal , à ses amis dans les provinces (1), & sa plume paroïssoit plutôt trempée dans le fiel que dans l'encre. Ses conversations particulieres ne ménageoient pas davantage le ministre dans la capitale , & s'il ne faisoit pas gémir la presse pour le déchirer , la langue du moderne Arétin étoit encore plus cruelle.

1649.

(1) Pour donner une idée du style de Guipatin à l'égard de Mazarin , il n'est besoin que de copier quelques-unes de ses expressions. « Le
 » Mazarin , dit-il dans une de ses lettres , est le
 » malheur de la Reine & son démon , & par
 » conséquent le nôtre : je ne l'aime non plus
 » que le diable , & le tiens pour ce qu'il est ,
 » *merus nebulo* , un pur faquin , un pantalon à
 » rouge bonnet & un bareleur à longue robe.
 » *Et ailleurs* : il ne s'en est fallu que 100000
 » écus en mon patrimoine , que je n'aie été
 » conseiller de la cour & frondeur aussi hardi
 » que pas un. *Et ailleurs* : un moine m'a autre-
 » fois appris la définition d'un cardinal : *est ani-*
 » *mal rubrum , callidum & rapax , capax & vo-*
 » *rax omnium beneficiorum.*

Let. nouv.
112mc.

1649.

Nemours.

On imagine assez quelle sensation dût faire dans tout Paris cette contagion d'écrire & de médire, qui s'étoit emparée de tous les esprits; à quelles scènes, à quels entretiens burlesques elle donnoit naissance; combien cette joie facétieuse & pétulante, qui se nourrissoit également dans la raillerie & dans la débauche, devoit faire de progrès & promptement se communiquer. Elle passa jusqu'à la cour; Condé y trouvoit un aliment trop analogue à son caractère pour le dédaigner. L'esprit, le génie, les exploits, les prétentions, les entreprises des frondeurs, tout devenoit la matière de ses contes amusans, tout passoit sous le tranchant de ses plaisanteries. Chaque jour il égayoit le cercle de la Reine par le persiflage le plus accablant pour ses ennemis; ceux-ci lui inspiroient même un si profond mépris, qu'il disoit ordinairement que cette guerre ne méritoit d'être traitée qu'en vers burlesques; je ne fais s'il avoit rai-

son , mais c'étoit du moins déprimer ses futurs exploits & prêter le flanc aux 1649.
railleries , pour avoir fait si peu dans
une occasion qui lui paroissoit si facile.

On dit même que sa gaiété s'étendit Ibid.
jusqu'à vouloir étonner les Parisiens par
les craintes les plus frivoles. Quand on
lui amenoit quelques bourgeois faits
prisonniers , il se plaisoit à leur faire
croire qu'il ne se nourrissoit que d'oreil-
les de Parisiens. Si j'affirmois une pa-
reille anecdote à mes lecteurs , ce seroit
vouloir leur faire croire des absurdités
bien révoltantes. Un homme de génie ,
tel que le prince de Condé , ne pouvoit
recourir à de pareils moyens pour inspi-
rer la terreur , & il n'y avoit pas de
Parisien , si stupide qu'on le suppose ,
à qui une telle supposition pût inspirer
de la terreur. Remarquez d'ailleurs que
ce fait apocriphe ne se trouve que dans
mad. de Nemours , & que ce ne seroit
pas la première fois que cette dame se
seroit plu à amuser aux dépens de la

1649.

vérité. Mais c'est assez nous occuper de folies , revenons à des événemens plus sérieux pour les deux partis , aux opérations militaires.

C H A P I T R E X.

Opérations militaires. Convois qui entrent dans Paris. Diverses sorties des généraux. Prise de Charenton.

Nous avons vu quels étoient les postes dont s'étoit emparé le prince de Condé ; ils étoient trop multipliés pour son armée ; & , pour agir plus vigoureusement , pour ne point s'exposer à être battu en détail , à voir fondre ses troupes peu-à-peu , il fut obligé de se réduire à un plus petit nombre de quartiers. Il s'étoit donc borné à trois , commandés , l'un par le maréchal Dupleffis-Prâlin , qui occupoit St. Denis ; l'autre , par Palluau , qui gardoit Seve ; & le

troisième, par le maréchal de Grammont qui, posté à St. Cloud, bouchoit le passage à tous les vivres qu'on auroit pu faire entrer de ce côté. Condé lui-même, toujours à cheval, couroit de quartiers en quartiers, bravant toutes les fatigues & toutes les intempéries de la saison, & donnant dans cet hyver, qui fut extrêmement rude, l'exemple du général le plus actif & le plus vigilant. Ses officiers étoient harassés de le suivre nuit & jour dans le froid le plus rigoureux, & ils avouent que jamais campagne n'avoit encore été aussi fatigante sous ses ordres.

1649.

Mém. de
Chavagnac.

Jusqu'alors toutes ses opérations s'étoient bornées à empêcher le passage des vivres, à enlever quelques convois, à détruire quelques moulins, à se saisir de quelques sacs de farine, de quelques charrettes de pain de Gonesse, qu'on menoit en triomphe à St. Germain, & dont on faisoit autant de fères que des plus nobles trophées. L'armée parle-

Mém. de
Mademoiselle.

1649.

Motteville.
Le 17 Janv.

mentaire n'avoit point encore paru ; non que les généraux manquaient de courage & d'expérience , mais parce qu'ils sentoient eux-mêmes la foiblesse de leurs troupes & craignoient de marquer leur première sortie par un échec. Enfin le maréchal de la Mothe tenta le premier de les aguérir , & sortit à la tête de cent chevaux , dans l'intention de fondre à l'improviste sur le quartier de St. Denis ; mais Dupleffis Prâlin étant venu à leur rencontre , ces braves champions se débanderent en galoppant du côté de Paris ; ils y furent reçus avec les huées & les brocards de la populace , mais ils trouverent une excuse , dans le respect qui les avoit empêchés de tirer les premiers sur les troupes du Roi.

Le 21.

Cette scene n'étoit pas encourageante pour les généraux ; cependant , comme les vivres commençoient à devenir plus rares , on tenta une nouvelle sortie , & comme on la fit plus générale , on en attendoit plus de succès ; mais un con-

voit à la rencontre duquel on alloit ne parut point, les troupes de Condé ne se trouverent point de ce côté.

1649.

Le duc de Beaufort voulut effacer la honte de toutes ces entreprises. Condé s'étoit emparé de Corbeil, & y avoit mis douze cents hommes sous les ordres de Navailles, depuis duc; Beaufort crut qu'en les délogeant & en ouvrant le passage de la seine, il alloit se couvrir d'une gloire immortelle. Il sort en conséquence avec le maréchal de la Mothe, à la tête de six mille hommes, suivis d'une foule de bourgeois, qui tous s'imaginent courir plutôt au triomphe qu'au combat. Le duc, monté ce jour-là sur un superbe cheval blanc, avoit rehaussé sa bonne mine par quantité de plumes blanches dont son chapeau étoit chargé. Le peuple, en le voyant partir, le combloit de bénédiction; le prince de Conty le conduisoit jusqu'à la porte, & le coadjuteur, briguant toute espece de gloire, l'accompagnoit; enfin jamais

Morteville.
& tous les
memoires.

Le 24.

1649.

expédition n'avoit commencé sous des auspices aussi favorables, n'avoit promis tant de gloire ; mais le succès ne répondit point à de si flatteuses apparences. L'armée n'alla point jusqu'à Corbeil ; le prince de Condé & le duc d'Orléans leur épargnerent la moitié du chemin , en venant se poster au moulin de Charenton où ils passerent la nuit sur une hauteur , par le froid le plus piquant. Cette nouvelle glaça un peu le courage des frondeurs, qui s'arrêterent à Juvisy ; mais le lendemain à la pointe du jour , les allarmes furent bien plus vives , quand on apprit que le maréchal de Grammont s'avançoit pour fondre sur les rebelles. Alors toutes les idées de gloire s'évanouissent ; la crainte des chansons , des sarcasmes des épigrammes se dissipent ; on ne voit que le danger d'être enveloppés , massacrés , dispersés ; le sentiment de la honte cede à celui de l'effroi ; on se débande , on se dissipe , on vole du côté de Paris , mal-

gré les cris & les efforts du général pour
retenir la multitude. Enfin se voyant
presque seul , le duc est lui-même obligé
de disparoître sans avoir vu l'ennemi ;
& suivant le mouvement que cette
troupe effrayée lui communique , il ren-
tre avec elle dans ses murs au milieu des
brocards les plus sanglans.

On ne s'attend pas sans doute à re-
trouver ici toutes les escarmouches , tous
les petits combats qui se donnerent au-
tour de Paris. Le récit en deviendrait
fastidieux & ne présenteroit jamais que
les mêmes événemens ; la lâcheté d'un
côté , le courage de l'autre ; ici le dé-
fordre & la confusion ; là , la regle &
la discipline , le plus petit nombre triom-
phant du plus grand , les frondeurs tou-
jours battus & toujours hués , des régi-
mens entiers fuyant devant de simples
compagnies , quelques convois amenés
par la Boulaie ou Noirmoutiers , beau-
coup d'autres enlevés par les royalistes ,
Lagni , Vincennes & Montlhéry deve-

1649.

nus fameux par de petits échecs , qui à peine aujourd'hui obtiendroient le nom de rencontres : ce feroit toujours le même caractère , le même résultat , le même spectacle. Passons donc à l'événement le plus intéressant de cette guerre , le seul important pour les deux partis , le seul où il se fît réellement de grandes choses avec de petits moyens , le seul où la valeur combattit réellement contre la valeur : parlons de la prise de Charenton.

La Rochef.

Condé s'étoit d'abord emparé de ce poste , puis l'avoit bientôt abandonné , moins encore comme inutile , que pour ne pas diviser ses forces. Les frondeurs , à qui il parut utile pour favoriser leurs convois , s'y fortifierent sous les ordres du marquis de Chanleu , qui y conduisit trois mille hommes des moins mauvaises troupes. De nouvelles réflexions décidèrent Condé à se ressaisir du quartier qu'il avoit évacué & même à s'emparer de Brie-Comte-Robert & de Lésigny , que jusqu'alors il avoit négligé plus par

impuissance que par raison. Il s'étoit ~~_____~~
d'abord persuadé avec le Tellier , que 1649.
le blocus ne dureroit pas plus de quinze
jours , ce qui l'avoit décidé à ne point
désunir ses troupes & à les garder le
plus près de la capitale qu'il lui étoit
possible : mais outre qu'il ne pouvoit pas
faire une contrevallation bien exacte ,
& que ses troupes étant d'un côté , les
convois entroient de l'autre , son armée
elle-même contribuoit à faire traîner ce Montglas
blocus en longueur. Ses soldats , profi-
tant des longues nuits d'hiver , portoient
à Paris tous les vivres qu'ils pouvoient
piller , assurés de les vendre chèrement.
Les payfans de leur côté sembloient dis-
puter avec eux à qui approvisionneroit
la capitale : ils se glissoient secrètement
aux pieds des murs , chargés de hottes
remplies de pain & de viande qu'ils
vendoient au poids de l'or. Aussi ai-
moient-ils mieux courir tous les risques
d'un pareil commerce , que d'aller à St.
Germain , où ils n'étoient point payés ,

1649. & pour leur faire porter leurs denrées à la cour, il falloit que les soldats les y traînaissent avec violence. Outre ces rafraîchissemens, - qui donnoient à Paris l'air de l'abondance, tandis que St. Germain languissoit dans la plus affreuse disette, les provinces s'empressoient d'y apporter en foule leurs denrées, parce que l'argent y regorgeoit, & qu'il n'y avoit rien à perdre à de pareils échanges. Les bourgeois, fiers de leur aisance; étoient loin de parler de paix & de chasser les chefs de la faction, comme on se l'étoit promis. Après un mois de siege, la cour se trouvoit au même point qu'au premier jour, avec cette différence que le peuple, revenu de sa premiere surprise, devenoit plus insolent à la vue de son armée, de ses vivres & de l'argent qui circuloit de tous côtés.

Retz.

Toutes ces considérations affligeoient Condé sans l'abattre. La crainte de voir flétrir ses lauriers dans une expédition,

qu'il avoit d'abord crue si facile , & pour laquelle il avoit témoigné tant de mépris , le fit résoudre aux plus grandes extrémités. Il espéroit d'un côté , qu'en donnant de la terreur à ses ennemis par quelque expédition vigoureuse , il leur inspireroit des pensées de soumission ; de l'autre , qu'en se rendant maître absolument des passages de la Brie , d'où venoient les plus grands secours , Paris alors réellement ou presque entièrement affamé deviendrait plus traitable. Il fit en conséquence toutes ses dispositions pour l'attaque de Charenton , la nuit du 7 au 8 Février.

Il rassemble la plupart des troupes de ses différens quartiers , & en fait un corps d'environ six mille hommes , dont plus de la moitié étoit de cavalerie. Le duc d'Orléans , les grands , les ministres , tout ce qu'il y a de considérable à la cour , s'empresse de venir grossir la foule des spectateurs ou des combattans. Condé divise son armée en deux parties,

1649.

Le 3 Fév.

Mém. de
Bussy ; de
Chavignac.
Mottev.
Retz.
La Rochef.
&c.

1649.

l'infanterie pour faire l'attaque , la cavalerie & quelque reste de l'infanterie pour la couvrir. Il la place en bataille depuis le coin du parc jusqu'à Conflans , faisant face à Paris , & se préparant avec elle à fondre sur quatorze ou quinze mille hommes sortis de la capitale au bruit de cette expédition.

Dans cet intervalle , l'infanterie divisée en trois corps sous trois officiers généraux , à la tête desquels étoit le duc de Châtillon , commence l'attaque à la pointe du jour. Le duc au premier rang avec les enfans perdus du régiment de Persan , escorté du jeune Bouteville , depuis si fameux sous le nom de Luxembourg , & de cinq ou six braves de la même trempe , fond avec impétuosité sur les retranchemens qu'avoit élevés Chanleu , pour arrêter le premier feu des assaillans. Malgré la vigoureuse résistance du marquis , malgré sa mousqueterie & son canon , cinq barricades sont emportées dans moins de cinq

quarts d'heures. Chanleu, désespéré de voir sa valeur si mal récompensée , fait des efforts prodigieux pour retarder le moment de son entière défaite. Il s'élan-
ce, il presse, il perce, il tue : tout couvert de sang & de fumée , il veut regagner le terrain qu'il a perdu : en vain il voit ses meilleurs officiers tués à ses côtés, la plus grande partie de ses neuf régimens ou échappés ou dispersés , il lui reste encore une barricade vers le pont , il s'y réfugie & recommence un nouveau combat.

La résistance ne pouvoit être longue ; accablé par le nombre , percé de coups , presque seul au milieu des flots d'ennemis qui l'inondent , en vain on le presse de se rendre , en vain on lui offre la vie : il répond *qu'elle a toujours été pour lui un présent si fatal, qu'il aime mieux la quitter dans le lit de l'honneur, que d'aller la perdre sur un échaffaud.* Dans son noble désespoir, digne d'une meilleure cause, il ramasse le reste de

1649.

Moreau.

1649.

ses forces & tâche du moins de vendre chèrement sa vie ; un coup fatal l'atteint , il tombe , il se relève , mais hors de combat , il abandonne enfin son dernier retranchement & va à pas lents expirer dans une écurie.

Chanleu n'étoit plus , la victoire étoit décidée : Châtillon , qui avoit fait des prodiges de valeur , ne voyant plus d'ennemis à combattre dans cette rue , court dans une autre cueillir de nouveaux lauriers : mais au moment qu'il se félicite d'assurer sa conquête & de recevoir le bâton de maréchal , pour prix de tant de travaux , un coup de mousquet , le dernier peut-être qu'on tira dans cette sanglante journée , le frappe dans les reins , il tombe , on le transporte avec peine vers le temple qu'avoient les protestans à Charenton , & il expire le lendemain dans les bras de ses amis.

Condé pleura sur des trophées qui lui coûtoient Châtillon : sa sensibilité

dans cette occasion fait honneur à son
ame, & prouve, que quoique prince,
il étoit digne d'avoir des amis. Il fut
long-temps inconsolable; & tel qu'A-
chille après la perte de Patrocle, peut-
être est-ce à ses regrets qu'il faut attri-
buer la permission barbare accordée à
l'infanterie de dévaster Charenton, tout
le reste de cette fatale journée. Elle s'y
livra à toutes les fureurs que la solda-
tesque effrénée se permet en de telle
occasions, & ce malheureux poste es-
suya toutes les horreurs d'une place prise
d'assaut. C'étoit un sacrifice bien cruel
aux mânes de Châtillon, qui furent bien
plus honorés par le regret qu'il causa aux
deux partis, & sur-tout par les superbes
funérailles qu'on lui fit à St. Denis au
milieu des héros dont à vingt-sept ans il
avoit égalé la gloire.

Le vainqueur pouvoit pleurer sur sa
victoire, il l'avoit payée chèrement.
Elle lui coûtoit une quinzaine de ses
meilleurs officiers, parmi lesquels il re-

1649.

Mém. de
Bussy.

1649.

Retz.

Montglar.
Montpens.

gretta sur-tout le comte de Dornes ; ainsi que Châtillon de l'illustre maison de Coligny , sans compter les soldats que la mousqueterie & le fer du brave Chanleu avoient moissonnés. Mais il eut lieu de se consoler par la grandeur du triomphe , si rien peut consoler d'un triomphe remporté sur ses concitoyens. La victoire fut complete ; bagage , artillerie , drapeaux , tout tomba dans son pouvoir ; les neuf régimens qui formoient la garnison furent presque entièrement passés au fil de l'épée ; quatre-vingts de leurs généreux officiers restèrent sur le carreau , & à peine s'en échappa-t-il un : ce fut le marquis de Cugnac , petit-fils du maréchal de la Force. Il se sauva par une bonne fortune qui figureroit mieux dans un roman que dans une histoire : un quartier de glace qui se détacha de la rivière , & sur lequel il sauta du haut du pont où il combattoit , le porta heureusement à Paris , après avoir fait des prodiges

de valeur à la tête de son régiment. Les
braves de cette famille sembloient des-
tinés à des délivrances miraculeuses ;
tout le monde fait comment son grand
pere se déroba au massacre de la St.
Barthelemy.

1649.

On est sans doute étonné que les qua-
torze ou quinze mille hommes , sortis
de Paris , restassent paisibles spectateurs ,
tandis qu'on s'égorgeoit ainsi pour eux à
Charenton. Cette inaction ne doit rien
avoir de surprenant , si l'on se rappelle
l'extrême lâcheté dont tous ces bourgeois
avoient déjà donné tant de preuves. La
mésintelligence des généraux y contri-
bua aussi. Le duc de Bouillon , sur l'avis
de l'attaque de Charenton , avoit voulu
qu'on l'évacuât ; le duc d'Elbeuf qui ai-
moit Chanleu , & se figuroit lui procu-
rer de la gloire sans péril , dans la sup-
position où il étoit que le bruit de cette
attaque ne se réaliseroit pas , avoit été
d'avis d'ordonner à Chanleu de tenir
jusqu'à ce qu'on vint le secourir.

Retz.

1649. Cependant on s'étoit préparé à remplir cette promesse , & toutes les troupes avoient commencé la veille dès les onze heures à défiler hors de Paris , mais avec tant de lenteur que le lendemain Charenton étoit pris , qu'on voyoit encore leur arriere garde au milieu de la place royale. On peut juger quel fondement les généraux pouvoient faire sur de pareilles troupes ; Condé leur parut d'ailleurs si bien posté , que , bien qu'ils fussent deux fois plus forts que lui , qu'ils se sentissent soutenus de plus de trente mille hommes sortis de Paris , pour être témoins de la bataille , ils n'osèrent la hazarder : ils resterent constamment auprès des Pique-puces , vis-à-vis desquels ils s'étoient rangés , sans songer seulement à passer la vallée de Fécamp qui les séparoit des royalistes.

Motteville.
Montglat.

Condé n'étoit pas assez téméraire pour leur épargner la moitié du chemin , son dessein n'avoit été que de prendre Charenton , & il étoit accom-

pli. Le coadjuteur , qui s'étoit mêlé aux généraux , & qui avoit même des pistolets à l'arçon de sa selle , fut seul d'avis de risquer la bataille : mais cette opinion étoit si disparate avec son état , qu'on en pouvoit justement suspecter la bonté , comme suggérée par l'ignorance ; aussi ne fut elle point écoutée. Les généraux ramenerent encore une fois à Paris les troupes sans combattre. La honte & la consternation étoient peintes sur les visages , & quoique deux jours après Condé évacuât de nouveau Charenton , cet échec décrédisoit tellement les généraux , que ceux dont ils tiroient leurs appointemens , commencerent dès-lors à songer à la paix. Le peuple , quoique moins aigri par les réflexions , ne leur témoigna pas moins de mécontentement & de mépris ; les brocards & les injures recommencerent à les assaillir. Il n'y eut pas jusques à leurs soldats , qui se voyant en sûreté , passerent tout-à-coup de la terreur à l'in-

1649.
Joly.

Motteux

1649.

folence. Ils se plaignirent avec amertume qu'on ne les eut point menés au combat , comme si leur lâcheté reconnue n'en avoit pas absolument dispensé ; comme si l'on eût pu se fier à ces âmes pusillanimes , qui au coin de leurs foyers portoient le carnage & l'effroi dans l'armée royale , & fuyoient à l'aspect du moindre goujat de cette même armée. La véritable cause de leurs criaileries étoit la crainte de la famine dont cette prise leur faisoit redouter les atteintes : il ne leur restoit d'espoir que du côté de la Brie , dont ils prévoyoient que les postes auroient bientôt le même fort.

S'il n'y eut point d'action dans cette journée , elle en prépara une du moins pour le surlendemain. En effet , tandis qu'on se retiroit lâchement devant Condé, Noirmoutiers se détachoit secrètement avec mille chevaux pour aller chercher un grand convoi de bétail du côté d'Etampes. Le maréchal de la Mothe ,

Retz.**Joly.****Le 10 Fév.**

the , étant sorti pour favoriser le se-
cours de Noirmoutiers , le maréchal de Grammont , averti par Brissac qui com-
mandoit à Montlhéry , accourt pour en-
lever le convoi , prend en passant à
Meudon , quelques escadrons de cava-
lerie & quelques piquets d'infanterie , &
formant du tout environ quatre mille
hommes avec les gardes françoises &
suisses , il se prépare à fondre sur Noir-
moutiers & la Mothe dans la plaine de
Ville-juif où il les rencontre. Les deux
généraux frondeurs , sans se déconcer-
ter , font volte-face , & tandis qu'ils ar-
rêtent l'ennemi , ils donnent au convoi
le temps de passer , de mettre la riviere
des gobelins entre deux , & de gagner
la porte de St. Victor par les vignes de
Vitry.

Le duc de Beaufort , instruit qu'on est
aux mains , sort aussi-tôt avec trois cents
hommes pour favoriser la retraite des
parlementaires ; il se mêle parmi les en-
nemis , & combat avec le courage d'un

1649.

grenadier. Narlieu, cadet de la maison de Beauveau, bon officier & commandant la cavalerie royaliste, est tué à cinquante pas du duc, & pour lui faire honneur, on dit qu'il est mort de sa main. La mêlée s'échauffe, on se dispute le terrain, Beaufort fait des prodiges de valeur, quoique son épée lui eût d'abord été arrachée par un officier ennemi; enfin si l'on en croit le cardinal de Retz, les ennemis plient & l'on entend parmi les piques, que portoient alors les gardes françoises & suisses, un cliquetis, avant-coureur de la confusion & de la déroute.

Cependant la moitié de l'escorte du convoi s'étoit débandée, & avoit gagné Paris, semant le bruit que le duc de Beaufort étoit en danger. Le peuple, craignant pour son idole, s'arme à la hâte & vole à sa délivrance. Plus de trente mille hommes se précipitent hors des murs & s'élancent contre Grammont, suivis des femmes & des filles,

qui , armées d'épées , de broches & de hallebardes , bravent tous les dangers pour secourir le guerrier qu'elles adorent. Grammont , à qui le nombre en impose , fait sa retraite en bon ordre. La cour ne lui en tint aucun compte ; on prétendit qu'il n'avoit pas agi avec vigueur dans cette occasion , qu'il avoit ménagé le duc & son armée lorsqu'il pouvoit la tailler en pieces dans un défilé étroit où elle fut obligée de passer. Quoi qu'il en soit, Beaufort rentra triomphant avec le convoi , au milieu de cinquante mille hommes & des acclamations de tout Paris : on célébra sa valeur , & la joie de sa délivrance par des fêtes & des illuminations.

Telles furent les suites de la prise de Charenton dans Paris : voyons quels succès elle procura à Condé. Il avoit quitté ce poste , comme je l'ai dit , parce qu'il ne l'avoit attaqué que pour donner du lustre à ses armes ; & empêcher , par la terreur jettée parmi ses ennemis ,

1649.

Montglat.

Mén.
Bully.

qu'ils ne s'opposassent à ses autres expéditions du côté de la Brie. Le soir même de la prise de Charenton , il détacha le comte de Grancey , depuis maréchal de France , pour se saisir de Brie-comte-Robert, de Lésigny & de Villemenon, les seuls passages , qui rassurassent encore les frondeurs contre la famine. Le prince de Conty , qui avoit senti l'importance de ces postes , les avoit fait occuper , entre autres Brie-comte-Robert , où le marquis de Vitry , lieutenant de roi en Brie, avoit placé huit cents hommes aux ordres de Bourgogne , lieutenant colonel du régiment de la Reine , avant d'avoir embrassé la faction. Grancey , soutenu d'un corps de troupes , demanda par le maréchal Dupleffis , termina son expédition en huit jours. Noirmoutiers , qui se trouvoit par-tout , étoit retourné avec deux mille chevaux , chercher un nouveau convoi de cinq cents charrettes de farine , du côté de Brie-comte - Robert, Grancey en ayant eu

avis , s'avance pour enlever le convoi ; mais Noirmoutiers détache le prince de Marillac avec dix-sept escadrons pour arrêter le comte dans un défilé , pendant qu'il feroit lui-même passer son convoi ; Marillac , emporté par l'adeur de combattre , ne consulte que son courage , fort de son poste , & fond sur le comte. Celui-ci , avec l'avantage qu'ont naturellement de vieilles troupes sur de nouvelles levées , le reçoit avec tant de fermeté que les escadrons frondeurs sont bientôt en désordre : Marillac est blessé à la gorge d'un coup de pistolet , & le marquis de Sillery , son beau-frere , fait prisonnier. La déroute alloit être générale , si Noirmoutiers , pendant que son convoi défilait du côté de Villeneuve-Saint-Georges , ne fut accouru au secours de Marillac : Grancey à la vue de ce renfort , & d'un pont qu'il avoit à passer pour gagner le convoi , ne jugea pas à propos de se hasarder davantage , & après avoir mené battant les par-

1649. lementaires l'espace de plus de deux lieues, il tourna bride, abandonnant Noirmoutiers & son convoi, qui ne perdit pas une seule charrette, mais qui ne rentra qu'à onze heures du soir.

Le 25 Fév. Après cette espece d'avantage, Grancey courut exécuter les ordres de son général. Il n'eut qu'à se présenter devant Lésigny & Villemenon, pour s'en emparer. Brie-comte-Robert, ne se rendit pas aussi facilement, il fallut en faire le siege : mais une batterie de canon ayant ouvert une brèche, Bourgogne, craignant l'assaut, se retira dans le château, qui fut encore obligé de se rendre trois jours après. La ville fut pillée & la garnison prisonniere de guerre (1). Il est à remarquer que le parle-

(1) Les frondeurs ne manquerent pas l'occasion de cette prise pour rendre leurs ennemis odieux : ils firent un tableau horrible de tous les excès que les royalistes s'étoient permis dans ces contrées, & leur reprocherent tout-

ment ayant appris ce siege , vouloit absolument qu'on donnât bataille. On eut bien de la peine à lui faire perdre ces idées ridicules de combat , dont le moindre inconvénient étoit de faire écharper toute l'armée pour une bicoque inutile selon les généraux. Cette fureur guerriere , qui marquoit peu de connoissance de la guerre , mortifioit étrangement les officiers obligés de sui-

1649.

ce que la lubricité la plus effrénée , la soif du sang , la méchanceté la plus réfléchie peut commettre , de viols , de profanations , d'incendie & de meurtres. Selon eux , on ne respecta ni les églises , ni les couvens , ni les asyles les plus sacrés de la virginité. Il y a bien de l'apparence qu'il y avoit plus que de l'exagération dans ces tableaux , & qu'il faut rabattre beaucoup de toutes ces noires hyperboles. Voyez à ce sujet dans les recueils du temps : *la lettre du pere Michel , Hermite , (vrai ou supposé) de l'ordre de Camaldoli , près de Gros-bois , au duc d'Angoulême , sur les cruautés des Mazarinistes en Brie.*

1649.

vre les caprices d'une multitude de jeunes foux , qui n'entendoient pas plus cette partie que l'administration qu'ils vouloient réformer.

Ainsi tous les projets de Condé avoient réussi & il se voyoit désormais en état de donner la loi , puisque toutes les ressources contre la famine étoient désormais fermées. Si cette considération commençoit à inspirer à la capitale des pensées de paix , le désordre des provinces ne mettoit pas la cour dans une situation moins fâcheuse , & elle n'avoit pas moins de raisons , malgré ses avantages , de désirer aussi sérieusement un accommodement.



CHAPITRE XI.

*Etat des Provinces. Rouen , Rennes ,
Rheims , Aix se révoltent : d'autres
villes penchent à la sédition.*

ON a lu que le parlement avoit écrit
à tous ceux des provinces & à toutes
les villes considérables , pour leur ap-
prendre l'état de Paris & les engager
à prendre part à la défense commune.
Ces lettres ne furent pas infructueuses ,
principalement dans les villes de son
ressort. Le prince d'Harcourt , depuis
duc d'Elbeuf , se jeta dans Montreuil
dont il étoit gouverneur , en se déclara-
nt publiquement contre le cardinal.
Tours & Poitiers se souleverent de
même en faveur de Henri duc de la
Trémouille , autrefois protestant , & de-
puis catholique , par les soins de Riche-
lieu , qui l'avoit catéchisé lui-même.

1649.

Retz,

1649.
Préface du
P. Griffet
aux mém. du
prince de Ta-
rente.
Motteville.

Outre que la Trémouille tenoit au duc de Bouillon par sa femme, fille cadette du maréchal de ce nom, il trouvoit encore dans l'ambition de cette femme une raison de se déclarer pour le parti : elle prétendoit que son mari fût reconnu pour prince, comme issu par les femmes, de Charlotte d'Arragon, héritière du royaume de Naples. Il n'avoit pas de moyen pour faire réussir ses prétentions qu'en se tournant contre la cour, & en lui arrachant par la force, ce qu'elle n'auroit pas volontiers accordé au droit quand même il eût été légitime. Le peuple, sans s'inquiéter des motifs du duc, s'empressa de grossir ses levées dans une province où il avoit beaucoup de crédit & de puissance.

Dans le même temps le duc de Retz se déclaroit pour le parlement, & lui offroit Belle-isle, dont il étoit gouverneur & qu'il avoit extrêmement fortifiée. Le Mans arrachoit son évêque de son siége épiscopal & le chassoit avec

toute la famille de Lavardin , soupçonnée de trop d'attachement pour la cour. Le parlement de Toulouse se préparoit à s'unir à celui de Paris , mais la nouvelle de la conférence de Ruel suspendit ses desseins , & Bordeaux , qui commençoit à s'ébranler ne fut contenu que par le retard des lettres de Paris , que la cour eut le bonheur d'intercepter. Les autres parlemens ne restèrent dans le devoir que parce qu'ils étoient éclairés de trop près par les commandans qui tenoient pour la cour. Le parlement de Bourgogne par exemple , ne prit au-

1649.
Retz.

Mémoires
mss. de Mil-
lotet.

1649. il fit les poursuites les plus sévères pour découvrir un séditieux qui avoit osé afficher la nuit aux portes d'une Eglise , l'arrêt qui déclaroit Mazarin perturbateur du repos public , & il envoya ainsi que toutes les autres compagnies souveraines de la province , des députés à St. Germain , pour y protester de fidélité & d'obéissance.

Voyez les
recueils du
temps ; arti-
cle : Courier
de la cour.

Montglat.

Une ville , qui se distingua par son attachement au parlement & sa haine contre la cour , fut celle de Rheims. Le marquis de la Vieuville en étoit lieutenant de roi : attaché à la cour , il avoit voulu faire partager ses sentimens aux Champenois & retenir la ville dans l'obéissance du Roi ; mais il faillit à devenir la victime de sa fidélité & du nom de royaliste. Echauffé , soit par les émissaires de la faction ; soit par le ressentiment des charges publiques , soit par cet aveuglement qui le fait courir à un parti plutôt qu'à un autre , sans qu'il puisse rendre raison de cette préféren-

te, le peuple se souleva & prit les armes contre le lieutenant de roi. Il avoit à sa tête un bourgeois nommé Rolland, & l'un de ces citoyens turbulens, trop communs dans toutes les villes, qui ne respirent que le trouble, qui prennent avec chaleur parti pour ou contre, sans s'informer de quel côté est la justice, uniquement pour se faire distinguer & se donner les airs d'êtres importans. Conduits par ce furieux, les rebelles courent en foule dans la maison de la Vieuville, se saisissent de sa personne, & tous s'écrient en même tems qu'il faut pendre le royaliste. A ces mots le marquis est arraché de ses foyers, on le dépouille, on ne lui laisse qu'une simple chemise, & pendant la plus forte gelée, on le conduit, ou plutôt on le traîne, les pieds nuds à un gibet hors de la ville. Ces malheureux n'en seroient point restés aux simples menaces, si les magistrats n'eussent accouru sur la nouvelle de ces horribles violences,

1649.

leur présence ramena un peu le calme parmi ces insensés , & sur la promesse de faire au marquis son procès dans les formes , & de le livrer ensuite au bourreau , ils le relâcherent ; on trouva ensuite le moyen de le dérober aux recherches de cette féroce populace.

Ce qu'il y eut d'affreux , c'est que Rolland trouva des défenseurs au parlement. Le lieutenant criminel & les autres magistrats , ayant voulu lui faire son procès , ainsi qu'aux autres qui s'étoient montrés les plus furieux , demandèrent en conséquence à la cour le pouvoir de les juger en dernier ressort. Rolland averti s'évada , & vint à Paris présenter requête au nom de trois mille personnes , demandant la protection du parlement & la grace de n'être jugé que par la compagnie. La requête fut reçue & on défendit sous peine de la vie , au marquis de Rothelin , gouverneur , aux lieutenans , général , civil & criminel , de prendre connoissance de cette af-

faire & de passer outre au jugement. 1649.

Le Perche & le Maine, dans cet intervalle, n'étoient pas plus tranquilles. La Boulaie étant sorti de Paris pour faire venir des vivres du côté d'Etampes, les royalistes avertis fondirent sur lui à l'improviste, & il se vit tout-à-coup, coupé par quelques escadrons qui lui barrent le chemin de Paris. Quoique le cartel fût établi, il crut que sa tête seroit encore plus en sûreté loin des royalistes, & il aima mieux chercher son salut dans la fuite, que de s'ouvrir un chemin les armes à la main. Après avoir erré quelque tems dans les plaines de la Beauce, il entra dans les provinces que nous venons de nommer, & il n'eut pas de peine à séduire des peuples auxquels il ne prêchoit que la liberté & l'exemption de tout subside. Il poussa l'audace jusqu'à faire ouvrir les greniers à sel, & à s'emparer de tout celui qu'ils contenoient. Quoiqu'il le vendit au plus vil prix pour se faire des parti-

1649. fans, il amassa bientôt par ce commerce des sommes considérables.

Louis d'Angoulême, comte d'Alais, commandoit en Provence, & il sembloit oublier que c'étoit à titre de gouverneur. Fier du sang royal qui couloit dans ses veines, quoique le préjugé dans toute autre condition eut déshonoré sa naissance, il mettoit dans son commandement une hauteur, une dureté, qui avoit soulevé contre lui tous les ordres de la province.

La fermentation qu'il avoit excitée dans les esprits n'avoit fait que l'irriter, & il n'attendoit que le moment d'appesantir le joug, lorsque l'évasion du Roi sembla lui en offrir l'occasion. Sous prétexte de conserver la province à la cour, il donne ordre à tous les étrangers qui se trouvoient à Aix d'en sortir sur le champ, dans la crainte qu'ils ne deviennent autant de défenseurs du parlement, si l'on se porte à quelques violences contre ce corps : il fait venir en même-tems

Relation de
ce qui s'est
passé à Aix,
dans les re-
cueils du
tems.

deux mille hommes , tant infanterie que cavalerie , répandus dans la province ,
1649.
& il les introduit secrètement dans la capitale : cependant ses amis , les autres gouverneurs de son département , le duc de Richelieu , général des galeres , & tous les autres officiers accourent auprès de lui. Alors il leve le masque & commence ses violences par l'emprisonnement d'un gentilhomme , qui n'avoit pas obéi à l'ordre donné précédemment contre tous les étrangers. A cette nouvelle tous les mécontents s'assemblent & se promettent ou de mourir ensemble ou de défendre ceux d'entre eux qu'on voudra attaquer en particulier. Le tumulte commence quelques jours après
Le 14 Janv.
par la mort d'un des domestiques d'un conseiller , qu'un garde du duc couche sur le carreau , pour n'avoir point salué son maître qui alloit à la messe. Cette atrocité redouble la fermentation ; tout le parlement & les principaux du peuple s'assemblent chez le président d'Op-
Le 18.

1649. pede ; ils prennent les armes , ils se barricadent , ils se forment au nombre de cinq ou six cents. Une fille de quinze à seize ans renouvelle le prodige de la pucelle d'Orléans ; elle se tient constamment une nuit & un jour à la porte du président , l'épée à la main , résolue de mourir pour la patrie. On se figure assez comment le peuple , que les choses extraordinaires frappent toujours, fait un pareil spectacle : celui-ci n'imagina pas seulement que ce fût une machine qu'on faisoit jouer pour l'é-mouvoir.

Cependant le comte d'Alais assemble ses troupes sur la place des prêcheurs : tout annonce une attaque & une résistance également vigoureuses , le plus noble sang de la province va couler , des citoyens vont s'égorger mutuellement , lorsque le comte de Carce , de la maison de Gordes , attaché au parlement , l'archevêque d'Arles , qui se trouve par hasard dans la ville , & quel-

ques autres grands , bien intentionnés , s'entremettent d'un accommodement :
le gouverneur s'y prête , soit qu'il se
trouve le plus foible , soit , ce qui est
plus probable , qu'il espere dans la suite
avoir plus de facilité : on convient de
mettre bas les armes des deux côtés , le
comte doit tout oublier , & ne faire
aucune part de ces mouvemens à la
cour , ses troupes dans trois jours doi-
vent être congédiées.

Sur la foi de ce traité le baron de
Bras , & le président d'Oppede , chefs
de l'entreprise , mettent bas les armes
avec confiance , & les font quitter à
plus de vingt mille hommes qui les
avoient déjà prises en leur faveur. C'é-
toit cette multitude qui avoit épouvan-
té le comte , & l'avoit rendu si traitable ,
mais il n'avoit pas perdu l'idée de sui-
vre ses projets. En effet , comme il étoit
maître de l'hôtel de ville , par le moyen
des consuls qu'il nommoit , il y fait
couler pendant la nuit , soixante à qua-

1649. tre-vingt cavaliers du régiment colonial, avec ordre de se mettre en bataille le lendemain, jour de S. Sébastien, lorsque le peuple seroit occupé à une procession qui se fait ce jour-là hors de la ville, dont on devoit fermer les portes. Ces mesures ne purent être si secrètes qu'il ne transpirât quelque chose, & la procession alloit sortir, lorsque le peuple averti se souleve tout-à coup : on sonne le tocsin, chacun jette le cierge qu'il porte pour y substituer un mousquet ou une épée; la troupe du gouverneur se forme, toutes les avenues du palais & de la place des prêcheurs sont fermées par des barricades, l'hôtel de ville est forcé, du haut des toits pleuvent les balles & les tuiles sur les soldats du comte, & il en reste deux ou trois cents sur le carreau, sans que leurs camarades, accablés par le nombre, puissent venger leur mort. Plus de huit cents femmes, témoins de ce spectacle, l'épée ou le verre à la main, animent

le courage de cette populace effrénée, 1649,
par des cris , par des exhortations , ou
en lui fournissant de temps en temps du
vin & des alimens pour réparer ses
forces.

Ce n'étoit plus au comte d'Alais à
donner des loix : il alloit être massacré,
lui, sa femme, sa fille, le duc de Riche-
lieu & toute la noblesse qui l'accompa-
gnoit, si ceux qui avoient ménagé le
premier accommodement, ne se fussent
encore entremis de celui-ci. Mais le
président d'Oppede ne lui accorda pas
cette fois des conditions aussi favora-
bles , il resta prisonnier avec tout ce
qui le favorisoit, de Seve, l'intendant,
le duc de Richelieu & les officiers des
galeres , au nombre de plus de cent
cinquante. Toutes les troupes sortirent
sur le champ de la ville, & ensuite de
la province ; le parlement, le jour mê-
me s'assembla, rendit un arrêt pour de-
mander l'union avec le parlement de
Paris, & un second qui défendoit d'o-

1649. béir à tout autre qu'au comte de Carce. Toutes les villes de la province suivirent le mouvement imprimé par le parlement, & s'unirent pour la défense commune.

Ce fut un sémestre, créé par le cardinal de Richelieu, qui fut la cause ou le prétexte de la rébellion du parlement de Rouen. Au désespoir de perdre par cette création la moitié de leur puissance, & par conséquent de leur crédit, d'être pour ainsi dire ramenés à ces premiers tems où le parlement, n'étant pas encore sédentaire & continuel, ne s'assembloit que deux fois par an, & formoit ce qu'on appelloit le parlement d'été & le parlement d'hyver, les membres de cette compagnie avoient souvent porté leurs plaintes aux pieds du trône & demandé l'extinction d'une nouveauté qui les avilissoit, mais ils n'avoient pas été écoutés, parce qu'on croyoit que le Roi peut faire rendre à ses sujets la justice comme il lui plaît,

& diminuer ou augmenter le nombre de ses juges à sa volonté. Ainsi le parlement de Rouen , sentant parfaitement toute l'inutilité de ses remontrances , saisit avec transport le moment , où appuyées par la force , elles pouvoient avoir plus d'effet que les précédentes.

Aussi-tôt que le duc de Longueville se fut jetté dans Paris , la cour , comme on l'a vu , le déclara criminel de leze-majesté , & par une suite nécessaire le dépouilla de son gouvernement qu'on donna au comte d'Harcourt , mais sans troupes , sans argent pour assurer cette nomination. Le marquis d'Hector , fils du marquis de Beuvron , étoit dans le vieux palais , quoique sans titre , & pour remplacer seulement son pere , très attaché au duc de Longueville , avec lequel il étoit même alors. On craignit que d'Hector ne suivit le même parti , & on dépêcha le marquis de St. Luc , son oncle , pour l'attacher à la cour , en lui portant la survivance de la lieute-

1649.

Montglat.
Mottev. St.
Evremont.

1649. nance de Roi, que possédoit son pere.
D'Hectot accepta la survivance, sans se promettre une grande reconnoissance pour ceux qui la lui envoyoient, mais comme il n'y avoit encore aucun mouvement dans la province, que le parlement même à l'instigation du premier président de Riz, attaché à la cour, sembloit vouloir conserver la ville au Roi, en ordonnant que les portes fussent gardées & que les bourgeois prissent les armes, Hectot resta tranquille & dans une parfaite indifférence.

Les choses étoient en cet état, lorsque le comte d'Harcourt arriva au pont-de-l'arche; s'il se fût rendu sur le champ à Rouen, & qu'il se fût présenté au parlement, il l'auroit sans doute fait déclarer en faveur du Roi: mais il suivit la timide circonspection du premier président, qui voulant faire toute chose dans les formes, lui conseilla d'attendre qu'il eût assemblé sa compagnie, & qu'elle eût vérifié sa commission. Le
lieutenant

lieutenant général , nommé Varangé-
ville , attaché aussi à la cour , n'étoit
nullement de cet avis , & vouloit que le
comte , brusquant l'aventure , surprît le
parlement par son arrivée , & ne lui
donnât pas le tems de se reconnoître
& de délibérer. C'étoit sans doute le
parti le plus sage & le plus conforme
au génie militaire , toujours expéditif :
mais comme le comte n'avoit ni troupes
ni argent , qu'il ne pouvoit rien espé-
rer que par la compagnie , il crut devoir
suivre l'avis du chef , & resta en consé-
quence dans les fauxbourgs ; il ne tarda
pas à se repentir de sa condescendance.

En effet , le parlement ne fut pas plu-
tôt assemblé , que les mécontents traî-
nerent les délibérations en longueur ,
pour donner le tems au duc de Longue-
ville d'arriver. Le président Bigot , en-
nemi personnel de Riz , & le prési-
dent de Grémonville , jaloux de la con-
fiance & de la préférence que donnoit
la cour à ce dernier , à son préjudice ,

1649.

proposèrent l'assemblée des semestres , vu l'importance de l'affaire. Le président de Riz , par ce malheureux attachement aux formes qui ne voit rien de bien fait que ce qui l'est au pied de la lettre , consentit à cette assemblée. Tandis que les semestres sont convoqués , que le comte d'Harcourt se morfond dans les fauxbourgs , le duc de Longueville arrive par eau , & à la faveur d'une intelligence dans le vieux palais ménagée par le président Bigot , il entre par une fausse porte avec quelques seigneurs de sa suite & quelques soldats qu'il amenoit de Paris.

Cette apparition surprit beaucoup Hector & St. Luc ; tous deux par des motifs bien différens. Le premier , quoiqu'il vint de prêter serment de fidélité à la cour , n'étoit pas fâché que son père , dont le duc étoit accompagné , le mît dans l'impossibilité de le remplir. Le second , se voyant le plus foible , & inutile au Roi dans une ville où le peu-

ple commençoit déjà de tous côtés à prendre les armes pour le duc , ne jugea pas à propos de risquer témérairement sa vie , au milieu de cette populace ; & prenant sagement le parti de la retraite , se retira clandestinement à St. Germain , laissant le vieux palais à la garde de Beuvron & de son fils.

Cependant le duc , après s'être montré au peuple , se rendoit au parlement. St. Evremont , qui l'accompagnoit dans ce voyage , en a fait une relation , où l'ironie la plus piquante , la plus amere raillerie , sont prodiguées à chaque ligne pour ridiculiser le duc & ses exploits en cette province. Le sel y est répandu à pleines mains , & c'est le plus joli persiflage qui soit sorti de sa plume , après sa lettre sur la paix des Pyrénées. Tous les faits cependant y sont exacts , & ce ne sont point de ces libelles grossiers où la vérité est sacrifiée au plaisir de médire.

Le duc de Longueville , en entrant au

1649.

parlement , harangua la compagnie , & en supposant que son discours ne fût pas aussi ridicule que celui qui lui est prêté par St. Evremont , il resteroit toujours vrai qu'il ne fut pas fort éloquent. Quoiqu'il en soit , après qu'il eût offert ses services à la compagnie & qu'il eût fait valoir à sa maniere son attachement pour elle , Duménil Coté , conseiller de grand'chambre , voyant que le premier président ne répondoit rien au duc , & témoignoit par l'air de son visage le chagrin qu'il recevoit de sa présence , Duménil Coté prit sur lui de répondre au nom de la compagnie , & il le fit d'une maniere encore plus ridicule que le duc n'avoit parlé , même en réduisant à leur juste valeur les exagérations du bel esprit que nous avons cité. Il compara le duc *au bon pasteur* , & le duc d'Harcourt à une *bête ravissante* qui venoit les dévorer , *tanquam leo rugiens*.

Après ce risible remerciement le duc

fortit sans avoir pris aucune mesure avec la compagnie , qui s'allarma à la vue de tout le peuple dont Longueville fut accompagné en quittant le palais. Ils s'imaginèrent qu'il vouloit se servir de cette populace , pour les tenir eux-mêmes dans la dépendance. On s'expliqua ; le duc promit de ne rien faire sans l'aveu du parlement ; celui-ci de son côté promit tous les arrêts nécessaires , & donna d'abord celui d'union avec le parlement de Paris. On permit des levées , on donna des commissions , on nomma aux grades militaires ; chaque gentilhomme offrit ses services , mais comme dans tous ces arrangemens on ne parloit pas d'argent , que personne ne se cottisoit , on ne mit aucune compagnie sur pied , on resta avec des grades sans pouvoir , & les Normands ainsi que leurs gouverneurs demeurèrent dans l'inaction. Le comte d'Harcourt retourna au pont-de-l'arche , veillant avec un petit corps de troupes à ce que le duc de

1649.

1649.

Longueville ne formât aucune entreprise sur St. Germain, comme il en menaçoit : précautions bien frivoles, puisqu'il n'avoit point de troupes & qu'il restoit fort tranquillement à Caen pendant que la fusée se démêloit à Paris. Le premier président Varangeville, & le procureur-général Courtin, allèrent à St. Germain rendre compte du mauvais succès de leur service : enfin de tous ces projets évanouis, il ne resta qu'un ridicule ineffaçable, imprimé par St. Evremont sur tous les chefs.

Talon.

Lorsque les députés d'Aix & de Rouen se présentèrent au parlement de Paris, pour demander l'union, c'étoit presque avec certitude de n'être point refusés, puisqu'ils ne faisoient que se prêter aux intentions que le parlement leur avoit laissé entrevoir dans ses lettres. Ils demandoient en outre la révocation du serment. On leur répondit que le parlement ne pouvoit pas casser ce qui s'étoit fait hors de son ressort par l'autorité du

Roi. On ajouta que tout ce qu'on pou-
voit faire étoit d'envoyer des remon-
trances sur cette création & multiplica-
tion d'offices, & de n'en point recon-
noître les titulaires. Quant à l'union
qu'ils demandoient pure & simple, par
laquelle le parlement promettoit de ne
faire aucun accommodement sans la
participation d'Aix & de Rouen, on
trouva qu'une pareille association res-
sembloit trop à celle des Cantons suis-
ses. Tout ce qu'on crut pouvoir pro-
mettre fut de ne consentir à aucun ac-
commodement que pour le bien de
l'état, le soulagement des peuples, &
la conservation de toutes les compa-
gnies.

On n'avoit pas été si scrupuleux l'an-
née d'auparavant, & l'union des com-
pagnies souveraines n'avoit point passé
pour l'alliance des Cantons suisses. C'est
qu'alors on étoit dans la première fer-
mentation de la révolte, & qu'actuelle-
ment les choses étoient changées. On

1649.

commençoit à desirer la paix , à sentir le prix de l'obéissance , & on étoit bien aise de se laisser la liberté de la faire à son gré , sauf aux autres factieux à tirer de l'accommodement le meilleur parti possible.





L'ESPRIT DE LA FRONDE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux partis inclinent à la paix.

Nouveaux événemens au parlement.

PENDANT que toutes les troupes regardoient si patiemment la conquête de Charenton , & le massacre du brave Chanleu , ainsi que de ses neuf régimens ; que la Seine leur portoit avec ses flots le sang & les malheureux restes de leurs compagnons , le vertueux Ta-

1649.

1649.

Morey.

lon profitoit du moment où la guerre déployoit ses fureurs pour faire briller les avantages de la paix. Il faisoit le moment de l'absence des généraux pour porter la compagnie à quelques pas de soumission vers la Reine, & l'engager à de nouvelles remontrances qui seroient sans doute mieux reçues que les précédentes. On auroit peut-être adhéré aux conclusions de l'avocat-général, prises de concert avec Molé, de Mesmes, & quelques autres membres bien intentionnés de la compagnie, mais les chefs de la fronde y étoient encore en trop grand nombre & trop puissans, pour que ce sage avis fût généralement goûté. Comme les généraux étoient absens, ces derniers représenterent qu'il étoit étonnant qu'on songeât à délibérer sans eux sur une pareille proposition. Les jeunes conseillers des enquêtes, toujours bouillans de se commettre avec le gouvernement, s'écrierent avec impétuosité qu'il seroit honteux de penser à la paix,

avant que l'arrêt du huit Janvier fût exécuté. Le prince de Conty, qui selon l'arrangement pris, ne devoit pas bouger de Paris, averti sous main de tous ces mouvemens, se rendit sur le champ vers la compagnie, se plaignant amèrement qu'on osât ouvrir de pareils avis, tandis que tous les généraux hors de Paris exposoient généreusement leur vie pour la cause commune. Le sacrifice qu'ils faisoient étoit en effet assez grand pour qu'on y eût quelques égards : la proposition de Talon fut éludée, & il ne lui resta que l'honneur du zèle. Le premier président, malgré ses bonnes intentions, auroit eu de la peine à la faire passer, s'il s'y fût obstiné : c'eût été peut-être le signal d'une boucherie générale : car bien que le plus grand nombre inclinât sérieusement à la paix, les frondeurs étoient si redoutables qu'on n'osoit les heurter de front : la plupart même des conseillers des deux partis, en allant au palais, portoient tous de

1649.

Ibid.

1649.

petits poignards cachés sous leurs robes ; pour s'en servir au besoin & rendre leur avis ainsi que leur parti plus respectables.

Malgré cette espèce de victoire des frondeurs, il leur étoit aisé d'appercevoir que le dégoût succédoit journellement à l'enthousiasme, & la soumission à la révolte. Et en effet, outre que de se donner bien des mouvemens sans succès, & de ne recueillir pour tout fruit de ses fatigues que la haine publique, c'est le comble de l'extravagance & de l'absurdité ; le parlement voyoit qu'il immoloit son honneur & son repos pour favoriser l'élévation de quelques particuliers, & que tant d'argent prodigué s'épuisoit dans le luxe & les superfluités. Les troupes voloient impunément parce qu'elles n'étoient point payées, & tandis que les généraux regorgeoient de délices, les soldats périffoient d'inanition. Le seul duc d'Elbeuf avec ses enfans leur coûtoit déjà plus

Nemours.
Motteville.

de quarante mille écus sous prétexte de levées, qui restèrent toujours à faire. 1649.

Les fonds de la première cotte, qui avoient, disoit on, monté à trois millions, étoient dissipés, & si l'on vouloit continuer la guerre, il falloit les renouveler. On en fit la proposition au parlement, & elle y fut fort mal reçue : ce ne fut pas sans peine que les frondeurs obtinrent que chaque particulier donneroit de nouveau la même somme qu'en 1636, c'est-à-dire 225 livres. On étoit d'autant moins disposé à se saigner ainsi pour le parti, que la chambre des comptes & la cour des aides refusoient avec raison de donner de nouvelles sommes, avant qu'on eût justifié de l'emploi des premières : c'étoit presque demander qu'on fît le procès aux généraux & à tous les officiers, comme concussionnaires, car il n'y en auroit pas eu un qui ne se fût trouvé coupable de péculat. Les ducs de Bouillon & de Beaufort, ainsi que le coadjuteur, eu-

Le 10 Fév.
Talon;

1649.
Retz.

rent beau vouloir exciter la générosité générale par leur exemple , en envoyant leur vaisselle à la monnoie , personne ne les imita : dans des temps malheureux nous avons vu de nos jours , toute la France donner à l'envi le spectacle de ce noble dépouillement ; mais alors nous servions le Roi & la patrie.

Mottev.

On laissa de même le président de Novion donner lui seul cinquante mille livres à cette seconde levée : s'il y eut quelques personnes qui l'imiterent , ce ne fut pas sans regretter leur argent , & le coûteux honneur qui les faisoit sortir d'une condition obscure , pour commander à des princes & s'en faire servir.

Ce n'étoit pas tant l'argent qu'il en coûtoit pour soutenir la faction , que les avanies & le mépris de l'autorité patlementaire , qui dégoûtoit d'une autorité si peu respectée , quoique payée si chèrement. Il avoit fallu se fortifier de l'assistance du peuple & du secours

des généraux , & ce font d'ordinaire deux secours qui absorbent tout. En voulant secouer un joug , on s'en étoit imposé un plus dur. Le peuple , sûr de l'impunité , se livroit à tous les excès sans qu'on pût les réprimer : il n'étoit pas rare de voir un magistrat hué & baffoué comme le dernier goujat de l'armée , & on peut se figurer combien la dignité sénatoriale en souffroit. Elle n'étoit pas moins blessée par la licence des libelles qu'on vomissoit tous les jours sans se foucher de l'attache des magistrats , qui n'y étoient pas eux mêmes beaucoup respectés ; de sorte qu'ils se voyoient plutôt les esclaves & les valets , que les protecteurs & les peres du peuple , titres qu'ils avoient fait d'abord sonner si haut. Les chefs même de la faction dans le parlement n'y trouvoient pas ce qu'ils avoient espéré , la considération & la puissance : Beaufort & le coadjuteur leur enlevoient la premiere auprès du peuple ; la seconde

1649.

Talon.

1649.

étoit tellement partagée , que le peu qui leur en restoit ne valoit pas le prix qu'ils étoient obligés d'y mettre , soit par les sommes qu'ils fournissoient comme les autres particuliers , & que leur vanité leur faisoit quelquefois grossir , soit par le dégât que souffroient leurs terres autour de Paris : car la Reine , pour les punir , avoit abandonné leurs châteaux & leurs maisons de campagne à la rapacité du foldat. Ils commençoient donc la plupart à gémir en secret d'avoir donné le mouvement à cette grande roue , sans avoir prévu comment ils l'arrêteroient ; ce n'est pas tout que de soulever le peuple , il faut encore savoir le modérer & le contenir quand il est parvenu à un certain point , & c'est toujours là le secret qui échappe aux plus habiles chefs de parti.

Les bourgeois n'avoient pas en secret plus d'attachement pour la fronde. C'est toujours dans la médiocrité que les sentimens sont les plus judicieux , n'étant

que le résultat de la modération & du sang-froid. Plus éloigné des grandeurs & de la misère , on s'accoutume à voir d'un œil impartial , & la passion se tait pour l'ordinaire : si l'intérêt entre pour quelque chose dans les jugemens , comme cet intérêt particulier est toujours d'accord avec l'intérêt général & la sûreté publique , tout ce qui trouble l'un devient dangereux pour l'autre. Aussi , la plus grande partie des bourgeois , quoiqu'attachés au parlement , n'avoient vu qu'avec chagrin cette levée de boucliers. En diminuant leur crédit & leur commerce , elle les exposoit aux insolences de la populace , & les forçoit par le mal-aise à se priver de ces petites superfluités que la paix amène , & qui sont toujours si nécessaires , lorsqu'on y est une fois accoutumé. Les plus éclairés voyoient de bien plus grandes conséquences dans ce soulèvement , ou un despotisme plus rigoureux , plus absurde que celui qu'on vouloit éviter , ou une

1649.

Talons

1649.

anarchie cent fois plus cruelle que le plus absurde & le plus rigoureux despotisme : les autres , se bornant à ce qui les intéressoit , ne voyoient pas avec moins de douleur la durée de ces troubles , dans la triste certitude que leur condition ne pouvoit qu'empirer par la continuation de l'absence du Roi.

Restoit donc la populace , vile fourmilliere qui va , vient , rampe , s'élève , obéit , commande , respecte , méprise , sans connoissance , sans desseins , sans intérêts , sans autres principes que la grossièreté , l'ignorance , la bassesse des sentimens , l'espoir d'un gain fordide , ou l'appât d'une licence effrénée. Les uns , indifférens à tout , pourvu qu'ils eussent du pain , ne connoissoient de parti que celui qui leur en procuroit ; lâches , inconstans , superstitieux , la même bouche qui proféroit des outrages contre la Reine , & des malédictions contre Mazarin , les auroit accablés d'actions de grace , s'ils eussent été triom-

phans & qu'ils eussent pu satisfaire leur dévorante avidité : les autres , jouets de la prévention , amateurs des nouveautés , simplement parce qu'elles font spectacle ; volages , féroces , turbulens , séditieux , n'ayant rien à perdre & tout à gagner dans les désordres , brûloient de la soif du pillage , craignoient la paix , demandoient la guerre , aussi peu propres à jouir des douceurs de l'une , qu'à soutenir les fatigues de l'autre , aussi dangereux pour leurs amis que pour leurs ennemis , aussi disposés à servir la cour que la faction , pourvu que le profit fût d'un côté & les périls de l'autre.

Quant aux généraux , quoiqu'il n'y eût qu'eux qui eussent véritablement quelque intérêt à la guerre , ce même intérêt étoit si varié que l'union ne pouvoit pas subsister long-tems entre des gens qu'un gouvernement , une pension , un brevet , une place forte , pouvoient à chaque instant ramener à St. Germain. Il n'y en avoit pas un , à l'exception

1649.

peut-être du coadjuteur & du duc de Beaufort , qui n'eussent un commerce réglé avec la cour. Aussi se gardoient-ils bien de pousser les choses à l'excès & de se fermer la porte à tout accommodement. Ils faisoient beaucoup de bruit , ils tâchoient d'épouvanter la cour pour en tirer le meilleur parti possible , mais nul attachement véritable à ce qu'ils appelloient la cause commune, nul desir de la servir , nuls préparatifs de guerre, nulles levées , nuls exploits , nul accord entre eux , des défiances , des soupçons , des jalousies de commandement , une envie démesurée de dominer tout le parti , d'en maîtriser toutes les forces pour les faire acheter plus chèrement , une espece de combat à qui épuiserait plutôt par son luxe , par sa magnificence , toutes les ressources , tous les trésors, des taxes arrachées avec importunité , dévorées avec promptitude , redemandées avec le même empressement , pour être encore aussi

promptement englouties ; voilà le spectacle journalier que donnoient les généraux , leur singulier amour pour la patrie , leur haine pour les vices de l'administration , leur respect pour le parlement , leur commifération pour le peuple , enfin tous ces sentimens fi nobles , fi sublimes , dont ils berçoient tous les ordres avec tant d'emphase.

Cependant , tandis que tout le monde soupiroit fecretément après la paix , le parlement faisoit un nouvel acte d'autorité qui devoit en retarder l'accomplissement , & rendre fa révolte moins pardonnable. On a déjà vu qu'il avoit donné rang & voix délibérative au coadjuteur , quoiqu'il ne fût pas bien clair que les coadjuteurs duffent remplacer l'archevêque de Paris au parlement. Cette faute , fi c'en étoit une , paroiffoit cependant plus excusable que celle qu'on fit quelques jours après. Le maréchal de la Mothe affiftoit comme général aux délibérations du parlement ,

1649.

c'étoit déjà une innovation punissable ,
puisque personne ne doit assister aux
séances d'une compagnie , que ceux à
qui le Roi en a attribué le pouvoir :
mais le maréchal n'y avoit pas voix dé-
libérative , & il étoit dur pour un gé-
néral de se trouver à des conseils de
guerre , où de jeunes conseillers des
enquêtes , à peine sortis de la poussière
des colleges , donnoient leurs avis avec
d'autant plus d'arrogance , qu'ils étoient
plus ignorans sur ces matieres ; tandis
qu'un homme vieilli dans le métier , &
sur lequel devoit rouler l'exécution , res-
toit dans un silence humiliant , devant
tous ces jeunes emportés , & n'étoit que
l'instrument passif de leurs violentes déli-
bérations. C'étoit une contradiction pal-
pable , mais suite nécessaire des écarts
qu'on avoit faits hors du devoir. On
apporta un remede pire que le mal , &
par une entreprise qui n'avoit point
d'exemple que dans les usurpations de
la ligue , sur la requête du maréchal ,

Le 12 Fév.
Talon.

on le reçut conseiller d'honneur , en attendant qu'il pût obtenir des lettres patentes : comme si jamais une compagnie , qui n'existe que par la volonté du souverain avoit le pouvoir de prévenir les volontés du souverain ; comme si le premier droit de celui-ci n'étoit pas de nommer les officiers de ses tribunaux , & qu'il fût jamais permis , sous quelque prétexte que ce soit , d'empiéter sur sa plus belle prérogative.

Mais un événement , qui éclata ce même jour , étouffa bientôt toutes les réflexions que devoit produire cette factieuse insolence. La cour , après avoir étonné par la prise de Charenton , effrayé par celle de Brie-Comte-Robert , crut qu'il étoit tems de seconder les sentimens de repentir , que pouvoient faire naître ces désastres dans l'esprit des Parisiens. Le moment d'offrir la grace est celui de la consternation , avant qu'elle se transforme en désespoir. Les royalistes travaillèrent donc secré-

1649.

July.

1649.

tement à faire entendre au peuple & aux bourgeois , qu'il étoit tems de ſonger à la paix ; que la Reine , diſpoſée à pardonner , pourroit , ſi l'on ſ'obſtinoit , ne plus écouter que la voix d'un juſte courroux , & étouffer tous les cris de la pitié , pour un peuple ſi opiniâtrément rebelle. Ces émiſſaires étoient l'ancien évêque de Dol , Denis-Antoine Cohon , le cordelier Faure , prédicateur de la Reine , alors évêque de Glandeve & depuis d'Amiens , & enfin de Laune , conſeiller au châtelier. Leurs menées ne purent être ſi ſecrettes qu'elles ne parvinſſent aux oreilles des chefs du parti. On ſurprit même une lettre de l'évêque de Dol à Mazarin , dans laquelle il inſtruſoit le miniſtre du changement qui commençoit à s'opérer en faveur de la cour. Cette lettre eſt d'autant plus intéreſſante , qu'elle nous apprend une anecdote qu'on ne trouve nulle autre part. » L'évêque inſtruſoit , » diſoit-il d'abord , d'autant plus volon-

» tiers

» tiers son éminence , des bons senti-
 » mens qui commençoient à germer ,
 » qu'il ne fouhaitoit rien au monde avec
 » tant de passion , que de voir ses enne-
 » mis abattus à ses pieds , & convain-
 » cus de la grandeur de son courage par
 » les effets de sa clémence. Il falloit
 » pour une bonne fois régler l'autorité
 » & la juridiction de ces *gens de chican-*
 » *ne* , pour commencer un nouveau re-
 » gne dont la gloire & la joie ne fussent
 » jamais interrompues. Il consentoit à
 » mourir , & il mouroit satisfait quand
 » il auroit vu son éminence couronnée
 » de la main de ses persécuteurs. La
 » plus grande partie du parlement desi-
 » roit la paix , (ce qui étoit vrai ;) deux
 » des principaux généraux ne deman-
 » doient qu'une porte honorable pour
 » entrer en accommodement , (ce qui
 » étoit encore plus vrai , quoiqu'il ne
 » les nommât point). Enfin , les mar-
 » tyrs du *général ecclésiastique* , (c'étoit
 » apparemment le coadjuteur ,) souffle-

1649.

Voyez les
recueils du
temps.

1649.

» toient impunément les conseillers de
 » la cour , qui parloient de députation
 » & de paix ». Il expliquoit cette dernière phrase en ajoutant qu'on faisoit le procès au chansonnier Marigny , & qu'on traitoit l'affaire au criminel , parce qu'il avoit donné un soufflet au conseiller Boisleve , pour avoir parlé de paix.

Joly.

Un mois auparavant l'évêque de Dol, pour une pareille lettre , auroit pu aller tenir compagnie à Marigny , auprès du lieutenant-criminel : alors qu'on songeoit moins à aigrir qu'à pacifier les choses , on se contenta de lui donner des gardes : on voulut aussi arrêter de Laune , nommé dans sa Lettre ; mais il avoit été averti assez à temps pour aller chercher sa sûreté à St. Germain.

On se dispoisoit à traiter plus rigoureusement un autre émissaire de la cour : c'étoit le chevalier de la Valette , bâtard du duc d'Epéron. On l'avoit surpris la veille , à onze heures du soir , courant les rues de Paris dans son carrosse avec

Talon; Retz;
 Montglat.

un récollet , & semant dans le public des placards aussi favorables à la cour , qu'injurieux au parlement , à la fronde & sur-tout au coadjuteur. On tâchoit d'y désabuser le peuple des fausses impressions que les chefs du parti lui avoient fait prendre : on lui n'ontroit au doigt l'erreur où il se plongeoit en se passionnant pour un parlement qui , sous prétexte de l'intérêt public , n'avoit réellement en vue que l'intérêt particulier & la grandeur du corps. On faisoit paroître d'un autre côté le Roi , qui tenoit les bras à ses enfans , n'attendant que le moment de la soumission pour se livrer au plaisir de pardonner , & pour ramener avec lui , en rentrant dans la capitale , la paix , l'abondance & la commerce. On faisoit entendre à ce même peuple , qu'il tenoit son bonheur dans ses mains ; qu'au moment qu'il arracheroit le bandeau dont un prêtre ambitieux avoit fasciné ses yeux , il chasseroit de ses murs une compa-

1649.

gnie rebelle & plus ambitieuse encore ; le Roi rentreroit dans sa capitale , non en monarque irrité , mais en pere tendre , qui vient jouir des caresses & de la soumission de ses enfans.

Il étoit dangereux de faire circuler toutes ces vérités au milieu de la foule des séditieux qu'elles démasquoient ; mais le chevalier de la Valette , voulant pousser sa fortune , brava tous les dangers pour se charger de l'entreprise : elle avoit presque réussi , il alloit sortir le lendemain de Paris avec un passeport qu'il avoit obtenu , lorsqu'il fut arrêté : on le conduisit à l'hôtel-de-ville, où on lui fit passer une nuit fort désagréable ; & le lendemain le coadjuteur le trouva sur le perron , au milieu d'une foule de mutins dont il étoit le jouet. Gondy fit retirer cette canaille en adressant quelques paroles de civilité au chevalier qu'il connoissoit ; mais celui-ci , avec tout l'orgueil qu'inspire une bonne cause , & du ton dont Bayard répondit

à Bourbon , lui répartit avec fierté : *je ne crains rien , je sers mon roi.* L'état malheureux où il se trouvoit , le danger qui le menaçoit , les cris & les huées de la populace , ne furent point capables de lui faire prendre le change sur l'action généreuse qu'il avoit faite : il répondit toujours sur ce ton aux politesses du coadjuteur , jusqu'à ce que le prévôt des marchands l'eût fait conduire à la conciergerie. On commença son procès , & , selon toutes les apparences , l'arrêt ne l'auroit point ménagé , si la Reine ne l'avoit fait redemander , en avertissant qu'elle traiteroit toutes les personnes qu'elle avoit entre ses mains comme le chevalier seroit traité. La menace fit son effet ; la procédure fut arrêtée , & la Valette en fut quitte pour ses meubles saisis & dispersés , & pour sa nombreuse vaisselle , qu'on porta à la monnoie.

1649.

Hist. du tems

C H A P I T R E 11.

La cour envoie un héraut au parlement.

On refuse de l'entendre.

1649.

Tous les
Mér.

LA Reine , toujours dans les mêmes principes qui l'avoient engagée à se servir du ministère du chevalier de la Valette , préparoit une autre machine qui , en faisant spectacle sur l'esprit du peuple , le disposât plus sûrement au repentir & à la soumission. Le matin du jour même où le chevalier de la Valette étoit conduit à la conciergerie ; un héraut revêtu de sa cotte d'armes & de tous les autres ornemens de sa dignité , le bâton semé de fleurs de lys en main , précédé de deux trompettes , se présente à la porte St. Honoré , & fait , pour être introduit , les chamades ordinaires en pareille occasion. Il apportoit trois paquets , l'un pour le parlement , l'autre

pour le prince de Conty , & le troisieme pour la ville. Le premier , en rappelant à la compagnie la déclaration qui supprimoit les charges , lui annonçoit le retour des bontés du Roi , si elle vouloit mettre bas les armes , & aller à Montargis. Le second , rappelant au prince de Conty qu'il étoit déclaré criminel de leze-majesté , & privé en conséquence de ses charges , de ses gouvernemens , lui faisoit entendre que s'il vouloit quitter ce parti rebelle , & recourir de bonne foi au pardon que lui offroit S. M. non-seulement il seroit rétabli dans tous ses droits , mais il pourroit encore espérer d'autres graces. Le dernier exhortoit le prévôt des marchands , les échevins & le peuple à rentrer dans leur devoir , à expulser quiconque s'opposeroit à la soumission , les assurant qu'ils trouveroient alors dans le Roi toute la douceur , toute la sollicitude du pere le plus tendre.

Le capitaine de la porte auquel le héraut s'adressa pour entrer & exécuter sa

1649.

commission , lui répondit qu'il falloit un ordre du prince de Conty & du parlement, & , en attendant qu'ils eussent été avertis , le fit entrer dans une maison du fauxbourg , tandis que Des Maisons, fils , colonel du quartier , alloit rendre compte de cette étonnante nouveauté au général & au parlement.

On imagine aisément la surprise de tout le parti, & l'inquiétude où les jeta cette députation ; un parlement refuser de la part de son Roi , un héraut , qu'on ne refuse pas , même de la part d'un ennemi ! On n'en étoit pas venu à ce comble d'audace & de dépravation qu'on crût un pareil procédé excusable. « Ce-
» pendant , quel effet cette vue alloit-
» elle produire sur le peuple ? Quel
» mouvement ne pouvoit-elle pas exci-
» ter ? Que savoit-on même si la com-
» mission , dont étoit chargé ce héraut ,
» ne pouvoit pas faire courir les plus
» grands dangers à la compagnie ; si
» cette députation ne cachoit point quel-

» que ruse , quelque projet affreux , d'ac-
» cord avec les dangereuses impressions 1649.
» qu'avoit semées le chevalier de la
» Valette ».

Mais parmi les inquiétudes de tant de gens indécis , rien n'étoit comparable aux allarmes du coadjuteur ; plus intéressé que personne dans le parti , puisqu'il en étoit l'ame , il ne savoit comment affoiblir la sensation que devoit nécessairement produire un tel spectacle sur le peuple , dont il tiroit toute sa puissance. D'abord il vouloit , si le héraut étoit admis , faire prendre les armes à toutes les troupes , introduire le héraut au milieu des deux files qu'elles formeroient , & l'environner tellement que le peuple ne le vît point , ou presque point : mais un subterfuge , qui lui vint sur le champ dans l'esprit , lui parut plus sûr que toutes ces précautions. Il fit entendre à Broussel , qui devoit opiner des premiers , comme un des plus anciens de la grand'chambre, qu'on

Retz.

1649.

étoit bien en peine pour une chose toute simple ; qu'il n'y avoit pas là - dessus deux partis à prendre ; qu'on ne pouvoit accorder ni audience , ni même entrée au héraut , puisque ces sortes de gens ne s'envoyoient qu'à des ennemis ou à des égaux ; que le parlement n'étoit ni l'un ni l'autre vis-à-vis du Roi ; qu'enfin c'étoit une ruse de Mazarin pour faire faire au parlement , sous prétexte d'obéissance , la démarche la plus insolente & la moins respectueuse , que pussent se permettre des sujets.

Il falloit sans doute beaucoup d'art dans le coadjuteur , pour trouver quelque raison apparente dans un pareil avis ; mais il falloit toute la sottise de Broussel pour n'en point sentir la foiblesse , & l'ouvrir comme l'avis le plus sensé , qui eût jamais été prononcé dans la grand'-chambre. Non-seulement Broussel l'adopta , mais il crut l'avoir imaginé , & le coadjuteur aida à le faire croire aux autres. Il n'en fallut pas plus pour lui

donner dans tous les esprits la plus grande solidité , & , par une bizarrerie inconcevable , chacun regarda comme la raison la plus naturelle un sophisme dont la plus imbécille populace auroit reconnu sur le champ la fausseté. 1649.

Le coadjuteur lui-même fut étonné du succès prodigieux d'un raisonnement dont il ne se dissimuloit pas la foiblesse. Tout le monde l'adopta avec une espece de fureur. Envain quelques membres , encore assez éclairés pour sentir toute l'insolence de ce procédé , voulurent-ils , tels que le président de Mesmes , alléguer l'exemple de 25 ou 30 hérauts envoyés par les rois à leurs sujets ; de Mesmes & ses adhérens ne furent point écoutés , & on les siffla comme s'ils eussent dit la plus grande extravagance. Enfin , il fut décidé qu'on ajouteroit une nouvelle insolence à toutes celles qu'on avoit faites jusqu'alors ; que le héraut seroit renvoyé sans audience , & que les gens du Roi iroient vers la

1649.

Reine lui rendre raison de la cause de ce refus , l'assurant de la soumission & du profond respect de la compagnie.

Le héraut , renvoyé ainsi par le parlement , vouloit du moins 'remplir sa commission à l'égard du prince de Conty & de la ville : mais l'une , par le conseiller de Longueil , qui étoit ce jour-là de garde , l'autre par un gentilhomme , lui firent répondre que les mêmes raisons qui avoient empêché le parlement de le recevoir , subsistoient pour eux , & que si la Reine le trouvoit bon , ils lui enverroient aussi des députés pour l'assurer de leur respect & de leur obéissance. Le héraut , après avoir encore insisté long-tems & fait sonner une chamade , pour qu'on reçût du moins ses paquets , les laissa le lendemain en partant sur la barriere. Le capitaine de la porte en ayant donné avis au parlement , on lui ordonna de les garder jusqu'à nouvel ordre.

Cependant les gens du Roi , craignant

une aussi mauvaise réception qu'à leur première députation, ne voulurent point partir qu'ils ne fussent ce qu'ils avoient à espérer. Ils écrivirent au chancelier & à le Tellier, pour les instruire du sujet de leur voyage, leur demander des passeports, ainsi qu'une escorte, & leur insinuer en même tems que le parlement étoit assez disposé à la paix. La Reine de son côté ne se sentoît point de répugnance à les recevoir; mais comme elle mettoit de la fierté, jusque dans sa clémence, elle ne vouloit pas d'abord leur fournir d'escorte; & dans les passeports qu'elle leur envoya, au lieu de les traiter, comme étant actuellement en exercice, elle ne leur donnoit que le titre de *nos ci-devant avocats* & *procureurs-généraux*, les supposant supprimés par la déclaration à laquelle ils n'avoient point obéi. Talon, quoique zélé serviteur, ne voulut point, ainsi que les autres, partir avec de pareils passeports: il fallut que la Reine plât

1649.

Hist. du tems
Mottev.

Talon.

1649.
Le 17 Fév. encore en cette occasion , & leur en envoyât d'autres tels qu'ils les demandoient , ainsi qu'une escorte qui se présenta à l'endroit convenu. C'étoit le maréchal de Grammont lui-même qui la conduisoit , & qui , après leur avoir donné à déjeuner à St. Cloud , se rendit avec eux à St. Germain , où ils furent parfaitement reçus.

Talon , dans son discours à la Reine, fit tout ce qu'on pouvoit faire pour donner des couleurs favorables à une mauvaise cause , & le coadjuteur lui-même n'auroit pas mieux entendu à présenter un acte d'insolence , comme un acte du plus profond respect. Quoiqu'on sentît bien à la cour toute la fausseté de ces sophismes , comme on ne vouloit pas négliger cette occasion d'entrer en négociation , la Reine parut se contenter de ces prétextes frivoles. Elle leur témoigna qu'elle recevoit avec joie les assurances qu'ils lui donnoient de la soumission & des respects du parlement ;

Les mêmes.
Retz.

que , bien qu'elle ne pût pas regarder ses délibérations comme les arrêts d'une 1649.
compagnie souveraine & autorisée par
le Roi , aussi-tôt qu'il réaliseroit toutes
ses protestations , elle lui donneroit de
son côté toutes les marques de bonté
& de protection qu'il pouvoit desirer.
Le duc d'Orléans & le prince de Condé
ne démentirent point les promesses de
la Reine , leur style parut aussi radouci
que le sien ; de sorte que les députés ,
comblés d'égards & de civilités , revin-
rent très-satisfaits , & regardant cette
journée comme un grand acheminement
à la paix.

Lorsqu'ils se présentèrent pour faire
leur rapport , Talon , qui parloit tou-
jours avec dignité & avec force , donna
des couleurs si agréables à cette députa-
tion , promit tant de succès d'une autre ,
si on vouloit l'indiquer plus brillante &
plus solennelle , que ce qui n'avoit d'a-
bord été qu'un simple desir pour la paix
dans la plupart , devint bientôt une vé-

1649.

ritable passion , qui auroit sans doute éclaté sur le champ, sans une nouvelle machine que faisoit jouer alors même le coadjuteur.

CHAPITRE III.

Eclaircissemens sur les projets du coadjuteur : nouvelles intrigues de ce prélat. Le parlement reçoit un envoyé d'Espagne.

LORSQUE Gondy s'étoit déclaré contre la cour, ou plutôt contre Mazarin, ce n'étoit pas précisément pour satisfaire un malheureux goût d'intrigue, pour le seul plaisir d'intriguer : ce seroit bien mal connoître le cœur humain que de supposer au coadjuteur de pareils motifs. Jamais un homme, & un homme d'esprit, ne se décide à jouer le rôle de grand scélérat que par un grand intérêt. Celui de Gondy, dans ses prin-

cipès , n'étoit pas médiocre : il se sen-
toit propre à gouverner les hommes ,
& l'influence qu'il eut sur toute la fron-
de , les flots du peuple qu'il fut émou-
voir & calmer à son gré , prouvent
qu'il n'avoit pas méconnu ses talens.
Mais comment les employer dans une
monarchie , où tout est fixé ; où l'hom-
me en naissant est ordinairement ce
qu'il sera le reste de sa vie ; où le génie ,
la vertu , les talens , ne sont ordinaire-
ment comptés pour rien , à moins que
le rang ou quelque heureuse circonstance
très-rare , ne vous porte , comme mal-
gré vous , près du trône , & ne vous
donnent lieu de déployer toute l'éten-
due de vos qualités ? Gondy n'étoit point
dans ces heureuses circonstances ; son
poste étoit marqué , il devoit être éter-
nellement archevêque de Paris , & se-
lon les apparences rien de plus. Envain
le chapeau de cardinal pouvoit-il flatter
son ambition , envain dévorait-il des
yeux ce rang superbe , où sur les degrés

1649. du trône , Richelieu , du poids de son pouvoir , avoit écrasé tous les humains. Ce chapeau , il ne pouvoit l'espérer que par des vertus qui n'étoient ni dans son cœur , ni dans son esprit : ce rang , il n'y falloit plus prétendre , il étoit occupé , & il y avoit peu d'apparence que l'ambitieux qui le possédoit , approchât assez près de lui l'ambitieux qui le convoitoit , pour lui donner la puissance de l'en arracher , & de s'y asseoir à sa place. Tant de difficultés auroient rebuté une passion médiocre ; une passion forte ne connoît point d'obstacles ; abusée sur ses desirs , la grandeur des objets qu'elle poursuit , lui paroît l'aliment des grands cœurs ; alors plus de scrupules , plus de moyens bas ou criminels , plus d'horreur des forfaits , plus de remords ; dans le silence de la conscience , toutes les digues sont rompues , & voilà Gondy devenu scélérat.

Le peuple soulevé par ses soins ; le parlement , par ses intrigues sorti de son

devoir ; des princes & des grands , par
ses éblouissantes promesses , mis à la
tête de la faction , pouvoient quelque
tems servir ses projets ; mais par la na-
ture même de cette association dispara-
te , ils devoient encore plus leur nuire
dans la fuite. Le peuple , ou trop foible ,
ou trop téméraire , devoit ou l'aban-
donner au moment qu'il s'y attendroit
le moins , ou s'emporter si loin qu'il
devînt le tyran de ceux dont il avoit été
l'esclave. En vain par ses largesses
croyoit-il se l'être invariablement atta-
ché ; en vain par ses chansons , par ses
épigrammes , croyoit-il l'avoir rendu
irréconciliable avec Mazarin ; en vain
Beaufort & lui avoient-ils contracté une
amitié , une intimité qui sembloit ren-
dre tous leurs intérêts communs : Beau-
fort avoit pour le coadjuteur l'attache-
ment d'un sot pour un homme d'esprit,
qui pouvoit le servir ; dès que celui-ci
lui devenoit inutile , l'attachement ces-
soit , & Beaufort pouvoit tourner, con-

649.

tre l'ami du moment , le pouvoir qu'il en avoit reçu. Ce simulacre qu'il avoit formé pour mettre à la tête du peuple ; qu'il avoit exalté , loué , orné de mille couleurs ; pour lequel la populace avoit pris une passion qui tenoit de la fureur ; qui ne pouvoit se montrer dans les rues de Paris sans exciter des acclamations plus vives , qu'un bon prince n'en obtint jamais de la sensibilité de ses sujets , sans se voir entouré d'une foule de femmes qui se l'arrachotent , qui le baisoient à l'envi l'une de l'autre : ce simulacre pouvoit devenir un être réel , sentir son existence , & faire le premier essai de ses forces sur l'imprudent qui l'avoit tiré du néant , se jeter sur lui , l'écraser , le déchirer , au risque d'être à son tour écrasé , déchiré par les mêmes furieux qui lui auroient prêté leurs secours. Car telle est la nature du pouvoir populaire : c'est une arme à deux pointes , aussi terrible à celui qui porte les coups qu'à celui qui les reçoit. C'est un appui,

mais un appui chancelant lui-même, ~~qui tombe sur le téméraire qui s'y repose, & ne manque guere de l'écraser.~~
Aussi audacieux qu'inconstant dans ses projets, vain & bizarre dans ses vues confuses, ne sachant ni ce qu'il doit vouloir, ni ce qu'il doit aimer on craindre, le peuple est un dogue déchaîné, mais soupçonneux, qui se jette également & sur la main qui le frappe & sur la main qui le caresse. Au moment qu'on le croit le plus acharné à la guerre, il en est las sans s'en appercevoir lui-même. C'est un furieux qui ne sent les copieuses saignées qu'on lui a faites, qu'au moment où épuisé par le sang qu'on lui a tiré, plus encore que par ses fréquentes agitations, dans son abattement il veut se relever, & n'en a plus la force. Telles étoient les réflexions que le coadjuteur faisoit sur son pouvoir parmi la populace de Paris : celui qu'il s'étoit acquis dans le parlement ne lui paroïsoit pas plus solide.

1649.

Retz.

1649.

Il n'étoit pas si peu clairvoyant qu'il ne s'apperçût que le parti de la cour étoit alors le parti dominant dans cette compagnie : j'en ai ailleurs détaillé les raisons. Mais ce qui le faisoit trembler , il n'étoit guere plus sûr des chefs mêmes de son parti. Ceux-ci vouloient la guerre , mais ils ne la vouloient qu'à leur mode , ou pour avoir seuls toute la puissance , ou pour être les seuls maîtres de l'accommodement. L'alternative n'entroit nullement dans les desseins du coadjuteur. Une république , dont le plan rouloit déjà dans la tête de quelques-uns , ne pouvoit lui convenir ; le pouvoir auroit été trop partagé , il n'auroit été qu'un tyran en sous-ordre , & il lui falloit un rang qui l'approchât tellement du premier , qu'il en eût le pouvoir , s'il n'en avoit pas le nom. Un accommodement qu'il n'auroit point fait , qu'il n'auroit point forcé d'acheter , remplissoit encore moins ses vues : il n'y gaignoit ni la pourpre ni le ministe-

re , il n'étoit tout au plus qu'un factieux
subalterne confondu dans la foule , ou
sacrifié comme un exemple un peu plus
éclatant. 1649.

Les espérances du côté des généraux étoient encore moins brillantes. Chacun d'eux avoit des projets si semblables aux siens , qu'il ne pouvoit les favoriser. Le duc de Longueville ne demandoit qu'un prétexte honnête pour retourner à St. Germain , & la plus légère promesse lui eût fait désertir le parti. Le maréchal de la Mothe n'y étoit pas plus attaché , & auroit inmanquablement suivi le duc de Longueville. Les intérêts de la duchesse sa femme n'étoient déjà plus ceux du coadjuteur : celui-ci ne l'avoit d'abord mise à la tête du parti que pour en être le maître sous son nom , & la gouverner absolument ; mais le prince de Marillac avoit lui-même trop de pouvoir sur l'esprit de la duchesse , pour laisser faire beaucoup de progrès à son compétiteur. Leurs

1649.

desirs étant les mêmes , ils s'éloignèrent insensiblement l'un de l'autre , & formerent deux factions dans Paris , mais celle du coadjuteur fut la plus forte. Quoique le prince de Conty fût généralissime , quoique sa sœur , qui étoit accouchée d'un fils à l'hôtel-de-ville , (le 28 Janvier ,) l'eût fait tenir sur les fonts du baptême par le prévôt des marchands & les échevins au nom de la ville , & par la duchesse de Bouillon , quoiqu'on eût nommé ce jeune comte de St. Paul , Charles-Paris d'Orléans , le peuple n'en avoit pas pris plus de confiance dans la duchesse. Les défiances sur elle & sur le prince de Conty se renouvelèrent ; ils étoient trop proches parens de Condé pour qu'on les crût de bonne foi attachés à la faction ; le coadjuteur , qui dans le commencement avoit aidé à lever ces soupçons , parce qu'alors leurs intérêts étoient les mêmes , sitôt que ces intérêts commencerent à se particulariser , contribua

contribua lui-même à fomenter les défiances. La division , quoiqu'elle ne fût pas éclatante , ne pouvoit donc être plus dangereuse pour les projets de Gondy , & il n'avoit rien à attendre de ce côté. 1649.

Il y avoit encore moins à se promettre du duc d'Elbœuf. Ce prince étoit sans pouvoir , & s'il en eût eu , il ne l'auroit employé qu'à se faire acheter plus chèrement. Le duc de Bouillon étoit le seul qui tint véritablement au parti ; mais il n'y tenoit encore que pour ses intérêts. Qu'on lui rendît Sedan , il mettoit bas les armes : que la guerre continuât , qu'il s'acquît quelque pouvoir , Gondy étoit perdu : Bouillon , qui vouloit être tout dans la faction , éloignoit un rival dangereux , & le coadjuteur se feroit vu chassé de Paris , comme le cardinal de Gondy son grand oncle , l'avoit été par Mayenne du tems de la ligue.

Retz.

De quelque côté qu'il se tournât , il

~~ne voyoit donc que des périls , nulle~~
1649, sûreté , nulle espérance de remplir ses
vastes projets ; le peuple inconstant , le
parlement chancelant , les généraux di-
visés , prêts à tout pour faire un accom-
modement favorable à leurs intérêts ,
fallut-il sacrifier les siens. Il étoit donc
nécessité à chercher un pouvoir plus in-
dépendant , un secours plus assuré , plus
lié à ses vues , un secours qui le rendît
encore redoutable quand tout viendrait
à l'abandonner ; il ne pouvoit trouver
pour cela qu'avec les ennemis de l'état.
C'avoit été son premier projet avant
de se lier avec la duchesse de Longue-
ville ; dès que cette princesse lui de-
vint inutile , & même dangereuse , il
le reprit , & se tourna du côté des
Espagnols.

St. Ibald , toujours lié avec les enne-
mis & jamais avec sa patrie , étoit tan-
tôt à Bruxelles , tantôt à la Haye , tou-
jours en mouvement pour se donner
une existence qu'il n'eut jamais. Le

coadjuteur lui écrivoit qu'il étoit tems de songer à ce qu'il lui avoit tant de fois proposé , que le parti étoit assez formé pour n'être point chargé en son particulier de l'odieux d'une union avec les ennemis de l'état , qu'il pouvoit maintenant se prêter aux ouvertures qui lui feroient faites de la part de l'archiduc. St. Ibald négocie aussi-tôt à Bruxelles , & bientôt il est aidé par Noirmoutiers & Laigues , que le prince de Conty , à l'instigation du coadjuteur , détache à son secours. La duchesse de Chevreuse , dont Bruxelles étoit , depuis son exil , devenu de nouveau le séjour , ne manque pas de s'entremettre dans une négociation qui peut faire quelque mal à la Reine , & servir son goût pour les intrigues.

Au reste , il ne falloit point tant de mouvemens pour décider les Espagnols à faire ce que depuis long-tems ils brûloient d'exécuter. Rien ne pouvoit leur arriver de plus favorable que de fomen-

1649.

Morteville.
Nemours.
La Rochef.

ter les troubles de la France , d'entrer sous ce prétexte dans le cœur du royaume , de s'emparer de tout ce qui se trouveroit à leur bienfiance , & de donner alors la loi , ou du moins de s'assurer la paix par un traité avantageux. Ils se crurent revenus au tems fortuné de la ligue , où , sous le prétexte de la religion , ils tourmentoient impunément un roi & une nation qui , avec un peu plus de concert , les auroient anéantis eux-mêmes dans leur propre pays.

Le comte de Fuenfaldagne qui commandoit à Bruxelles , saisissant avec avidité une si précieuse occasion , dépêcha , de l'aveu de l'archiduc Léopold , un Bernardin , nommé Arnolfini , qui prit un habit de cavalier & le nom de dom Joseph d'Illescas. Il l'envoyoit avec un blanc-signé de l'archiduc , lequel les rebelles pourroient remplir à leur volonté ; il devoit prendre des mesures avec le coadjuteur , & faire sur-tout en sorte que celui-ci se liât par des engagements

positifs. C'étoit précisément ce que Gondy n'avoit nul intérêt de faire : la cour, du jour au lendemain, pouvant ôter tout prétexte à la guerre civile , en levant le siège & en éloignant Mazarin ; le coadjuteur , ayant des liaisons publiques avec les ennemis de l'état , se seroit vu contraint d'aller jouer dans les Pays-bas , le rôle ignoble & disgracieux des exilés de la ligue , pour servir d'aumônier à Fuenfaldagne. Loin donc de vouloir prendre , avec le Bernardin , des engagemens positifs , comme le duc & la duchesse de Bouillon , depuis long-tems eux-mêmes en négociation avec l'Espagne , tâchoient de l'y engager , il chercha au contraire à faire entrer Arnolfini en négociation d'abord avec les généraux , ensuite avec le parlement même : par ce moyen , quand ces deux ordres auroient pour ainsi dire légitimé cette affreuse association , il pourroit impunément faire comme les autres , sans crainte d'être trouvé plus coupable.

1649.

Retz;

1649.

Jamais intrigue ne fut mieux tissue que celle qu'il trama dans cette occasion.

Le duc d'Elbœuf, sous le ministère de Richelieu, avoir été quatorze ou quinze ans en Flandre, à la pension d'Espagne. Ce fut à lui qu'Arnolfini fut adressé, mais après être resté deux jours sans paroître à Paris, & après avoir été ftilé par le duc & la duchesse de Bouillon, ainsi que par le coadjuteur, qui remplirent son blanc-signé d'une lettre de créance pour le parlement; lorsqu'on le crut assez instruit, il alla descendre à deux heures après minuit chez le prince Lorrain. A cette apparition le duc se crut le plus considérable chef du parti, & il ne douta pas qu'après une pareille recherche de la part des Espagnols, des flots d'or ne coulassent chez lui, & qu'il ne se fît acheter chèrement par la cour. Le lendemain il invite à dîner les premières têtes de la faction, Conty, Beaufort, la Mothe, le Coi-

gneux , Bellievre , Némond , Novion ,
Viole & le coadjuteur lui-même , qui
seul d'eux tous avoit le secret , sans que
le duc s'en doutât. C'étoit pour leur
communiquer la lettre de créance qu'il
les avoit assemblés , mais ce ne fut pas
sans faire nombre de grimaces ; & le
duc , un peu saltimbanque de son natu-
rel , se servit des plus mystérieuses , des
plus obscures circonlocutions pour an-
noncer cette nouvelle. Le président de
Némond crut être au sabbat , & s'écria
qu'on avoit eu grand tort d'inviter des
membres du parlement à un pareil con-
ciliabule : tenons-lui compte de cette
vertueuse horreur , que le coadjuteur ne
regarde qu'avec les yeux de la raillerie.
Le président le Coigneux , moins scru-
puleux & plus vif , prend le papier , qui
ressembloit plutôt par sa petitesse à un
poulet , qu'à une lettre de négociation ;
après l'avoir lue & s'être moqué de
toutes les grimaces qu'on avoit faites
jusqu'alors , il conclut que le secours

1649.

de l'Espagne n'étoit point à dédaigner, ajoutant que le cardinal avoit envoyé Vautorte , conseiller d'état , auprès de Fuenfaldagne , pour parler de paix , mais que celui-ci , voyant plus à gagner pour sa couronne en brouillant les cartes , se gardoit bien d'entrer en négociation , du moins jusqu'à ce qu'il eût vu ce qu'il pouvoit se promettre du côté de Paris.

D'abord il y eut de grands débats dans cette petite assemblée sur l'opinion qu'ouvrit le coadjuteur , de faire présenter au parlement par l'envoyé , la lettre de l'archiduc. Les membres de cette compagnie , tout préoccupés qu'ils étoient , sentoient vivement les conséquences d'une pareille démarche , & la flétrissure qui en alloit réjaillir pour jamais sur tout le corps. Cependant la terreur que cette même démarche devoit naturellement inspirer à la cour , fit passer sur toute autre considération , & il fut résolu que l'envoyé seroit pré-

senté. Dom Joseph n'en avoit pas tant
attendu : le premier parlement de France
recevoir une lettre & un député du
gouverneur des Pays-bas , c'étoit ce
qu'il y auroit eu de la folie à se pro-
mettre : c'étoit engager la compagnie ,
sans qu'elle s'en apperçût ; c'étoit donner
occasion aux généraux de traiter eux-mê-
mes plus publiquement , rassurés qu'ils
devoient être par cette espece d'appro-
bation tacite de tout un grand corps ;
c'étoit enfin remplir toutes les vues du
coadjuteur , sans qu'il courût aucun
danger.

Restoit à savoir par qui l'on feroit
proposer au parlement de recevoir Ar-
nolfini. On auroit bien voulu rejeter
l'odieux de cette commission sur le duc
d'Elbœuf , mais il sentit le piège , &
s'en défendant avec une feinte modestie ; le même respect , dit-il , qui lui
avoit fait rendre compte à son général
de la lettre qu'il avoit reçue , ne lui
permettoit pas d'en porter la parole en

1649.

Le 19.

Talon,

sa présence. Il fallut donc que le prince de Conty se chargeât d'essuyer le premier orage : il le fit avec toute la modération nécessaire dans une pareille occasion.

A peine les chambres étoient-elles assemblées , qu'il instruisit la compagnie « de l'arrivée d'un gentilhomme , » alors au parquet des huissiers , envoyé » de la part de l'archiduc Léopold avec » des lettres de créance : ce prince man- » doit à la compagnie qu'il avoit été » recherché de la part du cardinal Ma- » zarin , pour faire la paix entre les » deux couronnes , en laissant à l'Espa- » gne toutes les places qu'on lui avoit » prises , à condition qu'elle se joindroit » à la France pour opprimer le parle- » ment , comme rebelle : l'archiduc n'a- » voit pas voulu entendre à de pareilles » propositions de la part d'un ministre » condamné par le parlement , qui de- » voit homologuer le traité : il propo- » soit à la compagnie d'être l'arbitre de » la paix ».

Le prince jettoit toutes ces propositions en avant , pour éloigner un peu ,
par le sentiment de l'amour - propre ,
les idées révoltantes que devoit produire
d'abord le nom d'un envoyé de l'archi-
duc. Il finissoit à peine , que les gens du
Roi entroient pour faire leur rapport de
la députation , comme nous l'avons vu
dans le chapitre précédent. Quand ils
eurent fini , le premier président leur
expliqua la proposition du prince de
Conty , & ils sortirent pour prendre
leurs conclusions. Ce fut dans cet inter-
valle que la scene devint intéressante :
l'orage fondit comme on l'avoit prévu.

Le président de Mesmes , ne pou-
vant contenir son indignation sur cette
odieuse négociation , la laissa éclater
par la plus vive & la plus éloquente
apostrophe au prince de Conty. *Est-il*
possible , monsieur , s'écria-t-il , en se
tournant pathétiquement vers lui , est-il
possible qu'un prince du sang de France
propose de donner séance sur les fleurs

1649.

de lys , à un député du plus cruel ennemi des fleurs de lys ? Puis se rejettant sur le coadjuteur dont il reconnoissoit là le génie : quoi , monsieur , lui dit-il , vous refusez l'entrée au héraut de votre Roi sous le prétexte le plus frivole.... Gondy qui ne perdoit jamais la tête , & qui se doutoit de la seconde partie de l'apostrophe , lui répartit ingénieusement pour la prévenir : vous me permettrez , monsieur , de ne pas traiter de frivoles des motifs qui ont été consacrés par un arrêt.

A ces mots , les éclats des enquêtes partent de concert contre le président. L'impétueux Quatre-sous s'acharne impitoyablement sur lui , & quand la proposition de de Mesmes auroit été de mettre le feu aux quatre coins de la capitale , il n'auroit pas été plus maltraité. Heureusement pour lui que le retour des gens du Roi appaisa un peu la bou-rasque.

Ibid.

On s'attend bien que leurs conclu-

fions n'allèrent point à recevoir l'envoyé. Talon, au contraire, en habile homme & en bon François, saisissant cette occasion pour appuyer ce qu'il avoit dit dans son rapport précédent, insinua que la Providence sembloit avoir ménagé au parlement cette occasion, pour donner à la Reine des témoignages non suspects de son obéissance, en refusant audience à l'envoyé, & en rendant compte à la princesse, par une députation solennelle, du respect que l'on conservoit pour elle dans cette occasion.

Talon eut la douleur de n'avoir encore cette fois travaillé qu'à sa gloire, sans soulager sa patrie. Ses conclusions furent rejetées, & par un acte auquel je cherche en vain un nom, on rendit, à la pluralité des voix, l'arrêt le plus horrible & le plus audacieux qui eût jusqu'alors été porté. On y disoit que l'envoyé seroit introduit, sa lettre de créance lue & envoyée par des dépu-

1649.
Talon.

1649.

tés à la Reine , avec le discours de l'envoyé lui-même , qui en donneroit une copie signée ; que , jusqu'à la réponse de la Reine , on n'en feroit point à l'Espagnol ; qu'elle feroit en outre suppliée de faire retirer les troupes des environs de Paris , de laisser les passages libres , & qu'enfin copie dudit arrêt feroit envoyée au duc de Longueville , aux députés de Rouen & d'Aix , ainsi qu'aux compagnies souveraines de Paris.

Arnolfini , en conséquence , fut sur le champ introduit , & ce moine vagabond eut un honneur que n'auroit pas eu un grand d'Espagne. On le plaça au bout du bureau , à côté d'un des membres de la compagnie , les gens du Roi présens , lui , couvert & assis. Après avoir présenté la lettre de créance de l'archiduc , il débita en son nom le discours , concerté entre lui & les chefs du parti , & dont voici la substance.

Talon.

« Il étoit chargé , de la part de son

» maître , d'instruire la compagnie d'une
» négociation que le cardinal Mazarin
» avoit voulu entamer avec lui ; S. M.
» C. avoit jugé ni sûr , ni convenable
» de prêter l'oreille à des propositions
» faites pour opprimer plus aisément un
» parlement en vénération à tout le
» monde : d'ailleurs elle avoit senti que
» tous les traités qu'elle pourroit signer
» avec un ministre condamné , étoient
» nuls de plein droit , puisqu'ils seroient
» faits sans le concours du parlement ,
» auquel seul appartenoit le droit de vé-
» rifier & de ratifier les traités de paix
» pour les rendre authentiques. S. M.
» seroit bien aise , desirant une paix so-
» lide , de traiter avec le parlement ,
» & même de le rendre juge des diffi-
» cultés qui se présenteroient , attendu
» que le parlement est naturellement le
» tuteur des Rois , pendant leur minori-
» té , & que ce ne seroit pas la pre-
» miere fois où des souverains auroient
» mis leurs intérêts entre les mains de

1649. » cette auguste compagnie. Si le parle-
» ment avoit pour agréable d'être l'ar-
» birre de la paix , le Roi catholique
» laissoit à son choix de députer de son
» corps en tels lieux qu'ils voudroit ,
» sans excepter Paris , où lui-même il
» enverroit incessamment ses députés.
» En attendant il faisoit avancer dix-
» huit mille hommes sur la frontiere ,
» dans le cas où ils pourroient être uti-
» les ; mais ces troupes avoient ordre
» de ne rien entreprendre que la com-
» pagnie ne l'eût commandé : dans la
» vérité c'étoit , pour ménager la déli-
» cateſſe du parlement , sacrifier des
» conquêtes assurées , puisque les fron-
» tieres étoient totalement dégarnies ;
» il n'y avoit pas six cents hommes dans
» Péronne , dans St. Quentin & dans
» le Catelet. Enfin , avant que les ou-
» vertures de la paix fussent commen-
» cées , le parlement pouvoit faire agir
» ces troupes , soit en les conduisant
» par des officiers françois , soit en pre-

» nant toutes les précautions nécessaires
» pour détruire les ombrages que don-
» nent toujours les secours étrangers ».

1649.

Cette harangue n'étoit point faite pour inspirer des remords sur l'arrêt révoltant qui l'avoit produite. Ces noms de tuteurs des Rois , d'arbitres de la paix & des nations , chatouilloient délicieusement tous ces jeunes foux des enquêtes , qui prenoient au pied de la lettre tous les titres chimériques dont Arnolfini venoit de les bercer. Talon , le seul peut-être dans toute la compagnie , que ces expressions pompeuses n'avoient point ébloui , gémissoit en secret des horribles blasphêmes qui venoient d'être prononcés. *J'entendis , dit-il , avec douleur les discours de cet envoyé , parce qu'étant serviteur du Roi & dans la place que j'occupe , ma conscience me reprochoit , ce me semble , des propositions de cette qualité.*

Mais tandis que ce vertueux magistrat donnoit des larmes de sang aux

1649.
Retz,

erreurs de ses confreres , le coadjuteur profitoit du moment d'effervescence pour répondre à l'apostrophe du président de Mesmes , & le faire déchirer par la cohue des enquêtes. Il protesta avec une modération affectée , & un air de sincérité qui auroit séduit le plus clairvoyant , que s'il avoit paru consentir au renvoi du hérant du Roi , & à la réception de l'envoyé d'Espagne , c'étoit par l'impossibilité où il se trouvoit de lutter seul contre le torrent , & la connoissance qu'il avoit des sentimens de la plupart des membres à cet égard. C'étoit un trait de politique que cette dissimulation : il n'y avoit pas un de ces jeunes étourdis , qui lui soupçonnât seulement la moindre part à tous ces mouvemens ; le plus grand nombre même , s'ils en avoient eu l'idée , se feroient bien gardés de conformer leurs avis aux siens , dans la crainte de passer pour l'instrument servile de ses cabales.

C'étoit encore une des intrigues du coadjuteur, & la plus mortifiante sans 1649.
doute pour l'amour-propre, de cacher
la part qu'il avoit aux intrigues.

L'assemblée alloit se séparer, lorsqu'elle fut arrêtée par un compliment fort brusque du président le Coigneux, dont la singulière naïveté mérite bien une place dans ce récit. *Messieurs*, s'écria-t-il, j'ai à parler à toute la compagnie : je vous prie de reprendre vos places, il y va du tout pour l'Europe. Chacun s'assied à un début qui promettoit tant. *Le Roi d'Espagne*, continue le véhément président, nous prend pour arbitres de la paix générale ; peut-être qu'il se moque de nous, mais il nous fait toujours honneur de nous le dire. Il nous offre des troupes pour les faire marcher à notre secours, & il est sûr que sur cet article, il ne se moque pas de nous, & qu'il nous fait beaucoup de plaisir. Nous avons entendu son envoyé, & vu la nécessité où nous sommes, nous

Retz

1649. *n'avons pas eu tort. Nous avons résolu d'en rendre compte au Roi, & nous avons eu raison. On veut imaginer que pour rendre ce compte, il faut envoyer la feuille de l'arrêt, & voilà le piège.*

Alors expliquant ce qu'il entendoit par ce piège, il fit voir qu'on ne devoit envoyer qu'une simple copie de l'arrêt; qu'autrement les Espagnols croiroient qu'on se moquoit d'eux, & que le parlement se conformoit au caprice du cardinal sur la paix générale & même sur le secours attendu; qu'en envoyant simplement une copie de l'arrêt, & en faisant des remontrances pour la levée du siège, toute l'Europe reconnoîtroit que le parlement se tenoit toujours en état de faire ce que demandoit de son ministère le vrai service du Roi & le bien solide du royaume, si Mazarin étoit assez aveugle pour ne pas agir comme il le devoit dans cette occasion.

Cette raison ressembloit assez à celle

qui avoit fait refuser le héraut : cependant elle fut reçue avec des applaudissemens incroyables. Le conseiller Martineau , toujours parlant comme un homme ivre , s'écria que *telle étoit bien l'intention de la compagnie , & que le retentum de l'arrêt étoit de faire bonne chere à l'envoyé d'Espagne , en attendant la réponse de St. Germain , qui ne pouvoit être que quelque méchante ruse du Mazarin*. Pontcarré , autre conseiller , répartit , *qu'un Espagnol ne lui faisoit pas tant de peur qu'un Mazarin*. Enfin les huées & les brocards , contre les présidens , qui la plupart avoient opiné au refus de l'envoyé , furent poussés si loin , que le coadjuteur resta étonné lui-même du succès de son entreprise. Les généraux en virent assez pour légitimer toutes leurs demarches auprès des Espagnols.

On fit valoir jusqu'aux moindres circonstances à l'envoyé , qui , le soir même , dépêcha un courier à Fuenfaldagne

1649. pour lui porter la relation de tout ce qui s'étoit passé dans cette journée , ainsi que les propositions des généraux & du coadjuteur. Les premiers cherchoient à faire le traité le plus avantageux qu'il leur seroit possible : l'autre desiroit s'engager plus énigmatiquement pour se préparer seulement une porte, au cas que tout vînt à lui manquer à la fois du côté de Paris. Les gens du Roi de leur côté, le premier président, le président de Mesmes & huit conseillers , nommés pour la députation , se préparoient à en remplir l'objet , & demandoient des passeports. Malgré la nouvelle audace de la compagnie , la cour se trouvoit dans l'impuissance de les refuser , & on étoit forcé de songer bien sérieusement à la paix.



CHAPITRE IV.

Etat de la cour. Portrait de Turenne.

Il prend le parti de la Fronde. Son armée se révolte contre lui.

IL étoit vrai que la cour, craignant les événemens survenus, & sans doute instruite des menées de St. Ibald à Bruxelles, avoit envoyé pour négocier avec l'archiduc, & que celui-ci avoit refusé toute ouverture de paix. C'étoit déjà un terrible coup pour la Reine, de voir les ennemis assemblés sur la frontière, car les promesses de l'envoyé n'étoient point vaines, & l'archiduc s'avançoit du côté de Guise. Mais ce danger, quoiqu'imminent, étoit encore éloigné, & elle en trouvoit d'aussi réels jusque dans le sein de la cour: les négociations de Paris à St. Germain lui étoient presque aussi formidables. Le duc d'Orléans, qui ne

1649.

Montglat.

1649. s'étoit prêté que difficilement à l'entre-
prise, étant un de ces caractères foibles
Motteville. qui cherchent à tout ménager, ne vou-
loit point perdre le crédit qu'il s'étoit
acquis dans le parlement. Il avoit écrit
aux chefs de la compagnie qu'il ne sui-
voit la Reine que pour ne pas la laisser
absolument en proie à Mazarin & au
prince de Condé, & plutôt pour sug-
gérer des sentimens de paix, que pour
favoriser d'aussi rigoureuses voies. La
Riviere, de son côté, chargé de la
haine & du mépris public, voulant du
moins se ménager un appui, faisoit dire
sans cesse au parlement que Gaston ne
rouloit dans sa tête que les moyens de
tout accommoder à leur gré. L'ambi-
tieux abbé n'auroit point été fâché que
ces paroles de paix & de douceur eussent
occasionné, en faveur de son maître, une
révolution qui l'eût porté lui-même au
cardinalat & au ministère. Les intérêts
se concilient ainsi de part & d'autre, le
parlement faisoit faire secrètement au
duc

duc les plus belles propositions , & lui offroit la régence.

1649.

Le prince de Conty , la duchesse sa sœur , ainsi que Marillac, qui dans Paris formoient une espece de parti contre le coadjuteur , se sentant trop foibles pour lutter long-tems avec lui , cherchoient de leur côté un chef dont le nom en imposât. Ils ne pouvoient compter sur Condé, & se tournoient en conséquence du côté de Gaston , auquel ils propoisoient de même la régence , dans l'espérance que leur frere , décidé par l'événement , se joindroit aussi à leur parti ; & qu'alors , maîtres de tout , redoutables au ministre , à la Reine , ils en obtiendroient tout ce qu'ils voudroient. Ils se figuroient qu'au moins , étonnés de ce coup, la Reine & Condé entreroient avec eux en négociation , qu'ils se feroient acheter chèrement ; qu'en se raccommodant avec le chef de leur famille , ils seroient tout-puissans , laissant le malheureux régent se défendre seul contre les

1649. grands & les troupes royales , & soutenir ses droits comme il pourroit.

Châteauneuf , qui du fond de son exil entretenoit toujours des correspondances avec les factieux , s'intriguoit d'une autre part pour rentrer dans le ministère ; & , de concert avec le coadjuteur , Beaufort & son parti , sollicitoit aussi Gaston de se rendre à Paris , lui promettant qu'avec le secours de leurs amis , il seroit bientôt régent. Leurs offres étoient plus sinceres que celles de la duchesse & de sa cabale , parce qu'ils y avoient un plus grand intérêt. Gaston n'étoit que trop foible pour se laisser séduire par de si flatteuses apparences , & son confident n'étoit que trop propre à en faire briller les appas à ses yeux. Cependant il eut la force de résister , & de préférer une gloire solide à des événemens fort incertains. Peut-être aussi le prince de Condé contribua-t-il beaucoup à l'affermir dans son devoir. Ce héros en effet , ayant eu quelques soupçons de toute

cette négociation , ayant même appris que Mazarin , par une bassesse & une perfidie dont lui seul étoit capable , descendoit au plus vil manège auprès des chefs de la fronde , & les recherchoit sous main , rejetant sur l'inflexibilité & l'audace de Condé le blocus de Paris , & tous les maux qui en étoient la suite , s'expliqua avec son impétuosité ordinaire sur ces lâches & honteuses manœuvres. Il déclara qu'il ne vouloit pas être chargé de tout l'odieux de cette entreprise ; qu'il ne traitoit avec personne , mais que si le duc ou le ministre s'avisent d'entrer en négociation avec quelques-uns des frondeurs , il y entreroit , lui , avec tout le parti , & qu'il auroit bientôt fait sa paix. Ces menaces intimidèrent l'un & l'autre , mais sans empêcher que la Reine ne craignît de voir développer ces germes , si elle ne les arrachoit promptement.

Qu'elle quittât la cour & jettât les yeux sur les provinces , elle n'y voyoit pas

1649.

Mém. du
prince de Ta-
rente.

Retz.

plus de sûreté pour elle. Les unes étoient ouvertement révoltées, les autres ébranlées. Le duc de la Trémouille formoit un corps de troupes dans le Poitou, & le prince de Tarente son fils, déclaré pour la cour, n'avoit que deux régimens à lui opposer, encore ne pouvoit-on pas être certain qu'il n'y eût quelque feinte dans cette inimitié apparente du pere & du fils. Le duc de Longueville faisoit courir le bruit qu'il avoit rassemblé dix mille hommes, & qu'il se préparoit à fondre sur St. Germain. La vérité est que ce n'étoit point sans peine qu'il en avoit rassemblé mille, & qu'il se proposoit de les joindre à quelques autres levées que Matignon son cousin-germain, & lieutenant de roi dans la basse Normandie, avoit faites en sa faveur : tous ses exploits se bornerent à la prise de Honfleur, qui étoit sans défense, & de quelques autres petits châteaux, qui n'étoient ni mieux gardés, ni d'une plus grande utilité,

Les frontieres étoient encore moins en sûreté Buffy-Lamet , qui commandoit dans Mézieres, sollicité par le coadjuteur, se déclaroit pour la fronde. Le maréchal d'Hocquincourt , gouverneur de Péronne , épris de la duchesse de Montbazou , toute puissante dans le parti , parce qu'elle étoit plus au duc de Beaufort qu'à personne , trafiquoit de sa place avec les charmes de la duchesse, & se déclaroit par ce billet si connu : *Péronne est à la belle des belles.*

1649.

Mais toutes ces révoltes n'étoient rien en comparaison de celle qui éclata dans le même tems , & qui , si elle eût réussi , pouvoit perdre le ministre , la Reine & l'état tout entier. On aura peine à croire que ce fut le sage vicomte de Turenne qui la fomenta. C'étoit une chose si surprenante , que le coadjuteur lui-même en fut frappé de cet étonnement que donne la nouvelle d'un événement impossible : Caton se déclarant contre la république , n'auroit pas plus surpris Ca-

1649. rilina. Pour justifier l'étonnement du
coadjuteur , puisque nous avons tâché
de peindre le grand Condé , essayons de
donner une idée de son illustre rival.

Re:2.

Henri de la Tour , vicomte de Turenne , étoit digne de son siècle , & son siècle digne de lui. Dans tout autre tems où il auroit fallu que le mérite s'annonçât comme l'éclair , le sien auroit peut-être été méconnu ; la nature , en lui donnant de bonne heure tout ce qui constitue les bonnes qualités , ne lui ayant donné que le germe des brillantes , & ayant laissé aux occasions & à l'expérience le soin de les développer. Aussi cette médiocrité , apparente à un œil vulgaire , ne trompoit point l'œil du génie ; & , à travers une certaine obscurité qui enveloppoit les actions comme le langage du vicomte , Condé démêloit le grand homme , Condé apercevoit des traits de lumière échappés à tout autre , & qui n'éclairaient que lui. Déjà , des plus médiocres emplois

de la guerre , il étoit parvenu aux plus ~~grands~~ grands ; déjà , sans rien devoir à la fortune , il s'étoit élevé au suprême commandement , par cette valeur qui calcule le danger , pour le braver plus sûrement ; par cette capacité qui supplée à l'expérience & prépare les succès ; par ce sang froid imperturbable qui les assure ; déjà il étoit le plus grand capitaine de l'Europe , que la France se doutoit à peine du phénomène qu'elle renfermoit dans son sein. Il lui falloit des défaites ainsi que des victoires , pour montrer qu'il n'est pas moins grand de ne point se laisser abattre par les revers, que de ne point se laisser enorgueillir par les succès ; qu'il est également beau & de trouver des ressources dans les uns & de pousser ses avantages dans les autres ; de donner plus au solide qu'à l'éclat , plus à l'utilité qu'à la gloire de la patrie , de sacrifier souvent à cette mere commune jusqu'à la jalousie du commandement. Ce furent là les qualités

1649.

St. Evre-
mont; Bos-
suet.

1649.

que Turenne posséda au suprême degré : génie lent , mais profond ; courageux , mais défiant ; l'exécution n'étoit jamais chez lui que le résultat de ses combinaisons ; tout ce qui paroissoit des caprices du hazard , n'étoit que de la sagasse de ses vues : sièges , batailles , victoires , défaites , il pouvoit profiter de tout , il pouvoit tout réparer , parce qu'il avoit tout prévu , parce qu'il faisoit beaucoup avec peu , & qu'il avoit toujours , pour ainsi dire , pris ses sûretés avec la fortune. Il étoit sûr de ses soldats comme de lui-même , parce qu'un pere tendre est toujours sûr de ses enfans , à moins qu'ils ne soient des monstres : généreux , bienfaisant , humain , tout ce que la libéralité peut prodiguer de trésors ; la bonté , de consolations ; la pitié , de ces secours que l'argent ne supplée point , il l'employoit pour adoucir le joug de la discipline , pour écarter d'eux les blessures & la mort. En un mot , (& ce sont les couleurs les plus

énergiques qu'on puisse employer pour le peindre,) *je ne voudrois*, disoit Condé, *me changer pour personne ; mais si j'avois à l'être , je voudrois me changer en monsieur de Turenne ; & c'est le seul homme qui puisse me faire souhaiter ce changement.* Quel est celui de ces deux grands hommes que cet aveu honore le plus ? Qui oseroit après cela faire pencher la balance en faveur de l'un d'eux ? Qui décidera du degré de leur mérite ? Louis XIV lui-même ne l'a pas décidé , lui qui jugeoit si bien les hommes (1). A la mort de Turenne , *ah ! tout est perdu*, s'écria-t-il. A celle de

(1) La Martinière l'a pourtant décidé , en disant qu'il n'y a point de parallele à faire entre Condé & Turenne , la gloire du second étant si supérieure qu'elle ne souffre point de comparaison. Ce n'est pas la seule absurdité qui se trouve dans cet historien , quoiqu'il ne soit pas cependant , à beaucoup près , aussi mauvais qu'on s'est efforcé de le trouver.

1649.


Condé : Je viens de perdre le plus grand homme de mon royaume, dit-il aussi douloureusement.

J'ai peint le capitaine ; voici l'homme. Fidélité dans l'amitié , facilité dans le commerce , modestie dans la conversation , le bon Turenne possédoit toutes les qualités qui font le sujet fidele & le citoyen aimable. Falloit-il changer de religion ? il auroit cru déshonorer également & celle qu'il alloit quitter & celle qu'il alloit embrasser , si l'on eût pu soupçonner seulement que l'intérêt eût été écouté ; il n'interrogea que son ame , & quand il la sentit convaincue , il le déclara. Falloit il obtenir quelque grace à la cour ? personne ne se souvenoit moins de ses services ; son désintéressement seul parloit pour lui , & ce n'étoit que dans ces occasions qu'il se permettoit quelque orgueil. Sa probité ne fut pas le fruit de son tempérament : il eut mille occasions de se perdre dans la corruption générale ; ses principes le

fauverent. Cette vertu n'étoit point dure & sèche, elle n'excluoit point les passions, elle les maîtrisoit; & si sa sensibilité lui fit commettre quelques fautes, si l'amour à soixante ans lui fit trahir le secret de l'état, souvenons-nous qu'il étoit homme; souvenons-nous qu'il l'étoit lorsqu'il quitta le parti de la cour pour servir la folle ambition de l'aîné de sa maison; convenons, avec l'abbé de St. Pierre, que c'est une tache horrible à sa gloire, parce que les fautes d'un ministre causent à la vérité quelques malheurs dans un état, mais ne font rien en comparaison des malheurs d'une guerre civile. Ne pallions point sa faute, elle est affreuse: mais plus de soixante ans passés à la réparer; les blessures qu'il avoit faites à sa patrie, refermées de ses propres mains; ses services, ses remords, l'oubli que fit de sa faute le Roi, qu'il avoit le plus offensé, tout nous engage à l'oublier de même. Il fut coupable, mais il porta

1649.

Annales politiques.

 la vertu jusques dans ses égaremens ; il fut coupable , mais les fautes de la cour purent contribuer à lui fermer les yeux ; il fut coupable , mais il auroit trop humilié ses semblables s'il ne l'eût point été , & le grand Condé ne seroit point aujourd'hui son égal.

Après ce tableau , où la flatterie n'a pas tenu le pinceau , le stupide étonnement du coadjuteur , en apprenant la défection de Turenne , n'a plus rien de surprenant. Il s'étoit bien douté que le duc de Bouillon solliciteroit la vertu de son frere , mais il ne s'étoit pas imaginé que cette ame incorruptible seroit séduite : elle le fut cependant ; le duc fut si bien représenter au vicomte & les affronts qu'avoit essuyé leur maison , & le délabrement de leur fortune par la cession de Sedan , que Turenne se crut en droit de saisir l'occasion qui se présentoit. Il étoit en Alsace à la tête de ces braves Veymariens , si long-tems l'effroi des Espagnols & le soutien de

notre trône , & depuis cinq ans il les ~~commandoit~~
commandoit avec autant de bonheur ^{1649.}
que de gloire. Fidele aux promesses qu'il
avoit eu la foiblesse de faire à son frere ,
il souffle sur ses soldats le feu de la sé-
dition qui brûloit tout Paris ; ils jurent
de le suivre , & de venir délivrer le Roi
que Mazarin , leur dit Turenne , re-
noit sous sa tyrannie. Il trouve d'autant
plus de facilité à son projet , que ces
troupes depuis long tems n'avoient point
été payées. Il leur promet de leur faire
toucher leur montre en arrivant à Paris :
sur cette assurance , ils s'ébranlent , ils
passent promptement le Rhin , & se met-
tent en marche pour venir au secours
de la capitale.

La cour , qui se doutoit de ce projet ,
avoit d'abord envoyé Ruvigny pour son-
der les intentions de Turenne , & se l'at-
tacher : mais il refusa les offres avanta-
geuses qu'on lui faisoit , répondant d'une
maniere obscure au cardinal & à Ruvig-
ny , qu'il marchoit pour faire la paix

Montglat.

1649.

& accorder le différend du Roi & du parlement , comme le plus grand service qu'il pût rendre à l'état. Ruvigny , quoique son ami , ne fut point la dupe de ces apparences , & commença à débaucher secrètement les officiers du vicomte , en leur représentant qu'ils manquoient à leur serment prêté au Roi , en suivant un général qui , sous prétexte de le tirer de servitude , alloit lui faire la guerre. Ces raisons , toutes justes qu'elles étoient , n'auroient probablement pas eu grand poids sur des troupes étrangères , qui s'embarraffoient peu sous quels drapeaux elles marchaient , pourvu qu'elles fussent libéralement payées ; mais la cour , alarmée des suites de cette marche si elle ne l'arrêtoit , fit un effort : Mazarin , quelque penchant qu'il eût à mettre les choses en négociation , ne s'amusa point à traiter avec Turenne , qui auroit été bientôt aux portes de Paris , sans un moyen plus expéditif. Hervart , contrôleur - général , prêta huit

cent mille livres pour faire passer à ces troupes mercénaires. Condé, qui les avoit commandées, & qui étoit aussi aimé que respecté des officiers, leur écrivit de ne plus reconnoître Turenne, & de n'obéir désormais qu'au comte d'Herlac, gouverneur de Brissac. Ses ordres, appuyés des huit cent mille livres distribués aux officiers & aux soldats, eurent tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Le colonel Rosen, ennemi du vicomte, seconda puissamment Herlac & Ruvi-gny. Dans un moment, toute l'armée se déclara contre Turenne, & la révolte fut si générale, qu'ayant d'abord conservé trois régimens, ceux ci l'abandonnerent bientôt comme les autres, & il fut obligé de se sauver, lui sixieme, chez la landgrave de Hesse, sa parente. Mais bientôt cet asyle même lui fut refusé; la landgrave craignant d'attirer sur elle les armes de la France, il se vit forcé d'aller mendier un abri plus sûr chez les Hollandois.

1649.

Joly.

1649.

Ibid.

Cette défection si préjudiciable à la fronde , si utile à la cour , fut un malheur dont la première n'eut à se prendre qu'à elle-même. En effet le duc de Bouillon , dès le commencement , voyant l'argent pleuvoir de tous côtés , & la fureur de chacun à en fournir pour les besoins du parti , avoit proposé de prendre sur la masse cinq cent mille livres pour retenir l'armée de Turenne. Mais , soit que le parlement se crût assez fort par lui-même , soit qu'il craignît , ce qui étoit assez vraisemblable , que toute cette somme ou la plus grande partie , ne fût divertie en faveur du duc & de son frère , il ne voulut point entendre à cette proposition : défiance ou économie qui sauva la cour. Mais elle n'en étoit pas encore à ce point de sûreté , lorsque les députés furent nommés ; elle savoit le mal , sans avoir encore apporté le remède , & elle n'en étoit par conséquent que plus disposée à la paix.

Ce qui y décida encore plus la Reine, fut la nouvelle qu'on reçut dans le même tems de l'horrible parricide qui fit perdre la tête sur un échaffaud au malheureux Charles premier. Ce n'est pas que les deux partis n'eussent la même horreur de cette affreuse catastrophe, dont l'atrocité ne pénétra pas moins de douleur à Paris qu'à St. Germain. Quel que fût le feu de la sédition, il n'avoit pas à ce point dépravé les cœurs & dénaturé tous les principes, qu'on pût seulement penser sans frémir, à l'acte le plus exécrationnable que la tyrannie se soit jamais permis, sous prétexte d'éloigner la tyrannie. La Reine en l'apprenant, s'écria que c'étoit un coup à faire trembler les Rois; & cependant elle dut le retour de la nation autant aux malheurs de Charles I, qu'aux autres causes qui faisoient desirer la paix. Le parlement de Paris frémissait de la seule pensée qu'on pût le confondre avec la horde sanguinaire qui en prenoit le titre chez les Anglois.

1649.

Motteville.

CHAPITRE V.

Députation à la cour. Intrigues du coadjuteur. On entame les négociations pour la paix.

1649.

Le 24 Fév.

Talon.

QUELQUE disposée que fût la Reine à entrer en accommodement, il falloit cependant soutenir avec quelque fierté ce qu'on avoit fait jusqu'alors. Ainsi, dans les passeports qu'elle envoya aux députés, elle ne leur donna que leur nom, sans autre titre qui marquât qu'ils eussent été & qu'ils n'étoient plus membres d'un parlement. Ce défaut de formalité manqua de faire échouer la députation. Quoiqu'attaché à la cour, Molé ne vouloit point partir. Le parlement s'assembla, on disputa beaucoup, enfin il fut conclu qu'on n'ouvriroit point les passeport, & qu'on ne se serviroit que de l'escorte. Ces petits faits, ailleurs inutiles,

sont ici nécessaires , parce qu'ils mar-
quent l'esprit dont étoient animés les
deux partis , & laissent des renseigne-
mens sur la maniere dont on peut se
conduire en pareille circonstance.

1649.

Le discours du premier président n'eut rien de particulier ; il excusoit sa compagnie , & donnoit les couleurs les moins défavorables à la réception d'Arnolfini. La Reine n'y répondit autre chose , sinon qu'on auroit mieux fait de suivre l'avis de ceux qui ne vouloient pas qu'on entendît l'envoyé : du reste elle promit que le lendemain elle donneroit une réponse plus ample , par l'un des secrétaires d'état , le chancelier étant malade. La conférence que les présidens eurent le même soir chez le duc d'Orléans avec Condé & le cardinal , fut un peu plus sérieuse ; Molé & de Mesmes leur firent entendre qu'il n'y avoit plus moyen de pousser les choses à une certaine extrémité , & se tenant forts de la députation de l'archiduc , ils insinuerent que

1649. Paris , dans son désespoir , étoit capable de s'accrocher à tout , & de prendre parti avec les Espagnols : qu'on proposoit d'ôter la régence à la Reine , & de la donner à celui des princes qui voudroit l'accepter ; que d'autres plus hardis publioient qu'il falloit imiter l'exemple de l'Angleterre , en se mettant comme elle en république , & en attribuant toute l'autorité au parlement. Les princes reçurent ces ouvertures ainsi qu'ils le devoient , & considérant ces menaces comme les effets de la colere des *gens de robe longue* , ils témoignèrent qu'ils appréhendoient plus le canon que des arrêts du parlement. En effet , la réponse qu'on donna le lendemain aux députés ne marquoit pas de grandes allarmes. Elle étoit aussi vraie qu'énergique : sa longueur ne permet que d'en donner la substance.

Talon.

» Le Roi , disoit-on , auroit dû ne
» pas admettre en sa présence des députés
» d'une compagnie se disant le parle-

» ment de Paris, après toutes les entre-
» prises outrageantes de cette compa- 1649.
» gnie, & notamment l'audience don-
» née à un envoyé des ennemis de l'état.

» Mais on savoit d'où partoît le coup,
» on savoit qu'il étoit le fruit des perfides
» négociations de St. Ibal & de Sau-
» vetat, envoyés à Bruxelles par quel-
» ques particuliers qui avoient conjuré la
» ruine de l'état; que ce prétendu dé-
» puté n'étoit qu'un simple moine, en-
» voyé avec un blanc-signé, rempli à
» Paris par ceux même qui l'avoient
» demandé.

» Ces particuliers étoient les mêmes
» qui avoient excité les barricades; qui,
» avant que le Roi sortît de Paris, en-
» tretenoient des correspondances avec
» les ennemis; qui depuis avoient excité
» toutes les séditions, débauché les prin-
» ces, & fait prendre les armes à la plus
» vile canaille, ainsi qu'au parlement. Ces
» mêmes particuliers ayant tout pouvoir
» dans la compagnie, il n'étoit pas éton-

1649.

» nant qu'ils eussent encore eu celui de
» lui faire exercer des actes de souverai-
» neté , de lui faire recevoir un député
» des ennemis de l'état , tandis qu'elle
» refusoit ceux de son souverain.

» Lorsque de l'Isle se présentoit de la
» part du Roi , il n'étoit pas reçu à cause
» des formes ; & cependant on trouvoit
» des formes pour recevoir un envoyé
» de l'archiduc , qui avoit les armes à
» la main contre le Roi ; on en trou-
» voit , mais non dans les registres , pas
» même dans ceux du parlement de la
» ligue. On refusoit audience à un hé-
» raut envoyé de la part du Roi , sous
» prétexte que ce seroit s'ériger en sou-
» verains , manquer en l'admettant , au
» respect que des sujets doivent à leur
» roi ; & cependant , par une contra-
» diction absurde , extravagante , on ne
» craignoit point de s'ériger en souve-
» rains , lorsqu'il s'agissoit de recevoir
» un envoyé de l'archiduc.

» Une conduite si ridicule & si dis-

» parate auroit dû seule faire rejeter les
» députés ; mais S. M. considéroit qu'il
» y avoit encore beaucoup de bons fran-
» çois dans la compagnie , & en leur
» faveur , elle vouloit bien pardonner
» une faute impardonnable , qui bleffoit
» également la décence , les loix & l'es-
» sence de la monarchie.

» Les factieux se servoient du prétexte
» de la paix pour entretenir des négocia-
» tions avec l'Espagne : mais à qui
» persuaderoient-ils que l'Espagne desi-
» rât cette paix , pendant que les trou-
» bles domestiques de la France lui pro-
» mettoient de si grands avantages ?
» Que cette puissance prît le parlement
» pour arbitre , c'étoit une illusion gros-
» siere , ou une injure faite à la fidélité
» de la compagnie. Le parlement n'étoit
» donc plus françois aux yeux des Espa-
» gnols , & c'étoit de ses mains qu'ils
» espéroient se servir pour humilier &
» déchirer la patrie ?

» Le Roi étoit le seul maître de la

1649. » paix comme de la guerre ; il feroit tou-
» jours l'une & l'autre quand il le juge-
» roit à propos ; mais il n'iroit jamais ,
» pour seconder les vues d'une compa-
» gnie ambitieuse & d'une populace im-
» bécille , sacrifier des conquêtes qui
» avoient coûté aux princes & à la na-
» tion tant de sang , tant d'années , tant
» de fatigues.

» Quant à l'ordre donné à la compa-
» gnie de se transférer à Montargis ,
» ce n'étoit point pour la punir ; c'étoit
» pour la soustraire à ces génies turbu-
» lens & séditieux qui gênoient ses dé-
» libérations , souffloient l'esprit de la
» révolte , & corrompoient par leurs
» malignes influences les cœurs les plus
» fideles. C'étoit dans les mêmes vues
» qu'on avoit envoyé ce héraut refusé
» sous le prétexte le plus absurde ; c'étoit
» pour donner assurance de la vie , des
» charges & des biens à ceux qui se ren-
» droient près de S. M. On vouloit bien
» renouveler cette grace encore aujour-
» d'hui,

» d'hui , & on faisoit les mêmes pro-
» messes à tous ceux qui rempliroient ces
» conditions avant le 6 du mois suivant.

1649.

» On demandoit quelle réponse il fal-
» loit faire à l'envoyé ? aucune. Le re-
» cevoir avoit été au moins une impru-
» dence , lui répondre feroit une trahi-
» son à la patrie.

» On supplioit le Roi de retirer ses
» troupes & d'ouvrir les passages ; & les
» troupes se retireroient , & les passages
» seroient libres , dès que la compagnie
» seroit rendue à ses devoirs. »

Cette réponse n'étoit point fardée ,
& pouvoit plus aigrir les choses , que
les amener à un accommodement : aussi
les députés résolurent-ils de faire seuls
leur profit des grandes vérités qu'elle
contenoit , & prirent le sage parti de la
supprimer. Mais avant de dire comment
ils furent reçus de leur compagnie , il
faut savoir ce qui se passoit dans le con-
seil du coadjuteur.

Retz.

Malgré le succès de ses intrigues à

Tome II.

S

1649.

l'égard de l'envoyé d'Espagne, Gondy n'étoit guere moins inquiet qu'auparavant. Il voyoit que le députation du parlement alloit nécessairement entraîner des propositions de paix , & peut-être la conclure , avant que ses mesures pussent être solidement prises avec les Espagnols, & que Turenne eût pu s'avancer vers Paris. Dans l'un ou l'autre cas il se trouvoit seul à la merci de ses ennemis , étant probable que les généraux s'accommoderoient de leur côté. Il est vrai qu'il auroit pu faire sa paix en même tems ; mais n'avoit-il donc fait jouer tant de ressorts, n'avoit-il tramé tant d'intrigues, prodigué tant d'argent , recouru à tant de petits moyens , prostitué si souvent sa dignité, son repos, son honneur, que pour rentrer aussitôt dans l'obscurité, pour rester éternellement avec la réputation flétrissante de séditionnaire subalterne ? Car il n'y avoit pas d'apparence qu'abandonné du parlement & des généraux , supposé même un accommodement ,

la cour lui accordât autre chose qu'une amnistie.

1649.

Il étoit vrai encore qu'il lui restoit trois ressources, les Espagnols, Turenne & le peuple dont il étoit maître. « Mais » en se jettant dans les bras des Espagnols, il levoit absolument le masque, » il ne lui restoit plus d'excuse légitime ; la paix faite avec le parlement, » il devenoit , lui , ennemi de l'état , il » se voyoit proscrit, errant , à la merci » de ses défenseurs , qui ne manqueraient pas de le sacrifier aussitôt qu'ils » en trouveroient l'occasion : ce qui , de » concert avec le parlement , étoit pour » lui le plus ferme appui , devenoit , » sans le parlement , la source de tous » ses maux & de la plus dure extrémité.

Ibid.

» Si Turenne pouvoit s'avancer jusqu'à Paris, il étoit en sûreté, sa cause paroïssoit celle des François , c'étoit le plus honnête refuge qu'il pût espérer, autant pour sa vie que pour sa

1649.

» réputation. Mais , qui pouvoit lui ré-
» pondre que le plan de Turenne s'exé-
» cuteroit , que mille obstacles possibles
» ne l'arrêteroient point ? »

Il lui restoit donc le peuple : mais quel appui ! Il en sentoît toute la foiblesse , & quoiqu'il fût certain de le soulever ou de l'appaiser à son gré , il n'avoit garde de se permettre tout ce qu'il pouvoit dans ce genre. C'étoit pourtant l'avis du duc de Bouillon, qui, prévoyant comme lui la paix, vouloit qu'on purgeât le parlement , ce furent ses termes, qu'on s'assurât de tous les membres suspects, soit par l'exil, soit par la prison ; qu'on en agît de même à l'égard de l'hôtel-de-ville, dont Féron, prévôt des marchands, étoit principalement attaché à la cour ; qu'on les rendît les uns & les autres odieux au peuple ; qu'on fît soulever celui-ci contre eux, crier contre la paix, & qu'on le laissât emporter jusqu'où ses violences pourroient le conduire.

Ces moyens étoient assez dans le caractère de Gondy , & ce n'étoit ni le scrupule , ni la religion qui le rete-
noient : mais il prévoyoit qu'après avoir employé le peuple contre le parlement , ce même peuple pourroit bien se tourner contre lui-même ; que d'abord il feroit affailli par tous les bourgeois attachés de mille manieres à la compagnie ; que la populace prendroit ensuite le même mouvement , & n'auroit pas plus de respect pour lui huit jours après ces sanglantes exécutions , qu'elle en auroit eu pour le parlement , son idole , six semaines auparavant ; que les taxes , absolument nécessaires , fatigueroient bientôt , & qu'on tenteroit tout pour s'en délivrer ; qu'enfin il n'étoit ni sûr ni honorable pour un coadjuteur de Paris , non plus que pour un petit-fils de Henri le grand , tels que lui & le duc de Beaufort , de répéter le rôle qu'avoient joué durant la ligue , des gens de la lie du peuple , de saccager le par-

1649.

1649.

lement , comme avoit fait Buffy-le-Clerc , d'en pendre les présidens , comme avoient fait les Seize , à moins de vouloir perdre un jour la tête sur un échaffaud , ou de se résoudre à vivre dans la dépendance absolue de l'Espagne , comme y avoient vécu ces derniers.

Tous ces inconvéniens , le coadjuteur les sentoît , sans y voir presque aucun remède. Cependant il falloit songer à s'en délivrer en partie , & se mettre en état de saisir les occasions ; & pour cet effet , il n'y avoit pas d'autre moyen que de se rendre maître de l'armée de Paris , encore cette entreprise n'étoit-elle pas facile. Il n'y avoit pas un des derniers conseillers des enquêtes , qui ne se crût autant & plus maître des troupes que les généraux , pas un qui ne pensât que ces troupes ne dussent suivre invariablement ses mouvemens , & prendre ou poser les armes à son gré. D'ailleurs tant qu'elles restoient dans les murs , elles y étoient

regardées comme peuple. Il falloit donc ,
pour s'attirer dans le parlement une es-
pece de considération , pour empêcher
la compagnie d'agir seule , lui montrer
un pouvoir indépendant : sans se révol-
ter contre elle , sans former de division
qui pût affoiblir le parti , il falloit lui
faire sentir qu'on pouvoit se passer
d'elle , qu'elle ne réussiroit qu'en se te-
nant d'intérêt avec le peuple & ses chefs.
D'ailleurs c'étoit lui faire perdre une
partie de sa considération auprès de la
cour ; elle trouveroit plus de difficultés
quand on ne lui verroit plus d'armée.
Mais comment effectuer ce projet , com-
ment tirer ces soldats des mains du par-
lement , sans qu'il en prît ombrage ,
sans qu'il s'y opposât ? Comment le for-
cer pour ainsi dire à demander lui-même
ce que le coadjuteur brûloit d'obtenir ?
car son projet étoit de tirer l'armée hors
de Paris , de la poster dans quelque lieu
où elle pût être hors des insultes de

1649.

1649.

l'ennemi , & cependant toujours favoriser les convois.

Le duc de Bouillon se chargea de la dernière partie du plan , & choisit l'assiette d'un camp favorable. Le coadjuteur sur le champ travaille à la première partie , & fait desirer la sortie des troupes au parlement même : il falloit être le coadjuteur pour réussir & inventer de pareilles intrigues. Il profite de cette ridicule ardeur dont avoient été saisis tous les conseillers , qui demandoient une bataille pour sauver Briecomte-Robert. Il aposte le président de Maure , pour insinuer au président Charton , que si cette ville n'a pas été secourue , ç'a été à cause de la difficulté qu'on éprouvoit à faire sortir les troupes hors de Paris , & que cette même lenteur a déjà fait perdre Charenton. Gondy fait ensuite suggérer au président de Mesmes qu'il se trouve fort embarrassé ; que d'un côté , on attribue la perte de ces deux postes à une opiniâtreté mar-

quée contre la sortie des troupes ; que de l'autre , lui coadjuteur , ne peut se résoudre à éloigner seulement de deux pas de sa personne , tous ces gens de guerre , qui sont pour lui autant de criailleurs à gages dans les rues & dans les salles du palais. Il n'en falloit pas tant pour faire prendre feu aux deux présidens. Charton aussi-tôt ne parle que de camp : de Mesmes finit tous ses avis par la nécessité de la sortie des troupes , comme Caton concluoit toujours à la destruction de Carthage. Les généraux jouent aussi naturellement que le coadjuteur , ils feignent de l'embaras à cette proposition , ils se font prier , on les presse pendant huit jours pour les faire consentir à ce qu'ils desiroient si ardemment.

Tel étoit l'état des choses , lorsque les députés revinrent à Paris & firent le rapport de leur députation : ils la présenterent sous les couleurs les plus favorables , étalant avec complaisance la

1649.

Le 27.

1649.

douceur qu'on leur avoit témoignée ; les ouvertures de paix qu'on leur avoit faites , & les promesses du duc d'Orléans de déboucher tous les passages , si l'on vouloit consentir à une conférence. On y étoit assez disposé ; mais les généraux n'assistant point à cette assemblée , il n'auroit pas été décent de décider sans eux une affaire aussi importante. Ils furent donc invités à venir prendre leur place l'après-dînée : mais comme ils n'avoient pas arrangé leurs mesures & qu'ils vouloient se consulter entre eux , le coadjuteur engagea le prince de Conty à feindre une maladie & à prier qu'on remît l'assemblée au lendemain. Pendant cet intervalle , ils s'assemblerent eux-mêmes pour aviser à ce qu'ils avoient à faire ; mais leur délibération fut aussi tumultueuse que leurs intérêts étoient différens.

Retz.
La Rochef.
Mottev.

En effet , la cour , quelques jours auparavant , avoit envoyé le marquis de Flamarins pour faire des complimens

de condoléance à la Reine d'Angleterre 1649.
sur la mort de son époux. Sous le pré-
texte de ces complimens, Flamarins étoit
chargé d'instructions plus utiles, & la
Riviere l'avoit engagé à sonder les dis-
positions du prince de Marillac, qui
gouvernoit Conty & sa sœur, & à tâ-
cher par son moyen d'entrer en quel-
que négociation. Marillac, encore re-
tenu au lit par la blessure qu'il avoit
reçue dans le combat de Brie Comte-
Robert, ouvrit l'oreille à ces proposi-
tions. Mazarin avoit fait croire à la Ri-
viere que le seul obstacle qu'il trouvoit
au cardinalat, étoit la prétention du
prince de Conty, & l'abbé espéroit
qu'en tournant d'un autre côté les vues
du prince, il parviendrait enfin à la
pourpre. De sorte que pour préliminai-
re, Flamarins demandoit la renoncia-
tion du prince, à condition qu'on lui
donneroit l'entrée au conseil, & une
place de sûreté en Champagne. C'étoient
à-peu-près toutes les prétentions de Con-

1649.

ty ; l'ouverture fut donc favorablement reçue , & Marillac , las d'une guerre civile , où l'on se doutoit à peine de son existence , n'eut pas de peine à persuader le prince. Flamarins , chargé d'une réponse favorable , retourna à la cour , & le coadjuteur s'aperçut aisément à l'assemblée qu'il y avoit quelque traité d'ébauché.

Le prince en effet y parla comme un homme qui vouloit la guerre , & qui s'attendoit secrètement à la paix : tous les partis modérés lui venoient à la bouche. Le duc d'Elbœuf , qui avoit voulu aussi entrer en négociation avec la Riviere , & qui avoit été rebuté , ne parloit pas moins que de mettre le parlement en corps à la bastille. Le duc de Bouillon , qui ne pouvoit que trouver son intérêt aux plus grands bouleversemens , n'avoit garde de contredire le duc d'Elbœuf. Le duc de Beaufort , qui ne négocioit avec personne , & qui étoit fier de son pouvoir sur le peuple , ne

comprenoit point comment on ne se servoit pas de ce pouvoir pour soulever le peuple & le porter aux dernières extrémités. Le coadjuteur seul, qui n'avoit osé s'ouvrir au duc, à cause de son indiscretion pour mad. de Montbâson, étoit du parti modéré, mais sans pouvoir expliquer ses raisons. Il insista cependant tellement sur ce qu'on ne pouvoit rien innover avant la réponse de l'archiduc, qu'à la fin il l'emporta : il fut décidé qu'on n'useroit pas de violence contre le parlement, & qu'on lui laisseroit faire pour la paix tous les pas qu'il jugeroit à propos.

1649.

C'étoit prendre des résolutions bien inutiles, & pour qu'elles eussent réussi, il auroit fallu que le peuple eût été de moitié dans cette assemblée. En effet, la compagnie ne se fut pas plutôt formée le lendemain, qu'une foule de mutins assiégea le palais avec des menaces & des hurlemens effroyables. Les cris de *vive le coadjuteur, vive Beaufort, point*

Le 28 Fév.

1649.
Retz.

Mottev.

de paix , point de Mazarin , retentissoient jusques dans la grand'chambre , & faisoient trembler les plus hardis. Le seul Molé restoit intrépide , & les huissiers étant venus dire que le peuple menaçoit de massacrer tous ceux qui seroient d'avis d'une conférence avant que Mazarin fût hors du royaume , Molé , sans se troubler , se tournant du côté du duc de Beaufort , qu'il croyoit auteur de la sédition : monsieur , lui dit-il , vous devriez sortir pour appaiser le tumulte ; autrement il pourroit devenir si grand que vous n'en seriez plus maître , vous-même. Beaucoup d'autres membres de la compagnie s'étant joints au premier président pour appuyer son discours , le duc sortit , il parut , il parla , & le bruit fut calmé. Alors on délibéra avec moins de désordre. La conférence fut acceptée en tel lieu qu'il plairoit à la Reine , en laissant un plein pouvoir aux députés de transiger à leur volonté , avec cette précaution cependant que les

frondeurs firent nommer parmi eux les plus emportés de leur cabale. La députation fut doublée & composée de quatre présidens , de deux conseillers de grand'chambre , d'un de chaque des enquêtes , d'un des requêtes , des premiers présidens , & de deux conseillers de chaque compagnie souveraine , de deux échevins & d'un conseiller pour la ville , & de deux députés pour les généraux , s'ils jugeoient à propos d'en envoyer.

1649.

C'est ce qu'ils ne firent point , malgré le duc d'Elbœuf , qui , dans l'assemblée qu'ils tinrent à ce sujet chez le duc de Bouillon , inclina beaucoup à députer , brûlant d'être nommé , pour avoir occasion de mieux faire son arrangement. Il fut le seul de ce sentiment ; & en effet , il auroit été ridicule qu'au moment où ils alloient conclure avec l'Espagne & attendoient la réponse à leurs propositions , ils en eussent envoyé faire à la cour , sur-tout étant contraints

1649. de bercer l'envoyé de belles espérances, & de lui faire entendre que s'ils souffroient la conférence, c'est qu'ils étoient sûrs de la faire rompre quand ils voudroient par le moyen du peuple.

Ibid. Je ne puis finir ce qui concerne l'assemblée du parlement pour la députation, sans rappeler encore un trait de l'intrépidité de Molé. En sortant du parlement, par la galerie du palais, pour entrer chez lui, il se vit assailli d'une foule de malheureux que la présence du duc de Beaufort avoit bien contenus dans les salles, mais qui l'oublierent dès qu'il eut disparu. Un d'eux s'avança en le menaçant de le tuer; mais toujours grand, toujours noble : *mon ami*, lui dit froidement Molé, *quand je serai mort, il ne me faudra que six pieds de terre.*



CHAPITRE VI.

*Conférences de Ruel. Nouveau député de
l'archiduc. Mesures du coadjuteur.*

SE L O N le rapport du premier président, le duc d'Orléans avoit promis l'ouverture des passages, aussi-tôt que la conférence seroit indiquée : c'étoit une parole donnée à la légère, & à laquelle il n'étoit pas autorisé : elle étoit d'autant plus dangereuse qu'il étoit à croire que le parlement en profiteroit pour faire venir pendant quelques jours une grande quantité de bled, & qu'alors, si les propositions faites à la conférence ne lui plaisoient point, il la romproit, certain qu'on ne pourroit point le forcer par la famine. La cour, qui fit sans doute cette réflexion, rabattit tout-à-coup de cette grande facilité. Champlatreux même, fils du premier

1649.

1649.
Mottev.

Le 2 Mars.

président , qui étoit allé porter à Gaston des lettres de son pere , pour le sommer de tenir sa parole , fut arrêté , sous prétexte qu'il étoit venu sans passeports : mais quand on crut lui avoir assez causé d'allarmes , on le renvoya avec cette réponse , que le prince n'avoit point promis l'ouverture complete des passages , mais simplement la libre entrée de cent muids de bled , chaque jour que durerait la conférence. Les gens du Roi , qui étoient allés chercher des passeports , & qui avoient insisté sur cet article auprès des princes , n'en avoient pu tirer d'autre promesse. On ne peut exprimer la fureur qui saisit le corps & les particuliers à cette nouvelle. Le premier président lui-même ne put se défendre d'un mouvement d'indignation , de se voir ainsi jouer & désavouer. Broussel , à l'instigation du coadjuteur , proposa , vu le peu de bonne-foi de la cour , de distribuer des commissions & de continuer les levées. Le prince de Conty se

chargea de ce soin , & on nomma six
conseillers pour y travailler sous ses or-
dres. On redoubla de sévérité pour faire
payer les taxes , sous prétexte de la con-
férence qui alloit se tenir. Beaufort ne
parla que de carnage & de meurtre ,
& il répondit au nom de ses collègues
les généraux , que si l'on vouloit bien ne
pas se laisser amuser par de frivoles pro-
positions d'accommodement , & ne plus
ajouter foi à toutes ces grimaces de la
cour , dans quinze jours , ils déboucher-
roient tous les passages. L'ardeur qui
l'animoit , sembla passer dans tous les
cœurs , ses propositions furent reçues
avec acclamations , & l'on eût dit que la
conférence alloit être absolument rom-
pue. Ce ne fut que le feu d'un mo-
ment ; bientôt la promesse des cent
muids ne parut plus si peu de chose ,
& l'on ordonna aux députés de se prépa-
rer au départ pour Ruel , où la confé-
rence étoit indiquée.

Ils l'effectuèrent le lendemain au

1649.

Le 30

1649.
Le 4.

nombre de vingt-deux députés , douze du parlement , & le reste des autres corps. Tandis qu'ils alloient chercher la paix , le coadjuteur se préparoit à éterniser la guerre. Le parlement , non-seulement avoit consenti à la sortie des troupes hors de Paris , mais il l'avoit même demandée. On les posta en conséquence dans un camp où elles ne pouvoient être forcées , entre la Marne & la Seine , l'infanterie à Ville juif & à Bicêtre , la cavalerie à Vitry & à Ivry. On établit en même tems sur la riviere , au port à l'Anglois , un pont de bateaux , défendu par des redoutes & une batterie de canons , mais plus propre à favoriser les rapines des frondeurs qu'à les défendre des ennemis. En effet ceux qui le gardoient , rançonnoient impitoyablement tous les bateliers , ne se contentant pas souvent de leur argent , mais se saisissant encore du bled qu'ils amenoient , pour le vendre à leur profit.

Joly.

Les deux partis se féliciterent égale-

ment de ce changement , les frondeurs croyant que l'armée en agiroit désormais avec plus de vigueur , les royalistes que le peuple seroit plus facile à contenir , n'étant plus échauffé par cette multitude de gens armés. Le président de Mesmes , entr'autres , vanta beaucoup toutes les peines qu'il s'étoit données pour faire agréer ce campement. Il n'y eut que deux hommes à la cour qui n'y furent point trompés ; le maréchal de Senneterre assura le président qu'il étoit dupé , & qu'il s'en appercevroit au premier jour ; & Molé , qui assistoit à cette conversation , s'étant écrié que le coadjuteur n'auroit plus tant de crieurs à gages ni de coupe-jarrets dans les salles du palais ; Senneterre leur répartit : *l'intérêt du coadjuteur n'est pas de vous tuer, messieurs , mais de vous assujettir : le peuple lui suffiroit pour le premier , le camp lui est admirable pour le second : s'il n'est pas plus homme de bien qu'on le croit ici , nous avons pour long-tems*

1649.

Retz.

la guerre civile. Le prince de Condé,
1649. après avoir vu la position de ce camp ,
avoua que les troupes n'y pouvant être
attaquées , lui donneroient plus de peine
que si elles fussent restées dans la ville.
Au reste , il est bon de remarquer que
c'est le coadjuteur lui seul qui rapporte
tous ces propos , & nous savons que l'hy-
perbole étoit sa grande figure , & l'amour-
propre son grand vice.

Je n'entrerai pas dans un détail bien
long sur la conférence , ce seroit un ré-
cit aussi fastidieux pour moi qu'ennuyeux
pour le lecteur ; le relevé de ces procès-
verbaux épouvanteroient le praticien le
plus décidé. Il suffira de savoir les faits
principaux , ceux dont on peut tirer des
connoissances sur l'esprit qui animoit
les négociateurs. Rien ne fut plus varia-
ble que cet esprit : c'étoit un ther-
mometre , qui s'élevoit ou se baissoit ,
selon que les nouvelles étoient bonnes
ou mauvaises , soit pour la cour , soit
pour le parlement : tantôt l'une plioit

& étoit prête à tout accorder , tantôt
l'autre cédoit & se rendoit à toutes les
propositions. Aujourd'hui la hardiesse
d'un côté , de l'autre la foiblesse ; le
matin des apparences de paix , le soir
des apparences de guerre : enfin jamais
on ne vit tant d'inégalités , d'inconstan-
ce , de vicissitudes.

Les conférences s'ouvrirent par une
altercation : le cardinal avoit été nommé
parmi les députés ; c'étoit un préalable
pour le parlement que cet article fût
supprimé sur le champ , puisqu'il falloit
au moins conserver l'honneur de l'arrêt
qui avoit pros crit Mazarin. En vain le
Tellier leur remontra-t-il de la part de
la Reine , que n'ayant point été gênés
dans le choix de leurs députés , il étoit
étonnant qu'ils voulussent la gêner dans
le sien , & ne pas se contenter de traiter
d'égal à égal avec leur Roi. Les parle-
mentaires , à qui on avoit particulière-
ment recommandé cet article , & qui
craignoient de se voir fermer les por-

1649.

Motter;
Retz.

1649. tes à leur retour s'ils ne l'obtenoient ,
insisterent fortement ; la cour , de son
côté , tint ferme , & tout fut prêt à se
rompre. Les frondeurs qui parloient
haut dans le parlement , depuis leur
camp de Ville-juif , & qui étoient en
relation avec deux des députés , Lon-
gueil & le Coigneux , ne manquerent
pas cette occasion de brouiller davantage
les affaires. Le coadjuteur , dans une let-
tre qu'il n'écrivoit à Longueil que pour
être montrée au président de Mesmes ,
& lui inspirer des allarmes , disoit par
apostille : *nous avons pris nos mesures :
nous sommes en état de parler plus déci-
sivement.... Le parlement se perdra , s'il
ne se conduit sagement.*

Ce peu de mots n'étoit pas pour ren-
dre les députés plus traitables aux vues
de la cour , & ils demandoient déjà une
escorte pour s'en retourner , lorsque le
duc d'Orléans , qui vouloit avoir à la
paix autant de part que le prince de
Condé en avoit eu à la guerre , proposa
des

des tempéramens. On n'en trouva point d'autre que celui de nommer des députés de chaque parti, qui conféreroient entre eux dans une chambre du duc d'Orléans, & qui, après avoir agité les propositions faites de part & d'autre, en présenteroient ensuite le rapport au reste des députés. Cet expédient fut accepté : la cour nomma le Tellier & Séguier ; le parlement, Viole & le Coigneux : ce n'étoit pas avoir envie de faire crier les frondeurs, ni oublier leurs intérêts. Il fallut que le cardinal, inutile pour le moment, quittât Ruel, & allât dévorer sa honte à St. Germain : mais il avoit fait des affronts, ce que Mithridate avoit fait des poisons ; ce qui auroit tué tout autre, entretenoit sa vigueur, & plus on redoubloit d'injures & de malédictions contre lui, plus il devenoit cher à la Reine par le mérite de souffrir pour elle.

Rien ne fut d'abord plus éloigné que les propositions qu'on se fit de part &

1649.

Procès-ver-
baux de la
conférence.
Hist. du tems

Mottey.

1649.

Montglar.

d'autre : il ne paroïssoit pas que des prétentions si disparates pussent jamais se rapprocher. La cour en effet vouloit que le parlement, les cours souveraines, le prévôt des marchands & les échevins, au nom du peuple, vinssent demander à genoux pardon de leur révolte, & en prissent absolution ; que le parlement sortît de Paris pour obéir aux ordres du Roi, qui de son côté promettoit de rappeler la compagnie à Paris ; que les arrêts du parlement fussent cassés, & les déclarations du Roi exécutées ; que les meubles du cardinal, qui avoient été vendus & dissipés, fussent restitués, sans qu'il lui en coûtât rien ; qu'enfin le parlement ne s'assemblât plus, & ne se mêlât que de juger les procès.

De son côté, le parlement demandoit que toutes les déclarations données à St. Germain fussent annullées, & ses arrêts exécutés ; qu'en conséquence le cardinal sortît du royaume ; que ses meubles restassent à ceux qui les avoient

achetés ; que les femestres de Rouen & d'Aix fussent supprimés ; que ni le parlement ni la ville ne fussent obligés de demander pardon & de prendre une abolition , puisque , selon les députés , ils n'avoient rien fait que pour le service du roi & le bien de l'état. 1649.

C'en étoit assez de ces propositions pour éloigner les deux partis ; d'autres altercations parurent bientôt rendre l'accord pour jamais impossible. La cour avoit promis cent muids de bled par jour , & depuis l'ouverture des conférences , il n'en étoit pas entré cent quatre-vingt. Les députés recevoient de Paris lettres sur lettres , pour se plaindre de cette inexécution , qui dans la vérité n'étoit qu'une suite de la mauvaise foi de la cour : elle donnoit bien tous les passeports nécessaires pour Corbie , Lagny & les autres lieux d'où l'on tiroit les bleds , mais sous-main elle les faisoit resserrer , & empêchoit qu'il n'en arrivât. Les députés s'en plaignirent amèrement

1649. à Condé & à Gaston ; mais les princes leur répondirent , *qu'ils n'étoient pas marchands de bled , & que tout ce qu'ils pouvoient faire étoit de laisser libre le passage promis , & de délivrer tous les passeports.*

Outre que cette raison par elle-même n'étoit pas trop consolante , le ton de hauteur dont elle fut accompagnée , la rendit encore plus insultante. En effet , le prince de Condé , qui songeoit moins à se faire aimer qu'à se faire admirer , se livroit de tems en tems dans ces conférences , à son impétuosité ordinaire , & traitoit les députés avec une fierté & une rigueur qui lui furent fatales dans la suite. Les parlementaires fatigués , furent vingt fois sur le point de tout quitter , & de revenir à Paris sans rien conclure. Ce qui se passoit alors dans leur compagnie , les reproches qu'ils recevoient journellement , ne contribuoient pas à leur faire supporter patiemment

Le 5 Mars. & tant d'aigreur & tant de mauvaise foi.

Tout en effet , par les intrigues des frondeurs , sembloit s'éloigner chaque jour d'un accommodement. L'archiduc avoit envoyé un autre député avec la réponse aux propositions des généraux. Celui-ci , qui se nommoit D. Francisco Pitaistro , avoit ordre de traiter avec tout le monde , & principalement avec le coadjuteur. Mais les vues que tous ces messieurs avoient eues quinze jours auparavant , n'étoient plus les mêmes ; & ce fut une scene curieuse que l'assemblée qu'ils tinrent à ce sujet. Le prince de Conty vouloit se lier sans restriction avec les Espagnols , la négociation de Flamarins n'ayant pas réussi ; & la Riviere , qui sentoît que toutes les renonciations de Conty au cardinalat , ne feroient rien sans l'agrément de son frere , ayant pris d'autres voies. Le duc d'Elbœuf ne demandant que de l'argent, en voyoit du côté des Espagnols , & c'étoit assez pour l'y jeter. Le maréchal de la Mothe ne vouloit rien faire que de

1649.

Retz.

1649.

concert avec Longueville , & il favoit que ce duc se propofoit d'envoyer un député pour traiter à la conférence , fur une lettre de fa femme qui l'engageoit à négocier auffi , puisque tout le monde négocioit. Le duc de Beaufort , que mad. de Montbâfon vouloit vendre chèrement aux Espagnols , ceux-ci ne mettant point apparemment à fa personne un prix affez haut , refusoit absolument de s'engager avec les ennemis de l'état. Le duc de Bouillon , sûr que fon frere s'étoit déclaré , ne trouvoit plus le secours des Espagnols si nécessaire , espérant pouvoir traiter avantageusement avec les seules forces de Turenne. Le coadjuteur vouloit bien s'engager , mais de concert avec le parlement , & sous prétexte de la paix générale. Rien n'étoit donc plus embrouillé que cette délibération : c'étoit un choc d'intérêts , au travers desquels venoient encore se mêler des négociations sourdes avec la cour , & qui rendoient presque une décision impossible.

L'avis du coadjuteur étoit le seul définitéssé , au moins pour le moment , ayant déclaré qu'il ne prétendoit rien tirer de la cour dans cette occurrence. Il ne se sentoît pas encore assez puissant , il ne s'étoit pas encore assez fait craindre pour obtenir ce qu'il desiroit : des abbayes , le paiement de ses dettes , qu'on lui faisoit offrir sous-main , ne remplissoient pas ses vues : s'il eût accepté de telles propositions , il auroit perdu tout son crédit auprès du peuple , & le désintéressement seul pouvoit lui conserver un parti assez considérable pour obtenir par la suite , ce que les circonstances ne lui permettoient pas d'espérer pour le moment. En proposant de se lier avec les Espagnols , mais de concert avec le parlement & sous prétexte de la paix générale , c'étoit pour ne point se condamner à la honte éternelle dans la postérité , d'avoir livré la capitale aux ennemis de l'état ; c'étoit pour se trouver , quand on le voudroit , quitte en-

1649.

1649.

vers eux , s'ils ne se dispofoient pas à la paix générale ; c'étoit pour fuivre les mouvemens du parlement fur la paix particuliere , ou rejeter cette paix fous prétexte qu'elle ne devoit fe faire qu'avec la paix générale ; c'étoit enfin s'ouvrir mille portes pour fortir de tous les embarras poffibles en pareille occafion. Il n'y avoit pas à craindre que la compagnie , en l'abfence de Molé & du préfident de Mefmes , fe refusât à rien de ce qu'on lui propoferoit : on étoit sûr de maîtrifer les délibérations ; mais auffi , il étoit abfolument néceffaire de faifir ce moment : fi on le laiffoit échapper , il n'y avoit plus de reflource , il falloit en paffer par tout ce qu'auroient conclu les députés , ou fe jeter ouvertement dans les bras de l'ennemi.

Tout ce que le coadjuteur dit avoir prévu , arriva. Tous les chefs , à l'exception de Gondy , fignerent avec les Efpagnols , un traité qui ne paroît à rien. On convint que l'archiduc s'avanceroit

jusqu'à Pont-à-Vere , & même plus loin , si les généraux l'exigeoient ; que de leur part ils n'oublieroient rien pour engager le parlement à entrer dans le traité , ou plutôt à en faire un nouveau pour la paix générale , & obliger le Roi à se contenter des conditions raisonnables que les Espagnols laisseroient à l'arbitrage de la compagnie. Pour ce beau traité , qui n'assuroit rien ni aux uns ni aux autres , le duc d'Elbœuf eut deux mille pistoles , & la duchesse de Montbâson en reçut autant pour vendre la signature du duc de Beaufort.

Pendant qu'on s'arrangeoit ainsi avec les Espagnols , on n'en cherchoit pas moins à donner du poids aux députés de Ruel , par les délibérations violentes du parlement. On cassoit la déclaration du conseil qui déclaroit Turenne criminel de leze-majesté ; on autorisoit ses armes par un arrêt ; on enjoignoit à tous les sujets de livrer passage à ses troupes ; on lui permettoit de prendre

Histoire du
tems.

Le 3 Mars.

1649.

dans les recettes des sommes jusqu'à la concurrence de trois cent mille livres , & on travailloit à faire un fonds pour son armée : on rendoit un arrêt sanglant contre Amilly , Lavardin & Courcelles , qui levoient dans l'Anjou & dans le Maine des troupes pour le Roi : on permettoit aux communes de s'assembler au son du tocsin , & de *leur courir sus* , ainsi que sur tous les autres qui , comme eux , leveroient des troupes & faisoient les deniers dans les recettes , sans l'ordre du Roi & l'attache du parlement. On ne borna point là ces actes , plus despotiques encore qu'indépendans. La vente des effets du cardinal ne se

Le 9 Mars. faisoit qu'avec lenteur : on ordonna qu'elle seroit continuée , & qu'on y procéderoit tous les jours. Comme la bibliothèque avoit été oubliée dans les précédens arrêts , elle fut comprise dans ceux-ci , & dans peu de tems , ce cabinet précieux , soit par les livres rares , soit par les manuscrits que le savant

Naudé avoit pris tant de peine à mettre en ordre , fut totalement dispersé.

1649.

Mais ce qui intéressoit le plus , c'étoient ces bleds , toujours promis & toujours retardés. Les députés avoient beau protester contre cette mauvaise foi , elle subsistoit toujours , dans la crainte que les conférences ne fussent qu'une feinte de la part du parlement , pour se prémunir contre la famine , & rompre ensuite au moment qu'on s'y attendroit le moins. La conduite qu'on tenoit à Paris fortifioit assez ces soupçons , puisqu'on appercevoit dans les délibérations autant de chaleur qu'aux premiers jours : les choses furent même portées au point de rendre un arrêt pour surseoir la conférence , jusqu'à ce que tout le bled promis eût été livré , tous les passages débouchés & les chemins ouverts pour les couriers & toutes especes de vivres. Le surlendemain le président de Bellievre ; ayant demandé de la part du premier président un nouveau pouvoir pour

Le 11 Mars.

1649.

continuer la conférence , on lui répondit que ce pouvoir ne seroit rendu que lorsque tout le bled auroit été fourni. C'est qu'en effet depuis le blocus , la disette ne s'étoit pas encore fait sentir avec autant de violence dans Paris. Les marchés étoient déserts , & les boulangers ne vouloient point faire de pain , parce qu'il avoit été taxé à un prix très-mo-dique , dans l'espérance que les conférences étant ouvertes , l'abondance alloit revenir. Le peuple crioit , & comme sa furie n'a point de bornes , qu'il ne respecte rien quand la famine le presse , on étoit obligé d'armer les bourgeois pour le contenir.

Après tant de fermentations , on n'auroit pas douté que la paix ne fût plus éloignée que jamais , & ce fut précisément ce qui la fit conclure le même jour. En effet , les députés avoient voulu la veille se retirer , leur pouvoir étant abrogé , ils avoient demandé des passeports , & le prince de Condé leur avoit dit :

Hist. du
tems.

» Eh bien , messieurs , puisque vous
» n'avez plus de pouvoir , allez-vous-
» en ; je pense que vous ferez bientôt
» forcés de revenir ». Mais Gaston , tirant Condé à part : « Mon cousin , lui dit-il , » si ces gens-ci gagnent le printemps , ils se joindront à l'archiduc , » & feront parti si dangereux à l'état , » qu'alors ce sera à notre tour à nous » humilier. Présentement que nous les » tenons , profitons de l'occasion , & » faisons la paix ; c'est ce que les gens » de bien doivent souhaiter ». Comme la plus grande partie des députés n'étoit guere mieux disposée à partir sans rien conclure , que des deux côtés on se jouoit , il ne fut pas difficile de se rapprocher.

» Le président de Mesmes insinua alors
» au cardinal qu'il n'y avoit pas moyen
» de reculer ; si l'on ne finissoit pas
» promptement , on venoit de surseoir
» leurs pouvoirs , le lendemain on les
» leur ôteroit entierement : alors il n'y

1649.
Motteville.

Retz.

1649. » auroit plus de voie d'accommode-
» ment , & les mieux intentionnés se
» verroient obligés de suivre le torrent.
» Les choses , ajouta-t-il , étant en cette
» situation , il faut que nous payons de
» nos personnes pour sauver l'état . . .
» Nous hasardons tout si nous sommes
» défavoués , on nous fermera les por-
» tes , on nous fera notre procès , on
» nous traitera de prévaricateurs & de
» traîtres. C'est à vous de nous faire des
» conditions telles qu'elles nous don-
» nent lieu de justifier nos procédés. Il
» y va de votre intérêt , puisque , si
» elles sont raisonnables , nous les sau-
» rons bien faire valoir contre les fac-
» tieux : mais quelles qu'elles soient ,
» nous les signerons toutes . . . c'est l'u-
» nique expédient pour sauver le royaume :
» s'il réussit , nous aurons la paix ;
» si nous sommes défavoués , nous af-
» foiblirons du moins la faction , & le
» mal n'en tombera que sur nous ».

Ce discours , quoique très-censé &

très-patriotique , avoit un inconvénient : 1649.
c'est que le duc de Bouillon , fier de
l'appui de son frere , pouvoit parler si
haut dans le parlement , que les choses
tombassent dans un plus grand boule-
versement que jamais ; il étoit encore
à craindre que le coadjuteur , tout-puis-
sant sur le peuple , ne le fît soulever au
point que la compagnie fût obligée de
refuser la paix en défavouant les dépu-
tés , pour n'être pas entierement massa-
crée : mais le cardinal prévoyoit que le
duc de Bouillon ne parleroit haut qu'en
voyant son frere aux portes de Paris ,
chose désormais impossible , puisque Tu-
renne étoit déjà errant en Allemagne.
Quant au coadjuteur , il étoit encore
plus tranquille à son égard , l'intérêt de
Gondy lui défendant absolument de
perdre le parlement par le peuple , s'il
ne vouloit se perdre lui-même.

Toutes ces considérations ayant insen-
siblement rapproché les esprits , les ar-
ticles débattus depuis huit jours , furent

1649.

Histoire du
temps.

enfin accordés : mais une nouvelle dispute s'éleva lorsqu'il fallut signer. Les députés , presque sûrs d'être massacrés à leur retour , si le nom de Mazarin se trouvoit sur le traité , ne vouloient point absolument qu'il donnât sa signature. Les princes & sur-tout le duc d'Orléans firent cependant tant d'instances à ce sujet , le dernier descendant même à la priere, qu'enfin ils consentirent à signer avec le cardinal. Celui-ci , à mesure que chacun des députés quittoit la plume , leur faisoit une profonde révérence , les assurant qu'il n'avoit jamais voulu de mal au parlement , & qu'il desiroit vivre désormais dans la meilleure intelligence avec la compagnie.

Il faut nécessairement donner une idée de ces articles , sans quoi on n'entendrait rien de ce qui va suivre. Ils portoient en substance , que , « le Roi , » ayant reçu les soumissions qu'il pouvoit désirer du parlement & de la ville de Paris , pour le bien & la tranquil-

„ lité de l'état , accordoit la cessation de
„ toute hostilité , l'ouverture des passa- 1649.
„ ges , une amnistie générale , la nullité
„ de tous les arrêts du parlement rendus
„ depuis le 6 Janvier , excepté ceux de
„ justice ordinaire entre particuliers , &
„ pareille nullité pour les lettres de cachet ,
„ les déclarations , les arrêts du conseil ,
„ &c. sur les mouvemens présens ; le
„ licenciement des troupes du parlement ,
„ & l'éloignement de celles du Roi ; la
„ décharge générale pour tous les deniers
„ royaux enlevés dans les recettes , ainsi
„ que pour les meubles , les armes , les
„ munitions vendues ou dissipées , soit
„ de l'arsenal , soit d'ailleurs ; enfin la
„ révocation du semestre de Provence.

Par les mêmes articles , tous les meubles & tous les papiers pris aux particuliers , & qui se trouveroient encore en nature , devoient être rendus ; l'envoyé d'Espagne renvoyé sans réponse ; le parlement mandé à St. Germain pour y tenir un lit de justice , où seroient entre-

1649. gistrés les articles , puis retourner sur le champ remplir ses fonctions à Paris ; la bastille & l'arsenal devoient être remis entre les mains du Roi.

D'autres portoient qu'il n'y auroit aucune assemblée des chambres pendant toute l'année 1649 , excepté pour les mercuriales & la création des officiers ; que le Roi pourroit emprunter pour les nécessités de l'état , au denier douze , pendant cette année seulement & la suivante ; que lorsqu'on traiteroit de la paix générale , le Roi choisiroit volontiers quelques membres du parlement pour y assister ; que tous les prisonniers de guerre seroient remis en liberté de part & d'autres ; qu'enfin les princes & les généraux auroient quatre jours , le duc de Longueville & la Normandie dix , pour accéder au traité , ou le refuser ; qu'alors , acceptans ou refusans , le parlement & la capitale les abandonneroient.

On voit par cette ébauche , que le

parlement avoit à peu près donné la loi, mais qu'il n'avoit absolument songé qu'à ses intérêts, ceux des généraux étant to- 1649.
talement oubliés : aussi les scènes qui
vont suivre seront-elles aussi tumultueu-
ses qu'intéressantes.

C H A P I T R E VII.

Retour des députés. Embarras & intrigues des généraux. Soulèvement du peuple. Nouvelle députation à la cour.

JAMAI S surprise , jamais fureur ne furent pareilles à celles des généraux , lorsqu'on leur annonça que la paix étoit signée. Elle ne l'avoit été qu'à neuf heures du soir , & à onze , le coadjuteur avoit déjà le brouillon des articles , qu'il leur porta chez le duc de Bouillon , où ils étoient tous assemblés. A cette vue , les avis furent d'abord terribles : chacun

1649.

Retz.

d'eux sentoient combien il leur alloit être difficile de traiter avantageusement avec la cour : destitués de l'appui du parlement , & n'ayant qu'un très-foible engagement avec l'Espagne , ils vouloient fermer les portes aux députés , les faire défavouer au parlement , contraindre la compagnie , par le moyen du peuple , si elle ne s'y prêtoit pas de bonne grace , à casser tout le travail des députés. Le coadjuteur de son côté revenoit toujours à son avis. Il falloit , selon lui , songer uniquement à la paix générale , signer dès la nuit même un traité relatif à cet objet avec les envoyés de l'archiduc , le porter le lendemain au parlement , ignorer & les articles & la fin des conférences , faire donner un arrêt conforme à cette proposition de la paix générale , ordonner aux députés d'insister sur ce seul point , & de rompre sur le champ , si la cour n'y acquiesçoit pas.

Cette opinion servoit bien les vues du coadjuteur , mais non celle des gené-

raux , parce qu'elle fermoit la porte à toutes les négociations avec la cour. Ils se réunirent donc tous à l'avis du duc de Bouillon ; selon lui , on ne devoit point s'expliquer le lendemain au parlement ; mais le prince de Contry feroit simplement entendre que le bruit se répandant que la paix étoit signée , il étoit résolu , ainsi que tous les généraux , d'envoyer des députés pour traiter de leurs intérêts. C'étoit , à les entendre , satisfaire à la fois le parlement & le peuple ; celui-ci , par la liberté qu'ils se laissoient de crier contre les articles qui ne plairoient point ; celui-là , en témoignant qu'on n'étoit point éloigné de la paix , & qu'on regardoit la compagnie , comme le centre commun , qui devoit tout réunir.

Cet avis eut son exécution le lendemain , sans qu'il se passât rien de considérable au parlement. La grande scène étoit réservée au rapport des députés. Le peuple seulement en donna le jour même

1649.

un avant goût , par la fureur où le jetta la nouvelle des articles les plus odieux , que le coadjuteur eut soin de faire fermer. Lorsque les députés entrèrent par la porte St. Honoré, la populace vouloit les déchirer , & on eut mille peines à la contenir : funeste , mais ordinaire effet du pouvoir populaire ; ce qu'on veut borner à un simple mécontentement devient rage ; aux murmures succèdent les plus terribles violences.

Le 13.

Tous les généraux s'étoient promis de la modération ; ils furent presque aussi peuple que la plus fougueuse populace.

Reiz.

Le duc d'Elbœuf fut le premier qui exhala son indignation. Il avoit reçu la veille , de ses agens de St. Germain , un paquet qui aigrissoit sa bile , & il la déchargea en apostrophant le premier président , & en lui demandant s'il avoit traité des intérêts des généraux ? Molé voulut répliquer par la lecture des procès-verbaux de la conférence , mais des clameurs horribles qui partirent de toute

l'assemblée , lui couperent la parole : on 1649.
murmure , on éclatte , on s'écrie qu'il
a trahi la compagnie , qu'il n'y a point
de paix , que les pouvoirs des députés
ont été révoqués , qu'ils n'ont pu rien
conclure , qu'ils ont abandonné lâche-
ment les généraux. Molé , sans s'épou-
vanter de cette violente sortie , après
avoir laissé quelque tems gronder l'orage
autour de lui , répond avec une fermeté
majestueuse , que *s'il a abandonné les* Motteville.
généraux , ils ne se sont pas abandonnés
eux-mêmes , puisqu'ils ont traité avec les
ennemis de l'état. A ces mots , ceux-ci
s'écrient , que s'ils ont traité , ce n'a
pas été sans l'aveu de quelques-uns de la
compagnie. — Nommez-les , répond
froidement Molé , & nous leur ferons
leur procès comme à des criminels de leze-
majesté.

Ces paroles font à la tempête comme
un signe pour se calmer : les plus hardis
sont déconcertés , tout se tait , à l'excepti-
on du prince de Conty , qui dit assez

1649. modestement , qu'il s'étonne qu'on ait
conclu sans lui & sans les généraux.

*Vous avez toujours protesté , messieurs ,
répart Molé , que vous n'aviez pas d'au-
tre intérêt que ceux de la compagnie ;
si la compagnie est satisfaite , vous devez
l'être : d'ailleurs il n'a tenu qu'à vous
de députer.*

Hist. du tems

Ce qui auroit été pour tout autre un
jour d'opprobres , fut pour Molé le plus
beau jour de sa vie : il répondit à toutes
les attaques avec la même noblesse , le
même sang-froid ; & le duc de Bouil-
lon s'étant écrié que *puisque le cardinal
restitoit toujours en France , il demandoit
pour toute grace au parlement , qu'il lui
obtînt un passeport pour se retirer hors
du royaume , lui & sa famille. Vos inté-
rêts n'ont point été oubliés ,* interrompit
Molé ; *j'ai insisté de moi-même sur la
récompense de Sedan ; & si messieurs les
généraux avoient voulu m'instruire de
leurs intérêts , j'aurois travaillé de même
en leur faveur.*

Ce

Ce discours piqua le duc , qui s'imagina qu'on le regardoit comme un reproche indirect du peu de bonne foi qu'il avoit mis dans tous ces mouvemens. Il repliqua en fureur , *qu'il n'avoit point d'autres intérêts que les généraux , & qu'il n'attendoit point d'autre récompense qu'eux.* Alors le feu reprend plus fort que jamais ; on abandonne Molé pour s'attacher au président de Mesmes ; on charge celui-ci d'opprobres sur la signature de Mazarin ; & comme il étoit naturellement aussi timide que l'autre étoit intrépide , jamais on ne vit de telles allarmes , ni une peur si naïve. Le duc de Beaufort , qui jusques-là n'avoit rien dit , se sent tout-à-coup échauffé par le grand bruit , sa tête s'exalte , il se leve , & avec l'enthousiasme d'un capitaine , mettant la main sur la garde de son épée , *vous*

Retz.

avez beau faire , s'écrie-t-il , messieurs les députés , celle-ci ne tranchera jamais pour Mazarin.

1649.
Talon.

Cette faillie fit ce que n'auroit pu faire un discours plus sensé ; on rit , on se tut , & l'on commença à délibérer : mais plus de douze cents mutins , répandus dans les salles du palais , les faisoient retentir des plus horribles imprécations contre Mazarin & les députés. Les cris , les hurlemens , les menaces faisoient un bruit confus , mais horrible , qui portoit la terreur dans l'ame des plus hardis. Les huissiers , pâles & effrayés , étant venus dire que le peuple demandoit monsieur de Beaufort , menaçant d'enfoncer les portes s'il ne paroïssoit , le duc sort un instant , harangue cette vile canaille , & le bruit s'apaise : mais à peine est-il rentré , que les clameurs recommencent plus effrayantes qu'auparavant. Le président de Novion , croyant en imposer davantage , s'avance pour calmer les séditieux , mais il se voit tout-à-coup entouré d'une multitude courroucée , le poignard à la main , conduite par un

nommé Boile , méchant avocat , plus connu par ses clabauderies que par ses plaidoyers. Celui-ci s'approche fièrement du président & lui demande avec audace , *où est le traité ? Il veut l'avoir , pour faire brûler à la grève la signature de Mazarin , par la main du bourreau : si les députés ont signé de leur gré , il faut les pendre ; s'ils y ont été forcés , il faut les désavouer.* La conjoncture auroit été critique , même pour tout autre plus hardi que le président , & il ne savoit comment se délivrer de cette canaille. Il répondit cependant qu'on ne pouvoit brûler la signature de Mazarin , sans brûler la signature du duc d'Orléans & du prince de Condé , mais qu'on alloit renvoyer les députés pour réformer les articles. Après les avoir un peu apaisés par ces derniers mots , il se débarrassa bien vite de leur foule , les laissant remplir de leurs hurlemens , les salles , les galeries & la cour du palais. Le bruit ne cessa pas un instant , & on n'enten-

1649.

Retz.
Hist. du tems

1649.

doit de tous côtés que ces mots : *point de paix , point de Mazarin : allons à St. Germain chercher notre bon Roi : (voilà la populace françoise ,) allons noyer tous les Mazarins : (voilà la populace de toutes les nations.)*

Retz.

Cependant la délibération se formoit, & Molé, en recueillant les avis, sembloit redoubler de sang-froid & d'intrépidité, à mesure que le peuple augmentoit de fureur : nul mouvement sur son visage, nulle altération dans sa voix, une présence d'esprit presque surnaturelle, & on l'entendit prononcer l'arrêt avec la même fermeté qu'il l'auroit fait dans une audience ordinaire. Cet arrêt, assez mal rédigé pour le moment, ordonnoit aux députés de retourner à Ruel, pour y traiter des prétentions des généraux & de tout le reste du parti, & pour obtenir que le cardinal ne signât point dans ce nouveau traité.

Il étoit cinq heures quand cette séance fut terminée, quoiqu'elle eût commencé

à 7 du matin. Mais quand il fallut sortir, malgré cette prolongation, on trouva que le peuple n'en étoit pas resté moins animé : on craignoit à chaque instant qu'il n'enfonçât les portes de la grand'-chambre, & l'on ne savoit comment se retirer. On proposa même au premier président, pour le soustraire à la vue du peuple, de s'échapper par le greffe ; mais Molé, toujours le même, acheva d'étonner par son incomparable fermeté : *la cour*, dit-il, *ne se cache jamais ; si j'étois assuré de périr, je ne commettrois pas cette lâcheté, qui ne serviroit d'ailleurs qu'à donner de la hardiesse aux séditieux : ils me trouveroient bien dans ma maison, s'ils imaginoient que je les eusse redoutés ici.* Le coadjuteur, joignant ses instances aux autres, pour le prier de ne point s'exposer : *eh, mon bon seigneur*, interrompit Molé, en se tournant vers lui d'un air railleur, *dites le bon mot.* C'étoit assez lui faire entendre qu'il le croyoit auteur de la sédi-

1649. tion. Quoiqu'il soit à croire qu'il n'en fut rien , puisque ce n'étoit point l'intérêt du coadjuteur , le prélat ne se formalisa point de cette ironie mortifiante, & il alla en effet dire le bon mot.

Retz.

Il sortit de la grand'chambre , & montant dans la salle sur un banc de procureur , il commença un rôle bien humiliant pour un coadjuteur de Paris. On eût dit Artevelle élevant ou calmant à son gré les flots séditions des Flamands. Il joua dans un quart-d'heure trente personnages différens , menaçant l'un, suppliant l'autre, ordonnant à celui-ci , enfin les haranguant tous , ou en particulier ou en général. L'audacieux Boile s'avança encore vers lui, demandant avec effronterie , s'il répondoit qu'on ne tiendrait pas la paix signée à Ruel. Le coadjuteur le lui promit, mais à condition que l'émotion cesseroit sur le champ ; qu'autrement tous les gens sensés seroient obligés de chercher à se délivrer d'un joug si tyrannique. Cette espérance

ayant paru rassurer les mutins , Gondy profita du moment pour faire sortir le parlement. Les huissiers marchaient devant , le coadjuteur suivait , tenant embrassé le premier président , tandis que le duc de Beaufort jouait le même rôle avec le président de Mesmes ; le reste de la compagnie se montrait ensuite ; mais à peine parurent-ils , que les clameurs recommencerent : on entendit des voix qui criaient , *république* : mais il n'y eut point d'attentat , chacun se retira en sûreté chez soi , à l'exception du duc de Bouillon , qui faillit à être tué par un malheureux qui le coucha en joue , le croyant Mazarin.

1649.

Le lendemain la délibération , quoique moins tumultueuse , n'en fut pas moins confuse. Le peuple ne put la gêner , parce qu'on avait fait garder les avenues du palais par les bourgeois , & toutes les portes en avaient été fermées. Boile , qui revint ce jour là pour rejouer les scènes de la veille , ne put en appro-

Le 14.

Hist. du temps

1649. cher , & il fallut qu'il se contentât de criailler dans les rues , tandis que Broussel , échauffé sous-main par le coadjuteur , se picotoit dans la grand'chambre avec le premier président , & qu'on arrêtoit de lire enfin le lendemain ces articles de paix , qui avoient tant effarouché la veille.

Le 15. On les lut enfin ces articles , & ce ne fut pas sans de grandes contestations.

Ibid. Les présidens se virent encore accablés sur leur complaisance à en accorder quelques-uns qui déplaisoient davantage. Le président de Thou montra toutes les nullités du traité , & prétendit , ainsi que d'autres , qu'on devoit absolument le recommencer , puisque le pouvoir des députés avoit été supprimé ; mais on s'en tint à l'avis de Broussel , suggéré sans doute par le coadjuteur ; & il est à remarquer que les opinions du bon homme étoient presque toujours suivies , tandis qu'en tout autre tems , la plus grande grace qu'on auroit pu lui

faire auroit été d'oublier qu'il opinoit. Son avis fut donc de renvoyer les députés à St. Germain , pour y traiter des intérêts des généraux de concert avec les personnes que ceux-ci voudroient y envoyer eux-mêmes. Il leur étoit en outre enjoint de faire réformer trois articles ; le premier , celui du lit de justice ; le second , celui des assemblées défendues pendant toute l'année 1649 ; & le troisieme enfin , comme le plus dangereux pour le public , celui qui permettoit au Roi les emprunts à dix pour cent.

L'arrêt fut rendu en conséquence , & il n'y eut point de tumulte , parce qu'on avoit pris les mêmes précautions que la veille , le palais étoit gardé : mais lorsqu'il fallut sortir , ces précautions devinrent inutiles. Les enfans du duc d'Elbœuf , & le marquis de Vitry , avoient travaillé à animer le peuple dans les rues , & ils n'y avoient que trop réussi. Si le parlement ne fut point attaqué en corps , les particuliers le furent ;

1649.

Talon.

1649.

Hist. du tems
Retz.

une multitude immense , qui l'attendoit à sa sortie , se mit à crier , *point de paix ; la guerre, la guerre.* Les bourgeois eux-mêmes , qu'on avoit pris pour garder le avenues du palais , & les femmes , répandues autour , arrêtoient tous les présidens & les conseillers qui leur tomboient sous la main ; ils leur demandoient avec une curiosité qui tenoit de l'effronterie , ce qu'on avoit fait , ce qu'on avoit conclu ou de la paix ou de la guerre. D'autres ne se continrent point dans cette modération. Quelques-uns se saisirent du président de Thoré , & le conduisant près du quai de l'horloge , ils alloient le précipiter dans la riviere , sans un quincailhier , nommé Bénicourt , qui l'ayant tiré des mains de cette canaille , le conduisit chez lui , & le fit évader en le travestissant. Il est à remarquer que le président avoit conclu vigoureusement à ne point recevoir les articles ; mais il étoit fils de d'Emery , & c'en étoit assez aux yeux

de la populace , pour justifier toutes ces violences. 1649.

Le jour suivant n'amena point plus de tranquillité pour le peuple & pour le parlement. Le premier étoit sans cesse excité par les émissaires des généraux , charmés de faire sentir leur pouvoir à la compagnie , pour l'empêcher de les abandonner totalement. Les conseillers ne pouvoient entrer au palais qu'ils ne se trouvassent investis par les mutins , qui les menaçoient de les tuer , s'ils étoient Mazarins. Quatre d'entr'eux, qui se trouvoient dans le même carrosse , se virent tout-à-coup couchés en joue par autant de gardes qu'on avoit mis aux avenues , & qui leur crioient en jurant , que s'ils les croyoient Mazarins , ils lâcheroient leurs coups sur eux. Ils n'eurent que la peur , & ils entrèrent à la grand'chambre , mais ce fut pour y être témoins d'une nouvelle dispute entre le conseiller Machaut & Molé. Le premier avoit entrepris celui-ci , sur un

Le 16.

Ibid.

1649.

mot du dernier arrêt, où au lieu de dire que les députés feroient chargés de *faire instance & obtenir*, on avoit écrit, en rédigeant, *faire instance pour obtenir*. Machaut clabaudoit & crioit qu'on trahissoit la compagnie, que son vœu avoit été que les députés *fissent instance & obtinssent*. La fermentation gagnoit, toute la cohue des enquêtes s'élevoit déjà contre le premier président, lorsque l'arrivée des passeports fit cesser ces clameurs. Les députés partirent l'après-dînée pour la conférence.



C H A P I T R E VIII.

Embarras des généraux : ils députent à la cour. Leurs demandes ridicules. La paix est conclue.

LES réflexions que faisoient alors les généraux, devoient être bien ameres. Ils n'avoient embrassé la faction que dans l'espérance de donner la loi à la cour , & d'en tirer tout ce qu'ils demanderoient. Par l'abandon du parlement , ils se voyoient frustrés de tout ce qu'ils avoient prétendu , & sans aucune ressource que dans les ennemis de l'état , car ils savoient dès-lors qu'ils ne devoient plus compter sur l'armée de Turenne. C'étoit une terrible leçon pour les princes & les grands que cet abandon du parlement, qui n'avoit d'abord rien été que par eux , & qui sans doute auroit été écrasé , s'ils ne se fussent présentés à son secours.

1649.

1649.

Ils étoient indignés d'une perfidie qui les laissoit à la merci de la cour , mais qui dans la vérité n'avoit rien d'étonnant. Elle avoit été facile à prévoir avant qu'ils s'engageassent , & tel est toujours le sort réservé aux princes & aux grands , qui agissent , comme ils avoient agi. Ils auroient dû pressentir qu'en voulant soutenir la compagnie contre le Roi , ils se verroient d'abord recherchés , applaudis ; que bientôt cette compagnie seroit fatiguée de sa propre indocilité ; que l'autorité du Roi , qui tire tout à elle , qui a toujours le dessus d'une ou d'autre façon , ramèneroit les choses dans leur état naturel ; qu'alors cette même compagnie , ne songeant qu'à ses intérêts , laisseroit les leurs de côté , les sacrifieroit même s'il étoit nécessaire ; qu'enfin tout le fruit de leurs secours indiscrets , seroit d'avoir augmenté le nombre des ingrats , de s'être aliéné le cœur de leur souverain , d'avoir déchiré le sein de leur patrie ,

d'être tachés à jamais dans la postérité du titre odieux de rebelles , & de se voir peut-être sous ce titre , par ceux même qu'ils auroient défendus , trahis , proscrits , livrés sans défense à leurs communs ennemis. Heureux si du moins leur exemple est pour nous une leçon d'éviter les mêmes écarts !

Ces considérations accablantes étoient encore plus cruelles pour le prince de Conty, qui , jeune encore & sans expérience , n'avoit pu sentir comme les autres , la profondeur de l'abîme où il se plongeoit. Lui & sa sœur se voyoient également méprisés dans les deux partis , sentimens d'autant plus à charge pour eux , que leur naissance sembloit les en mettre davantage à l'abri. Et certainement ce fut pour eux un grand avantage que de tenir de si près à Condé , dont l'intérêt n'étoit point de laisser écraser sa famille , & qui fut au contraire bien aise de se réunir avec elle pour en devenir plus puissant. Sans

1649.

cette protection , ils auroient long-tems trouvé la porte des négociations fermée.

Ce fut aussi un grand bonheur pour le maréchal de Bouillon , que Condé eût un si grand respect & tant de tendresse pour Turenne , & qu'il ne voulût pas non plus les laisser en proie à la vengeance du cardinal ; dans l'état où étoient les choses , il leur auroit été difficile de réussir , ne leur restant absolument de ressources que du côté des Espagnols. Car ce n'étoit pas sur le duc de Longueville , ni sur ses dix mille hommes , ni sur toutes ses fanfaronades , qu'il falloit faire le moindre fonds : sa conduite démentoit tous ces bruits vagues & ridicules , & il avoit déjà secrètement envoyé Autonville , capitaine de ses gendarmes , négocier pour lui à St. Germain. Aussi Bouillon étoit-il dans des inquiétudes inexprimables. Tantôt il vouloit soulever le peuple & bouleverser toute la capitale , tantôt il se proposoit de faire avancer les Espa-

gnols jusqu'au milieu du royaume ; ou 1649.
plutôt , il ne savoit ce qu'il desiroit : le
malheur de son frere l'avoit absolument
déconcerté ; la paix , la guerre , la mo-
dération , les violences , tout lui paroif-
soit également dangereux , rien ne lui
promettoit Sedan , ou une récompense
proportionnée.

Le duc d'Elbœuf n'étoit pas dans des
inquiétudes moins cuisantes. Il avoit
toujours des agens à St. Germain ; mais
leurs négociations ne réussissoient pas à
son gré , & elles n'étoient pas si secret-
tes , que les autres généraux n'en fussent
avertis , & ne s'en indignassent comme Mém. de
Nemours.
d'une prévarication : non qu'ils ne fus-
sent eux-mêmes dans le même cas ; il
n'y en avoit pas un qui ne traitât aussi
séparément , mais ils étoient mutuelle-
ment jaloux les uns des autres : chacun
d'eux auroit voulu être le seul & le
premier à traiter , afin de faire son ac-
commodement meilleur. Le duc de Beau-
fort , qui d'abord ne vouloit point en-

1649.

tendre parler de paix ni de négociations, entroit en fureur sur toutes ces sourdes manœuvres. Il cherchoit tous les moyens imaginables de les contrarier , & il crut enfin en avoir trouvé un infailible ; il étoit du moins parfaitement dans son caractère. Il demanda , en forme d'avis au président de Bellievre , *si en donnant un soufflet au duc d'Elbœuf , il ne changeroit point la face des affaires ?* Le président , avec une gravité & un sang-froid qui contrastoient singulièrement avec cette plaisante question , lui répondit encore plus plaisamment , *qu'il ne croyoit pas qu'un soufflet pût changer autre chose , que la face du duc d'Elbœuf.*

Retz,

Les généraux étoient d'autant plus embarrassés , que l'archiduc avoit envoyé un troisieme député , D. Gabriel de Toledé , & qu'ils ne savoient quelle réponse lui faire , ni comment profiter de la bonne volonté des Espagnols. Il fallut que la sollicitude où se trouva le coadjuteur , les tirât eux mêmes de cette

perplexité. Jamais il n'avoit été dévoré de plus cruelles inquiétudes. De quelque côté qu'il tournât la vue, il ne voyoit nulle sûreté, ni pour le présent, ni pour l'avenir ; le parlement plus disposé que jamais à la paix, par la désertion de l'armée de Turenne ; les députés devenus plus hardis à sacrifier tous les intérêts particuliers au bien général, par le succès de leur premier traité ; le peuple prêt à recevoir l'archiduc avec les plus vifs transports ; ce prince, qui jouoit la dévotion, Fuenfaldagne qui étoit un homme habile, celui-ci avec son argent, celui-là avec son chapelet, plus maîtres de Paris que les chefs même de la fronde ; le duc de Bouillon, voulant tout porter à l'extrémité ; la cour par son mépris pour les généraux, les disposant à suivre les avis violens du duc : de toutes ces circonstances que pouvoit-il résulter ? quelle horrible perspective ! Le peuple furieux, le parlement massacré, les Espagnols dans le louvre, l'état

renversé, le coadjuteur lui-même anéanti
1649. dans ce bouleversement , & n'ayant dé-
formais pour partage que le triste & fu-
neste honneur d'avoir causé ou préparé
la ruine de sa patrie , par le crédit im-
mense que le duc de Beaufort & lui ,
s'étoient conservés sur le peuple.

Tels étoient les déchiremens perpétuels
auxquels son cœur & son esprit étoient
tour-à-tour en proie : je croirois avoir
rendu un service à ma patrie , si par la
peinture de ces angoisses , de ces anxié-
tés , j'avois pu jeter l'effroi dans ces
ames turbulentes & avides d'honneurs ,
qui les poursuivent par toutes sortes de
voies , & si l'exemple de Gondy pou-
voit les arrêter au milieu de leur funeste
carrière. Le coadjuteur ne crut pas que
de lui-même , il pût se délivrer de ces
inquiétudes ; & pour se résoudre enfin
à un parti , autant que pour trouver quel-
ques consolation , il résolut d'aller con-
sultier son pere , retiré depuis vingt ans
à l'Oratoire , & qui n'avoit pris part aux

intrigues de son fils que pour les déplorer. C'étoit un homme mûri par la retraite & l'expérience ; ce vieillard , quoique désespéré des égaremens de son fils , ne voulant pas qu'il se perdît entièrement , ne pouvoit qu'applaudir à un dessein modéré qui étoit venu dans la tête du coadjuteur , au moment même qu'il étoit en chemin pour le consulter. Voici quel étoit ce projet : pour arrêter l'état sur le penchant de sa ruine, (Gondy savoit donner à tout des noms pompeux ,) il devoit contribuer sourdement à la paix , tandis que publiquement il s'y opposeroit, demandant toujours l'expulsion de Mazarin , & ne traitant absolument point avec lui. Par-là , il conserveroit toujours sa faveur parmi le peuple , il resteroit toujours à la tête d'un parti défarmé , il est vrai , mais qu'il feroit mouvoir à sa volonté & qu'il armeroit selon les occasions.

Quelque désespérant qu'il fût pour le pere de Gondy, de voir son fils non-seu-

1649.

lement ne point perdre le goût des intrigues, mais en ménager de nouvelles pour la suite, il approuva un parti ou celui ci devoit du moins trouver une apparence de sûreté. Dans le fond cependant, il eût été plus naturel que le vieillard lui eût conseillé de se recommander de bonne foi avec la cour; peut-être aussi connoissoit-il cette singulière tête, exaltée par toutes les passions, & que le malheur seul pouvoit corriger. Quoi qu'il en soit, le coadjuteur s'en tint à ce projet, & commença dès-lors à l'exécuter.

Il conseilla même aux autres généraux de l'imiter, de rompre avec l'Espagne, de négocier secrètement avec la cour, de faire le traité le plus avantageux qu'il leur seroit possible, & de crier publiquement contre Mazarin. Cet avis n'étoit pas moins intéressant pour lui que pour eux. En déclamant contre le cardinal, en demandant son expulsion, ils se rendoient redoutables au

ministre , qui , devenu plus traitable , leur
accorderoit plus volontiers leurs deman-
des : c'étoit à ce point que le coadjuteur
les attendoit ; par un accommodement
trop favorable à leurs intérêts , ils per-
doient tout crédit sur le peuple , lui seul
restoit puissant par son désintéressement ,
il s'attiroit un pouvoir jusqu'alors par-
tigé.

1649.

Tout étant ainsi combiné , il n'étoit
pas difficile que les affaires s'accommo-
dassent. Les Espagnols cependant y éle-
voient de grands obstacles ; leurs pro-
positions étoient tentantes. Ils deman-
doient qu'on fît un éclat dans la ville
& dans le parlement , pour les intro-
duire au cœur du royaume ; & pour faire
réussir ce projet , D. Gabriel avoit fait
offrir sous-main mille pistoles au coad-
juteur , mais il ne voulut point les ac-
cepter. Mad. de Montbason , moins
scrupuleuse , avoit reçu la promesse d'une
somme de vingt mille écus comptans &
d'une pension de six mille livres , pour

1649. vendre la signature du duc de Beaufort.
Le duc d'Elbœuf n'avoit pas été plus difficile à gagner , & les lueurs d'espérance dont on avoit amusé le maréchal de la Mothe pour un accommodement au sujet du duché de Cardone , avoient ébranlé sa fidélité & détruit bien des scrupules.

Cependant quand ils virent tous qu'ils pouvoient négocier sans honte , qu'ils auroient la liberté de faire les capitans le matin avec le parlement & de traiter le soir avec la cour , tous les projets d'union avec l'Espagne s'évanouirent : ils crurent plus sûr & plus honnête de chercher leurs intérêts du côté de St. Germain. Le duc de Longueville, à qui ils firent savoir cette résolution , ne se fit pas prier pour y accéder , & il envoya bien vite des négociateurs publics à la cour , ainsi que le parlement de Normandie. Bouillon , à qui les députés Espagnols avoient ordre de déférer en tout , les leurra de belles espérances :
» Il

» Il leur falloit attendre l'occasion ; on
» ne pouvoit se promettre d'engager le
» parlement à traiter avec eux ; il n'étoit
» pas sûr de le faire fans lui , mais on
» n'entreroit dans aucun accommodement ,
» que préalablement la cour ne
» donnât des sûretés pour la paix générale ; & si les occasions ne venoient
» point , si la paix particuliere se con-
» cluoit , lui Bouillon , leur feroit un
» pont d'or pour la retraite de leurs trou-
» pes , fans qu'elles parussent y avoir été
» nécessitées. » Après ces arrangemens ,
les conférences de St. Germain prirent
un tour aussi prompt que favorable.

Les députés en s'y rendant s'étoient
chargés des demandes des généraux ,
mais dans la seule vue de les décrier.
Rien en effet n'étoit plus capable de
leur faire perdre tout crédit parmi le
peuple , en lui prouvant que tous ces
messieurs n'avoient jamais eu en vue
que l'intérêt personnel ; rien aussi n'é-
toit plus propre à les rendre ridicules ,

1649. car ces demandes étoient exorbitantes ; & les moindres officiers , ayant vu que leurs généraux se laissoient entamer sur leurs intérêts , il n'y en eut pas un qui ne se crût en droit de s'adresser au premier président pour faire valoir ses prétentions. Le duc de Beaufort lui-même ne put soutenir son désintéressement : il demanda la surintendance des mers , qui avoit été promise au duc de Vendôme , pour récompense du gouvernement de Bretagne.

Talon.
Morteville.

Je ne donnerai pas une idée de toutes ces demandes , puisque j'ai déjà traité des divers intérêts qu'avoient tous les chefs , lorsqu'ils vinrent offrir leurs services au parlement. Ils vouloient alors les satisfaire , & pour y parvenir il auroit fallu leur donner la moitié du royaume. C'étoient le duc de Brissac , Barriere & Grissy qu'ils avoient choisis pour les appuyer. Mais lorsque la Reine eut connoissance de cette nuée de propositions , elle en fut indignée : elle s'écria

*qu'elle ne pouvoit souffrir sans horreur
que des gens , qui avoient voulu détrôner
le Roi son fils , demandassent des récom-
penses , quand leurs crimes méritoient les
plus rigoureux châtimens.*

1649.

Le coadjuteur , qui sentoît mieux que
personne le ridicule de ces prétentions ,
ainsi que l'utilité dont elles lui pouvoient
être , se hâta de profiter de la honte qui
en réjaillissoit sur tous les généraux ,
pour se tirer du pair , & attirer à lui
seul tout l'honneur & toute la puissan-
ce. Il protesta devant toute la compa-
gnie , qu'il n'avoit aucunes prétentions,
& qu'il prioit de ne point le compren-
dre ni directement ni indirectement dans
toutes les négociations des députés , qui
auroient le plus léger rapport avec quel-
qu'intérêt particulier.

Le 12.

Les autres généraux , sentant tout ce
qu'ils alloient perdre dans l'esprit du
peuple par cette renonciation , s'em-
presserent , comme ils en étoient conve-
nus , de se déclarer contre Mazarin.

1649. Une double raison les engageoit à ce manège , l'envie d'en imposer au peuple , & d'inspirer en même tems à Mazarin des craintes qui accélérassent le succès de leurs négociations secrètes auprès de lui. Le prince de Conty en conséquence déclara au parlement que lui & les autres généraux n'avoient donné des mémoires de leurs prétentions , que par la nécessité où ils s'étoient trouvés de prendre leurs sûretés contre le cardinal Mazarin ; mais qu'ils étoient prêts de faire le sacrifice de toutes ces prétentions , aussi-tôt que le cardinal seroit exclus du ministère & du royaume ; qu'ils avoient dépêché le comte de Maure à la conférence , pour faire cette protestation : il demandoit , ajouta-t il , qu'on insérât sa déclaration dans les registres ; ce qui fut exécuté.

Comme cette protestation publique contre Mazarin avançoit le succès des négociations secrètes que les agens des généraux faisoient à la cour , & que ,

d'un jour à l'autre , la paix pouvoit être conclue , il falloit procurer une retraite honnête aux Espagnols. Après s'être avancés jusqu'à Pont-à-Vere , proche de Rheims , & de-là à Guise , ils avoient fait investir cette place. Mais Bridieu , qui y commandoit , les avoit si bien reçus , qu'ils avoient perdu le dessein d'en faire le siège , & leur avant-garde s'étoit avancée jusqu'à Crépi en Laonnois , où elle attendoit les occasions. La paix se terminant en quatre jours , l'armée du blocus pouvoit être à eux , & celle de Turenne , commandée par Herlac , s'approchoit pour les combattre. Le duc de Bouillon se résolut donc , quoiqu'un peu malgré lui , de leur donner le signal de la retraite , & de leur construire ce pont d'or qu'il leur avoit promis. Ce pont n'étoit pas si brillant que les Espagnols n'en eussent mieux aimé un de bois sur la Seine & sur la Marne.

1649.

Mottev.
Montglaz.

Retz.

Ibid.

Tout le manège se réduisit à remplir

1649.

un blanc-signé de l'archiduc en forme de lettre au prince de Conty , par laquelle l'Espagnol mandoit , que voulant prouver qu'il n'étoit en France que pour procurer la paix générale , & non pour profiter des divisions du royaume , il offroit de retirer ses troupes , aussi-tôt que la cour de France auroit nommé un lieu d'assemblée & des députés pour la négociation. Le coadjuteur se chargea fortement de porter cette lettre au parlement ; démarche qui lui fit un très-grand tort , parce qu'on le crut plus engagé avec les Espagnols , qu'il ne l'étoit en effet. La compagnie fit tenir cette lettre à la régente , avec l'autre partie de la proposition du coadjuteur , qui déclaroit que le prince de Conty & les autres généraux l'avoient chargé d'affirmer la compagnie , que si l'archiduc ne tenoit pas exactement ce qu'il promettoit , ils se joindroient sur le champ aux troupes du Roi pour le chasser du royaume.

La cour , profitant habilement de cette 1649.
ouverture , répondit qu'elle acceptoit
avec joie ces propositions de paix générale , & dès le même jour elle envoya
Brienne vers le nonce du pape & l'ambassadeur de Venise , qui étoient les
médiateurs , pour conférer avec eux du
lieu de l'assemblée & de la manière d'y
traiter. Ce n'étoit qu'un jeu , mais ce Montglaz.
jeu suffisoit à l'archiduc pour retirer ses
troupes avec bienfiance ; & voyant qu'il
ne pouvoit profiter de nos divisions , il
quitta le royaume , regrettant tant d'ar-
gent semé si mal-à-propos , & ayant re-
passé la Lys ; il alla mettre le siège de-
vant Ypres.

Les conférences de Saint-Germain
avançoient lentement , parce que le
succès dépendoit de celui des négocia-
tions secrètes. D'ailleurs il y avoit bien
des gens à satisfaire , & entr'autres le
duc de Longueville , dont le négocia-
teur en titre se fit beaucoup attendre ,
ainsi que les députés du parlement de

1649.

Rouen. Le duc de Bouillon , pour accélérer le traité , ne se fiant pas absolument à la négociation que Condé faisoit sous-main pour lui & pour son frere , voulut donner de nouvelles frayeurs au cardinal , seul moyen de le faire conclure. Le coadjuteur , par d'autres motifs , & pour se signaler contre Mazarin , dans un moment qui alloit donner la paix à tout le monde , sans faire la sienne , se joignit au duc. Tous deux ils firent de si vives instances au prince de Conty , qui n'y étoit pas trop disposé , attendu qu'il étoit comme arrangé , qu'il se prêta à remplir leurs vues.

Le 27.

Il proposa en conséquence au parlement d'ordonner à ses députés de se joindre au comte de Maure , pour demander l'expulsion de Mazarin ; & comme le duc & le coadjuteur avoient eu le tems de dresser leurs batteries & de gagner les suffrages , la proposition passa.

On n'a pas de peine à croire que les députés n'insisterent sur cet article qu'en

apparence. La cour l'éluda facilement, en remontrant que ce seroit bleffer l'autorité royale, & dans le fond, ils ne demandoient tous pas mieux que Mazarin restât : ils savoient qu'en l'intimidant, ils en obtiendroient tout ce qu'ils voudroient.

Quand tout fut arrangé secrètement avec les principaux du parti, on termina publiquement : on distingua les prétentions en deux especes, celles de justice, & celles de grace. Celles de justice furent en plus petit nombre, & accordées sur le champ ; les autres, on les remit à la volonté du Roi. Comme les députés s'entendoient avec la cour, celle-ci en fut quitte à bon marché. Tous les subalternes furent oubliés, les grands, à leur ordinaire, les sacrifiant à leurs avantages : ceux-ci d'un autre côté n'eurent pas lieu de triompher beaucoup, & on ne leur accorda que ce qu'on ne pouvoit raisonnablement leur refuser.

Le prince de Conti obtint l'entrée

1649. au conseil , & Damvilliers pour place de sûreté. Marillac devoit y commander sous lui , & en retirer les appointemens , outre quelques arrérages de pension qu'on lui paya ainsi qu'à d'autres.

Nemours. Mad. de Longueville n'eut rien , & il ne lui resta de sa révolte que la honte , & tous les outrages dont son frere , & ceux même de son parti , l'avoient accablée. Le duc de Longueville obtint la survivance de ses gouvernemens pour ses enfans , grace qu'on ne refusoit à personne ; il ne lui manquoit que le Pont-de-l'arche pour être absolument maître de toute la Normandie , il n'en eut que la promesse , encore fut-ce le prince de Condé qui lui donna parole de lui faire avoir cette place quelque jour. Le duc d'Elbœuf eut en Normandie , des bois , qui raccommoderent un peu ses affaires domestiques , & Montreuil , dont s'étoit saisi le prince d'Harcourt , son fils aîné , après la mort du comte de Lannoy son beau-pere , dont

Montglat.

On lui confirma le gouvernement. On promit au duc de Bouillon une récompense pour Sedan , mais c'étoit la même chose que ce qu'on lui avoit déjà promis tant de fois , & qu'on ne lui avoit pas donné. Turenne redemandoit le commandement de l'armée d'Allemagne , & avoit écrit à Condé une lettre pleine de protestations , de repentir , & de fidélité pour l'avenir ; on lui répondit que le Roi ne vouloit plus tenir d'armée en Allemagne , mais qu'on se souviendrait un jour de ses services & de ses talens pour la conduite de quelqu'autre. On confirma au maréchal de la Mothe , la place de conseiller d'honneur que lui avoit donnée le parlement, & on lui rendit le duché de Cardonne. Le marquis de Vitry arracha un brevet de duc ; Laigues & Noirmoutiers, quelques sommes d'argent. Le duc de Beaufort n'eut que des promesses de pension pour son pere , mais madame de Montbâson obtint quelque chose de

1649.

Mottev.

Ibid.

1649. plus effectif , de l'argent & des abbayes.

Procès-verbal de la conférence.

Le parlement de Rouen fit casser son semestre , à l'exception d'un président , de treize conseillers & de deux maîtres des requêtes. Quant aux articles de la paix de Ruel , dont le parlement avoit demandé la réformation , le lit de justice à St. Germain fut supprimé , ainsi que la défense de s'assembler pendant l'année 1649 ; mais avec une promesse tacite du parlement d'observer cette défense , de même que la cour promettoit secrètement d'observer les déclarations qui défendoient les prêtres , de ne point presser la restitution de la Bastille , & même d'en laisser le gouvernement au fils de Broussel. Ces derniers articles étoient sans doute ceux qui avoient dû le plus coûter à la cour , puisqu'ils étoient les seuls qui , en subsistant , auroient pu rendre l'accommodement un peu honorable au Roi , & qu'en les supprimant , il recevoit vraiment la loi de ses

sujets. Mais le cardinal s'en embarrassoit assez peu ; il restoit dans son poste , & pour tout concilier , il ne lui en coûtoit presque que des paroles : c'en étoit assez pour le satisfaire. Aussi se faisoit-il un mérite d'avoir fait évanouir cette foule de prétentions , avec un peu de poudre d'alchymie : il faut convenir , avec le cardinal de Retz , qu'il n'auroit point mal fait d'y mêler un peu d'or , puisque dans cette occasion , ce ne fut point une paix qu'il conclut , mais une treve , & qu'il laissa un levain qui , après avoir fermenté quelque tems , ne tarda point à éclater.

Il y eut une chose assez singulière dans cet accommodement , c'est que tous les princes & tous les grands y ayant été nommés , le cardinal eut la méchanceté de n'y point parler du coadjuteur , & de le confondre dans la foule des misérables auxquels on accordoit une amnistie générale. Si l'on en croit Gondy , il contribua lui-même à cer

1649.
Ketz.

oubli volontaire , par un billet qu'il envoya au duc de Brissac , où il demandoit expressement de n'être point compris dans l'amnistie.

CHAPITRE IX.

Les députés reviennent à Paris. La déclaration de la paix est enregistrée.

Le 30 Mars. **Q**UAND tout fut arrangé , non pas au gré de chacun , car personne n'étoit réellement content ; mais , comme on le crut , pour le mieux dans le moment présent , où les deux partis également fatigués , avoient également besoin de tranquillité , les députés revinrent à Paris avec plus de sûreté que la première fois. Le peuple commençoit à s'accoutumer à l'idée de la paix , d'ailleurs on avoit fait prendre les armes aux bourgeois , & les députés rentrèrent escortés de plus de quarante carrosses ,

Hist. du
temps.
Ketz.

qui avoient été à leur rencontre ; il n'y eut ni cris , ni tumulte , ni violences.

1659.

Le lendemain , lorsqu'ils voulurent faire leur rapport , le duc de Bouillon , peu content de l'article qui le regardoit personnellement , eut de grands démêlés avec eux. Il s'emporta plusieurs fois contre les présidens , & il lui vint de nouveau en pensée de troubler tout par une sédition : mais il y voyoit tant d'inconvéniens , qu'il aima mieux s'en tenir au traité , & sommer la compagnie de veiller à l'exécution de l'article qui le regardoit , lui & son frere. Le premier président s'avança jusqu'à lui dire qu'il feroit volontiers de caution de tout ce qu'on lui avoit promis.

Tout le monde étant content ou feignant de l'être , on procéda le jeudisaint à vérifier la déclaration de la paix , telle qu'on l'avoit obtenue à la conférence de Ruel & de St. Germain. On eut soin d'assurer la délibération par la

Le 1 Avril.

1649.

garde bourgeoise , & on fit sagement ; car le peuple échauffé sous-main , & ayant toujours en horreur le nom de Mazarin , avoit résolu de s'emporter à quelque coup d'éclat. Le coadjuteur faisoit ce jour-là les saintes huiles à N. D. & lorsqu'il en sortit pour se rendre au parlement , il trouva une foule de peuple qui crioit , *point de paix , point de Mazarin*. Il eut assez de peine d'empêcher ces mutins de se porter aux dernières violences : ce n'étoit pas son intérêt qu'elles éclatassent alors , quoiqu'il soit à croire qu'il les échauffât sous-main , pour les tenir en haleine & savoir ce qu'il pourroit en tirer dans d'autres occasions.

Quand il prit sa place à la grand'-chambre , la délibération n'étoit pas entièrement terminée , & lorsque le premier président le vit entrer , il se pencha vers l'oreille d'un de ses voisins en lui disant : *Il vient de faire des huiles qui ne sont pas sans salpêtre. Le*

coadjuteur, qui l'entendit, ne crut pas devoir relever cette indiscretion : la déclaration fut vérifiée, la paix publiée & reçue même avec assez de modération. On chanta un *Te Deum* à N. D. On députa au Roi pour le remercier & le prier de revenir à Paris ; la Reine le promit, mais sans avoir envie de tenir sa parole. Le prince de Conty & la duchesse de Longueville eurent à Chail-
lot une entrevue avec le prince de Condé, où l'on se traita assez froidement de part & d'autre, quoique le héros méditât dès-lors une entière réunion entre lui & sa famille. De-là, ils allèrent faire leur cour à St. Germain, où la Reine les reçut aussi assez froidement, ainsi que tous les révoltés qui s'y rendirent par la suite. Le cardinal en usa tout différemment. Il accabla de politesse tous ses ennemis, il renchérit même à l'égard de madame de Longueville. Il la remercia publiquement de lui avoir été toujours plus favorable

1649.

Le 5 Avril.

Mottev.

1649. que les autres , opposés comme elle à son parti. Cet humiliant manége n'est excusable que par la politique qui le dictoit : il vouloit par-là décréditer la duchesse auprès des frondeurs.

J'ai dit que la Reine n'étoit nullement disposée à retourner à Paris. En effet , malgré la députation de tous les corps , qui l'en priaient , elle ne put jamais s'y résoudre. Elle n'y croyoit point de sûreté pour elle , encore moins pour son ministre , toujours en horreur au peuple , quoique celui-ci eût mis bas les armes , & que toutes les affaires eussent repris le train ordinaire. Elle s'y feroit peut-être décidée plus facilement , si elle n'eût pas craint le coadjuteur , & le reste du parti qu'il avoit conservé ; mais Gondy s'étoit expliqué hautement sur le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui , tant que Mazarin resteroit dans le ministère. Il n'avoit point voulu , ni lui , ni le maréchal de la Mothe , ni le duc de Beaufort , aller faire sa cour à Saint-

Germain. Ils avoient seulement prié 1649.
chacun un de leurs amis d'assurer la
Reine de leurs très-humbles obéissances ; mais elle avoit répondu qu'elle en
recevroit les assurances , lorsqu'ils au-
roient rendu leurs devoirs au cardinal.
Les voyant peu disposés à cette marque
de soumission , le séjour de Paris lui
en devint plus odieux ; elle en dissimula
cependant la cause , & sous prétexte du
siège d'Ypres , investi par l'archiduc , Montglaz.
après avoir fait marcher les troupes du
blocus du côté des frontieres , sous les
ordres du maréchal Dupleffis , elle quitta
St. Germain sur la fin du mois d'Avril ,
& conduisit le Roi à Compiègne.

Ainsi se termina cette guerre , où les
deux partis n'eurent rien de ce qu'ils s'é-
toient promis. Le parlement avoit voulu
l'expulsion de Mazarin , & Mazarin
restoit plus puissant que jamais : le car-
dinal avoit voulu humilier le parlement ,
empêcher ses assemblées , & le parle-
ment , après avoir pour ainsi dire donné

1649.
Mettev.

Nemours.

la loi , avoit du moins publiquement la liberté de s'assembler. Les uns & les autres avoient fait la paix , quand il ne le falloit pas. Le cardinal étoit blâmé à la cour d'avoir sacrifié l'autorité royale à ses terreurs, d'avoir commencé la guerre pour la finir par une paix honteuse, d'avoir laissé des sujets traiter d'égal à égal avec leur souverain. D'un autre côté , on blâmoit le parlement d'avoir fait la paix ou trop tôt ou trop tard ; d'en avoir trop fait pour aigrir le cardinal , & de n'en avoir pas fait assez pour se mettre à couvert de son ressentiment. Les généraux , les officiers & le peuple n'étoient pas moins blâmés , pour s'être intéressés dans des querelles , où les uns s'étoient vus abandonnés de ceux qu'ils avoient eu l'imprudence de secourir ; où les autres étoient restés dans leur obscurité , ou avec le titre flétrissant de rebelles , difficile à effacer ; où les derniers enfin , pour servir des fureurs qui ne les regardoient pas , s'étoient épuisés sans autre fruit que

d'aliéner d'eux le cœur de leur souverain, & de le rendre par conséquent moins sensible dans la suite à leurs misères.

1649.

Le coadjuteur seul gagna à cette paix, parce qu'il n'y perdit pas toutes les espérances qui lui avoient fait entreprendre la guerre. Il restoit avec des forces formidables, quoique cachées. Il pouvoit compter, non-seulement sur l'attachement du peuple, mais encore sur cette foule d'officiers subalternes que Mazarin ne s'étoit pas empressé de satisfaire, autant par mépris que par impuissance. Outre le duc de Beaufort, qui, n'ayant pu réussir dans sa négociation pour la surintendance des mers, avoit redoublé de haine contre le ministre; outre le maréchal de la Mothe, dont la cour n'avoit pas à son gré rempli les prétentions; Gondy avoit encore pour lui les ducs de Brissac & de Retz, Vitry, Fiesque, Fontrailles, Montréfor, Noirmoutiers, Matha, la Boulaie, Aneris, Coménil, Maureil & Laigues,

Retz.

1649. qui, demeurant unis avec lui, se préparèrent à profiter des occasions. Ce qu'il y avoit de plus agréable pour le coadjuteur, c'est qu'alors il ne craignoit aucune concurrence. Son feint désintéressement avoit éclipsé tous ces hommes avides, & lui seul avoit le pouvoir de remuer le peuple à sa volonté, de concert cependant avec le duc de Beaufort; mais celui-ci n'étoit qu'une représentation, un simulacre, aussi facile à mouvoir, que le plus imbécille mutin de la plus imbécille populace.

Un nouvel appui qui vint au coadjuteur, & qui devoit lui servir encore mieux à remplir ses vues, ce fut la duchesse de Chevreuse, qui, après la paix, reprit la route de France. Le royaume n'étoit presque plus sa patrie, car depuis quinze ans, elle n'y avoit demeuré que le court espace de tems où nous l'avons vu au commencement de la régence. Ennuyée d'intriguer à Bruxelles, sans y jouer un grand rôle, elle

Nemours.

s'imagina qu'elle alloit avoir un plus beau théâtre en France , & elle étoit revenue sans l'agrément de la cour , sur le fondement que la paix donnant l'amnistie à tout le monde , elle pouvoit en profiter. Elle vint droit à Paris , où d'abord , par l'entremise de son nouvel amant Laigues , elle s'aboucha avec le coadjuteur. Celui-ci se prêta facilement à une liaison qui favorisoit également ses deux penchans , l'amour & la politique. Madame de Chevreuse amenoit avec elle sa fille , que le coadjuteur trouvoit belle , à qui il le dit , & qui ne le rebuta point. Dans le tems qu'il travailloit lui-même pour sa passion , il songeoit à en inspirer pour le même objet au duc de Beaufort , dont la duchesse de Montbâson ne lui laissoit pas toujours manier l'esprit à son gré. Il avoit été question long-tems auparavant du mariage de mademoiselle de Chevreuse avec Beaufort , & Gondy songeoit à le renouer , autant peut-être pour couvrir

1649.

Recz.

1649. ses propres amours , que pour se frayer ,
par le moyen de la mere , une route
chez les Espagnols en cas de besoin.

Tandis que le coadjuteur formoit le
tissu de ces intrigues , la Reine indignée
se préparoit à le rompre , & envoyoit
à la duchesse un ordre de quitter Paris
dans vingt-quatre heures. La mere &
la fille étoient désespérées ; le nouvel
amant voulut leur montrer qu'il n'étoit
pas sans pouvoir : allarmé pour sa ren-
dresse , il court chez le premier prési-
dent , & lui remontre combien il est
dangereux d'aigrir les peuples dans les
commencemens d'une paix , en renou-
vellant ces lettres de cachet , sur l'abus
desquelles le parlement avoit tant crié.

ibid.

Molé l'arrêtant , prévint sa demande ,
en lui disant , *c'est assez , mon bon sei-
gneur ; vous ne voulez pas qu'elle sorte ,
elle ne sortira pas* : puis se baissant vers
son oreille , il ajouta malicieusement ,
elle a les yeux très-beaux. Quelque mor-
tifiante que dût être la remarque pour
le

le coadjuteur , il n'étoit pas d'un caractère à s'en émouvoir ; il lui suffisoit que la mere & la fille restassent à Paris. Elles y restèrent en effet. Le cardinal même , ayant su les liaisons de la duchesse avec le coadjuteur , crut qu'elle ne lui seroit pas inutile dans les circonstances présentes. Il se prêta à toutes les négociations qu'elle voulut entamer avec lui, il fit même les avances. S'étant ainsi arrangés secrètement ensemble , la duchesse , après avoir pour la forme passé quelque tems à Dampierre , revint à la cour , où le cardinal la dédommagea de la réception froide que lui fit la Reine, par toutes les largeesses & toutes les caresses imaginables.

1649.

Nemours.



C H A P I T R E X.

Le duc d'Orléans & le prince de Conty reviennent à Paris. Le parlement leur fait une députation. Libelles à ce sujet. Affaire de Jarjay.

1649.
Le 15 Avril. QUOIQUE la Reine se fût refusée aux pressantes sollicitations de tous les corps, & qu'elle craignît de revenir à Paris, ses défenseurs ne partagerent point ses terreurs, & le duc d'Orléans crut ne rien risquer, que de s'y rendre. Cette démarche n'étoit point téméraire, ce prince étant aussi cher au peuple qu'au parlement. Les uns & les autres n'ignoient point que le siège de Paris n'auroit point eu lieu s'il en eût été cru; & il avoit contribué plus que personne à la conclusion de la paix. Les manieres douces & polies qu'il conserva toujours pour les députés dans les deux confé-

rences , contrastant si bien avec les hauteurs & l'impétuosité du prince de Condé , avoient encore ajouté un nouveau prix au bienfait de la paix. Aussi fut-il reçu avec une espee d'ivresse. Le parlement consulta ses registres , & trouva qu'il avoit autrefois député à un lieutenant-général de l'état , tel qu'étoit Gaston. On lui envoya en conséquence deux présidens , deux conseillers de grand'-chambre , & un de chaque des enquêtes. Ils le féliciterent de son heureux retour , & le remercierent des soins qu'il avoit pris pour donner la paix. La reconnoissance en cette occasion ajouta encore à la bonté naturelle de Gaston , & les députés eurent lieu d'être satisfaits de l'accueil gracieux qu'il leur fit.

Condé , aussi jaloux des honneurs que le prince avoit reçus , que de l'espee d'intrépidité qu'il y avoit à se confier entre les mains d'un peuple , encore échauffé des feux de la sédition , & ulcéré de ses souffrances , ne voulut pas

1649.

qu'il fût dit que Condé eût éprouvé , une fois dans sa vie , quelque espece de frayeur. Il voulut aller braver Paris dans Paris même. L'entreprise étoit d'autant plus hasardeuse , que , content de se faire admirer , il sembloit avoir toujours cherché à se faire haïr , soit par sa fierté , soit par ses sarcasmes , soit par la sévérité dont il avoit usé dans les conférences à l'égard des députés , soit par la maniere dont il avoit poussé la guerre , principalement à l'égard du parlement.

Tant de motifs ne devoient pas lui faire espérer une réception bien honorable ; cependant , trouvant une espece de lâcheté dans la crainte qu'avoit le cardinal de revenir à Paris , il ne voulut point en partager la honte. Si l'on en croit madame de Nemours , dont le témoignage me paroît ici d'autant plus suspect , qu'elle fait recourir à une basse l'homme de l'univers le plus éloigné de toute bassesse , Condé voulut prendre ses sûretés avant de s'engager

dans Paris. Il fit courir le bruit qu'il étoit brouillé avec le cardinal , & proposer sous - main des conférences à Gondy & à Beaufort , pour les bercer par ces apparences , & les empêcher de rien entreprendre contre lui. Ce qu'il y a de sûr , c'est que Gondy avoue quelques entretiens qu'il eut avec lui , mais sans parler de tout ce que suppose ici madame de Nemours ; ce qui paroîtroit assez extraordinaire , si le fait étoit vrai.

Quoi qu'il en soit , le héros de Lens ne fut pas plutôt à Paris , qu'il en parcourut toutes les rues dans son carrosse , ou seul ou mal accompagné , avec cette intrépidité qui le caractérisoit. On vit dans cette occasion ce que peuvent la valeur & le génie , portés à leur plus haut degré. Ce peuple , qui tant de fois l'avoit chargé des plus horribles imprécations , à sa vue resta dans un morne silence , mais c'étoit celui de la crainte & du respect ; dix ans plus tard , ce n'auroient point été là les marques de

1649.

Le 16.

1649.

Talon.
Nemours.

considération que le prince auroit demandées. Alors elles flattoient son orgueil, dans tout autre tems il en auroit gémi.

Condé eut d'autant plus lieu de s'applaudir de sa témérité, que le parlement contribua à la lui rendre glorieuse. Ce parlement, que le prince avoit voulu perdre, dont il s'étoit si hautement déclaré l'ennemi, eut la lâcheré, dit encore madame de Nemours, de lui faire une députation. La compagnie auroit pu dans cette occasion se dispenser de prodiguer des honneurs qu'elle n'avoit pas coutume de rendre aux princes, à moins qu'ils ne fussent fils du Roi. Ce fut aussi ce qu'opposèrent les enquêtes, lorsque le premier président proposa cette députation. On craignit que le duc d'Orléans ne s'offensât de l'égalité, & on n'envoya, pour complimenter Condé, que deux conseillers des enquêtes, au lieu de cinq qu'avoit eu Gaston. Le prince, apparemment offensé

à son tour de la différence qu'on avoit mise entre les deux députations , n'en eut pas toute la reconnoissance qu'un pareil honneur exigeoit. Il eut même la douleur de voir que cette démarche du parlement n'avoit point été approuvée. 1649.

Il parut peu de jours après un libelle intitulé , *discours sur la députation du parlement à monsieur le prince*. Cet ouvrage , qui ne pouvoit partir que de la main du plus déterminé frondeur , étoit aussi injurieux à Condé qu'à la compagnie. « Elle ne pouvoit pas , y disoit-on , » faire de députation à un prince , sujet » du Roi , comme le reste des François , » soumis aux mêmes loix , & n'ayant » d'autre prééminence que d'être un des » premiers gentilshommes du royaume. » Cette députation étoit une bassesse , » une lâcheté , une abjecte flatterie de la » partie du corps , la plus timide , la plus » esclave , la plus corrompue , la plus » vendue à la cour. Ne falloit il pas » avoir perdu toute pudeur , tout senti-

Joly.
Voyez aussi
les pièces du
temps.

1649.

» ment de honte , pour faire une dépu-
» ration à un prince qui avoit rempli
» de deuil , de pleurs , de désolation ,
» Paris & ses environs ; qui s'étoit tout
» permis , pillage , massacres , viols ,
» profanations ? à un monstre , valet de
» Mazarin , tyran le plus exécration que
» la patrie eût encore nourri dans son
» sein ? » Après ces affreuses invectives,
l'auteur sembloit animé d'un esprit pro-
phétique , & tenir déjà le secret du ca-
binet. « Un tems viendrait , ajoutoit-il ,
» & ce tems n'étoit pas loin , où il de-
» viendrait la victime de ce même car-
» dinal dont il avoit été l'appui , & qui
» lui faisoit partager ses fureurs. Alors ,
» il ne seroit plus tems de réclamer , &
» le juste pouvoir de ce parlement qu'il
» avoit voulu anéantir , & l'assistance
» de ce peuple dont il avoit été le bour-
» reau. Alors la capitale se riroit de ses
» douleurs , & le laisseroit gémir dans
» sa prison , comme il l'avoit laissé gé-
» mir dans les fers forgés par le tyran.

La prédiction étoit accablante , & ~~Condé en fut frappé ; mais il n'en resta pas moins indigné contre l'auteur de cette sanglante diatribe , & en demanda aux tribunaux une vengeance aussi juste qu'éclatante. Cet auteur n'étoit pas facile à découvrir. On accusa & on emprisonna un avocat au conseil , nommé Beautru , comme coupable de cet horrible ouvrage. Le châtelet étoit assez disposé à l'en punir , quoiqu'il n'y eût point de preuves ; la cour dans cette occasion , ayant pris hautement la défense de Condé , sous prétexte de l'outrage fait à un prince du sang , mais réellement pour le commettre avec le peuple , & faire retomber sur le héros tout l'odieux de cette affaire. Beautru alloit donc être condamné à mort , quoiqu'on découvrit , dit-on , par la suite que le véritable auteur étoit un nommé Portail , avocat au parlement.~~

1649.

Joly.

Ce Joly , si fameux par cet éclat de réputation que le coadjuteur faisoit re-

1649. jaillir sur tout ce qui l'entouroit ; ce Joli , que son esprit noir , inquiet , caustique , murmurateur & turbulent , attachà à un maître qu'il haïssoit , & qu'il méprisoit , précisément parce qu'il sentoît sa supériorité ; ce Joly , dis-je , fut le sauveur de l'avocat Beautru. Par une pure haine pour la cour , qu'il commença à manifester alors , il entreprit de sauver cet homme , qui peut-être en effet n'étoit pas coupable ; du moins , il est difficile de comprendre comment , ayant eu l'esprit de faire un libelle , qui avoit assez le mérite de cet horrible genre , il n'avoit pas celui de se défendre.

Joly. Quoi qu'il en soit , Joly , qui étoit conseiller au châtelet , alla le voir plusieurs fois dans sa prison , lui suggéra les moyens de défense , intrigua auprès de ses confreres , & parvint à le faire élargir. La cour , furieuse de voir échapper sa victime , ordonna au procureur général d'en appeller. Beautru fut de

nouveau chargé de chaînes à la conciergerie ; mais , malgré la cour & Condé , l'avocat sortit encore innocent , soit que réellement il n'y eût point de preuves , soit que les frondeurs , & principalement le duc de Beaufort , eussent encore intéressé pour lui leurs amis au parlement. Condé , de tant de démarches , ne remporta que la honte de les avoir risquées inutilement , & le désespoir de voir , à cette occasion , vomir contre lui une foule de libelles plus méchans que celui dont il avoit demandé vengeance. Rien n'étoit comparable aux opprobres dont on le chargeoit dans celui qui avoit pour titre , *les cruautés & impiétés commises par monsieur le prince*. Non-seulement l'auteur ne fut point puni , on ne fit même aucune recherche pour le découvrir.

1649.

Guy Patin.

Talon.

Cette aventure sembloit justifier les dégoûts de la Reine pour le séjour de Paris , ainsi que les craintes du cardinal sur le danger à courir parmi deux cent

1649. mille ennemis. Mazarin cependant étoit bien-aïse d'essayer ce qu'il pouvoit espérer , de commettre de tems en tems les frondeurs avec les royalistes , & de chercher à donner peu à peu le dessus à ceux-ci sur les autres. Une expérience, qu'il tenta à ce sujet , ne lui réussit pas mieux que l'affaire de Condé, & il vit , cruellement pour lui , que ce parti qu'il croyoit anéanti , que depuis la paix il traitoit de fantôme , n'étoit rien moins que chimérique : voici comment il en fut éclairci.

Montglat.
Joly.
Talon.
Mottev.
Retz.

Le marquis de Jarfay étoit un gentil-homme d'Anjou , qui avec de l'esprit , des talens , du courage, de l'aïfance dans les manieres,avoit tous les défauts qu'on reproche à la plupart de nos jeunes seigneurs , avant que l'âge & l'expérience aient mûri leurs bonnes qualités ; cette privation de jugement qui se décele dans les moindres actions ; ce fond de vanité qui ne doute de rien ; cette étourderie qui ne connoît point de frein

de bienféances , de loix ; cette suffisance
qui fait disparoître la politesse ; cette fa- 1649.
tuité qui déguise un sexe pour lui faire
prendre les mœurs , les parures , les
modes de l'autre ; ce ton tranchant &
décisif ; cet amour des bagatelles & des
frivolités ; ce respect apparent pour
l'honnête , le bien & la vertu , qu'on a
depuis nommé *persifflage* ; ce mépris réel
pour les mœurs , qui ridiculise le senti-
ment , & déshonore les femmes , en
affichant des faveurs qu'elles n'ont ja-
mais données ; enfin tous ces vices aim-
ables , toutes ces jolies noirceurs , qui
caractérisent ce que de nos jours on a
appelé *petits-mâtres* , si rien cependant
peut caractériser des êtres aussi légers ,
aussi inconstans , aussi muables , &
dont on ne peut jamais se flatter d'a-
voir saisi les nuances , tant elles sont
variables , changeantes , imperceptibles.

Ce nom de petit-mâitre convenoit
parfaitement à Jarlay , puisqu'il étoit
un de ces jeunes gentilshommes dont

1649. Condé étoit fans cesse entouré , & qui
Mém. de Brégy. imitant , comme le singe imite l'hom-
me , les manieres hautaines du prince ,
ce ton fier & méprisant qu'il quittoit si
rarement , ce dédain pour les femmes ,
qui conserve quelques égards pour les
agréments du corps , mais aucun pour
ceux du cœur , qui effarouche la pudeur
par ses licences , sans la rassurer par les
protestations du sentiment , en garde-
rent enfin le nom de petits-mâtres ,
qui désignoit en même tems & la hau-
teur & le ridicule de leurs prétentions.
Il est à remarquer que cette minorité
donna à la langue trois mots qu'elle
n'avoit point ; celui d'*importans* , que
créa la cabale du duc de Beaufort , resté
à ce genre de fanfarons dont fourmil-
lent les cours , & qui étourdissent sans
cesse d'un crédit & d'une autorité qu'ils
n'ont pas ; celui de *petits-mâtres* , créé
par la cabale de Condé , transporté à
tous ces fats si avantageux , qui surchar-
gent les sociétés ; & enfin , celui de

frondeurs, créé par la cabale du coadjuteur, si bien adapté à tous ces censeurs chagrins qui dénigrent le gouvernement, parce que le gouvernement ne daigne pas s'occuper d'eux.

1649.

Pour revenir au marquis de Jarfay ; son esprit vif, agréable, enjoué, lut avoit fait faire en très-peu de tems un grand chemin à la cour. D'abord cornette des chevaux-légers, son imprudence faillit à le perdre. Il étoit amoureux de mademoiselle de St. Maigrin, sur laquelle Gaston avoit aussi jetté les yeux. Le prince annonça ses prétentions au gentilhomme, qui ne daigna pas céder, & continua ses visites malgré les défenses. Le duc, indigné de cette audace, voyant un jour Jarfay arriver au luxembourg, ordonna à Lafrete, son capitaine des gardes, de jeter son rival par les fenêtres; ce qui auroit été inmanquablement exécuté, si Jarfay, plus heureux que prudent, n'eût été averti à tems, & n'eût rebroussé chemin.

Monglat.

1649.

Cette aventure ne le corrigea point, & nous le verrons dans la suite afficher des prétentions bien plus hautes. Cependant il s'insinuoit peu à peu dans l'esprit de la Reine & du cardinal, par l'agrément & la facilité de son débit ; & il fut si bien en imposer au dernier, qu'il devint un de ses plus intimes confidens ; sa faveur augmenta même au point, que Mazarin, par des raisons qui ne sont point de mon sujet, ayant ôté le bâton de capitaine des gardes du Roi au comte de Charôt, il le fit passer entre les mains de Jarfay ; mais ce changement ayant fait crier contre le ministre, parce qu'il étoit injuste, & Charôt ayant été rétabli dans sa charge, on donna à Jarfay celle de capitaine des gardes de Monsieur.

Ce ne fut point là où il rendit les plus grands services à son bienfaiteur, la guerre civile lui fut plus favorable pour se signaler. Il s'étoit déjà fait remarquer par un propos bien étourdi,

& qui déceloit étrangement l'extravagance de son caractère. Lorsqu'il vit entrer le parlement au palais royal le jour des barricades , il s'écria publiquement que , *si la Reine le permettoit , il feroit paître l'herbe à tous ces bonnets quarrés.* Le parlement , qui eut connoissance de cette faillie , voulut presque la justifier , & eut la foiblesse de faire informer ; mais heureusement pour son honneur , que l'accommodement qui se fit , laissa dans l'oubli une folie qui ne méritoit que le plus profond mépris.

Lorsque le blocus fut formé, on l'en- Talon
voya avec quelques troupes dans l'Anjou
& dans le Maine, pour s'opposer à la
Boulaye & à la Trémouille, qui fai-
soient la guerre dans ces provinces, plu-
tôt en brigands qu'en soldats. Les exploits
de part & d'autre ne furent pas fort
mémemorables, & la nouvelle de l'accom-
modement étant venue sur ces entrefai-
tes, les deux frondeurs acceptèrent l'am-
nistie, & mirent bas les armes : mais

1649.

Jarfay, voulant se signaler, en usa avec une hauteur & une rigueur non moins injuste que déplacée. Il désarma quelques compagnies avec mille outrages ; & , se voyant le maître , il permit à toutes ses troupes de faire une horrible dégât dans la province , parce qu'elle avoit pris les armes en faveur de la fronde ; infraction du traité qui ne manqua point de faire beaucoup crier à Paris contre ces violences.

Jarfay ne s'en tint point là ; lorsqu'il fut revenu à la cour , il prôna ses exploits , & se vanta , avec les plus piquantes railleries & les plus ameres dérisions contre la Boulaye , de l'avoir désarmé. La Boulaye , à qui ces propos furent rapportés , riposta par d'autres railleries sur Jarfay , & répondit que sans les ordres du parlement , il l'auroit peut-être désarmé lui même. Pour lui faire voir que ce n'étoient pas de pures rodomontades , il le fit appeller ; ils se battirent dans la forêt de Compiègne ,

Ibid.
Montglat.

trois frondeurs contre trois royalistes , 1649.
 & quoique dans ce combat il n'y eut
 personne de tué , la victoire n'en resta
 pas aux derniers : l'avantageux Jarfay ,
 qui eut affaire à la Boulaye , ne dut la
 vie qu'à la générosité de son ennemi ,
 qui l'avoit désarmé.

Cet affront n'humilia point la vanité
 du marquis ; il reparut à la cour plus
 hardi que jamais , tenant cependant son
 aventure aussi secrète qu'il lui fut pos-
 sible. Pour l'ensevelir entièrement dans
 l'oubli , il résolut de faire à Paris quel-
 qu'autre coup d'éclat , & s'y rendit en
 effet avec quelques autres jeunes gens
 de la cour , tels que Bouteville , depuis
 Luxembourg , le commandeur de Sou-
 vré , & le duc de Candale. Après avoir
 pris congé de la Reine , Jarfay lui
 ayant dit en souriant *qu'il alloit bien*
soutenir leur parti , la régente leur ré-
 pondit : *ah ! mon Dieu , soyez tous bien*
sages , & vous ferez bien. C'étoient les
 prières dont parle Homere , que le vent

Mottey.

1649. emportoit avant qu'elles ne parvinssent aux oreilles de Jupiter.

Joly.

Ces jeunes fous vinrent donc s'établir dans la capitale , morguant tous les frondeurs qui se trouvoient sur leur passage , particulièrement aux tuileries , alors la promenade à la mode. Jarfay , pour accoutumer , disoit-il , les Parisiens à entendre son nom , fit toutes les extravagances que lui suggéra son étourderie & l'envie de plaire au cardinal. Il y avoit alors au bout du jardin des tuileries , un nommé Renard , qui avoit d'abord été valet-de-chambre de l'évêque de Beauvais , & ensuite garde des meubles du Roi. Comme il avoit eu quelque tems l'entrée du Louvre par la faveur de son maître , il avoit fait sa cour à la Reine , qui aimoit les fleurs , en lui présentant tous les matins un bouquet (1). La princesse , pour le

(1) Pour flatter encore mieux la Reine , il s'étoit fait peindre en jeune garçon , qui pré-

récompenser , lui accorda la jouissance 1649.
d'une partie du jardin des tuileries , au
bout duquel il bâtit une maison très-
jolie , devenue dans la suite le réduit
des jeunes gens de qualité. On s'y as-
sembloit , on y mangeoit , on y jouoit ,
quelquefois même on y tenoit des con-
seils sur les affaires du tems. Ce fut cette
maison que Jarsay & ses amis choisi-
rent pour leur champ de bataille. Ils
affecterent d'y faire de grands soupers
sur la terrasse du jardin , d'y mener des
violons , d'y boire publiquement à la
santé du cardinal. Le coadjuteur & son
parti , avertis de ces bravades , n'y firent
pas d'abord de grandes réflexions , parce
qu'ils se sentoient les maîtres ; mais une
petite aventure leur fit croire qu'il fal-

sentoit des fleurs à la fortune , pour en obtenir
les faveurs. La déesse , en souriant , recevoit
d'une main les fleurs , & de l'autre faisoit
pleuvoir une pluie d'or dans le sein au jeune-
homme.

loit traiter la chose plus sérieusement.

1649.

Les royalistes se promenoient dans la grande allée , lorsque le duc de Beaufort y arriva avec le duc de Retz & un grand nombre de conseillers frondeurs. La coutume entre les deux partis étoit de ne se point parler lorsqu'on se rencontroit , & même de se saluer fort indifféremment. Le duc en conséquence , voulant éviter de rencontrer de front tant de royalistes , prit un jeune conseiller & le conduisit par la main pour l'entretenir dans une petite allée qui coupoit la grande. Il n'en falloit pas tant à Jarfay pour lui faire perdre le peu de bon sens qui lui restoit. Il en fit sur le champ les bravades les plus insultantes contre le duc & son parti , plaisantant sur la liberté qui étoit alors pour tout le monde sur le pavé de Paris , se flattant que les frondeurs , & particulièrement le roi des halles , venoit de leur céder le pas , & mêlant à tout cela certaines railleries sur la guerre de Pa-

ris , qui ne pouvoient regarder que le duc , quoiqu'il ne fût pas nommé. Bien-
tôt se répandant dans Paris , le jeune
écervelé courut divulguer ce bel ex-
ploit dans les cercles & dans les ruelles.

1649.

Le duc de Beaufort , dont on n'avoit pas fait l'éloge dans tous ces narrés , étoit furieux ; & le coadjuteur , comme chef du parti , sentant combien tous ces procédés pouvoient le décréditer , n'étoit pas moins courroucé : mais sa fureur , plus concentrée , plus sage , étoit aussi plus susceptible d'une certaine modération. Il assemble chez lui Beaufort , la Mothe , Retz , Vitry , Brissac , Fontailles ; il les fait jurer de se conduire à sa mode dans l'affaire qu'il va leur proposer ; & après leur avoir exposé les inconvéniens de l'inaction sur ce qui se passe aux tuileries , & le danger des vengeances particulieres , il les fait convenir qu'ils feront de cette affaire une affaire de parti ; que le soir , les jeunes royalistes devant souper chez Renard ,

1649.

le duc de Beaufort s'y rendra accompagné de ceux que je viens de nommer, avec cent ou deux cents gentilshommes, lorsqu'ils sauront les royalistes à table ; qu'alors après avoir fait un compliment au duc de Candale & aux autres, Beaufort dira à Jarfay, que sans la considération de sa compagnie, il le jetteroit du haut du rempart, pour lui apprendre à se vanter comme il fait. Le coadjuteur ajoute qu'il ne fera point mal de casser quelques violons, s'il s'en trouve, quand les plaisans se retireront.

Tout cet arrangement, assez peu digne d'un Prélat, manqua, Beaufort n'étant pas homme à se tenir dans une pareille modération. Jarfay & les autres s'étoient en effet proposé de souper le même soir chez Renard, & avoient payé chacun deux pistoles pour un repas qu'ils ne firent point. A peine sont-ils au premier service, que le duc de Beaufort, avec près de deux cents gentilshommes,

tilshommes , & autant de pages ou de laquais , armés de pistolets & d'épées , entrent dans le jardin. Il est bon de remarquer que tous les gens de qualité étoient déjà désarmés. Quand les royalistes les voient s'avancer , ils se doutent qu'ils ne prendront pas tout le divertissement qu'ils se sont promis ; mais il n'y avoit pas moyen de reculer , & ils font bonne contenance. Beaufort s'approchant d'eux avec un air fier : *messieurs* , leur dit-il , *vous soupez de bonne heure ?* Ils répondent le plus civilement qu'il leur est possible ; mais le duc n'étoit pas venu pour en rester là. Il demande s'il y a des violons. Jarfay répond qu'on n'en a point commandé. *Tant pis* , réplique Beaufort ; *j'aurois bien eu du plaisir à les casser : il y a des gens* , ajoute-t-il , *qui se mêlent de parler de moi , & je viens pour les en faire repentir , & leur apprendre à parler une autre fois avec plus de respect ; je vais les envoyer souper ailleurs.* A ces mots

1649.

~~MOUVEMENT~~ tirant de toutes ses forces la nappe à lui, il renverse tout, plats, potages, table. Le commandeur de Jare & Vigneul sont les premiers souffrans, & leurs habits se ressentent de ce dégât. Bouteville met l'épée à la main, le duc de Candale saute sur celle d'un de ses pages pour en faire autant; la querelle alloit devenir sanglante, si Beaufort, cousin-germain de Candale, ne se fût jetté entre les épées, en lui protestant que ce n'étoit ni lui, ni Bouteville, ni les autres, mais le seul Jarfay qu'il avoit voulu insulter. Le duc répond avec toute la fierté des Epernons, qu'il ne reçoit point de pareilles excuses, qu'il est dans la compagnie & qu'il en partage l'outrage. Cependant Jarfay, pendant ces pourparlers, tombé entre les mains des pages & des laquais, est exposé à leurs nazardes, & passe fort mal son tems: après avoir reçu une foule de coups de plat d'épée, il s'esquive enfin au travers de la presse. Ses camarades, voyant qu'ils

feroient écrasés , remettent leur vengeance à un autre tems.

1649.

Le lendemain le duc de Candale fait appeller Beaufort au bois de Boulogne. Celui-ci n'étoit pas d'un caractère à refuser le cartel ; mais le coadjuteur , qui avoit intérêt à empêcher toute voie de fait , & déjà assez embarrassé pour l'affaire de la veille , dont on rejettoit sur lui tout le blâme , employa tous ses efforts pour faire commettre au duc une lâcheté dans cette occasion. Beaufort répondit donc à Saint-Maigrin , qui lui apportoit le défi , qu'il ne se battoit point contre son cousin-germain : « d'ail-
» leurs il ne pouvoit quitter Paris , sans
» s'exposer à tomber entre les mains de
» Mazarin , son ennemi personnel , qui
» le faisoit sans cesse épier ; si le duc
» de Candale avoit tant d'envie de se
» battre , il pouvoit venir le chercher
» dans Paris ; il ne se cacheroit pas , &
» lui feroit toutes les satisfactions qu'il
» pouvoit desirer. » St. Maigrin répartit

1649.

Motteville.
Montglat.

que c'étoit proposer l'impossible ; que le duc n'étoit pas d'humeur à venir se faire hacher dans les rues de Paris , par la populace dont il étoit l'idole ; que ce ne seroit point venir à un combat , mais au supplice. Quoi que pût dire St. Maigrin , Beaufort ne voulut pas donner d'autre satisfaction ; son cousin fit grand bruit de ce refus , & ne ménagea pas les épithetes contre lui ; mais le duc , toujours conduit par le coadjuteur , ne s'en émut point ; au contraire , prenant ses sûretés , comme s'il eût craint d'être attaqué dans les rues , il ne s'y présenta pendant plusieurs jours , qu'avec une grande suite d'amis & de domestiques , avec des chevaux de main , des pistolets & des épées ; & pour mieux en imposer au peuple , & l'intéresser à sa querelle , il se mit pour ainsi dire à sa garde , en se logeant dans la rue Quinquempoix , où fourmilloit la populace , & en se faisant marguillier de la paroisse de St. Nicolas-des-champs.

Tous ces procédés , qui paroissoient si peu s'accorder avec la bravoure dont Beaufort avoit donné plusieurs fois des marques , étoient moins une suite de son caractère , que des suggestions du coadjuteur. En effet , le duc , qui avoit assez de courage pour accepter un duel , n'en avoit point assez pour le refuser ; mais il étoit guidé par Gondy , qui vouloit ne faire de cette aventure qu'une affaire de parti : aussi refusa-t-il absolument de se battre avec Jarfay , qui l'envoya appeller. Les maréchaux de France voulurent accommoder l'affaire , mais le duc de Candale ne put jamais se résoudre à donner sa parole , & il fallut que le duc d'Orléans s'entremît de la réunion. Les attaquans & les attaqués se rendirent dans sa maison de Nanteuil : Beaufort y fit toutes sortes de satisfactions au duc de Candale & aux autres , excepté à Jarfay qu'il prétendit toujours avoir eu dessein d'insulter. Les deux partis s'embrassèrent , & tout fut

1649.

Talon.

oublié. Il n'avoit pas tenu à la Reine que l'affaire se passât si amiablement. En effet, elle fit consulter les gens du Roi par le chancelier, pour savoir s'il n'y avoit pas lieu de porter l'affaire au parlement, comme s'étant passée dans une maison du Roi, & la poursuite contre le duc de Beaufort pouvant rétablir l'autorité royale. Les gens du Roi répondirent que le jardin de Renard n'étoit qu'une promenade publique; que d'ailleurs l'affaire en question n'étoit qu'une pétulance, une insulte, entre des personnes de qualité; qu'enfin, & c'étoit leur raison décisive, le duc de Beaufort se voyoit à Paris dans une telle posture, qu'il seroit plus dangereux pour la cour que pour lui, de lui intenter une action criminelle; qu'il n'en falloit pas davantage pour faire soulever le peuple contre le parlement.

Cet avis étoit sage. Le coadjuteur avoit si puissamment intrigué parmi le peuple, qu'il lui avoit fait regarder

cette querelle comme une suite d'affronts que la cour avoit voulu faire à tout Paris, & comme une rupture publique. Le duc en devint encore plus cher à la populace, qui applaudit hautement à tous ces procédés. Pour mieux la bercer & la tenir dans ses sentimens, on fit des chansons, on imprima des libelles, & un entr'autres qui avoit pour titre : *le branle des Mazarins, dansé dans la maison de Renard, & fait par monsieur le duc de Beaufort*. Il étoit clair qu'échauffé par tant de motifs, le peuple n'auroit pas aisément abandonné son idole à la vengeance de la cour.

1649.



C H A P I T R E X I.

Situation de Paris & des provinces.

Libelles infâmes contre la Reine. Emportemens des frondeurs. Amour du peuple pour le duc de Beaufort.

1649.

LA haine pour la cour, l'amour pour la fronde & ses chefs, se manifestoient encore mieux tous les jours. Tandis qu'on pressoit à chaque instant le cardinal de revenir à Paris, il trouvoit à chaque instant de justes raisons d'en redouter le séjour. La licence y étoit au plus haut point; & malheureusement les environs, ainsi que les provinces, se ressentoient de cet esprit d'indépendance que le coadjuteur souffloit de toutes parts. Les peuples, fatigués des impositions, ou plutôt trouvant un prétexte dans les murmures des frondeurs contre le mauvais emploi des deniers,

Talon.

se refusoient à toute espece de tributs , & ne vouloient plus payer , ni aydes , ni tailles , ni gabelles à vingt lieues à la ronde de Paris. Le sel se vendoit publiquement dans les marchés ; & les batteliers de la Loire , attroupés au nombre de douze cents , alloient audacieusement le chercher à Nantes , pour revenir le distribuer avec la même effronterie & la même impunité. Les sergens des tailles n'osoient faire dans les campagnes aucunes exécutions pour la levée , dans la crainte d'être impitoyablement massacrés. Les fermiers des aydes ne percevoient leurs droits que précairement ; l'épargne étoit depuis long-tems épuisée , les coffres vuides ; & les directeurs des finances , privés de toutes ressources , dénués de tout expédient , ne savoient plus comment fournir aux dépenses de la guerre , qui se continuoît toujours sur la frontiere , mais foiblement , faute de fonds. Malgré cette pauvreté générale , les rentiers vouloient

1649.

1649. être payés de leurs contrats , les compagnies souveraines de leurs gages. La ville enfin & la campagne , sous le faux air de la liberté , présentoient le spectacle de la misère & de la désolation , sans qu'on pût attribuer l'impuissance réelle , où se trouvoient les paysans & les laboureurs de payer les impôts , malgré tant de nombreuses remises , sinon à ce faux esprit de réforme qu'on avoit affiché , & qui n'avoit servi qu'à favoriser le pillage , la débauche & la paresse.

L'état de la cour n'étoit pas moins pitoyable ; il se faisoit sentir d'autant plus vivement qu'il étoit moins ordinaire. Le Roi n'avoit point de table , sa maison étoit mal entretenue , & lui-même dénué souvent du plus simple nécessaire. Les pierreries de la couronne étoient engagées ; les armées sans solde , quoique fidèles , ne pouvoient combattre , & désertoient ; les grands & les petits officiers de la couronne ne rem-

plissoient point leurs quartiers, faute de gages; les pages étoient renvoyés chez leurs parens, les premiers gentilshommes de la chambre ne pouvant ni les vêtir, ni les nourrir. Enfin rien n'étoit plus effrayant que le coup-d'œil que présentoit alors cette cour de la première monarchie de l'Europe. 1649:

Si l'on eût espéré un terme à ces miseres, on auroit pu s'en consoler; mais les frondeurs se dispoient par tous les moyens possibles à les éterniser. Comme il étoit nécessaire au coadjuteur, pour ne point laisser dissiper le feu qu'il avoit allumé, de l'attiser de tems en tems, il lui fournissoit de perpétuels alimens par tous les moyens que l'ambition pouvoit lui suggérer. Quelquefois il prenoit le ton de la crainte, & semant les allarmes & les soupçons, on n'entendoit que des gens timides & défiants, qui répandoient dans le peuple les bruits les plus effrayans: « les malheurs & la persécution n'étoient pas à leur terme »

1649. » la Reine se proposoit de renouveler
» le siege de Paris ; sa vengeance feroit
» encore plus terrible que celle dont on
» avoit éprouvé les traits. » Le peuple,
épouvanté par ces malignes considéra-
tions , devenoit féroce & indomptable ;
les magistrats perdoient leur importan-
ce ; les loix , leur pouvoir. Pour se dé-
livrer de toute action ou civile ou cri-
minelle , quiconque étoit poursuivi pour
dettes , ou même pour quelques crimes ,
n'avoit qu'à crier contre Mazarin & les
partisans , qu'à articuler le nom de Beau-
fort , il étoit sûr d'avoir prononcé le
mot de ralliement ; aussi-tôt une foule
de peuple se soulevoit en sa faveur , &
le tiroit avec violence des mains de la
justice.

Talon.
Les mémoires du tems nous ont con-
servé un exemple bien frappant de cette
licence. Un imprimeur, nommé Marlot,
avoit fait sortir de ses presses le plus
horrible libelle qui ait jamais été fait
contre une tête couronnée : c'étoit une
oly ; Retz.

fatyre d'une trentaine de vers , intitulée *la custode du lit de la Reine* , où le prétendu commerce de cette princesse avec le cardinal étoit décrit avec toute l'obscénité & toute la grossièreté des plus infâmes réduits de la débauche. Le premier vers que nous a conservé Gui-Patin , & qui commence ainsi , *Peuples , n'en doutez pas ; il est vrai , &c.* prouve lui seul combien le reste devoit être affreux. Le parlement , indigné de cette exécration audace , condamna Marlot à être pendu ; & ce juste arrêt alloit être exécuté , si des garçons libraires & imprimeurs ne se fussent jettés sur les archers , au moment où Marlot sortoit de la conciergerie pour aller à la grève. Ils crient *au Mazarin* ; à ce nom , tout le peuple se soulève : Marlot contribue à l'irriter , en protestant qu'on ne le fait mourir que pour avoir imprimé des vers contre Mazarin. Les archers sont en un instant ou blessés ou écartés , le lieutenant - criminel est accablé de coups ,

1649. l'exécuteur s'enfuit , & Marlor délivré trouve , au travers de toute cette populace , le moyen de s'évader & de se mettre en sûreté.

Talon prétend que ces mutins avoient été soulevés sous-main à force d'argent le coadjuteur donne à entendre que ni lui ni les chefs de son parri n'avoient aucune part ni à ces libelles outrageans , ni aux soulèvemens qui en étoient la suite ; que s'ils avoient intérêt à ne point étouffer tout ce qui se faisoit contre Mazarin , ils n'en avoient pas un moindre à supprimer tout ce qui se faisoit contre la Reine ou contre l'état. Il déplore à cette occasion les inconvéniens d'une faction où la licence est d'autant plus grande , qu'on ne peut réprimer celle même qui ne convient pas à la faction.

Jamais en effet l'indépendance & l'anarchie n'ont parlé en France un plus horrible langage. Dans le feu même de la guerre , on s'étoit contenté d'in-

sulter au cardinal ; l'autorité royale avoit toujours été respectée : les actions étoient mauvaises , mais les principes étoient bons ; ici actions & principes , tout étoit exécration. Toutes les barrières étoient rompues ; ce n'étoit plus la puissance précaire d'un ministre ou d'une régente qui étoit contestée ; c'étoit le pouvoir du Roi même qu'on attaquoit & qu'on osoit sapper jusques dans ses fondemens. Tous les jours la presse vomissoit une foule de libelles , plus séditieux & plus hardis les uns que les autres.

1649.

Par la maniere dont les frondeurs traitoient tout ce qui appartenoit au Roi , il est aisé de juger du cas qu'ils faisoient du Roi lui-même. C'étoient chaque jour des scènes où la plus grossiere licence s'emportoit aux plus audacieux excès , non-seulement de la part de la populace , mais de ce que la France avoit de plus respectable : c'étoient des grands de la couronne , des

1649.

officiers distingués , des conseillers du parlement , qu'on voyoit donner publiquement ces spectacles en même tems que ceux de l'intempérance & de la débauche la plus crapuleuse.

Retz.
Talon.
Montglat.
Joly.

Un jour entre autres , le duc de Brissac , Matha , Fontrailles , un jeune conseiller des enquêtes , & quelques frondeurs de moindre considération , sortant de la maison d'un traiteur , rencontrèrent quelques valets-de-pied du Roi , avec la livrée. Cette considération , qui auroit dû leur en imposer , ne fit que les irriter davantage. Tout bouillans de vin & de colere , ils commencerent à décharger l'un & l'autre sur ces malheureux par des huées , des raileries & des injures. Echauffés bientôt par les représentations de ces valets , qui leur crient de respecter au moins la livrée de leur maître commun , ils n'en deviennent que plus furieux , & aux outrages faisant succéder les coups , ils se précipitent sur eux , & les chargeant

vigoureusement , ils leur crient *que les rois ne sont plus de mode, que cela étoit bon du tems passé , qu'ils allaissent porter ce qu'ils leur donnoient à leur maître , à la Reine & au cardinal.* Si dans l'ivresse qui avoit aliéné toutes leurs facultés , ils ne coucherent pas ces ennemis sur le carreau , ceux-ci en furent moins redevables au peu de sens qui leur restoit , qu'à la foiblesse de leurs jambes & à la vivacité de leur propre course. Cependant il y en eut un assez dangereusement blessé pour être mis entre les mains des chirurgiens , tandis qu'un autre en alloit faire ses plaintes à la Reine , qui voulut elle-même l'entretenir & savoir de lui le détail de cette aventure.

Cet attentat étoit trop public pour être dissimulé ; mais il étoit presque aussi dangereux d'en poursuivre la vengeance que de l'ensevelir dans l'oubli. Cependant la Reine , trop fiere pour le dévorer en silence , ordonna au lieute-

1649.

nant-criminel de commencer les informations ; il obéit , & par respect pour le duc de Brissac & le conseiller , ils n'y furent point nommés. Mais le duc , ne voulant point perdre la gloire de cette belle action , peut-être aussi animé par des vues plus profondes , il présenta lui-même au parlement une requête où il se nommoit comme complice , & demandoit que la compagnie , juge naturel des ducs & pairs , se fît de la connoissance de cette affaire. Outre qu'on croyoit trouver des juges moins rigoureux , on espéroit favoriser l'assemblée des chambres , où , par ce moyen , l'on pourroit remettre bien des choses en question , & exciter des nouveautés.

C'est ce que craignit le cardinal , & ce qu'il fit craindre à la Reine : elle fut donc obligée , non sans répugnance , d'ensevelir cet outrage dans l'oubli , de souffrir que l'affaire s'affoupît peu-à-peu , & que la majesté royale restât sans vengeance. Son ame pieuse s'en

feroit peut-être consolée , si la majesté =====
divine eût été plus respectée. Mais les '649:
chançons que les frondeurs composoient
à table , (& ils y étoient presque conti-
nuellement ,) attaquoient Dieu , plus
encore que les mœurs , & n'épargnoient
pas plus les saints que le Roi. On en
vint même jusqu'à donner les scènes
les plus scandaleuses. Non contents de
chançonner dans le particulier Dieu ,
la religion & ses mystères , ces insen-
sés affichent jusque dans le public leur
mépris pour nos dogmes & leur révol-
tante impiété. Un jour , la tête échauf-
fée des fumées d'un grand repas qu'ils
avoient fait chez Coulon , ils rencon- Rena:
trèrent le convoi d'un homme qu'ils
suspçonnoient d'être Mazarin. A cette
vue toutes les épées sont tirées , ils fon-
dent en corps sur le crucifix qu'on por-
toit à la tête de la marche lugubre , &
s'écrient du ton de la fureur & du
blasphème , *voici l'ennemi*. Si le peu-
ple , quoique disposé à applaudir à tou-

1649. tes leurs extravagances , n'eût pas témoigné son horreur pour cette abominable scene , peut-être l'eussent-ils poussée plus loin. Le coadjuteur , nous devons le croire , ne partageoit pas ces affreuses profanations : le mépris des cérémonies religieuses entraîne nécessairement celui des ministres qui y coopèrent. Quand il n'auroit pas eu cette raison , c'étoit assez que ces impiétés pussent révolter contre son parti , que tous les ecclésiastiques indignés s'élevassent contre elles avec tout l'emportement d'un juste zele , & que les magistrats bien intentionnés , trop foibles pour réprimer ces excès, en saisissent du moins l'occasion pour déclamer avec avantage contre la fronde.

Tant d'événemens arrivés coup sur coup , tant de licence fomentée sans pouvoir être reprimée , tant d'affronts reçus & dévorés dans le secret & la douleur , prouvoient également & la nécessité du retour du Roi & les dan-

gers de ce retour. Il étoit clair que la fronde , plus puissante que jamais , avoit besoin , pour être dissipée , de tout l'éclat de la majesté royale. Encore l'ivresse du peuple pour ses chefs , & principalement pour l'un d'eux , faisoit-elle justement douter du succès. Ses transports extravagans se déclarerent bien visiblement dans une maladie dont le duc de Beaufort fut attaqué à peu près dans ce tems (1). Il s'étoit échauffé en

Joly.
Mottev.

(1) Cette ivresse du peuple pour le duc étoit telle , que les femmes de la halle alloient au tripot pour le voir jouer à la paume , & qu'un jour , le duc , de mauvaise humeur , parce qu'il perdoit , ayant dit à l'une d'elles , qui le regardoit de meilleur œil : « Eh bien , ma commere ,
» vous avez voulu entrer , quel plaisir prenez-
» vous à me voir jouer & perdre mon argent ?
» monsieur de Beaufort , répartit-elle , jouez
» hardiment , vous ne manquerez pas d'argent.
» Ma commere que voilà , & moi , nous vous
» avons apporté deux cents écus , & s'il en
» faut davantage , je suis prête d'en retourner

1649. jouant à la paume , & ayant bu de la biere & du vin indiscrètement , il en eut une colique violente , qui donna les plus grandes allarmes sur ses jours. Cette nouvelle ne se fut pas plutôt répandue , qu'à l'idée de son danger se joignit celle du poison : peut-être se croyoit il assez important pour se figurer que réellement le cardinal avoit trouvé moyen de le servir à la mode de son pays ; peut-être aussi , & c'est le plus croyable , ne laissa-t-il du cours à ce bruit que pour juger plus sainement du

» quérir encore autant. » On parloit alors de marier le duc de Mercœur son frere , avec une des nieces de Mazarin. Quelques jours après , comme il passoit près de St. Eustache , une troupe de ces femmes lui cria : « monsieur , » ne consentez pas au mariage avec la niece » du Mazarin , n'y consentez pas , quelque » chose que vous fasse ou que vous dise monsieur de Vendôme ; nous vous ferons tous les » ans une pension de soixante mille livres dans » la halle. (Gui-Patin.)

degré d'empire qu'il avoit sur le peuple ,
& de la force de son attachement par
un danger qui ne pouvoit manquer de
le rendre plus cher. Quoi qu'il en soit ,
son artifice réussit , & jamais il ne mé-
rita mieux que dans cette occasion le ti-
tre de roi des halles. On vit pendant
plusieurs jours les harangeres se succé-
der , pour se rendre comme en proces-
sion à l'hôtel de Vendôme ; sa maladie,
que les frondeurs faisoient passer pour
très-périlleuse , tenoit tous les esprits
dans un abattement & dans une con-
sternation que la mort de Henri IV n'a-
voit peut-être pas elle-même produit.
Les églises & l'appartement du duc ne
désemplissoient pas d'une foule de po-
pulaire , hommes , femmes & enfans ,
qui , fondant en larmes , à genoux aux
pieds de son lit ou au pied des autels ,
demandoient au ciel avec ferveur son
rétablissement , le nommant dans leurs
ardentes prières leur pere , leur libéra-
teur. La foule devint bientôt si grande,

1649.

tous demandoient avec tant d'instances , qu'on leur montrât leur sauveur , qu'on fut obligé d'ouvrir toutes les portes qui donnoient dans sa chambre , de hausser les rideaux de son lit , & de l'exposer ainsi , comme en parade , à leurs regards. Lorsque Beaufort crut que la comédie avoit duré assez long-tems , & qu'il jugea à propos de se dire guéri , les allar mes ne cessèrent point : on craignit que la potion prétendue qu'on lui avoit donnée ne fût un de ces poisons lents , qui pour être moins prompts n'en sont pas moins sûrs , & l'enleveroit peut-être au moment qu'on s'y attendroit le moins. C'étoit certainement faire une grande injure au cardinal , qui eut du moins toujours la vertu de respecter le sang de ses ennemis.

Pendant que Beaufort jouoit cette comédie si agréable pour lui , le coadjuteur de son coté goûtoit les douceurs d'un pouvoir non moins réel , quoique moins éclatant. Outre l'appui du peuple qu'il

qu'il ménageoit toujours précieusement ,
il venoit de s'en procurer encore un
autre , qui dans l'occasion ne pouvoit
pas lui être moins utile. L'archiduc lui
avoit envoyé secrètement un autre dé-
puté pour l'attacher à l'Espagne , & s'of-
frir à seconder les projets de discorde
qu'il pouvoit méditer. Dom Antonio
Pimentel (c'étoit le nom du député) lui
éta la l'assistance de l'Espagne contre le
ministre , avec cent mille écus en trois
lettres de change , sans lui demander
aucun engagement pour retour. Quoi-
que Gondy eût besoin d'argent , il n'é-
toit pas de son intérêt encore de se laisser
tenter par celui qu'on lui offroit. Il se
rejetta sur sa dignité , sur sa conscience ,
sur la pureté de ses intentions , lorsqu'il
avoit commencé la guerre , laissant ce-
pendant entrevoir que , s'il en avoit
jamais besoin , il ne refuseroit pas de
son côté l'appui qu'on lui présentoit.
C'étoit par ce refus se l'assurer plus cer-
tainement qui s'il l'eût accepté d'em-

1649.

Retz.

1649.

blée. Aussi l'archiduc lui répondit par un petit billet , en lui envoyant Pimentel , qu'il marcheroit sur un mot de sa main , *con todas las fuerças del rey su seignor.*

Motteville,

Le coadjuteur se tenoit si fort de cet appui , de celui du peuple , & de ses propres négociations à la cour , par le moyen de la duchesse de Chevreuse , dès-lors arrangée avec le cardinal , & qui promettoit que la haine de Gondy n'étoit point si tenace , qu'on ne pût l'arracher de son cœur ; il se tenoit , dis-je , si fort de ces différens moyens , qu'il se refusa à tous les autres qu'on lui offrit pour grossir son parti. On sait que le prince de Conty , sa sœur & Longueville , s'étoient éloignés de lui dès les commencemens de la guerre de Paris : n'ayant pas tiré de la cour tout ce qu'ils s'en étoient promis , ils s'imaginoient qu'un raccommodement d'éclat avec la faction leur donneroit un nouveau pouvoir , ou les rendroit

Retz.

assez redoutables à Mazarin , pour le
forcer à favoriser toutes leurs préten-
tions. Mais le coadjuteur, voulant être
seul maître du parti , craignit de se
donner d'aussi dangereux rivaux. Il fut
sourd à toutes les avances de la du-
chesse , & d'une froideur extrême sur
toute réconciliation éclatante. Par ce
moyen , les princes & la princesse con-
tinuerent à être presqu'aussi mal avec le
cabinet qu'avec la faction , & Gondy
toujours en état de faire mouvoir celle-
ci à sa volonté.

1649.



CHAPITRE XII.

Situation de la cour. Siège de Cambray. Le prince de Condé va en Bourgogne. Voyage du coadjuteur à Compiègne. Retour de la cour à Paris.

1649. LE parti qui subsistoit dans Paris auroit été moins dangereux , si l'union qui avoit été jusqu'alors entre les princes & le ministre eût encore été la même : mais l'ingratitude d'un côté , la hauteur de l'autre , l'avoient presque totalement rompue. Condé , pour me servir de l'expression du cardinal de Retz , avoit tiré Mazarin du gibet , & il étoit difficile qu'un pareil service n'inspirât à l'un la crainte , à l'autre l'envie de la domination. D'un côté , le fardeau de la reconnoissance paroissoit trop pesant ; de l'autre , une pareille obligation paroif-

La Rochef.

soit demander une reconnoissance sans bornes. Celui-ci vouloit de la modération dans les prétentions, celui-là ne croyoit pas qu'on pût avoir de modestie après un service de cet éclat ; enfin l'impuissance de le payer dignement faisoit naître la haine dans le cœur de l'un ; dans le cœur de l'autre s'élevoient des pensées de tyrannie & de despotisme, qui sembloient justifiées par tout ce qui s'étoit passé. Joignez la familiarité où avoient vécu le cardinal & Condé, cette étroite communication où l'homme s'étoit montré à découvert ; où le héros avoit prodigieusement rabattu de l'idée avantageuse qu'il s'étoit faite du ministre ; où la ruse, le manège, les soupçons, les défiances, la fausseté, l'ingratitude, la bassesse, le vil intérêt, le sacrifice de toutes les vertus aux petits raffinemens de la politique, avoient été en concurrence avec la franchise, le courage, la magnanimité, l'amour de la gloire, enfin toutes les qua-

1649.

lités du grand homme ; on conviendra qu'il étoit difficile que deux cœurs, deux génies si disparates , s'alliasent pour long tems ensemble ; que deux ames , dont l'une étoit si inférieure à l'autre , si peu faites pour s'entendre , ne se repoussassent sans cesse mutuellement.

Aussi la bonne intelligence , que les circonstances avoient fait régner quelque tems entre eux , se détruisoit elle journellement. Condé ne vouloit pas lui-même défaire l'ouvrage de ses mains ; mais le cardinal lui avoit juré une soumission , une dépendance , où il vouloit le retenir ; l'autorité que le héros avoit à la tête des armées , il vouloit la conserver dans le cabinet. C'étoient toujours de nouvelles graces demandées , & presque toujours refusées : c'étoient de perpétuelles contradictions , qui présageoient une rupture prochaine : le protecteur étoit jaloux du protégé , le protégé jaloux du protecteur. L'esprit de domination , la diversité des inté-

rêts , faisoient sur ces deux cœurs ce qu'ils feront toujours sur les cœurs humains : le héros devenoit homme , & le cardinal , comme à son ordinaire , devenoit un peu moins qu'un homme.

1649.

Ces dispositions à la rupture n'ayant point échappé à la pénétration de la duchesse de Longueville , elle se promit de se relever par elles de l'espece d'abaissement où elle étoit tombée , & de regagner la considération qu'elle avoit perdue dans les deux partis. La princesse douairiere de Condé , qui avoit vu avec chagrin la désunion de sa famille , avoit profité de la paix pour resserrer les liens dont ses enfans avoient été unis si long-tems ; & Condé , autant pour complaire à sa mere que par l'instinct de son propre intérêt , vivoit en assez bonne intelligence avec son frere Montglat. & sa sœur , un peu plus froidement cependant avec le premier : en secret , il le méprisoit , reconnoissant au contraire à la duchesse un esprit favorable Nemours.

1649.

à ses desseins ambitieux , & un pouvoir sur les sentimens de Conty , & même de son mari , capable de rendre un jour son intimité extrêmement avantageuse.

La duchesse se trouvoit d'autant plus décidée à renouveler les brouilleries , qu'outre le goût que Marillac lui avoit inspiré pour les intrigues , la tranquillité publique la rejettoit dans les bras d'un époux qu'elle n'aimoit pas , & la confinoit avec lui dans son gouvernement de Normandie , exposée à tout le ressentiment d'un mari outragé , & qui le savoit. Profitant donc du retour de Condé vers elle , dans les divers entretiens qu'ils eurent ensemble , elle ne cessa de l'animer contre le cardinal , & de fomenter le germe de haine qui avoit secrètement pris racine dans son cœur.

Motteville.

Aux charmes de son langage , elle joignoit tous les artifices que son sexe fait si bien mettre en usage pour captiver ceux qui peuvent lui être utiles. Tantôt c'étoient des raisons solides , prises

& de la nature des choses & du bien commun de la famille , tantôt c'étoient sur le ministre des railleries piquantes , dont le contre-coup retomboit souvent sur Condé lui-même. « Jusqu'à quand » seroit-il le valet du cardinal , & » l'instrument de ses vengeances ? Ne » voyoit-il pas que l'ingrat , gêné par le » poids de la reconnoissance , ne cher- » choit qu'à s'en débarrasser ? N'avoit-il » pas eu déjà l'effronterie perfide de re- » jeter sur lui tout l'odieux de la der- » niere guerre ? Vouloit-il donc , en » élevant ce vil Italien , se donner un » maître , dont il ne seroit plus possible » de seconer le joug ? Comment ne » s'appercevoit-il point des soupçons , » des défiances que les moindres de ses » actions donnoient à ce jaloux minis- » tre ? Pouvoit-il demander pour un de » ses officiers la moindre grace qui ne » lui fût refusée ? A quoi donc avoit » servi de prodiguer son sang & sa ré- » putation pour soutenir un parjure qui

1649.

» ne cherchoit que le moment favora-
» ble de le trahir ? Son appui , dont
» quelque tems auparavant on s'étoit
» targué avec tant d'arrogance , ne com-
» mençoit-il pas à devenir pesant ? Ne
» recherchoit-on pas maintenant celui
» de la maison de Vendôme , ennemie
» de la leur ? n'étoit-ce pas pour l'accab-
» bler un jour lui-même du propre poids
» de son ouvrage ? Il étoit tems d'ou-
» vrir les yeux , de contracter avec toute
» sa maison une union sincere , une
» union puissante pour eux-mêmes , re-
» doutable au ministre , la seule qui pût
» favoriser ses prétentions & faire trem-
» bler le cardinal , s'il étoit jamais assez
» lâche pour afficher en public le mépris
» ou l'oubli de tant de bienfaits. »

Ces discours & de pareils , semés à propos , prépareroient insensiblement le changement de Condé. Il se dépouilloit peu à peu du respect qu'il avoit conservé pour son ouvrage. La froideur succédoit au zele qu'il avoit marqué pour la

Reine & le ministre , sa conduite devenoit haute & dure ; & en quittant les entretiens de sa sœur , il n'en sortoit ni meilleur citoyen , ni sujet plus soumis. Il commençoit même à dire hautement qu'il avoit fait ce qu'il devoit en soutenant le cardinal , parce qu'il l'avoit promis ; mais qu'à l'avenir , si les choses prenoient une autre face , il verroit ce qu'il auroit à faire.

Cependant la rupture n'étoit point déclarée, & des deux côtés on gardoit encore des mesures. Et même , le cardinal voulant rétablir l'honneur des armes de la France, & assemblant une puissante armée sur la frontiere des Pays-bas , pour faire honneur à Condé , mais réellement pour éloigner un rival si dangereux , lui en proposa le commandement. Mais , soit que le héros ne goûtât point cette entreprise & qu'il en crût les mesures mal prises , soit , ce qui est plus probable , qu'il eût pris goût aux intrigues du cabinet , & qu'il ne voulut pas encore s'é-

La Rochef.

1649.

Mottev.

loigner de la cour , il répondit que la guerre de Paris l'avoit assez fatigué , & qu'il vouloit aller prendre quelques momens de repos dans son gouvernement de Bourgogne. Il s'y rendit en effet , après avoir pris congé de la Reine , qui n'ignorant pas les ressorts qu'on faisoit jouer pour le détacher d'elle & de son ministre , lui fit sentir qu'elle en étoit informée. « Elle espéroit , lui dit-elle , » que leur amitié seroit désormais aussi » constante , qu'elle l'avoit été depuis la » régence : il falloit que cela fût , malgré » ceux qui desiroient le contraire. »

Quoique Mazarin n'eût pu réussir auprès de Condé , il n'avoit pas abandonné son projet de relever la gloire de nos armes , & il en chargea le comte d'Harcourt , qui investit Cambrai à la tête de trente-cinq mille hommes , parmi lesquels étoient ces fameux Veymariens , si redoutables sous Condé & sous Turenne. Pour accélérer sa conquête , & être plus à portée des opérations , le car-

dinal fit avancer la cour jusqu'à Amiens, se rendit lui-même au camp, & encouragea les travaux par sa présence : mais cette année ne lui étoit pas favorable, & il sembla apporter avec lui le malheur qui le poursuivoit. Il desiroit d'autant plus le succès de cette entreprise, qu'ayant été formée sans l'aveu & sans le secours de Condé, il espéroit qu'en réussissant, il se tireroit de la dépendance du prince, il jetteroit la terreur parmi les ennemis, & en imposeroit aux frondeurs, qui n'oseroient plus parler si haut. Aussi n'épargna-t-il rien pour se rendre maître de la place assiégée : la seule circonvallation lui coûta plus de vingt mille écus, parce qu'on la payoit au soldat un écu la toise. Il voulut même se distinguer par ses libéralités à l'égard des officiers; il leur distribua des épées, des baudriers, des gants de senteur, & d'autres bagatelles de cette nature, qui produisirent un effet précisément tout contraire à celui qu'il en attendoit. Ses présens mesquins

1649.

Motteville.
Joly.
La Rochef.

1649.

Montglat.

ne servirent qu'à lui attirer les plus sanglantes railleries de la part de ceux qu'il avoit prétendu s'attacher. Les Allemands, qu'il fit boire largement , ne furent pas moins ingrats ; & leur reconnoissance s'évaporant avec les fumées du vin , ils le trahirent indignement.

En effet l'archiduc jetta quinze cents hommes dans Cambray , en les faisant passer par leur quartier que commandoit Herlac ; on prétendit que c'étoit une suite des complaisances des officiers Veymariens pour Turenne , qui avoit intrigué près d'eux pour leur faire commettre cette faute , dans l'espérance que le mauvais succès le feroit regretter , & qu'avec la protection de Condé , qui , s'étant déclaré hautement pour lui , l'avoit présenté lui-même à la Reine , on le remettroit bientôt à la tête des armées. Mais je ne comprends pas trop quelle espece de pouvoir avoit encore un général sur des troupes qui s'étoient révoltées si ouvertement contre lui ; & il me semble que

la vengeance dans l'un , & la crainte dans les autres , devoient les empêcher de se rapprocher. 1649.

Quoi qu'il en soit , Condé ne fut pas lui-même à l'abri des soupçons ; la calomnie ou la médifance publièrent qu'il n'avoit pas moins de part à cette trahison. Du moins il est certain qu'il n'en eut pas tout le chagrin qu'auroient dû en ressentir , je ne dis pas un prince du sang , mais un simple citoyen ; & il ne fut point fâché du mauvais succès d'une expédition qu'il n'avoit ni approuvée , ni voulu exécuter , parce qu'il en avoit prévu le désastre.

Cependant le comte d'Harcourt , après avoir vu ce renfort entrer dans Cambray , fut obligé d'en lever le siège ; les frondeurs ne manquèrent pas de saisir cette disgrâce pour humilier & accabler Mazarin. Les pamphlets (1) reparurent

Dans les
commence-
mens de Juil.
Retz.

(1) Entre autres Marigny dans ses pasquinades. Voici le triolet qu'il fit à ce sujet :

Devant la Reine , Mazarin

1649.

plus piquans que jamais. Le cardinal ,
 qui avoit cru d'abord cette expédition
 si avantageuse à ses desseins , la voyant
 tournée à sa honte , le séjour du Roi
 à Paris lui en parut plus nécessaire , à
 moins de vouloir que le peuple oubliât
 absolument qu'il avoit un souverain. Il
 se détermina enfin à le ramener dans la
 capitale , quoique peut-être il n'eût ja-
 mais rien fait de plus répugnant à son

A fait une trivelinade (1) :

Il faut comme un arlequin

Devant la Reine , Mazarin.

Mais devant Cambray , le faquin

A fait une mazarinade.

Devant la Reine , Mazarin

A fait une trivelinade.

(1) Le cardinal étant un jour avec la Reine à la pro-
 menade , lorsque cette princesse voulut remonter dans
 son carrosse , pour prouver son agilité , par un vrai
 tour de jonglerie italienne , aussi disparate avec le mi-
 nistère qu'avec la pourpre , il faut par dessus la por-
 tière avant qu'en l'eût abattue. C'est qu'alors ces por-
 tières étoient faites comme celles des coches d'au-
 ourd'hui.

goût. Il craignoit en effet tellement de s'enfermer dans des murs où il avoit presqu'autant d'ennemis que d'habitans, que pour avoir un prétexte de s'en dispenser dans le tems qu'on l'en pressoit le plus, on prétend qu'il envoya à Paris un chariot, couvert de ses armes, qu'il fit piller aux barrières par des gens apostés.

1649.

Joly.

Il ne se résolut donc pas à cette démarche sans avoir pris toutes les sûretés, & sans s'être armé de toutes les précautions dont sa terreur & ses défiances lui suggérèrent l'idée. Le duc d'Orléans lui prépara les voies. Ce prince se rendit au parlement, & fit venir chez lui le prévôt des marchands & les échevins, pour déclarer que si la Reine ne venoit point à Paris, ce n'étoit point par un esprit de haine & de vengeance; « elle avoit toujours désiré ardemment d'honorer la capitale de sa présence; mais comment s'y résoudre, lorsqu'on voyoit le nom & l'autorité

Motteville.

1649.

» du Roi si peu respectée ; l'affreuse
» licence où l'on s'abandonnoit , &
» les horribles libelles qu'on vomissoit
» tous les jours ? » Les uns & les autres
répondirent qu'il ne falloit point impu-
ter à toute la capitale , des excès dont
gémissoient tous les bons citoyens : « ces
» licences n'étoit que les écarts de quel-
» ques mutins de la plus vile canaille ,
» payés par les frondeurs ; la sévérité
» ordinaire des loix ne pouvoit agir con-
» tre eux sans compromettre la justice
» & l'autorité du Roi : mais la présence
» de S. M. feroit plus efficace ; appuyée
» comme elle l'étoit de l'amour & du
» respect de tous les corps , ainsi que
» des bons bourgeois , elle feroit dispa-
» roître peu à peu tous les nuages que la
» révolte tentoit d'épaissir autour du
» trône. » Sur ces assurances , le duc re-
tourna porter le calme dans l'ame de
Mazarin , qui cependant ne se crut pas
tellement en sûreté qu'il ne prît sous-
main des précautions plus essentielles.

Il fit d'abord promettre à Longueil , pour son frere le président de Maisons , la surintendance des finances , dont s'étoit démis le maréchal de la Meilleraie , & qu'il avoit réellement envie de rendre à d'Emery. Quant au duc de Beaufort , quand on avoit gagné mad. de Montbâson , on étoit sûr de ses sentimens ; & quoique le coadjuteur eût assez de pouvoir sur l'esprit du duc pour défaire ce que sa maîtresse avoit fait , elle en avoit elle-même assez de son côté pour prendre sa revanche contre lui ; ce qui faisoit dire du duc , que c'étoit une horloge montée par le coadjuteur , mais dont la fusée étoit sitôt dévidée , que de deux en deux heures , il falloit recourir à la clef. Mad. de Montbâson , à force de largesses & de promesses , s'engagea donc , auprès d'Abel Servien , négociateur secret du ministre , à ce que son amant n'entreprît rien contre la cour , & ne s'opposât point au paisible retour du Roi. Ce fut tout ce qu'elle put pro-

1649.

Joly.

Motteville.

La Rochef.

Nemours.

1649.

mettre , Beaufort n'ayant point voulu rendre ses respects à la Reine , & ne consentant même à faire cette démarche quand le Roi seroit à Paris , que sous la condition qu'il ne verroit point le cardinal.

Retz.

Cette clause étoit le fruit des suggestions du coadjuteur. Celui-ci en effet vouloit avoir lui seul l'honneur du retour du Roi , ce qui ne seroit point arrivé si le duc fût allé voir la Reine , revenue alors d'Amiens à Compiègne. Gondy avoit appris que l'intention de Condé étoit de forcer le cardinal à ce retour , espérant que , plus souple dans la capitale , il se laisseroit aussi manier plus facilement. Le coadjuteur ne pouvant empêcher ce retour , désiré d'ailleurs par les bourgeois , songea du moins à s'en donner tout le mérite à leurs yeux. Après avoir en conséquence insinué au duc qu'il falloit s'accommoder , il lui fit entendre aussi adroitement , qu'il étoit inutile qu'il se rendît lui-même à Compiègne. Cepen-

dant Servien , ayant encore plus d'en-
vie de gagner Gondy que Beaufort ,
presque certain d'ailleurs de réussir par
les espérances qu'en donnoit la duchesse
de Chevreuse , entra avec lui dans une
négociation à laquelle le prélat n'avoit
garde de se refuser. Il promit de se ren-
dre à Compiègne , mais sans rien dire
de positif à l'égard du cardinal , & sans
assurer ou qu'il le verroit ou qu'il ne
verroit pas.

Pendant que Servien négocioit ainsi
avec le coadjuteur , il semoit secrète-
ment l'argent parmi la populace de Pa-
ris , pour lui faire oublier sa haine contre
le ministre ; il n'épargna ni le vin , ni
l'argent aux batteliers , & s'assura des
différens corps de métiers par le moyen
du prévôt des marchands , du lieutenant-
civil & des autres magistrats subalternes
qui ont quelque inspection sur ces corps.
De son côté le cardinal s'assuroit du
prince de Conty & de mad. de Longue-
ville , qui lui étoient au moins aussi sus-

1649.

pectés que le coadjuteur ; Marillac , à qui il promettoit les honneurs du Louvre , s'engageoit en leur nom à ne point troubler le retour.

Toutes ces mesures étant prises , le coadjuteur se prépara à son voyage de Compiègne. La démarche, quoique nécessaire à ses vues , n'en étoit pas moins hardie , peut-être même téméraire. La moindre violence qu'il pût redouter , étoit qu'on s'assurât de sa personne ; & ses amis lui représentoient sans cesse ce danger ; mais , soit qu'il se crût trop avancé pour reculer , soit que tout ce qui marquoit un certain courage plût à son génie plus romanesque que sage , soit qu'il eût assez de confiance en son pouvoir sur le peuple , pour s'imaginer que la cour n'osât le braver en l'arrêtant , rien ne put le retenir , & il se rendit à Compiègne sur la fin de Juillet , après avoir publié hautement en quittant Paris , qu'il ne verroit point le cardinal.

Ce que ses amis lui avoient prédit ,

penfa se vérifier , du moins , si l'on en croit son récit. Comme il montoit l'es- 1649.
calier pour se rendre au lever de la Reine , un petit homme , habillé de noir , qu'il n'avoit jamais vu , qu'il ne vit jamais depuis , s'approchant doucement de lui , lui coula dans la main un billet , dans lequel étoient ces mots en lettres majuscules : *si vous entrez chez le Roi , vous êtes mort.*

Le coadjuteur est le seul à faire mention de toutes ces circonstances ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que , sans être effrayé de l'exemple des Guises , il passa la salle des gardes , & n'y vit rien qui pût lui donner de l'émotion. La Reine le reçut parfaitement bien. Il lui témoigna dans son discours toute la reconnaissance dont il étoit pénétré pour sa coadjutorerie qu'il lui devoit : « Il tâ-
» cheroit de la lui prouver par tous les
» services qu'il pourroit lui rendre , sur-
» tout dans l'affaire du retour du Roi ;
» il le desiroit autant que tout le peuple

1649. » de Paris, dont ce seul espoir faisoit
 » déjà la félicité. » La Reine alors le
 pressant de voir le cardinal, il persista à
 lui représenter que cette visite, ne pou-
 vant être utile à son service, lui seroit
 à lui-même très-dangereuse auprès du
 peuple. Avec cette fermeté qu'il ne dé-
 mentit point, quoiqu'en ait dit Joly, il
 repartit sans avoir vu le ministre, pas
 même clandestinement, & après l'avoir
 bravé, pour ainsi dire, sur son trône.

Mottev.
 Retz.

Après la démarche du coadjuteur,
 rien ne pouvoit plus empêcher le retour
 du Roi à Paris; l'arrivée du prince de
 Le 25 Juil. Condé, qui revenoit de son gouverne-
 ment de Bourgogne, devoit encore
 l'accélérer. Comme, dès-lors, le hé-
 ros songeoit à se procurer des appuis
 contre le cardinal, il avoit employé le
 tems de son séjour dans la province, à
 s'y ménager des créatures & à s'attacher
 de plus en plus celles que ses ayeux &
 lui-même s'étoient faites depuis long-
 tems. Il accorda ou fit accorder des re-
 mises

Mém. de
 Mrs. de Mil-
 lotet.

_____ 1649.
mises considérables sur les tailles, & des privilèges à différens particuliers. Comme c'étoit principalement le parlement qu'il vouloit attacher à ses intérêts, il n'oublia rien pour se le rendre favorable. Il fit avoir à tous les membres le franc-salé qu'ils n'avoient point, ou que du moins ils payoient plus chèrement; il s'entremît des différends qu'ils pouvoient avoir, & voulut les accommoder, entre autres celui du premier président Bouchu & de l'intendant Machaut, avec les avocats-généraux Miltotet & Quarré d'Aligny. Il s'agissoit de quelques vexations de partisans, sur lesquelles les gens du Roi avoient porté des plaintes, sans que le premier président, ami de l'intendant; daignât les faire cesser. Le prince sentant combien cette désunion pouvoit lui être préjudiciable dans la suite, voulut ensevelir la querelle dans l'oubli, & les fit embrasser tous en sa présence. Il ne se borna point à cette réconciliation factice, & résolut de s'atta-

1649.

cher le premier des avocats-généraux ; c'étoit Miltotet. Condé lui fit mille caresses , & lui ayant témoigné qu'il seroit ravi de le voir embrasser entièrement ses intérêts , Miltotet lui répondit avec une noble hardiesse , qu'il s'estimerait très-heureux si le prince daignoit accepter ses services , persuadé qu'il n'exigerait jamais rien de lui qui fût contraire à sa conscience & au service du Roi. La réponse étoit d'un fidèle sujet & non d'un bon courtisan : mais Condé sans lui témoigner ce qu'elle avoit peut-être de désagréable pour lui , redoubla de caresses & d'égards , & fit promettre à Miltotet qu'il lui écrirait toutes les semaines ce qui se passeroit en Bourgogne.

Après avoir ainsi rempli ce qu'il s'étoit proposé , & s'être assuré d'une retraite dans le cas où il en auroit besoin , Condé reprit la route de la cour , où toutes les marques du changement qu'on avoit précédemment apperçu parurent effacées. Il parut dans la meilleure in-

relligence avec le cardinal , qu'il alla voir d'abord à son arrivée. C'étoit un petit manège de politique auquel il s'abaissoit pour dissiper les ombrages du ministre , rétablir sa confiance , & l'engager à se remettre entièrement entre ses mains ; car il étoit également & de sa gloire & de son intérêt d'achever son ouvrage & d'amener Mazarin triomphant à Paris , comme il le lui avoit promis ; il pressa le départ de la Reine , & on en commença dès-lors les préparatifs , en annonçant ce retour comme si le projet n'eût fait que d'éclore.

Ce fut au milieu du mois d'Août que le Roi entra dans sa capitale comme un triomphateur , avec tout l'appareil de la majesté royale , qui n'auroit jamais du le quitter. Le prince de Condé étoit à l'une des portières du carrosse du Roi , avec le cardinal Mazarin , & son air gai & fier en même tems eût suffi pour inspirer de la confiance à l'Italien , si les précautions qu'il avoit prises ne lui en

1649.

Le 6 Août.

Le 18 ;
Joly.
Talon.
Mottev.
La Roche.
Montglat.
Guy-Patin.

1649.

eussent pas donné. La Reine auroit bien désiré se permettre une petite vengeance , en obligeant le prince de Conty à tenir compagnie au cardinal dans le même carrosse ; mais il avoit prévenu cette espece d'humiliation , & s'étant échappé quelques jours auparavant , il avoit devancé la Reine à Paris , ne voulant point servir au triomphe d'un homme dont il s'étoit déclaré l'ennemi , ni rehausser sa gloire par sa présence.

La Reine fut bien dédommée du plaisir que lui faisoit perdre cette évasion , par la maniere dont elle fut reçue. Ce fut une espece de prodige , après ce qui s'étoit passé , que la foule qui vint au devant d'elle , & les acclamations qui la suivirent jusqu'au palais royal. Le coadjuteur qui ne voit rien qu'au travers de sa passion , dit qu'elle fut reçue comme les Rois l'ont toujours été & le seront toujours , c'est-à-dire , avec une acclamation qui ne signifie rien que pour ceux qui prennent plaisir à se flatter. Les

imaginations fortes n'ont point d'expressions foibles, dussent-elles même n'emprunter leur énergie qu'aux dépens de la vérité, & le coadjuteur le prouve dans cette occasion. En effet, quoiqu'il soit vrai que quelques particuliers de la populace eussent été gagnés par les largesses du cardinal, ce n'étoient point ces largesses qui inspiroient le gros de la capitale; cette ivresse qui se déclaroit par les plus vifs transports, n'étoit réellement que l'expression des véritables sentimens du François pour ses Rois, c'étoit le cri du cœur, & les emportemens de la joie étoient alors aussi réels que l'avoient été précédemment les emportemens de la fureur.

La Reine, pour son entrée n'avoit point désiré de cérémonies, & elle ne s'attendoit qu'aux députations ordinaires en pareil cas : mais le peuple, qui ne connoît point d'étiquette, se précipita hors des murs de Paris, & ayant rencontré le Roi au Bourget, il eut seul l'hon-

1649.

neur de l'accompagner, l'affluence étoit si grande, qu'elle coupa son carrosse & le sépara des gendarmes & des chevaux-légers : mais il n'y avoit alors aucun danger à craindre, & c'étoit là qu'on pouvoit dire avec vérité, qu'un Roi n'est jamais mieux gardé que par le cœur de ses sujets. La foule étoit telle, que lorsque le carrosse fut dans les rues de Paris, il avoit peine à avancer & à fendre les flots du peuple ; toutes les fenêtres regorgeoient de monde, les gouttieres & les toits des maisons en étoient couverts ; l'air retentissoit des cris de *vive le Roi* ; mais parmi tous ces cris le nom de Mazarin ne se faisoit point entendre ; & si quelquefois on l'y mêloit, ce n'étoit encore qu'avec l'expression du mépris, *voilà le Mazarin*.

Enfin, la cour entra au palais royal à l'entrée de la nuit, au milieu d'une foule de courtisans, parmi lesquels étoit mêlé le duc de Beaufort, ainsi que le coadjuteur qui vint présenter ses respects à la

Reine & à son souverain. Le prince de Condé après avoir si heureusement réussi, adressant la parole à la Reine, lui dit assez haut devant tout le monde, qu'il s'estimoit très heureux d'avoir accompli la parole qu'il lui avoit donnée de ramener M. le cardinal à Paris. *Monsieur*, répliqua la Reine, *ce service que vous avez rendu à l'état est si grand, que le Roi & moi serions des ingrats, s'il nous arrivoit jamais de l'oublier.* Un des serviteurs du prince, se baissant alors vers son oreille; *je tremble pour vous, lui dit-il.* La Rochef.
de la grandeur du service. Je n'en doute pas, répartit le prince avec assurance, mais j'ai fait ce que j'avois promis (1).

(1) Blot ne manqua pas de chançonner la Reine sur son retour, par ces couplets :

La Reine a dit, en sortant de la ville,
Je m'en ressouviendrai;
Sachez, François, que je suis de Castille,
Que je me vengerai,
Ou bien j'aurai la mémoire perdue :
Elle est revenue,

1649.

L'allégresse qu'avoit inspiré la présence du Roi, ne se dissipa point dans le même jour ; le peuple la célébra le soir même par des feux de joie , des danses & des festins. Le lendemain tous les corps vinrent présenter leurs hommages à la Reine. Le coadjuteur , qui la veille n'avoit paru dans son appartement que comme simple particulier , la harangua ce jour-là à la tête du clergé. On remarqua que son assurance le quitta pour un moment ; en commençant son discours , il pâlit , il rougit , sa langue s'embarassa , mais il eut toujours le courage de ne

Dame Anne ,
Elle est revenue.

La Reine a dit , j'ai souffert en chrétienne
Un si sensible affront ;
Je gagerois qu'ayant que je revienne
Ils s'en repentiront.
Elle a , ma foi , sa gageure perdue ;
Elle est revenue
Dame Anne ,
Elle est revenue.

point jeter les yeux sur le cardinal, qui se trouvoit précisément à côté de la Reine : en entrant , en se retirant , il conserva la même fierté , & ne daigna pas l'honorer d'un seul regard. Ce qu'il y a de singulier , c'est que le lendemain il vit le cardinal , & se prêta à une espece de réconciliation , avec la clause cependant honteuse pour le ministre , de paroître toujours dans le public son ennemi.

1649.

La Reine , quelques jours après , eut lieu de s'appercevoir que la joie du peuple & son repentir étoient sinceres ; en effet , étant allée le samedi suivant à la messe à N. D. avec le Roi , elle fut continuellement entourée dans les rues d'une foule de peuple qui la combloit de bénédictions. Quand elle fut au marché-neuf , ces harangeres , qui peu de tems auparavant , l'avoient accablée de si horribles imprécations , lui donnerent les marques du plus vif repentir. Elles vouloient toutes se jeter sur elle pour toucher sa robe , & peu s'en fallut qu'elle ne

1649.

fut déchirée par cette foule de mégères, comme les appelle mad. de Motteville. Elles se précipiterent à ses genoux avec tant de cris, tant de larmes, qu'elle en fut elle-même émue. Cette scene attendrissante ne fut pas même terminée à l'église; il fallut qu'au milieu du sanctuaire, on soulevât le Roi aussi haut qu'il fut possible, & qu'on le montrât longtemps au peuple, jusqu'à ce qu'il se fût rassasié de sa vue.

Pour ne point laisser refroidir cette tendresse autant que pour la satisfaire, le jour de St. Louis, on conduisit le Roi aux jésuites de la rue St. Antoine, au milieu d'une superbe cavalcade, dans la compagnie des princes de Condé & de Conty, & de toute la cour magnifiquement parée, au travers des flots du peuple, qui admiroit sa bonne mine, son ajustement, & l'air gracieux avec lequel il saluoit tout le monde comme on le lui avoit ordonné. Mazarin, pour montrer qu'il n'avoit point peur, pour faire taire

Mottev.

les indiscrets qui prétendoient qu'il n'oseroit se hasarder hors de Paris, pour braver Condé, en lui témoignant qu'il pouvoit se passer de sa protection, Mazarin alla aussi aux jésuites, mais il partit une heure avant le Roi, n'ayant point d'autre cortége, que deux ou trois évêques dans son carrosse. Il eut même l'assurance, avant d'entrer dans l'église, de rester très-long-tems au milieu du peuple, qui s'étoit assemblé pour voir le Roi, & de lui parler avec un air de confiance & d'affabilité, qui seul l'auroit défarmé, quand toutes les fureurs qui l'avoient jusqu'alors agité n'auroient point été dissipées.

Le 5 Sept.

Enfin la réconciliation du Roi avec ses Sujets parut absolument scellée, le jour de sa naissance, dans une fête que lui donna la capitale, à l'hôtel-de-ville. Il y eut un bal, un grand repas, un feu d'artifice, où le monarque & le peuple parurent également satisfaits, & dans cette heureuse intelligence qui devoit

1649.

Ibid.

toujours régner entre eux , autant pour le bonheur de l'un que pour la gloire de l'autre. Il faut pourtant dire que la Reine ne se fia point tellement à toutes ces favorables apparences , qu'elle ne prît à cet égard des précautions , peut-être un peu outrageantes : comme elle craignoit que la nuit ne servît à quelque entreprise sinistre contre son fils , elle ne voulut pas qu'on dansât aux lumieres , & le bal se donna de jour.

Ainsi furent terminées des discordes, qui d'abord parurent ne pouvoir avoir d'autre fin que celle de l'état ; ainsi furent rapprochés des esprits , qui depuis si long-tems se repoussioient mutuellement. Heureux si cette réconciliation nécessitée des deux côtés par les circonstances , avoit été de plus longue durée ! Mais de ce que nous venons de voir jusqu'ici , il n'est pas difficile de prévoir ce qui va arriver. Le feu étoit concentré dans les entrailles de la terre , & n'y paroissoit étouffé que pour s'échapper bientôt avec

plus de fureur. Les livres suivans nous en fourniront de bien terribles exemples. 1649.
Les intérêts vont changer , mais les scènes seront les mêmes ; l'ambition , la haine , le faux amour de la liberté , l'amour plus réel des nouveautés , vont bientôt ranimer les mêmes personnages ; les passions vont se heurter , & de leur choc, sortiront la révolte , la guerre, l'anarchie & tous les désastres qu'elle traîne à sa suite.

Fin du sixieme livre & du tome second.

T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce second
Volume.

LIVRE QUATRIEME.

- C**HAPITRE PREMIER. *Troubles à la cour au sujet de l'abbé de la Riviere.* 5
- C**HAP. II. *Nouveaux troubles dans le parlement. Portrait du prince de Condé. Le coadjuteur veut le mettre à la tête des factieux.* 25
- C**HAP. III. *Assemblées tumultueuses du parlement. Le duc d'Orléans & le prince de Condé vont y prendre leur place. Condé menace le conseiller Quatre-sous.* 32
- C**HAP. IV. *Le coadjuteur forme un parti avec la duchesse de Longueville. Portrait de cette princesse.* 64
- C**HAP. V. *Railleries de Marigny contre Mazarin. Le coadjuteur fait passer ce dernier pour usurier. Bruits semés dans Paris.* 81
- C**HAP. VI. *La Reine prend la résolution de sortir de Paris & d'en faire le blocus : différens avis ouverts à ce sujet.* 93
- C**HAP. VII. *La Reine sort la nuit de Paris, & s'enfuit à St. Germain.* 104

LIVRE CINQUIEME.

- CHAP. I. *Situation & effroi de Paris ; inquiétudes du parlement ; mesures qu'il prend.* 114
- CHAP. II. *Inquiétudes du coadjuteur : mouvemens du parlement ; il députe à la Reine.* 136
- CHAP. III. *Diverses députations au Roi, pour le supplier de revenir ; elles sont toutes refusées.* 150
- CHAP. IV. *Portrait du duc d'Elbœuf ; il vient offrir ses services au parlement ; il est nommé général. Arrivée du prince de Conty à Paris.* 165
- CHAP. V. *Le prince de Conty est nommé généralissime. Le parti factieux se renforce. Portraits & intérêts des principaux officiers de la fronde.* 181
- CHAP. VI. *Allarmes que cause à la cour la défection du prince de Conty. Raileries & menaces du prince de Condé à ce sujet. Mesures qu'il prend pour couper les vivres aux assiégés.* 198
- CHAP. VII. *Forces que mettent sur pied les frondeurs. Noms & intérêts des principaux mécontents qui se joignent à eux. Leurs opérations militaires.* 211
- CHAP. VIII. *Le parlement forme diverses chambres pour l'administration pu-*

blique. Horrible extrémité où sont réduites en France, la fille & la petite-fille de Henri IV. Secours que la compagnie leur envoie. 230

CHAP. IX. *Remontrances du parlement, qui lui servent de manifeste. Gaïeté folle des deux partis : caractère de cette guerre, & des principaux écrivains qui vomirent des libelles pour la soutenir.*

243

CHAP. X. *Opérations militaires. Convois qui entrent dans Paris. Diverses sorties des généraux. Prise de Charenton.*

270

CHAP. XI. *Etat des Provinces. Rouen, Rennes, Rheims, Aix se révoltent : d'autres villes penchent vers la sédition.*

297

LIVRE SIXIEME.

CHAP. I. *Les deux partis inclinent à la paix. Nouveaux événemens au parlement.*

321

CHAP. II. *La cour envoie un héraut au parlement. On refuse de l'entendre.*

342

CHAP. III. *Eclaircissmens sur les projets du coadjuteur : nouvelles intrigues de ce prélat. Le parlement reçoit un envoyé d'Espagne.*

352

CHAP. IV. *Etat de la cour. Portrait de Turenne. Il prend le parti de la Fron-*

T A B L E.

593

de. Son armée se révolte contre lui. 383

CHAP. V. *Députation à la cour. Intrigues du coadjuteur. On entame les négociations pour la paix.* 402

CHAP. VI. *Conférences de Ruel. Nouveau député de l'archiduc. Mesures du coadjuteur.* 425

CHAP. VII. *Retour des députés. Embarras & intrigues des généraux. Soulèvement du peuple. Nouvelle députation à la cour.* 451

CHAP. VIII. *Embarras des généraux : ils députent à la cour. Leurs demandes ridicules. La paix est conclue.* 469

CHAP. IX. *Les députés reviennent à Paris. La déclaration de la paix est enregistrée.* 494

CHAP. X. *Le duc d'Orléans & le prince de Conty reviennent à Paris. Le parlement leur fait une députation. Libelles à ce sujet. Affaire de Jarsay.* 506

CHAP. XI. *Situation de Paris & des provinces. Libelles infâmes contre la Reine. Emportemens des frondeurs. Amour du peuple pour le duc de Beaufort.* 536

CHAP. XII. *Situation de la cour. Siège de Cambray. Le prince de Condé va en Bourgogne. Voyage du coadjuteur à Compiègne. Retour de la cour à Paris.*

556

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , Garde des Sceaux , un manuscrit intitulé *l'Esprit de la Fronde* , & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A P. , is , ce 12 Février 1772.

LE BRUN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS , par la grâce de Dieu , roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé le Sieur MOUTARD , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *l'Esprit de la Fronde , ou Histoire politique & militaire des troubles de France pendant la minorité de Louis XIV.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilèges pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le temps de six années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre & débiter ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dud. Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrev-

nans, dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposéant , ou à celui qui aura droit de lui ; & de tous dépens , dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères ; conformément aux Régimens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très - cher & féal Chevalier , Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU , le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant , & ses ayant-causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires ; cartel est notre plaisir. Donné à Paris , le vingt-sixième jour du mois de Février , l'an de grace mil sept cent soixante-douze , & de notre Règne le cinquante-septième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 1784 , fol. 632 , conformément au Règlement de 1723. A Paris , le 4 Avril 1772.

J. HERRISSANT , Syndic.



